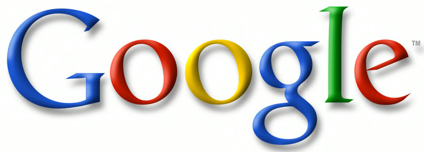



3 3433 07492438 6

Huston
NDT

LE RÉPERTOIRE NATIONAL

OU

RECUEIL

DE

LITTÉRATURE CANADIENNE.

"Les chefs-d'œuvre sont rares, et les écrits sans défaut sont encore à naître."

(*Le Canadien de* 1807.)

COMPILÉ ET PUBLIÉ PAR

J. HUSTON,

MEMBRE DE L'INSTITUT CANADIEN DE MONTRÉAL.

VOLUME I.

MONTRÉAL:

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON, RUE ST. NICOLAS.

1848.

INTRODUCTION.

En entreprenant la compilation de ce recueil, nous n'avons pas eu l'idée de soumettre au lecteur des modèles de littérature, ou de faire revivre des chefs-d'œuvre de pensée, de goût ou d'exécution. L'épigraphe de ces volumes dit en deux lignes notre pensée, et nous dispense d'en dire davantage à ce sujet.

Non, nous avons voulu seulement, dans l'espoir d'être utile aux jeunes gens studieux, aux écrivains du Canada, à toutes les personnes qui aiment la littérature nationale et qui voudront en étudier l'enfance, les progrès et l'avenir, réunir dans ces volumes les meilleures productions des écrivains canadiens, et des étrangers qui ont écrit en Canada, maintenant éparses dans les nombreux journaux franco-canadiens, qui ont été publiés depuis plus d'un demi-siècle.

Après avoir fait de longues et attentives recherches et consulté plusieurs écrivains distingués, nous nous sommes convaincu que la republication d'un bon choix des meilleurs écrits canadiens ferait honneur au pays et à ses écrivains; alors nous n'avons pas hésité à entreprendre la publication de ce Répertoire, en comptant toutefois sur le patronage public et l'appui des littérateurs canadiens.

Nous avons laissé de côté tous les écrits politiques en prose, quoiqu'il y en ait beaucoup qui mériteraient d'être conservés et même étudiés; mais, pour être impartial, il aurait fallu reproduire les répliques ou les réfutations, et cela nous aurait entraîné loin, bien loin de la route que nous nous sommes tracée.

En dehors des écrits politiques, la littérature canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu des défauts de composition, et souvent des incorrections de style, le talent étincelle et brille comme l'électricité à travers de légers nuages.—Grand nombre de ces essais toutefois sont évidemment l'œuvre d'hommes au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

Le goût des lettres qui se répand aujourd'hui avec rapidité dans toutes les classes de la société, ne s'est introduit qu'avec beaucoup de difficultés en Canada. Peuple français, cédé tout-à-coup aux anglais, la classe lettrée et aisée s'est éloignée du pays après le traité de 1763, qui faisait de la Nouvelle-France une province anglaise. Abandonné à de nouveaux maîtres, ce jeune peuple vit son éducation, dans la langue de ses pères, négligée et parfois proscrite. Quelques colléges, cependant, entretenaient dans la jeunesse riche, le goût des lettres joint à l'amour de la nationalité. Mais, ces jeunes gens, devenus

hommes, ne se livraient à la culture des lettres que pour leur amusement ou celui d'un petit cercle d'amis; car le peuple, ne sachant seulement pas lire, n'était nullement capable de goûter les travaux de l'esprit et de l'intelligence, ni d'apprécier l'importance d'une littérature nationale qui contribuerait à lui conserver son individualité, au milieu des nombreuses populations dont se couvre le continent américain, en transmettant de générations en générations les traditions, les coutumes, les mœurs nationales.

Une autre chose, aussi, empêchait alors le développement d'un germe de littérature: c'était le manque de livres, et surtout de livres français. Les ouvrages classiques étaient rares; et bienheureux étaient les jeunes gens dont les amis plus âgés pouvaient leur prêter quelques volumes des meilleurs auteurs français ou anglais. Il fut un temps, dont se rappellent beaucoup de vieillards, où une bibliothèque de quelques livres était un luxe dont quelques personnes favorisées de la fortune et du hasard seules pouvaient jouir. Malgré beaucoup de restrictions de la part des autorités du pays, les livres entrèrent peu à peu dans les villes; et les écrivains canadiens purent alors étudier les grands maîtres de la littérature française, et commencer à poser les bases d'une littérature nationale.

Des hommes éclairés, luttant avec énergie contre les difficultés des temps, parvinrent à établir quelques bibliothèques publiques, et à fonder quelques sociétés littéraires, qui ont puissamment contribué à répandre le goût de la littérature dans la société franco-canadienne.

Les journaux, en se multipliant, ont fait multiplier les lecteurs et les écrivains. Mais pendant longtemps, bien longtemps, les écrivains se sont renfermés dans des discussions souvent oiseuses et rarement instructives. Ceux qui ont eu la hardiesse de sortir les premiers de ces ennuyeuses discussions, pour s'essayer dans des compositions purement littéraires, soit en prose, soit en vers, furent en butte à des critiques acerbes, ironiques, jalouses, et à des reproches plus modérés et trop souvent mérités.

De tous ces tâtonnements, de toutes ces discussions, de tous ces essais, est néanmoins sorti le germe d'une littérature nationale. Mais la politique, en s'emparant de tous les esprits et des meilleurs talents, a malheureusement enlacé notre jeune littérature dans ses fils. Les essais poétiques, surtout, ont trop longtemps eu pour sujet des pensées politiques, et pour but des attaques contre les hommes qui gouvernaient le Canada, et tyrannisaient les Canadiens-français.

Toutefois, avant 1820, époque où la littérature a commencé à prendre un caractère solide, plus défini, plus national, des hommes sérieux et instruits ont traité de l'histoire, des sciences, de l'instruction publique, et plusieurs voyageurs nous ont laissé des récits, quelquesfois très intéressants, de leurs voyages.

La littérature canadienne s'affranchit lentement, il faut bien le dire, de tous ses langes de l'enfance. Elle laisse la voie de l'imitation pour s'individualiser, se nationaliser; elle s'avance, en chancelant encore, il est vrai, vers des régions nouvelles; devant elle s'ouvre un horizon et plus grand, et plus neuf: elle

commence à voir et à croire qu'elle pourra s'implanter sur le sol d'Amérique comme une digne bouture de cette littérature française qui domine et éclaire le monde, le guide ou le soulève, le fait rire ou trembler, le lance en même temps contre les rois et les préjugés sociaux, et le mène à la recherche de la vérité par des chemins inconnus jusqu'à nos jours, en jetant cependant l'effroi dans l'âme d'un grand nombre de penseurs contemporains.

Les sociétés littéraires existantes; les travaux des hommes généreux et dévoués qui prononcent des discours aux séances publiques de ces sociétés; les penchants, les études et les essais des jeunes gens, tout nous fait voir que la littérature nationale entre dans une ère nouvelle: ère de progrès et de perfectionnement.

Le lecteur se réjouira, comme nous, en arrivant à l'époque actuelle, de voir combien la littérature canadienne s'émancipe du joug étranger; de voir combien les écrivains, mûris par l'âge et par l'étude, diffèrent en force, en vigueur, en originalité, des premiers écrivains canadiens; de les voir s'élever au-dessus des frivolités et des passions politiques, pour aller à la recherche de tout ce qui peut être vraiment utile au peuple, de tout ce qui peut consolider et faire briller notre nationalité.

A part quelques volumes et quelques pamphlets, tous les essais des écrivains canadiens se trouvent enfouis dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques comme quelques fleurs dans un gouffre, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli.

pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'outre le mérite de retirer de l'oubli, comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite sous le rapport littéraire et sous le rapport national, ce Répertoire aura aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminents à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers. Car nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains canadiens, c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer, avec les journaux périodiques, dans un oubli éternel. Mais lorsqu'ils auront l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le Répertoire National, qui pourra être continué d'époques en époques par les amis de leur pays, ils travailleront davantage et mieux.

Quant à nous, si, par nos recherches, nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement recompensé de nos veilles et de notre labeur.

J. HUSTON.



Le lecteur trouvera à la fin du dernier volume un index des ouvrages qui ont été publiés en volumes, et une liste de tous les journaux français qui ont été aussi publiés jusqu'à ce jour, avec les noms des auteurs, rédacteurs et propriétaires.

LE RÉPERTOIRE NATIONAL

OU

RECUEIL

DE

LITTERATURE CANADIENNE.

MÉLODIE CANADIENNE.

CHANSON DES VOYAGEURS. (1)

A la claire fontaine
M'en allant promener,
Je trouvai l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

Je trouvai l'eau si belle
Que je m'y suis baigné ;
Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher.
Il y a longtemps, etc.

---

(1) L'auteur de cette simple et douce mélodie est inconnu. L'air et les paroles paraissent avoir été composés par un des premiers voyageurs canadiens, malheureux sans doute dans ses amours, et poète de cœur et de pensée, quoique ne connaissant ni les lois de la rime ni celles de la versification. Cette mélancolique chanson, transmise de génération en génération, après avoir été répétée par les échos des forêts et des grands lacs du Nord et de l'Ouest, est devenue le chant national de nos fêtes de familles et de nos fêtes patriotiques. Pour ces raisons, on a cru devoir la placer à la tête de ce recueil de littérature *nationale*.

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai;
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer.
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer;
J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler?
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler?
Pour une blanche rose
Que je lui refusai.
Il y a longtemps, etc.

Pour une blanche rose
Que je lui refusai;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier;
Et que le rosier même
Fût à la mer jeté.
Il y a longtemps, etc.

1778.

A UNE JEUNE DEMOISELLE SOUS LE NOM DE ROSETTE. (1)

Dans un verger, l'autre jour, à l'ombrage,
Maints oiseaux me charmaient par leur chant ;
Tout près de moi, dans un sombre bocage,
Rosette était seule avec son amant ;
Ils s'admiraient
Et se taisaient ;
Mais les oiseaux toujours chantaient.
Unis par la simple nature
Ils goûtaient un parfait bonheur,
L'ombrage, les fleurs, la verdure,
Tout favorisait leur ardeur.
Pourquoi languir, amants fidèles ?
Hâtez-vous de vous rendre heureux,
L'hymen vous unissant tous deux
Rendra vos amours éternelles ;
Et les oiseaux surpris de ce nouveau ramage
Et de vos doux accents jaloux,
Iront loin de ces lieux dire dans leur langage,
Ce couple heureux chante bien mieux que nous.

LE BON CONSEIL.

(1) Nous avons cru devoir suivre l'ordre chronologique, dans l'arrangement des différentes pièces littéraires qui seront insérées dans ce Répertoire. Le lecteur pourra ainsi voir plus facilement les progrès de la littérature canadienne, à mesure que nous nous rapprocherons de nos jours. Nous profitons de l'occasion qui se présente, en insérant ces vers médiocres et quelques fois incorrects, pour répéter ce que nous avons dit dans notre prospectus à ce sujet: "Les écrits seront insérés dans le Répertoire, sans " subir aucun changement, afin que le lecteur puisse juger du mérite in- " trinsèque des auteurs, et comparer les progrès qu'a faits la littérature à " différentes époques. Pour bien faire connaître ces différentes époques, il " sera nécessaire quelques fois d'insérer des écrits de peu de mérite, mais " alors le nombre en sera très restreint." Ces premières pages sont peu intéressantes sous le rapport de la variété, mais le lecteur en sera amplement dédommagé *par la suite.*

1778.

LA VIE.

De la vie à la mort et du néant à l'être,
Que l'étendue est immense à mes yeux.
Oh ! si l'homme avant que de naître,
Avait le pouvoir de connaître
La chaîne de douleurs qui l'attend en ces lieux,
Dans la nuit du cahos, mille fois plus heureux,
Loin d'oser fournir sa carrière,
Pour se mettre à l'abri du sort le plus affreux
Avec horreur il fuirait la lumière.
Eh ! qu'est-il en effet sur ces bords rigoureux
Qui puisse exciter notre envie ?
Exister un moment, est-ce bien une vie ?
Une vie ?..... Non, non, un supplice onéreux.

FOUCHER, fils, séminariste.

1778.

ZELIM. (HISTOIRE.) [1]

DIVINE Sagesse ! tes influences, plus salutaires à mon âme que la rosée du matin à la fleur languissante, font revivre dans mon cœur le sentiment de la félicité, que le souffle empoisonné de l'illusion faisait évanouir. Je m'égarais sans retour sur les bords de l'abîme, et mon esprit troublé ne formait plus que des idées chimériques, quand tu me présentas l'exemple frappant de Zelim. Ecoute, mon fils ! écoute la fidèle histoire de cet infortuné : Lorsque les chaînes du temps s'appesantiront sur tes membres, et que tes cheveux prendront la blancheur des cygnes qui folâtrent sur les bords des vastes étangs, tu rassembleras

(1) L'auteur de cette "histoire", ayant été accusé par les critiques du temps de l'avoir copiée dans quelque ouvrage européen, il les mit au défit de prouver leur accusation, et aucun ne put le faire. Nous sommes en conséquence porté à croire qu'elle est due à une plume canadienne.

ta nombreuse famille, sous l'ombrage d'un antique sycomore, et tu lui répéteras ce que je vais te raconter; elle le redira dans la suite à ses enfans, qui le transmettront d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles; afin que les hommes apprennent à respecter les décrets du Souverain Dispensateur des évènemens, et à ne jamais murmurer contre la Providence.

Dans les jardins délicieux d'un puissant de la terre, vivait un mortel chéri des Dieux, dont l'unique soin, dès son enfance, était d'arroser plusieurs fois le jour les tendres fleurs séchées par les ardeurs du soleil. Dans l'obscurité de sa condition, il était heureux, parce qu'il n'avait point les désirs qui dévorent le cœur des avides humains. Le bonheur qui fuit les lambris dorés, vient plus souvent habiter sous le chaume, et se plaît dans sa simplicité. C'est lui qui répand la sérénité sur le front du laboureur, tandis que le riche, au sein de ses trésors, n'offre dans ses regards pâles et livides qu'un objet rempli d'horreur. L'aurore voyait l'heureux Zelim commencer avec plaisir son travail ordinaire, l'astre du jour au terme de sa carrière le laissait occupé à se préparer un repas frugal, jouissant d'un repos plein de charmes que les fatigues de la journée lui rendaient encore plus précieux. Son bonheur était parfait s'il eût été durable. Mais hélas! comme la feuille que le moindre zéphir agite, le cœur de l'homme éprouve de continuelles agitations. Tel est son triste sort, qu'il ne se croit jamais heureux: l'ambition vient le chercher jusque dans les retraites les plus écartées. Pourquoi, dit-il un jour, en jettant ses regards sur les vastes palais du Sultan, pourquoi le destin m'a-t-il si mal partagé que de me faire naître dans l'état misérable de jardinier; aussi peu considéré sur la terre que l'atôme dans l'immensité de la nature; tandis que d'autres dans l'abondance, les grandeurs et les richesses filent sans inquiétudes les jours les plus fortunés. Oui! le bonheur doit être plus grand sur le trône que dans une chaumière qui me défend à peine des injures des saisons. A peine *cette funeste pensée* se fût-elle emparée de son esprit que

son cœur ne fut plus qu'une mer d'illusions où la félicité vint s'engloutir et se perdre : il devint malheureux. Un soir qu'en plaignant son destin il se promenait à grands pas dans les allées à perte de vue, une force supérieure l'entraîna vers un bois de lauriers, dont le feuillage gardait pendant le jour des ardeurs du midi. De sourds gémissemens frappent son oreille ; dans sa surprise il avance et il entend distinctement la voix d'un homme plongé dans les eaux de la douleur ; il reconnaît le Sultan qui se roulait dans la poussière en s'arrachant la barbe et se frappant la poitrine. Que mon sort est à plaindre, s'écriait-il, je possède des richesses immenses, mon nom fait trembler l'aurore et le couchant, et je suis le plus infortuné des mortels. J'apprends qu'un fils indigne, un fils dénaturé trame contre mes jours ; mes serviteurs que j'ai comblés de mes bienfaits me trahissent, et pour comble de malheurs, Fatima, ma bien-aimée, Fatima m'est infidèle ; la perfide, en souillant par un crime nouveau la pureté de mes amours, s'unit avec mes ennemis pour me plonger le poignard dans le sein. Ah ! cruelle fortune, reprends tes dons empestés puisqu'ils portent avec eux tant d'amertume. Les sanglots lui coupèrent la parole ; il se tut. Zelim reste immobile ; une foule de pensées s'offrent à son esprit ; enfin la raison perce à travers les sombres nuages qui l'obscurcissaient. Les hauts pins, s'écrie-t-il, sont plus tôt frappés de la foudre que le faible roseau. L'aquilon insulte le sommet des montagnes et respecte l'humble vallée. Plus le mortel est élevé plus les coups que la fortune lui porte sont terribles. O vérité céleste ! tu seras désormais gravée dans mon cœur. En finissant ces paroles il se prosterna devant l'Eternel qui avait éclairé son entendement ; il l'adora dans sa grandeur, et le remercia de ne l'avoir fait naître que simple jardinier.

LE CANADIEN.

1788.

COLAS ET COLINETTE OU LE BAILLI DUPÉ. (1)

COMÉDIE EN TROIS ACTES, ET EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES.

LES PAROLES ET LA MUSIQUE PAR M. JOSEPH QUESNEL. (2)

ACTEURS.

M. DOLMONT, Seigneur de la paroisse.
LE BAILLI du village.
COLINETTE, jeune paysanne élevée chez M. Dolmont.
COLAS, jeune paysan, amoureux de Colinette.
L'EPINE, domestique de M. Dolmont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'avenue du jardin de M. Dolmont.

SCÈNE I.

COLINETTE *(entrant par le fond du théâtre, avec une poignée de fleurs à la main)*. Le Soleil est déjà bien haut et Colas ne vient point! Il devait se rendre ici de grand matin pour cueillir ensemble le bouquet que je veux présenter à M. Dolmont, dont c'est demain la fête... aurait-il oublié ce matin ce qu'il désirait hier avec tant d'empressement?... Eh bien, en l'attendant faisons toujours le bouquet. *(Elle s'assied à gauche du théâtre, pose les fleurs sur ses genoux et travaille à faire un bouquet)*.

---

(1) Cette pièce fut jouée pour la première fois à Montréal en 1790.

(2) M. Joseph Quesnel est né à St. Malo, le 15 Novembre 1749. Il finit ses études à 19 ans; et destiné par sa famille à la profession de marin, il s'embarqua pour Pondicherry, séjourna à Madagascar, sur les côtes de la Guinée et au Sénégal et revint en sa patrie au bout de trois ans. Peu de tems après il repartit de St. Malo pour visiter la Guiane Française, les Antilles et le Brésil. En 1779 il prit le commandement d'un vaisseau destiné pour New-York et chargé de provisions et munitions de guerre. *Etant à la hauteur* du banc de Terreneuve, il fut pris par une frégate

ARIETTE.

Cher protecteur de mon enfance,
C'est pour toi seul qu'en ce bosquet,
Ma main façonne ce bouquet,
Que t'offre la reconnaissance;
Du sort éprouvant la rigueur,
En naissant je perdis mon père;
Sans toi quel était mon malheur!
Mais tu me vis, je te fus chère,
Et tu devins mon bienfaiteur.
Cher protecteur de mon enfance,
C'est pour toi seul qu'en ce bosquet,
Ma main façonne ce bouquet,
Que t'offre la reconnaissance.

Mais ce négligent de Colas, qui peut donc l'avoir arrêté!.... Oh, je veux le quereller, le quereller...Pourtant je sais qu'il m'aime et il n'ignore pas aussi mes sentiments pour lui. Il est si bon!...Il est si franc, si sincère!...Une chose pourtant me déplait en lui, il est jaloux. C'est un défaut que je hais

anglaise et conduit à Halifax, où ayant trouvé des amis il séjourna quelque tems, et se rendit à Québec muni d'une lettre de recommandation pour le Général Haldimand qui avait connu sa famille en France. M. Quesnel ayant résolu de s'établir permanemment en Canada obtint des lettres de naturalisation par l'entremise du même Général Haldimand alors Gouverneur de la Province de Québec. Il se maria à Montréal et fixa sa résidence à Boucherville, à son retour d'un voyage qu'il entreprit pour visiter et connaître la vallée du Mississipi. M. Quesnel était né poète et musicien; Molière, Boileau, et son violon, tels étaient ses compagnons de voyage. Il composait avec une grande facilité, et se plaignait souvent de cette disposition qui l'exposait à des incorrections presque inévitables. Outre des pièces fugitives et autres pièces diverses, M. Quesnel a laissé quatre ouvrages dramatiques dont il a fait la musique, savoir: Lucas et Cécile. opéra; Colas et Colinette, comédie-vaudeville, imprimée à Québec; l'Anglomanie, comédie en vers, non imprimée; et les Républicains Français, comédie en prose, imprimée à Paris. Aussi un petit traité sur l'art dramatique, écrit en 1805 pour une société de jeunes amateurs canadiens de Québec.

Ses ouvrages en musique consistent en plusieurs symphonies à grand orchestre, des quatuors et duos, nombre de petits airs de chansons, ariettes, etc., et plusieurs motêts et autres morceaux de musique sacrée, composés pour l'Eglise Paroissiale de Montréal et qui se trouvent au répertoire de l'orgue.

M. Quesnel est mort à Montréal le 3 Juillet 1809, à l'âge de 59 ans et *quelques mois.*

et dont je voudrais qu'il se pût corriger...je ne crois pas qu'on puisse être heureuse en ménage quand la jalousie vient en troubler la paix. Allons, il est temps bientôt d'aller présenter ce bouquet à M. Dolmont, car les miliciens vont venir et en voilà pour toute la matinée.....Ah ! Ah !... j'entends quelqu'un ! C'est sans doute Colas...Non, c'est M. le Bailli qui vient encore m'ennuyer de ses propos. Oh ! que je voudrais qu'il fût loin d'ici !

SCÈNE II.

COLINETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Hé bon jour, belle Colinette.

COLINETTE. Bon jour, monsieur le Bailli.

LE BAILLI. Que fais-tu donc ici si matin ?

COLINETTE, *(se levant.)* Vous le voyez ; je fais un bouquet.

LE BAILLI. Sera-t-il pour moi ?

COLINETTE. Pour vous ?

LE BAILLI. Oui. J'aimerais beaucoup un bouquet de ta jolie main. *(Il veut lui baiser la main.)*

COLINETTE. Finissez.

LE BAILLI. Dis-moi, seras-tu toujours aussi farouche ?

COLINETTE. Aussi farouche ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE BAILLI. C'est que si tu voulais m'aimer, je saurais te rendre fort heureuse ; tu ne sais pas tout le bien que je pourrais te faire.

COLINETTE, *(ironiquement.)* Je vous suis obligée de votre bienveillance.

LE BAILLI. C'est répondre assez mal à mon empressement ; tu n'ignores pas que je t'aime, et tu ne fais que rire de mon amour.

COLINETTE, *(riant.)* Eh ! que voulez-vous donc que je fasse ?

LE BAILLI. Tu badines toujours, mais je te parle sérieusement moi ; il ne tiendrait qu'à toi de devenir en peu ma *petite femme.*

COLINETTE. Votre petite femme?

LE BAILLI. Oui, je te donnerais mon cœur et tout ce que je possède.

COLINETTE. Vous avez bien de la bonté.

LE BAILLI. Je me flatte que M. Dolmont n'y mettrait point d'obstacles.

COLINETTE. Vous vous flattez peut-être un peu légèrement.

LE BAILLI. Pourquoi?

COLINETTE. Parce que M. Dolmont pourrait bien n'y pas consentir.

LE BAILLI. Il n'y consentirait pas?...Mais si tu y consentais toi?

COLINETTE. Oh! pour cela, non, je vous assure.

LE BAILLI. Diantre! tu me parais bien décidée, est-ce que tu serais assez folle pour refuser la main d'un homme qui t'aimerait?

COLINETTE. Je serais du moins assez sage pour ne pas accepter celle d'un homme que je n'aimerais pas.

LE BAILLI. C'est parler clairement, mais j'espère que tu deviendras moins insensible, et que tu pourras m'aimer quelque jour.

COLINETTE. Cela pourra venir.

LE BAILLI. Eh bien! tâche donc que cela vienne, et considère que je suis riche, et que ce n'est pas une chose à dédaigner.

COLINETTE, *(à part.)* Voici de quoi faire à Colas une histoire assez jolie.

LE BAILLI. Tu n'ignores pas, mon enfant, que l'argent dans le ménage...

COLINETTE, *(l'interrompant.)* Tenez, M. le Bailli, je ne songe point à me marier; souffrez que je vous quitte, pour aller porter ce bouquet à M. Dolmont, avant l'arrivée des miliciens.

LE BAILLI. Eh! quoi, si pressée? reste donc encore un moment; les enrôlemens ne commencent pas si matin et nous pouvons causer encore.

COLINETTE. Je n'en ai pas le tems. *(Elle s'enfuit.)*

SCÈNE III.

LE BAILLI. Elle est charmante, mais c'est dommage qu'elle ne m'aime pas ; cependant ne désespérons de rien. Le cœur d'une jeune fille est comme l'amadou, une étincelle suffit pour l'embraser, j'espère qu'elle s'apprivoisera. *(Il rêve.)* Je me croirais heureux avec cette enfant-là ! c'est un cœur tout neuf, cela s'attachera à son mari ; cela se ferait à mes caresses, et dans peu, elle m'aimerait à la folie ; mais d'autre part, épouser une fille si jeune à mon âge !...Il y a bien quelques risques à courir...ceci demande quelques réflexions.

Pendant la ritournelle, il se promène sur le bord du théâtre d'un air pensif.

ARIETTE.

Colinette est jeune et jolie,
De l'épouser ferai-je la folie,
L'amour dit oui, mais, hélas, la raison
En l'écoutant me dira toujours non.
Non, non, non, non,
Pourtant, pourtant sa mine
Sa mine est si mutine !
Si fine !
Non, non, mon cœur n'y saurait résister ;
Lequel des deux dois-je écouter?
C'en est fait, elle a su me plaire,
Oui, je veux hâter cette affaire,
Colinette sera mon lot ;
Sitôt que l'amour dit un mot,
C'est la raison qui doit se taire.

Me voilà tout-à-fait décidé, à quoi sert de délibérer? Je n'ai pas de tems à perdre pour prendre un parti, mais je me crois encore très propre à faire le bonheur d'une femme ; il s'agit seulement de lui plaire, et quand j'aurai gagné ce point-là, il me sera facile de renverser les obstacles que M. Dolmont pourrait mettre à notre mariage. C'est une espèce de misantrope que ce M. Dolmont...Eh puis, la petite friponne

n'est peut-être pas sans avoir déjà quelqu'amoureux, je l'ai vue quelquefois avec un certain Colas des environs....La jeunesse a de grands avantages, et cela ne laisse pas que de me donner quelque inquiétude.

Colas chantant sans être aperçu.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

Mais le voici! tachons de découvrir ce qui en est.

SCÈNE IV.

COLAS, LE BAILLI.

COLAS. Serviteur à M. le Bailli.

LE BAILLI. Ah! te voilà, maitre Colas, tu me parais bien gai ce matin.

COLAS. Pas beaucoup, M. le Bailli.

LE BAILLI. Comment? il me semble qu'on n'est pas triste quand on chante.

COLAS. Je ne sis pourtant pas ben content, je vous assure.

LE BAILLI. Qu'as-tu donc, es-tu malade?

COLAS. Je m'porte assez ben, mais je n'mange ni n'dors, et pis par fois j'poussons des soupirs comme si m'étions arrivé quelque malheur.

LE BAILLI. Mais c'est être malade que de ne pouvoir manger ni dormir.

COLAS. C'est une maladie sans mal, je sentons seulement là dedans queque chose qui m'tarabuste furieusement, et je viens pour en parler à M. Dolmont.

LE BAILLI. A M. Dolmont? est-ce qu'il est médecin?

COLAS. Non, c'est l'Seigneur du village.

LE BAILLI. Et bien! que peut-il faire à cela?

COLAS. Ly! y pourrions d'un seul mot m'rendre gai comme un pinçon.

LE BAILLI, *(à part.)* Je crains bien d'avoir deviné. *(haut)* Sais-tu que je suis un peu devin, moi, et que je puis te dire *d'où vient cette* langueur! Voyons, montre-moi tes yeux.

COLAS. Regardez.

LE BAILLI, *(le regardant fixement.)* C'est cela même. Eh bien! je connais à présent la cause de ton mal.

COLAS. Vous badinez?

LE BAILLI. Je te parle sérieusement.

COLAS. Oui? Eh bien! comment appelez-vous ça? C'est ty dangereux?

LE BAILLI. Non, c'est ce qu'on appelle la maladie de l'amour.

COLAS, *(riant niaisement.)* De l'amour. Hé à quoi diantre connaissez-vous ça, vous?

LE BAILLI. Je ne m'y trompe jamais, et je te dirai de plus le nom de celle que tu aimes.

COLAS. Oh ben, ça serait drôle, voyons, dites-le moi.

LE BAILLI. C'est Colinette.

COLAS. Colinette?

LE BAILLI. Oui, l'orpheline de M. Dolmont.

COLAS, *(riant.)* Mais, mais, vous êtes pire qu'un sorcier.

LE BAILLI, *(à part.)* Voilà mes soupçons confirmés. *(haut)* Eh bien! n'ai-je pas deviné?

COLAS. Tenez, je n'voulions pas l'dire, mais morguenne v'zavez mis l'nez dessus drès l'premier coup. Est-ce que vous la connaissez?

LE BAILLI. Comme ça, je l'ai vue quelquefois, chez M. Dolmont.

COLAS. Eh bien! comment la trouvez-vous?

LE BAILLI. Mais assez gentille.

COLAS. Dites plutôt, qu'elle est ben jolie.

LE BAILLI. Eh bien! soit, jolie si tu veux. Y a-t-il longtems que tu la connais?

COLAS. Pardine drès toute petite; j'avons été élevés par ensemble; sa mère et mon père étions amis et voisins; y s'étions ben promis d'nous marier un jour par ensemble, mais malheureusement, je les avons perdus tous deux.

LE BAILLI. Et c'est sans doute pour cela que tu veux parler à M. Dolmont?

COLAS. Justement, mais c'est que j'suis si honteux que ça m'coûte à l'y en parler ; j'ons été ben souvent au château dans c't'intention, mais drès que j'suis à la porte le cœur me bat, j'n'ose entrer, et j'm'en reviens sans avoir rien dit.

LE BAILLI. Le pauvre Colas! mais crois-tu que Colinette ait aussi de l'amitié pour toi ?

COLAS. Oui, je l'crois.

LE BAILLI. Comment t'en es-tu aperçu ?

COLAS. Oh ! dame, à ben des choses.

LE BAILLI. T'a-t-elle dit quelquefois qu'elle t'aimait ?

COLAS. Si elle me l'a dit ? Oh ! oui, pus d'cent fois.

LE BAILLI. Et jamais tu ne t'es brouillé avec elle?

COLAS. Oh ! pour ça, si fait ; mais tant y a toujours, que si j'nous brouillons par ensemble je n'tardons pas à nous raccommoder; enfin tenez, M. le Bailli,

AIR :

Colinette est un vrai trésor,
Tout plait en c'te jeune bergère,
Joli minois, taille légère,
On n'peut s'tenir d'l'aimer d'abord,
C'est comme un sort.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respect,*
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

Quand aux bois elle va sautant,
Je la guettons pour aller avec elle,
Elle r'fuse d'abord, d'abord ell'me querelle,
Mais j'l'en prions si poliment,
Qu'elle y consent.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respect,
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

---

* Chaque fois que Colas dit ces mots " sauf vot respect," il ôte son chapeau et salue profondément le Bailli.

Si queuq'fois j'la veux embrasser,
Contre moi elle s'met en colère,
Mais j'crois pourtant qu'elle m'laisserait faire,
Si j'osions un peu la presser,
    Et r'commencer.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respect,
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

LE BAILLI, *(à part)*. Je vois bien qu'il n'est que trop vrai qu'elle l'aime. *(haut)* Mon cher Colas, je m'intéresse à ton amour, et comme je connais M. Dolmont, je lui parlerai pour toi si tu veux.

COLAS. Ah! si vous vouliez faire ça, quelle obligation je vous aurais.

LE BAILLI. Oui dà, je le ferai; je crois que ce parti-là te convient beaucoup, mais je ne me chargerai de parler pour toi qu'à certaines conditions; M. Dolmont n'est pas un homme fort traitable, il faut savoir le prendre, ainsi il faut que tu me promettes d'être soumis à tout ce qu'il te dira.

COLAS. Qu'à ça n'tienne, je vous l'promets.

LE BAILLI. Et de ne rien répliquer à tout ce que je ferai pour toi.

COLAS. Oui, oui, j'frons tout ce que vous voudrez, pourvu que....

LE BAILLI. Tu me le promets?

COLAS. Oui, d'un grand cœur.

DUO.

LE BAILLI.

Tu peux compter sur moi,
Je parlerai pour toi.

COLAS.

Vous savez mon affaire?

LE BAILLI.

Oui, oui, laisse-moi faire,
Je parlerai pour toi.

COLAS.

Ah ! si de ma maîtresse
Vous m'obtenez la main,
Je veux par politesse,
Vous prier du festin.

LE BAILLI.

Par mon heureuse adresse,
De ta jeune maîtresse
Je t'obtiendrai la main ;
Serai-je du festin ?

COLAS.

Vous serez du festin.

LE BAILLI.

Tu peux compter sur moi.

COLAS.

Parlerez-vous pour moi ?

LE BAILLI.

Je parlerai pour toi.

COLAS.

Vous savez mon affaire ?

LE BAILLI.

Oui, oui, laisse-moi faire,
Tu peux compter sur moi.

COLAS.

Parlerez-vous pour moi ?

LE BAILLI.

Je parlerai pour toi.

LE BAILLI. Oh ça, tu te souviendras de ce que tu m'as promis ?

COLAS. Oui, oui, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI. Car autrement je ne me mêlerai pas de ton affaire.

COLAS. Vous serez content de moi, je vous assure.

LE BAILLI. Tu sens bien que ce que j'en fais n'est que pour t'obliger et te rendre service.

COLAS. Oui certes, et j'vous en remercie.

LE BAILLI. Eh bien ! écoute-moi, je serai chez M. Dolmont dans une demi-heure ; tu n'as qu'à venir m'y trouver et je te présenterai à lui.

COLAS. Ça suffit, M. le Bailli, grand merci de vot bonté.

SCÈNE V.

COLAS, *(seul)*. Morgué j'suis ben heureux d'avoir rencontré M. l'Bailli, si à propos pour m'aider à parler à M. Dolmont! C'est une chose qui coûte tant que d'aller demander queuqu'un en mariage, surtout quand on n'a pas la parole en bouche.

SCÈNE VI.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE. Te voilà donc enfin! Il est bien tems de venir quand l'ouvrage est fait.

COLAS. Quoi donc?

COLINETTE. Le bouquet que nous devions présenter à M. Dolmont.

COLAS. Ah!..........Mais c'est que je n'y ons pas songé du tout.

COLINETTE. Belle excuse! voilà comme tu es, tu ne songes à moi que quand tu me vois.

COLAS. Tu savons ben l'contraire.

COLINETTE. Voilà un amoureux bien empressé; il me donne un rendez-vous et il n'y vient pas!

COLAS. C'est ben vrai, je n'sais pas comment j'ons pu oublier ça.

COLINETTE. Ni moi. J'aurais été bien aise que tu fus venu, mais cependant je n'y ai rien perdu, car pendant que j'étais seule ici un beau monsieur m'est venu trouver qui m'a bien désennuyée.

COLAS. Que veux-tu dire?

COLINETTE. Je te dis que j'ai fait la connaissance d'un monsieur bien riche et qui m'a dit qu'il m'aimait.

COLAS. V'là un beau conte que tu m'fais là!

COLINETTE. Ce n'est point un conte.

COLAS. Tout de bon?

COLINETTE. Oui. Il m'a même fait des propositions de mariage.

COLAS. Des propositions de mariage! Et que l'y as-tu répondu?

COLINETTE. Eh dame! j'ai répondu...j'ai répondu comme il convenait de répondre.

COLAS. Mais sans doute que tu ne l'y as pas donné d'espérances?

COLINETTE. J'ai fait plus, car je lui ai presque donné ma parole.

COLAS. Tu l'y as donné ta parole?

COLINETTE. Oui, ma parole, mon consentement.

COLAS. Serait-t-y possible que tu pourrais en aimer un autre après toutes les promesses que tu m'as faites?

COLINETTE. Il est vrai, je ne sais pas comment j'ai pu oublier cela.

COLAS. Je l'sais ben moi. C'est que ton amiquié est pus changeante que l'vent. Mais dis-moi, est-t'y convenable à une fille d'écouter les cajolleries d'un queuqu'un quand elle s'étons promise à un autre? Comment as-tu pu oublier c'que tu m'as dit cent fois, c'que tu m'disons tous les jours? Ah! Colinette, je n'te croyais pas capable de ça.

COLINETTE. Allons, voilà encore les reproches. Eh! n'as-tu pas toi-même oublié qu'hier au soir tu me demandas avec empressement la permission de venir ce matin me trouver au jardin? Etait-ce une chose à oublier?

COLAS. Tu as raison. Mais dis-moi donc, est-t-y ben vrai qu'un monsieur...?

COLINETTE, *(l'interrompant)*. Tiens, c'est une petite vengeance dont j'ai voulu avoir le plaisir, pour t'apprendre à ne pas manquer une autre fois au rendez-vous.

COLAS. Tu es trop méchante aussi de m'faire endêver comme ça.

COLINETTE. Eh bien! laissons cette plaisanterie qui te cause du chagrin et sois sûr que je suis toujours la même pour toi.

COLAS. Tu me remets le cœur. Eh ben, puisque tu n'es *point fâchée, dis-*moi donc encore une fois que tu m'aimes.

COLINETTE. Je te l'ai répété cent fois, mais je veux bien encore t'assurer de mes sentimens.

ARIETTE.

Le tendre amour qui pour Colas m'engage,
Ne changera jamais d'objet ;
Les vains dehors d'un brillant étalage,
Sur moi ne font aucun effet ;
Ton cœur constant, ton cœur fidèle,
Pour le mien est un don flatteur :
C'est dans une ardeur mutuelle
Que l'on peut goûter le bonheur.

COLAS. Chère Colinette ! te me rends le bonheur.

COLINETTE. Es-tu content de cette assurance ? et cela te guérira-t-il de ta jolousie ?

COLAS. Pardonne-moi, ma chère, c'est parce que j't'aimons que j'ons toujours peur de t'perdre, et pisque tu m'aimes aussi n'me donne donc pus d'chagrin ; mais à propos, y faut que j'te conte queuque chose qui nous regarde tous deux.

COLINETTE. Qu'est-ce que c'est ?

COLAS. C'est pour à l'égard de not mariage.

COLINETTE. As-tu parlé à M. Dolmont ?

COLAS. Non, mais j'ai trouvé queuqu'un qui s'est chargé de l'y en parler avec moi, et j'y vas aller tout-à-l'heure.

COLINETTE. Que veux-tu dire ? Conte-moi donc cela.

COLAS. Tiens, v'là comme ça s'est passé, je m'suis levé c'matin tout triste comme d'ordinaire, et j'ai dit en moi-même : c'est demain la fête à M. Dolmont, faut pas que je manque d'aller l'voir ; c'est un bon jour pour l'y demander une grâce, faut que j'l'y conte mon amiquié pour Colinette, et que je la l'y d'mande en mariage ; il a l'cœur bon, il est généreux, peut-être qui m'l'accordera.

COLINETTE. Et tu ne songeais point au bouquet ?

COLAS. Pas un brin, j'avions trop d'choses en tête.

COLINETTE. Eh bien.

COLAS. J'ons donc été au château, mais com'y n'était pas l'*vé j'n'ons pu l'y* parler, et j'en avais ben du chagrin ;

mais en revenant j'ons rencontré M. le Bailli qui m'a dit com'ça : D'où qu'tu viens Colas ? Moi j'l'y ai dit que j'venais d'cheux M. Dolmont ; vl'a t'y pas qu'y s'est mis à deviner à mes yeux que j'avions d'l'amour pour toi. Ah ! m'a t'y dit, j'sais bien c'que tu as, t'es amoureux d'Colinette ; moi quand j'ai vu ça, j'ai dit tout ingénument que c'était vrai, mais que j'n'osions l'y en parler. Eh bien ! Colas, y m'a dit, j'veux m'intéresser pour toi ; viens tantôt m'trouver cheux M. Dolmont, et je l'y en parlerai ; moi ben content j'l'ons remercié, et j'sommes accouru t'chercher pour te conter ça.

COLINETTE. Tu as fait là une belle affaire.

COLAS. Vas-tu point encore me quereller ?

COLINETTE. Qu'avais-tu besoin de t'aller confier à ce vilain Bailli ?

COLAS. C'est qu'y va parler pour nous.

COLINETTE. Qu'avais-tu besoin de lui parler de cela?

COLIN. J'te l'dis, y m'a promis d'prendre nos intérêts ; et pis c'est que c'est un homme qu'a la langue ben pendue, va.

COLINETTE. Je te dis moi qu'il ne faut point s'y fier. Il faut que tu lui parles toi-même, ou ne plus songer à notre mariage ; mais voyez un peu quelle confiance !

COLAS. Pardine j'ons ben du guignon ! Je n'puis jamais t'contenter ; ne vois-tu pas qu'c'est un service que voulions me rendre M. l'Bailli ?

COLINETTE. Et moi je ne veux pas que tu lui ayes cette obligation.

COLAS. J'n'oserai jamais l'y en parler.

COLINETTE. As-tu peur qu'il te mange ? Fi donc ! tu n'as pas plus de courage qu'une poule.

COLAS. Allons, je vas prendre ma résolution et aller l'y parler, coûte qui coûte, mais comment que j'dirai ?

COLINETTE. Il faut premièrement demander à lui parler, et s'il n'est pas occupé, tu te feras introduire, tu le salueras, *et tu lui diras :* Monsieur, j'ai pris la liberté de vous troubler

pour avoir l'honneur de vous souhaiter une bonne fête. Là-dessus il te répondra quelque chose, et aussitôt tu lui demanderas son consentement pour notre mariage.

COLAS. C'est bon, je m'y en vas.

COLINETTE. Tu te souviendras bien de cela?

COLAS. Oh! que oui.

COLINETTE. Eh bien! voyons, répète-moi ce que je viens de te dire.

COLAS. Tiens, je suppose que tu es M. Dolmont; j'ôte mon chapeau, et j'l'y dis: Monsieur, je prends l'honneur d'avoir la liberté...

COLINETTE, *(le contrefaisant)*. L'honneur d'avoir la liberté. ......Quel galimatias fais-tu donc?

COLAS. Eh dame aussi il y en a si long! j'puis t'y me souvenir de tout ça, moi?

COLINETTE. Comment, ne peux-tu pas répéter mes paroles?

COLAS. Eh sarpedié, j'les dis toutes les paroles.

COLINETTE. Oui, tu les arranges joliment.

COLAS. Tiens, laissons ça, vaut bien mieux que j'l'y dise tout franchement c'que j'ai dans l'âme.

COLINETTE. Oui; mais tâches de t'expliquer le plus poliment que tu pourras, et cours vîte, car il sera occupé toute la matinée.

COLAS. Je dirai com'tu m'as dit, et j'y cours tout d'suite; mais où te trouverai-je?

COLINETTE. Je vais t'attendre là-bas dans le jardin, mais ne vas pas faire comme ce matin.

COLAS. N'y a pas d'risque; attends-moi, je s'rons bientôt r'venu.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'appartement de M. Dolmont, on y voit une table, du papier, des plumes, etc.

SCÈNE I.

M DOLMONT, *(écrivant à son bureau)*. Cinq et cinq font

dix, et dix font vingt; vingt-quatre et six font trente, et sept font trente-sept, et huit font quarante-cinq, et deux font quarante-sept. Voilà toujours quarante-sept miliciens d'enrôlés depuis deux jours. Ma paroisse en doit fournir cinquante, c'est encore trois qu'il me faut, je les aurai aujourd'hui, j'espère, et le nombre sera complet pour demain, qu'ils doivent partir après la revue. *(Il regarde à sa montre.)* Comment, déjà neuf heures! il devrait s'être déjà présenté quelqu'un, et j'ai donné ordre à mon imbécile de valet de les faire entrer, mais il n'en aura rien fait.

Scène II.

M. DOLMONT, L'EPINE.

M. DOLMONT. L'Epine.

L'EPINE. Monsieur.

M. DOLMONT. Est-il venu quelqu'un ce matin se présenter pour la milice?

L'EPINE. Oui, monsieur, il est venu queuqu'uns.

M. DOLMONT. Où sont-ils?

L'EPINE. Je leur ai dit de revenir tantôt.

M. DOLMONT. Pourquoi cela? ne t'avais-je pas donné ordre hier au soir de les faire entrer?

L'EPINE. Oui, monsieur.

M. DOLMONT. Pourquoi donc ne l'as-tu pas fait?

L'EPINE. C'est que je n'y ons pas songé, monsieur.

M. DOLMONT. Tu n'as pas plus de mémoire qu'un lièvre; et mon cabinet que je t'ai dit d'arranger, celà est-il fait?

L'EPINE. Non, monsieur.

M. DOLMONT. Pourquoi non, encore? Ne t'avais-je pas aussi donné cet ordre hier au soir?

L'EPINE. Oui, monsieur, c'est ben véritable.

M. DOLMONT. Et pourquoi donc ne l'as-tu pas fait?

L'EPINE. Ah! c'est que...Pour vous dire la vérité, monsieur, c'est que je n'y ons point non plus songé.

M. DOLMONT. Tu ne songes donc à rien? Quel ouvrage as-tu fait ce matin?

L'EPINE. Quel ouvrage, monsieur?

M. DOLMONT. Oui, qu'as-tu fait depuis que tu es levé?

L'EPINE. D'abord, monsieur, j'ai déjeuné, et puis ensuite...

M. DOLMONT. Ah! tu as songé à cela?

L'EPINE, *(riant niaisement)*. Oui, monsieur.

M. DOLMONT. Mon pauvre L'Epine, tu es un fort honnête garçon, mais un fort méchant valet; cependant je t'aime à cause de ton honnêteté, mais je te conseillerais, pour te déniaiser un peu et te rendre plus actif, de t'enrôler dans la milice; je suis certain que tu t'en trouverais bien.

L'EPINE. Oh! nenni pas, monsieur, je n'aime pas la guerre, moi.

M. DOLMONT. Est-ce que tu as peur d'un fusil?

L'EPINE. Oh non! monsieur, mais...

M. DOLMONT. Sais-tu que rien n'est plus honorable que de servir le roi?

L'EPINE. Oh! je crois ben, monsieur, mais...

M. DOLMONT. Allons, je vois bien que tu ne serais pas meilleur soldat que tu n'es bon valet; mais dis-moi, était-ce des jeunes gens qui se sont présentés ce matin? car il ne me faut que de la jeunesse.

L'EPINE. Oui, monsieur, c'étions tous des jeunes garçons; il y en avait un surtout, ben joli, qui paraissait avoir grand'hâte de vous parler, y m'a ben demandé à quelle heure y pourrions vous voir, et j'crois ben qu'y r'viendra bentôt.

M. DOLMONT. Ne manque pas de faire entrer dans mon cabinet tous ceux qui se présenteront, et tu m'en avertiras aussitôt.

L'EPINE. Ça suffit, monsieur; pour le coup, je n'l'oublierons pas.

SCÈNE III.

L'EPINE. *C'est un ben* brave homme que mon maître!

du depuis quinze ans que j'suis à son service, c'est vrai qu'y m'a querellé un p'tit brin, mais y n'm'a pas encore donné tant seulement une tappe; aussi j'fais t'y d'mon mieux pour le contenter. Mais pour ce qu'est de m'enrôler dans c'te milice, com'y voudrait me l'conseiller, c'est une chose que je n'ferai point, quand on devrait m'tuer. J'n'ons morgué pas envie d'aller m'faire estropier pour l'y plaire, et d'm'en r'venir cheux nous avec une ou deux jambes de moins; puis gagne ta vie comme tu pourras. Non, non, je n'suis pas si fou qu'ça. Ils ont beau dire que c'est une belle chose que l'service, et qu'un jeune homme fait ben d's'y mettre, v'là d'beaux contes! Eh ben! qu'les pus pressés courions d'vant. Pour c'qu'est d'moi, je m'trouve ben com'je suis. Mais j'aperçois monsieur le Bailli, faut que je l'consulte là-d'sus.

SCÈNE IV.

L'EPINE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Bonjour, L'Epine, ton maître est-il ici?

L'EPINE. Oui monsieur, il y est...c'est-à-dire...non, y n'y est pas.

LE BAILLI. Il y est, il n'y est pas! voilà une réponse bien claire.

L'EPINE. C'est qu'y n'est pas ici, monsieur, mais il est dans sa chambre.

LE BAILLI. Qu'importe; est-il occupé?

L'EPINE. Je n'peux vous dire ça, mais y m'a dit d'l'aller avertir si v'nait queuq'zuns.

LE BAILLI. Vas m'annoncer.

L'EPINE, *(s'en allant)*. J'y vas. *(revenant,)* J'voudrais ben, monsieur l'Bailli, que vous m'feriez l'amiquié de m'donner votre avis sus queuqu'chose?

LE BAILLI. De quoi s'agit-il?

L'EPINE. Mon maître m'conseille d'm'enrôler dans la *milice; y* dit com'ça, qu'ça m'ferait du bien.

LE BAILLI. Il a raison, rien ne convient mieux à un jeune homme.

L'EPINE. Com'c'est un homme qui m'estime, et qui m'aimons, voyez-vous, com'son enfant, j'voudrais ben tâcher de l'contenter.

LE BAILLI. C'est très-bien fait à toi.

L'EPINE. Que m'conseillez-vous à c't'égard-là?

LE BAILLI. Mais je suis fort de l'avis de M. Dolmont et je crois que tu ne saurais mieux faire.

L'EPINE. Croyez-vous?

LE BAILLI. Oui. C'est aussi mon opinion.

L'EPINE. C'est que, voyez-vous, j'étais ben aise de savoir vot sentiment sus ça.

LE BAILLI. C'est, te dis-je, le meilleur parti que tu puisses prendre.

L'EPINE. Oh bien! j'suis pourtant ben décidé à n'le prendre pas.

LE BAILLI. Et pourquoi, diable, t'avises-tu donc de me consulter?

L'EPINE. C'est ben véritable, monsieur, j'n'y songions pas.

LE BAILLI. Allons, va-t-en. Je n'ai jamais rien vu de plus stupide.

SCÈNE V.

LE BAILLI. Je me suis chargé d'une singulière commission, mais j'ai mes vues...L'entreprise est un peu scabreuse, et quand on viendra à découvrir...Qu'importe, tout moyen est bon quand il conduit au but qu'on se propose. Cependant il me faut sonder les sentimens de M. Dolmont; peut-être ne serait-il pas aussi opposé...Et puis la loi fournit des moyens...Ah! petite friponne, vous aimez Colas! Patience, patience, nous en avons vu d'autres...On trouvera le moyen de l'empêcher de te voir, et si tu m'échappes tu seras bien fine.

ARIETTE.

En amour plein d'expérience,
Je sais l'art de gagner un cœur:
Si l'on résiste à mon ardeur,
Il faut céder à ma persévérance.

Ainsi que le chat qui guette
Pour attraper la souris,
S'il aperçoit la pauvrette,
D'un coup, paf, autant de pris;
De même, près d'une belle,
Jamais je ne perds mes pas,
Devant moi la plus cruelle
Met bientôt les armes bas.

En amour plein d'expérience,
Je sais l'art de gagner un cœur:
Si l'on résiste à mon ardeur,
Il faut céder à ma persévérance.

SCÈNE VI.

LE BAILLI, M. DOLMONT.

M. DOLMONT. Comment se porte M. le Bailli?

LE BAILLI. Pour vous rendre mes services.

M. DOLMONT. Je vous ai fait un peu attendre?

LE BAILLI. Et moi, je vous ai interrompu peut-être?

M. DOLMONT. Nullement, j'étais occupé de quelques affaires qui regardent mes vassaux.

LE BAILLI. Toujours occupé d'eux!

M. DOLMONT. On fait ce qu'on peut. Ces pauvres gens ont souvent besoin de moi, et il en coûte si peu quelquefois pour faire du bien que c'est se priver d'un grand plaisir que de n'en pas faire.

LE BAILLI. Excellente morale! mais à propos de plaisir, il me semble qu'on en goûte bien peu en vivant aussi retiré que vous, et qu'on doit furieusement s'ennuyer.

M. DOLMONT. C'est ce qui vous trompe, monsieur, l'ennui n'est fait que pour l'homme désœuvré ou qui ne trouve pas de ressource en lui-même; au reste, chacun a ses jouissances et voici les miennes :

ARIETTE.

De l'indigence autour de moi,
Adoucir la peine extrême,
Faire du bien, voilà ma loi,
Mon goût, mon système.
A l'abri des soins divers,
Et des revers
De la fortune,
Sans rechercher la grandeur,
En ces lieux je trouve le bonheur,
Nul désir ne m'importune.
Ecartant de moi les soucis,
Les chagrins, les tristes ennuis,
Si l'on me blâme, je m'en ris;
Pour moi le plaisir suprême,
Est de me faire des amis,
Et de jouir de moi-même.

LE BAILLI. Avec cette philosophie on doit se faire effectivement beaucoup d'amis.

M. DOLMONT. Et l'on ne fait souvent que des ingrats; mais venons au sujet qui vous amène.

LE BAILLI. Vous avez adopté une jeune personne à laquelle vous voulez du bien.

M. DOLMONT. Vous parlez de Colinette peut-être?

LE BAILLI. Oui, c'est une aimable enfant.

M. DOLMONT. Il est vrai que j'ai pris plaisir à l'élever, et j'ai bien lieu de ne m'en pas repentir.

LE BAILLI. Vous avez dessein sans doute de lui procurer un bon établissement?

M. DOLMONT. Je n'ai encore aucune vue à cet égard; mais quand elle prendra un parti, je me réserve seulement le droit de l'éclairer sur son choix.

LE BAILLI. *J'entends*, c'est-à-dire, l'empêcher de se

laisser éblouir par le clinquant de la jeunesse, et la porter à lui préférer la solidité de l'âge mûr.

M. DOLMONT. Il est vrai que l'amour et la raison vont assez rarement de compagnie.

LE BAILLI. Je pense comme vous, monsieur; et la jeunesse doit avoir de grandes obligations à ceux qui la détourne d'un choix dont elle pourrait avoir lieu de se repentir.

M. DOLMONT. Cela est vrai; mais à quel propos me faites-vous cette question?

LE BAILLI. C'est une indiscrétion peut-être, et c'est cependant en partie le motif de ma visite: chargé par quelqu'un de vous faire une proposition qui regarde Colinette, je voulais auparavant essayer de pénétrer les vues que vous avez sur elle, mais la conformité de vos principes et des miens m'enhardit à vous parler plus clairement.

M. DOLMONT. Qui est-ce qui vous a chargé de cette proposition?

LE BAILLI. Un garçon d'un certain âge, mais riche et qui l'aime passionnément.

M. DOLMONT. Quel est son nom?

LE BAILLI. Il ne m'a pas permis de le nommer qu'en cas que la proposition fût agréée.

M. DOLMONT. Son amour est bien mystérieux! au reste, je n'ai rien à répondre à cette proposition, car il n'entre pas dans mon plan de chercher à fixer le choix de Colinette d'après mon goût, mais seulement de la guider dans celui qu'elle pourrait faire.

LE BAILLI. Cependant vous convenez que la raison de l'âge mûr...

M. DOLMONT. N'est pas toujours fort propre à amuser une jeune femme.

LE BAILLI. Mais convenez du moins que la richesse...

M. DOLMONT. Ne rend presque jamais heureux deux époux quand ils n'ont d'autre félicité que celle qu'elle procure.

LE BAILLI. Ainsi donc, monsieur, vous ne consentiriez *pas aux propositions* de cette personne...

M. DOLMONT. Je ne dis pas cela, mais je ne puis rien promettre sans consulter auparavant le goût de Colinette dont j'ignore les sentimens à cet égard ; cependant je lui en parlerai, et nous en causerons une autre fois. .

LE BAILLI. Cela suffit. Je me suis aussi chargé de vous parler pour un jeune homme qui désire beaucoup de s'enrôler dans la milice, avez-vous encore besoin de quelqu'un ?

M. DOLMONT. Oui vraiment, le nombre n'en est pas tout-à-fait complet.

LE BAILLI. Le jeune homme dont je vous parle fera, je crois, votre affaire, cela est vigoureux, assez bien pris, de bonne volonté, et c'est de quoi faire un bon soldat.

M. DOLMONT. Où est-il ?

LE BAILLI. Il devrait être déjà ici, car je lui avais indiqué l'heure que je devais m'y trouver pour vous le présenter. Il est un peu timide, mais cela se dégourdira dans le service.

M. DOLMONT. Ce n'est rien, l'essentiel est qu'il soit jeune et de bonne volonté.

SCÈNE VII.

M. DOLMONT, LE BAILLI, L'EPINE.

L'EPINE. Monsieur, le jeune homme de c'matin est ici, j'l'ons fait entrer dans l'cabinet, et l'y a longtems qu'il attendons pour vous parler.

M. DOLMONT. Qu'il entre.

L'EPINE. De c'coup j'nons pas oublié.

M. DOLMONT. Va-t-en.

L'EPINE, *(s'en allant)*. Oh dame ! c'est que quand on m'charge de queuque chose, moi...

SCÈNE VIII.

M. DOLMONT, LE BAILLI, COLAS.

COLAS, *(faisant des révérences)*. Monsieur, j'ons pris l'honneur de vous troubler pour....

LE BAILLI. J'ai parlé pour toi à monsieur Dolmont.

COLAS. Grand merci, monsieur l'Bailli.

LE BAILLI, *(bas à Colas)*. Tu vois que je ne t'ai pas oublié.

COLAS. Monsieur, m'accordons t'y la grâce...?

M. DOLMONT. Mon ami, ceci n'est point une grâce; je me prête seulement à ton inclination et à ton goût.

COLAS. Ah! pour c'qu'est d'ça, monsieur, j'vous assure que c'est ben mon goût et mon inclination.

M. DOLMONT. C'est une preuve que tu as du courage.

LE BAILLI. Du courage! Oh cela ne lui manque pas.

COLAS. Non, non, quand il faudra travailler....

M. DOLMONT. Sa taille est assez convenable; mais rempliras-tu bien tous les devoirs de l'état où tu vas entrer?

COLAS, *(souriant)*. A moi l'soin, monsieur.

M. DOLMONT. Tu as besoin d'une bonne santé.

LE BALILI. Il est très bien portant.

COLAS. Je n'suis jamais malade.

M. DOLMONT. Il faut de la vigueur.

LE BAILLI. Il en est plein.

COLAS. J'en avons, monsieur.

M. DOLMONT. Pouvoir résister à la fatigue du jour.

LE BAILLI. Il y est accoutumé.

COLAS. J'y sommes accoutumé.

M. DOLMONT. Oui, mais à celle de la nuit?

COLAS, *(un peu interdit)*. Si j'fatiguons trop la nuit, j'nous r'poserons le jour.

M. DOLMONT. Oh! mon ami, cela ne s'arrange pas de même, et l'on a souvent de repos ni le jour ni la nuit.

LE BAILLI. Il est jeune, il résistera à toutes ces fatigues-là.

COLAS, *(riant)*. Oui, oui, ça nous regarde.

M. DOLMONT. Allons, tu me parais avoir un goût décidé pour cet état-là. Nous allons de suite procéder à ton affaire. Ecrivez, M. le Bailli, la formule est prête, il n'y a plus que *le nom à mettre.*

LE BAILLI, *(s'arrangeant pour écrire)*. Volontiers.

COLAS. Quoi ! tout-à-l'heure ? Ah que j'suis content !

M. DOLMONT. Comment t'appelles-tu ?

COLAS. Colas le Franc, monsieur, pour vous servir.

LE BAILLI, *(écrivant)*. Colas le Franc.

M. DOLMONT. Le nom de ton père ?

COLAS. Eustache le Franc, et ma mère Thérèse Robert, ils étions tous de la paroisse ; oh ! les bons parens que c'étaient ! Et s'ils n'étions pas morts, qu'il y aurait longtems que...

LE BAILLI. Il ne s'agit point de cela.

M. DOLMONT. Ton âge ?

COLAS. Vingt-deux ans.

LE BAILLI, *(écrivant)*. Agé de vingt-deux ans.

M. DOLMONT, *(prenant le papier des mains du Bailli)*. Voyons cela.

COLAS, *(bas au Bailli)*. Faut-t'y pas que l'nom d'Colinette soyons sur l'contrat ?

LE BAILLI. Il n'est pas nécessaire.

COLAS, *(bas)*. Mais faudrait-t'y pas du moins qu'elle fût présente ?

LE BAILLI. Tais toi. N'interromps pas monsieur.

M. DOLMONT, *(lisant haut)*. Le nommé Colas le Franc. de la paroisse Dolmont, âgé de vingt-deux ans, *(bas)* br. br. br. br. br. br. *(haut)* volontairement et de plein gré, *(bas)* br. br. br. br. br. br. *(haut)* cela suffit ; sais-tu signer?

COLAS. Oui, monsieur, j'faisons ben la croix.

M. DOLMONT, *(lui donnant le papier)*. Fais-la ici...Voilà qui est fini, mon ami, tu n'as qu'à préparer tes hardes et te tenir prêt pour demain.

COLAS. Oui, monsieur, tant matin qu'il vous plaira.

M. DOLMONT, *(tirant une cocarde de sa poche)*. Tiens, mets ceci à ton chapeau.

COLAS. Grand merci, monsieur ; oh ! le beau ruban !

LE BAILLI, *(lui ôtant son chapeau)*. Donne, que je t'arrange cela.

COLAS. Nanni, vraiment, j'craindrais de l'salir; ce sera pour demain.

M. DOLMONT. Oh ! tu peux le mettre dès à présent ; mais ne manque pas ce soir de venir chercher ton fusil.

COLAS. Un fusil ?

LE BAILLI. Oui, c'est un fusil que monsieur te donne.

COLAS. Aussi ?

M. DOLMONT. Un fusil et un havresac.

COLAS. Un havresac ! et pour quoi faire ?

M. DOLMONT. Comment, pour quoi faire ? Un havresac et une giberne, ce sont des meubles dont tu as besoin.

COLAS, *(à part)*. Ah ! pour la chasse peut-être.

M. DOLMONT. Ne manque pas même de prendre ta giberne dès le matin.

COLAS, *(à part)*. Une giberne pour me marier !

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'EPINE.

L'EPINE. Monsieur, v'là des gens qui vous demandent.

M. DOLMONT. De quoi s'agit-il ? *(au Bailli)* Je reviens tout-à-l'heure.

SCÈNE X.

LE BAILLI, COLAS.

COLAS, *(riant)*. Qu'est-ce qui veut donc dire avec c'te giberne ?

LE BAILLI. Tais-toi tu le sauras.

DUO.

COLAS.

Monsieur l'Bailli,
Expliquez moi
Cette affaire-ci,
Car sus ma foi
J'veux être un sot
Si j'comprends l'mot
A tout ceci.

LE BAILLI.

Tais-toi, tais-toi,
Pauvre étourdi,
Tu n'es qu'un sot,
Tu n'entends mot
A tout ceci.

COLAS.

Monsieur l'Bailli
Expliquez-moi......

LE BAILLI.

Chut, chut, tais-toi.

COLAS.

Expliquez-moi
Monsieur l'Bailli.

LE BAILLI.

La peste soit de l'étourdi!

COLAS.

C'est qu'voyez-vous,
Je n'comprends pas.

LE BAILLI.

Encore! tais-toi,
Parle plus bas.

COLAS.

Monsieur l'Bailli.

LE BAILLI.

Eh bien! eh bien!

COLAS.

Expliquez-moi.

LE BAILLI.

Tu n'entends rien.

COLAS.

C'est qu'sus ma foi,
J'veux être un sot
Si j'comprends l'mot
A tout ceci.

LE BAILLI.

Tu n'es qu'un sot,
Je le sais bien,
Tu n'entends rien
A *tout* ceci.

SCÈNE XI.

LE BAILLI, COLAS, M. DOLMONT.

M. DOLMONT, *(du fond du théâtre)*. Qu'ils attendent un instant, j'y vais aller bientôt. *(revenant)* Ce sont des jeunes gens qui demandent à me parler. *(à Colas)* Oh ça ! tu peux te préparer pour demain, et n'oublie pas ce que je t'ai dit. *(au Bailli)* Je vous quitte pour aller voir les gens qui m'attendent.

LE BAILLI. Je vous suivrai, s'il vous plaît.

SCÈNE XII.

COLAS. En v'là une fantaisie ! me marier avec une giberne sus l'dos ; j'crois, Dieu m'pardonne, qu'y sont fous...Il y a dans c't'affaire-là un micmac que j'n'entends pas...mais après tout faut voir jusqu'au bout, car enfin j'n'ons t'y pas promis d'les laisser faire, et de n'rien leur répliquer ? un honnête homme n'a qu'sa parole ; et si ça leur faisons plaisir de m'voir avec c't'accoutrement-là, hé bien ! qu'estqu'ça m'fait à moi ? si s'mettons à rire, j'rirons itou, mais rira bien qui rira l'dernier, car enfin vl'à toujours mon contrat dressé, et demain j'épousons Colinette. Queu bonheur ! mais à propos elle m'attend, y faut l'y aller conter tout ça.

SCÈNE XIII.

COLAS, L'EPINE.

L'EPINE. Eh bien ! qu'est-ce l'ami ? vous v'là d'une joie ! on croirait à vous voir que vot fortune est faite.

COLAS. Je sis morgué pus content qu'si elle l'étions.

L'EPINE. Grand bien vous fasse ; c'est donc fini avec M. Dolmont ?

COLAS. Oui, c'est fini. Sitôt qu'il a vu qu'c'étions mon goût et mon inclination, il a consenti et j'vas tout préparer pour demain au matin.

L'EPINE. Bon voyage et ben du plaisir.

COLAS. Oh! j'te réponds que j'nons jamais eu l'cœur si content; j'avais peur pourtant que Monsieur Dolmont m'allit refuser, mais non, Dieu merci, c'est fini, et pour toute la vie.

L'EPINE. Comment pour toute la vie! je croyais que c'n'était qu'pour trois ans com'les autres.

COLAS. V'là d'beaux contes! où as-tu jamais vu ça, toi!

L'EPINE. Et dame, que sais-je t'y moi. Ma foi ils ont beau dire, c't'état-là n'me plairions point, on y court trop d'risques, et qui sait si toi-même....tu m'entends bien? car enfin y ne faut qu'un malheur....

COLAS. Parle donc, gros sot, que veux-tu dire? c'est bon si c'était toi, entends-tu.

L'EPINE. Holà! holà! monsieur Colas, n'vous fâchez pas, ne croyez-vous pas d'être pus exempt d'ça qu'les autres.

COLAS. Tiens, toutes ces gausseries-là n'sont point d'mon goût, j't'en avertis, et j'm'en vas, car j'pourrions ben te donner queuque niole qui ne te coûterait qu'à prendre.

L'EPINE, *(après que Colas est sorti.)* Qu'a-t-y donc à s'fâcher! j'crois, Dieu m'pardonne, que y m'a menacé. *(il court à la porte)* Dites donc l'ami, à qui en avez-vous? c'est t'y ben à moi qu'vous parlez, par hasard? Hein? Il est parti! *(revenant au bord du théâtre)* Il a morgué ben fait de décamper....C'est qu'je n'sis point endurant moi....Mais voyez un peu c'grossier qui m'cherchons querelle à cause que j'l'y parle pour son bien! aussi s'il attrapons queuque horion, y l'aura ben gagné, et j'en rirons tout mon sou. Mais j'm'amuse trop longtems ici, faut qu'j'aille voir si mon maître ou mamselle Colinette n'avons point besoin d'mon service.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le même bois ou jardin qu'au premier acte.

SCÈNE I.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE. Oui, te dis-je, c'est un tour du Bailli, tu vois *que j'avais bien raison* de me méfier de lui.

COLAS. C'est bien vrai ; mais pouvais-je t'y jamais penser ça !

COLINETTE. Cela était pourtant assez clair ! le fusil, la giberne, et même la cocarde à ton chapeau ; mais, mais en vérité...... !

COLAS. Est-ce que j'avons jamais vu faire d'enrôlemens, nous ?

COLINETTE. Aller signer son engagement !

COLAS. J't'e dis qu'ils ont fait une espèce de contrat où c'qu'ils m'ont fait signer, com'quoique...

COLINETTE. Comme quoi tu es un imbécile.

COLAS, *(avec colère)*. Laisse-moi, cruelle, et ne viens point augmenter mon chagrin par des reproches, j'nons déjà ben assez.

COLINETTE, *(pleurant)*. J'en ai moi-même bien autant que toi.

COLAS, *(avec attendrissement)*. Tu pleures, ma petite Colinette ! c'est donc ben vrai que tu as du chagrin à cause de moi ; hé ben ! laisse-moi faire, j'te réponds qu'il me l'payera, et j'y vas de ce pas...

COLINETTE. Où ?

COLAS. L'aller chercher ; et où je l'rencontrerons, l'rosser d'importance, jusqu'à ce que...

COLINETTE. Arrête et calme-toi, c'est un mauvais parti que celui-là, et tu gâterais toute l'affaire.

COLAS. Eh ben ! conseille-moi donc, et dis-moi c'qui faut faire ? Conterai-je ça à Monsieur Dolmont ? voudra t'y m'écouter ?......Oui, y m'écoutera et je suis sûr que...... reste ici, Colinette, je vas l'y aller parler.

COLINETTE, *(le retenant)*. Attends, il me vient une idée ......J'imagine que peut-être.....Mais non.....cependant...... oui, oui, j'entrevois un bon moyen de nous venger du Bailli.

COLAS. Dis-moi donc c'que c'est ?

COLINETTE. Cela n'est pas nécessaire, mais tu n'as qu'à me laisser faire, et je te dirai mon dessein quand il en sera tems.

COLAS. Quéque tu veux donc faire ?

COLINETTE. Je veux lui parler seule, je sais qu'il est amoureux de moi, et j'espère que...

COLAS. Comment, il est amoureux de toi? tu ne m'avions pas dis ça.

COLINETTE. Ne vas-tu point encore être jaloux? Tiens, le voilà là-bas qui vient vers nous, retire-toi promptement.

COLAS. Le pendard! Oh! si tu voulais me laisser faire!

COLINETTE. Décampe vite.

COLAS. Mais quelle affaire.........?

COLINETTE. Sauve-toi, je vais bientôt t'aller rejoindre, et prends bien garde de paraître.

COLAS, *(s'en allant)*. Quelle chienne de manigance!

SCÈNE II.

COLINETTE. Le voici, le fourbe; s'il me parle encore de son amour, feignons d'y répondre et tendons-lui un piége à mon tour.

SCÈNE III.

COLINETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Le hasard me sert à souhait, belle Colinette, je mourais d'envie de te voir, pour te parler de mon amour et des peines que tu me causes, et j'ai en ce moment le bonheur de te rencontrer. Hé bien! dis-moi, seras-tu toujours insensible à ma tendresse?

COLINETTE. Que vous êtes pressant! cela dépend-il de moi? vous savez ce que je vous ai dit tantôt.

LE BAILLI. Oui, chère mignonne, tu m'as parlé des obstacles qui s'opposent à mon bonheur, mais qu'il serait bien facile d'aplanir, si tu avais quelqu'amitié pour moi.

COLINETTE. Que me servirait de vous aimer, si monsieur Dolmont ne nous donne pas son consentement?

LE BAILLI. Cet obstacle n'est rien, mais c'est l'aversion que je t'inspire que je voudrais essayer de vaincre; rends-moi donc plus de justice, ma chère, et regarde-moi avec moins

de prévention, car enfin, dis-moi, qu'ai-je donc de si désagréable dans ma personne ?

COLINETTE. Je ne dis pas cela.

LE BAILLI. Y a-t-il quelque chose sur ma physionomie qui te puisse déplaire ?

COLINETTE. On pourrait s'y accoutumer.

LE BAILLI. N'ai-je point l'air encore assez leste ?

COLINETTE. J'en conviens.

LE BAILLI. Et quant à mon âge, je suis peut-être plus jeune que tu ne penses.

COLINETTE. Je ne vous dis pas non, il n'y a que le premier coup-d'œil qui ne vous est pas favorable.

LE BAILLI. Hé bien ! ma belle enfant, te voilà donc sans le savoir déjà disposée à m'aimer ; envisage maintenant les avantages dont tu jouiras, vois l'aisance que je te procurerai, les plaisirs qui suivront tes pas, et par-dessus tout, songe aux soins, aux prévenances, aux attentions, à l'amour que j'aurai pour toi, et juge si tout cela ensemble ne te portera pas en peu à m'aimer à la folie.

COLINETTE. Cela pourrait être.

LE BAILLI. Va, va, Colinette, tu m'aimeras, je t'assure, et beaucoup plus que tu ne penses.

COLINETTE. Je commence à le croire.

LE BAILLI. Il faut pourtant que je te dise une petite inquiétude que j'ai eue à cet égard.

COLINETTE. Sur quel sujet?

LE BAILLI. Je t'ai vue quelquefois avec un certain Colas ......Est-ce que tu aurais de l'inclination pour lui ?

COLINETTE. Pour Colas ? qui est-ce qui vous a dit que j'avais de l'inclination pour lui ?

LE BAILLI. Je ne te dis pas qu'on me l'a dit, mais je te demande si cela est vrai ?

COLINETTE. Je ne saurais répondre de ses sentimens, mais parce qu'il est jeune, assez joli garçon, et qu'on a quelqu'attention pour lui, il s'imagine peut-être qu'on l'aime.

LE BAILLI. Ainsi donc, tu ne l'écoutes pas?

COLINETTE. Et que ferais-je d'un jeune homme comme lui? cela ne sait que chanter, danser et rire, répéter cent fois le jour qu'il m'aime. Oh! que je sais mieux ce qui me convient.

LE BAILLI. Que je suis ravi de te voir dans ces dispositions! voilà ce qui s'appelle penser en fille prudente, et je vois bien qu'on ne te connaissait pas quand on m'a dit que tu n'en voulais qu'aux jeunes gens.

COLINETTE. Mais qui est-ce qui a dit cela?

LE BAILLI. Il n'importe, j'ai toujours eu de toi une meilleure opinion; car enfin, que ferais-tu avec ce Colas? ça n'a rien du tout, et l'amour, comme l'on dit, ne donne pas de quoi vivre. Ecoute, ma chère enfant, et retiens bien ceci:

ARIETTE.

Sans argent dans le ménage,
Il n'est aucune douceur,
Sans argent le mariage
N'est qu'un joug, qu'un esclavage
Plein de peine et de rigueur;
Mais dans l'opulence,
Quelle différence!
L'hymen est un nœud flatteur,
Où l'on trouve le bonheur.

Si quelques légers chagrins
Troublent nos heureux destins,
La fortune nous console;
Avec les jeux badins,
Les danses, les festins,
La peine aisément s'envole.
Sans argent, etc.

COLINETTE. Je vous crois, mais, en un mot, je dépends de monsieur Dolmont, et que voulez-vous que je fasse, s'il n'y veut pas consentir?

LE BAILLI. Mais pourquoi n'y consentirait-il pas?

COLINETTE. C'est un homme si extraordinaire qu'il ne fait presqu'aucun cas de la richesse, qui pense que les convenances d'âge, de goût et d'humeur sont les choses que

l'on doit le plus rechercher dans le mariage, et qui n'imagine pas qu'une jeune femme puisse être parfaitement heureuse avec un mari dont l'âge n'est pas assorti au sien.

LE BAILLI. Voilà, il faut l'avouer, un système bien ridicule!

COLINETTE. Oui, mais c'est le sien, et vous ne l'en ferez pas changer.

LE BAILLI. Je le crains, car il n'est rien de plus têtu que ces prétendus philosophes; mais enfin je t'aime, et je voudrais faire ton bonheur; faudra-t-il que ce beau système te fasse perdre les avantages que la fortune te présente?

COLINETTE. C'est à quoi je dois m'attendre, et à recevoir quelque jour de sa main un époux qui n'aura rien sans doute, et cela, sous prétexte qu'il sera jeune, qu'il m'aimera, et que je pourrais l'aimer aussi.

LE BAILLI. Tout cela est bel et bon, mais enfin tu es toujours la maîtresse d'épouser ou de n'épouser pas; je serais donc d'avis que tu lui parlasses de mes intentions, ensuite...

COLINETTE. Moi lui parler de cela? C'est une chose que je ne ferai pas, je serais trop mal reçue.

LE BAILLI. Je voudrais bien qu'il s'avisât de te maltraiter, mon enfant, te voilà bientôt majeure, je connais un peu la loi, et l'on pourrait le forcer à......

COLINETTE. Oui, mais d'ici à ce tems-là, il se passera bien des choses.

LE BAILLI. Tiens, si tu veux m'en croire, tu lui demanderas d'aller passer quelque tems dans un couvent où, sous différens prétextes, tu pourras rester jusqu'à ta majorité.

COLINETTE. Oui, mais s'il vient à se douter de quelque chose, il me refusera et me veillera ensuite de si près qu'à l'avenir vous ne trouverez plus l'occasion de me parler.

LE BAILLI. C'est bien pensé! mais encore faut-il chercher un moyen de te soustraire à sa tyrannie.

COLINETTE. Pour moi je n'en connais aucun.

LE BAILLI. Hé bien! j'en connais moi. Oui, mon enfant, il est un moyen que les circonstances justifient, et dont l'exécution est très facile.

COLINETTE. Quel est-il ?

LE BAILLI. C'est de t'enlever dès ce soir et de t'épouser secrètement.

COLINETTE, *(à part)*. Voilà où je l'attendais.

LE BAILLI. Que penses-tu de cela, Colinette ? c'est bien là le meilleur parti que nous puissions prendre.

COLINETTE. M'épouser secrètement ! m'enlever ! mais n'y aurait-il pas de mal à cela ?

LE BAILLI. Quel mal peut-il y avoir ? on voit cela tous les jours.

COLINETTE. Mais que dira monsieur Dolmont ? que pensera-t-il de moi ? voudra-t-il me pardonner cette démarche ?

LE BAILLI. Quand la chose sera faite, il faudra bien qu'il y consente ; d'ailleurs tout s'arrange, et comme je t'ai dit, ce n'est pas le premier mariage qui se sera fait ainsi.

COLINETTE. Je crois cela, mais......

LE BAILLI, *(lui prenant la main)*. Mais quoi ? songe donc, mon enfant, que le tems presse, et qu'il faut prendre un parti ; réfléchis sur cela.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, COLINETTE, COLAS *(au fond du théâtre)*.

COLAS, *(à part)*. Oh ! oh ! qu'est-ce que j'vois ! j'avais ben raison de m'méfier d'eux, écoutons. *(Il se cache derrière un arbre.)*

COLINETTE. Mais qui vous répondra du succès de ce projet ?

LE BAILLI. Il ne peut manquer de réussir, et voici comment : ce soir, après le coucher du soleil, tu viendras te promener sous ces arbres ; je m'y trouverai avec ma voiture et je te conduirai à ma maison de campagne, près d'ici, où se trouvera à point un notaire affidé qui nous mariera sur le champ.

COLINETTE. Vous ébranlez ma résolution ; mais il faut que du moins j'emporte les hardes dont j'ai besoin, et je crains que cela ne fasse soupçonner......

LE BAILLI. C'est ce qu'il faut éviter avec soin, tu es assez bien vêtue comme cela, laisse-moi faire, je pourvoirai à tout.

COLINETTE. Oui, mais vous ne me donnerez pas peut-être......

LE BAILLI. Je te donnerai tout ce qui te plaira, et en attendant accepte cette bourse de cent louis, pour commencer ta garde-robe.

COLINETTE. Eh bien ! j'y consens ; mais pour éviter les soupçons, j'irai me cacher ici aux environs à l'heure indiquée, vous viendrez m'y trouver, et nous partirons sans être aperçus.

LE BAILLI. D'accord. Le soleil va bientôt terminer sa carrière,* et dans peu l'obscurité secondera nos desseins. Oh ! que tu vas être heureuse ! nous allons habiter ma jolie maison de campagne, et là, assis à l'ombrage.........Mais à propos, laisse-moi donc prendre d'avance un petit baiser.

COLINETTE. Oh ! non.

LE BAILLI. Pourquoi non ?

COLINETTE. Tantôt, tantôt.

LE BAILLI. Seulement rien que............

COLINETTE, *(aperçevant Colas)*. Retirez-vous, je crois aperçevoir quelqu'un là-bas, et je tremble qu'on ne nous voie ensemble.

LE BAILLI. Allons, jusqu'à tantôt, prends bien garde à l'argent. *(Il s'enfuit.)*

SCÈNE V.

COLAS, COLINETTE.

COLAS. Ah ! pour le coup, perfide, j't'y prends.

COLINETTE. Eh bien, qu'as-tu donc ?

COLAS. J'ons vu toute la manigance, mais tu ne me tromperas pas davantage.

---

* On commence ici à diminuer graduellement la lumière du théâtre, en commençant par les coulisses du fond.

COLINETTE. Pourquoi es-tu aux écoutes ?

COLAS. Pourquoi, ingrate ? Oh ! tu croyais d'm'attraper, mais je m'doutions ben de ç'qu'est arrivé.

COLINETTE. Et moi, je me doutais bien aussi que ta jalousie te ferait prendre la chose de travers, et c'est pourquoi je voulais t'envoyer.

COLAS. Pour me tromper plus à ton aise. Qui t'aurait cru capable de cette trahison !

COLINETTE. Mais, Colas, tu m'offenses ! ne vois-tu pas que c'est un jeu ?

DUO.

COLAS.

Non, c'en est trop, cruelle,
Ah ! dis-moi donc pourquoi
Tu me manques de foi,
Tu te moques de moi ?
Ingrate ! infidelle !

C'en est trop, infidelle,
Tu me manques de foi,
Ah ! dis-moi donc pourquoi ?

Non, laisse-moi,
Ingrate, laisse-moi.

Non, c'en est trop, cruelle,
Tu m'as manqué de foi.

J'savons morgué ben c'qu'il en est.
J'savons ben ce que c'est.
Non, c'en est trop, cruelle,
Ah ! dis-moi donc pourquoi
Tu me manques de foi ?
Perfide ! ingrate ! infidelle !

COLINETTE.

Tu te fâches ! pourquoi ?
Ce n'est qu'un jeu, crois-moi,
Je suis toujours fidelle,
Mais tu perds la cervelle !

Ce n'est qu'un jeu, crois-moi,
Je suis de bonne foi,
Je suis toujours fidelle.

Ecoute-moi,
Colas, écoute-moi,
Je te suis toujours fidelle,
Ceci n'est qu'un jeu, crois-moi,
Quand tu sauras ce que j'ai fait...
Ecoute, voici le fait......

Colas, tu perds la cervelle !
Je suis pour toi,
De bonne foi,
Constante et fidelle.

COLINETTE. Eh bien ! veux-tu m'écouter ?

COLAS. Non, je n'veux rien entendre, je n'en ons que trop entendu; partez, mariez-vous aveuc lui, pisque ça vous fait plaisir, j'en creverai d'chagrin, c'est vous qu'en serez la cause, mais ça m'est égal.

COLINETTE, *(avec feu)*. Eh ! non, tu te trompes, te dis-je, c'est autre chose que je veux te conter......mais j'aperçois

monsieur Dolmont, je n'en aurai pas le tems, et je te laisse avec lui, mais je te prie, ne lui parle pas de ceci.

COLAS. Allez, allez, ça m'est égal, j'vous dis ; j'en suis ben consolé, et j'ons pris not parti là-dessus.

SCÈNE VI.

COLAS. Ah ! si monsieur Dolmont savait c'qui s'passe ! la tromperie que m'a fait l'Bailli et ses manigances avec Colinette, ce serions vraiment de belles nouvelles à l'y apprendre ; mais non, c'est fini, et j'pars avec les miliciens.

SCÈNE VII.

COLAS, M. DOLMONT.

M. DOLMONT. Eh bien ! Colas, songes-tu à te préparer pour le départ ?

COLAS. Oui, monsieur, je partirai drès à c't'heure si vous voulez.

M. DOLMONT. Je t'ai dit que c'était pour demain, mais qu'as-tu ? tu me parais triste ?

COLAS. Au contraire, monsieur, j'suis ben aise de quitter le pays.

M. DOLMONT. Tu ne le quittes pas pour toujours ; tu reviendras sous trois ans.

COLAS. J'en serais ben fâché, et j'espère que queuqu'bon coup d'fusil.........

M. DOLMONT. Peste ! comme tu y vas ; tu me parais bien avide de gloire ?

COLAS. Je n'suis point glorieux, monsieur, mais......

M. DOLMONT. J'espère bien, moi, qu'il ne t'arrivera aucun accident.

COLAS. Ça m'est égal, monsieur.

M. DOLMONT, *(à part)*. Il a, je crois, quelque chagrin. *(haut)* Est-ce que tu serais fâché de t'être engagé ?

COLAS. Non, monsieur, j'en suis ben aise à c't'heure, j'vous assure.

M. DOLMONT. Tant mieux pour toi, mon ami, tu as dû faire tes réflexions auparavant, ceci n'est pas un jeu d'enfant; tu as voulu servir le roi et tu serviras.

COLAS. Oui, je servirons, et si j'suis tué, fiez-vous qu'il y a queuq'z'uns qu'en auront pus d'chagrin qu'moi.

M. DOLMONT, *(à part)*. Je ne sais, mais j'ai des soupçons. *(haut)* Oh ça! mon ami, souviens-toi de passer chez moi tantôt, et je te ferai délivrer ce qu'il te faut pour le voyage.

COLAS. Ça suffit, monsieur, j'n'oublierons pas ça.

SCÈNE VIII.

COLAS. Enfin, v'là qu'est donc fini, j'suis enrôlé tout de bon, et j'vas m'éloigner d'Colinette! Oh l'ingrate! l'engeoleuse! me quitter pour s'enfuir avec c'maudit vieillard! après ça fiez-vous à la parole des filles! Allons, faut prendre une résolution et n'y plus songer. Je serais ben fou après tout de r'gretter une perfide qui me trahit après m'avoir emmiaulé, et fait accroire qu'elle m'aimions. Non, non, c'est fini, je ne l'aimons plus du tout.........Cependant elle avions queuque chose à m'dire que peut-être............ Mais, bah! queuqu'menterie qu'j'ons ben fait de n'pas écouter............Si pourtant c'était queuqu'bonne raison... ....! c'est ben dur au moins d'la rembarrer com ça! Ah! si mes yeux m'avions trompé! Si c'n'étions qu'un jeu com elle dit, que j'aurais de plaisir à me raccommoder aveuc elle! C'est ma faute aussi, fallait du moins écouter ses raisons, et puis............Mais la voici, faisons toujours le fier, et voyons ce qu'elle va dire.

SCÈNE IX.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE. J'accours pour t'expliquer enfin l'affaire de tantôt: tu sais que je dois partir ce soir avec le Bailli.

COLAS. *Hé bien!* queq'ça m'fait à moi?

COLINETTE. Plus que tu ne penses, car il faut que tu sois du voyage.

COLAS. J'vois ben qu'tu cherches à te raccommoder, mais j'suis trop fâché pour ça.

COLINETTE. Tant pis pour toi, si tu te fâches mal à propos.

COLAS. Comment, mal à propos ! après ce que j'ons vu et entendu.........

COLINETTE. Ne vois-tu pas que c'est une plaisanterie que j'ai imaginée pour nous venger de lui ?

COLAS. Hé ben ! qu'est-ce que c'est donc ?

COLINETTE. Tiens, voici mon projet : il va venir, il faut que nous allions nous cacher là-bas sous ce feuillage, où il doit me prendre ; aussitôt qu'il sera près de moi fais-lui peur, tu as le bras bon, prends-le moi au collet comme tu ferais à un voleur et ne le lâche pas, en cas qu'il veuille faire résistance ; pendant ce tems-là je me sauverai et ne te mets pas en peine du reste.

COLAS. Queu diantre d'invention ! C'est-t'y ben vrai ce que tu m'dis-là ?

COLINETTE. Tu m'importunes avec tes questions et ta jalousie. Il y a une heure que je veux t'expliquer cela.

COLAS. Mais enfin c't'argent qui t'avons donné, et que j'ons ben vu aussi ?

COLINETTE. Tiens, le voilà ; serre cette bourse, qui me gêne, tu me la rendras tantôt.

COLAS. Sarpegué, qu'elle est pesante !

COLINETTE. Je veux la remettre à monsieur Dolmont.

COLAS. Comment ! tout c'complot de tantôt.........?

COLINETTE. N'est qu'une ruse pour le surprendre.

COLAS. Oh ! c'est ben différent ! Mais que dira monsieur Dolmont, quand y saura.........

COLINETTE. C'est mon affaire, fais seulement ce que je t'ai dit.

COLAS. Ne t'embarrasse pas, va, je l'étrillerai d'une façon...........

COLINETTE. Que veux-tu dire ? ne vas pas t'aviser de...

COLAS. Non, non, seulement queuque petites taloches, sans que ça paraisse.

COLINETTE. Prends bien garde, il faut l'arrêter sans te donner le moindre tort.

COLAS. Mais où c'que tout ça aboutira? faudra-t'y pas toujours partir demain pour c'te milice?

COLINETTE. Non, j'espère que quand monsieur Dolmont sera informé de tout, il te donnera ton congé.

COLAS. Oh! ma chère Colinette, si ça arrive comme tu dis, tâchons donc d'nous marier ben vite pour finir tout c'train-là.

COLINETTE. Mais, dis-moi, quand nous serons mariés, crois-tu que nous puissions être heureux? car enfin tu n'as rien, ni moi non plus; et on dit que la misère engendre souvent les querelles du ménage.

COLAS. La misère! Oh! je n'la crains point, j'ons des bras pour travailler; et pour les querelles, va, va, laisse-moi faire, je trouverons ben l'moyen d'les appaiser.

AIR.

Dans not petit ménage,
S'il survient queuqu'orage,
Ca n'peut durer longtems;
Et malgré la misère,
Va, j'aurons bien, ma chère,
Encor de bons petits moments.

Ni l'or ni la richesse
Ne valons la tendresse,
Ca n'peut rendre contents.
Même dans la misère,
Il est encore, ma chère
Souvent de bons petits moments.

COLINETTE. Je l'espère, mais après tout, j'en courrai les risques avec toi.

COLAS. Comme je vas encore plus t'aimer après tout ça! et que j'aurai de plaisir à nous venger de c'coquin d'Bailli.

COLINETTE. J'en aurai bien autant que toi; mais voilà que déjà le soleil est couché, c'est l'heure du rendez-vous

qu'il m'a donné, et il ne doit pas tarder.

COLAS. Comment, morguenne! c'est-t'y pas lui qu'on voit là-bas! regarde.

COLINETTE. Où cela?

COLAS. Là-bas, au fond de l'avenue. C'est ben lui que j'vois. Oh! comme le cœur me bat de plaisir.

COLINETTE. Oui, c'est lui-même; allons vite nous cacher sous ces arbres touffus, et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit.

COLAS. Bon, bon, donne-moi la main, tu n'as qu'à me laisser faire. *(Il prend la main de Colinette, et ils courent se cacher à l'un des bouts du théâtre.)*

SCÈNE X.

Le théâtre n'est plus éclairé que par les lampions du devant et la lumière des premières coulisses. Le Bailli entre par une des coulisses opposées au côté où sont cachés Colas et Colinette. Il a l'air du mystère, marche sur la pointe du pied et parle à mi-voix.

LE BAILLI. Voici l'heure du rendez-vous. Colinette m'attend sans doute. Quel plaisir je goûte d'avance en songeant que par mon adresse je vais à la fois tromper un argus, supplanter un rival et lui enlever sa maîtresse! Jamais, non, jamais on ne fut plus heureux que je le suis! ....Voyons, cherchons l'endroit où la friponne s'est cachée. *(Il cherche Colinette au fond du théâtre, au côté opposé à celui où ils sont cachés.)*

LE BAILLI, *(à voix basse)*. Colinette, Colinette?

COLINETTE. Ct, ct, ct, ct, ct, ct.

LE BAILLI. J'entends quelqu'un de ce côté-là!

COLINETTE, *(bas)*. Ct, ct, par ici, par ici.

LE BAILLI, *(bas, à part)*. C'est elle-même, je reconnais sa voix. Est-ce toi, Colinette?

COLINETTE, *(bas)*. Oui, oui.

LE BAILLI, *(bas)*. Où t'es-tu donc cachée?

COLAS, *(bas)*. Me voici, me voici.

LE BAILLI, *(courant vers l'endroit où est caché Colas qu'il prend pour Colinette)*. Ah ! te voilà, ma chère mignonne ! Il est donc bien vrai que tu vas combler mes vœux ! viens, mon enfant, viens, ma petite ; viens et fuyons au plus vite, la voiture est ici près qui nous attend. *(Colinette, voyant approcher le Bailli, s'enfuit.)*

DUO.

COLAS.

Alte là.

LE BAILLI.

Qui va là ?

COLAS, *(le prenant au collet)*.

N'avance pas
Ou je te romps les bras.

LE BAILLI, *(à part)*.

Quoi, c'est Colas !
O ciel ! quel embarras !

COLAS.

Ici que viens-tu faire ?

LE BAILLI.

Ce n'est pas ton affaire.

COLAS.

Quel est ton nom ?

LE BAILLI.

Laisse-moi donc.

COLAS.

Réponds, réponds.

LE BAILLI.

Non, non, non, non.

COLAS.	LE BAILLI.
Tu m'as l'air d'être un fripon.	Ahi ! tu m'écorches le menton.

COLAS, *(lui donnant un coup de poing)*.

Parle donc, ou je t'assomme.

LE BAILLI.

La peste soit de l'homme !
Ne me reconnais-tu pas ?
Si tu ne me lâches pas,
Coquin, tu t'en repentiras.

COLAS, *(feignant la surprise)*.
Mais, qu'est ceci !
Comment, c'est vous, M. l'Bailli !

LE BAILLI.
Eh ! oui, morbleu, oui.
J'enrage.
Quel affront ! quel outrage !

COLAS.
Mais vous n'êtes pas sage.

COLAS.	LE BAILLI.
Que diantre aussi,	Je suis brisé, meurtri.
Que v'nez-vous faire ici ?	Je suis joué, je suis trahi.

LE BAILLI. Ah coquin ! ah traître ! ah scélérat ! tu l'as fait exprès, mais tu me le payeras.

SCÈNE XI.

COLAS, LE BAILLI, M. DOLMONT, *(dans la coulisse)*.

M. DOLMONT. Qu'est-ce donc que ce vacarme ! Comment, on se bat, on se tue chez moi !

COLAS, *(à part.)* C'est monsieur Dolmont ! décampons. *(Il s'enfuit.)*

LE BAILLI, *(à part.)* Quel contretemps !

SCÈNE XII.

LE BAILLI, M. DOLMONT.

M. DOLMONT, *(paraissant.)* Qui sont donc ces coquins-là? Ah ! c'est vous, monsieur le Bailli ? *(ironiquement)* Je suis ravi de vous trouver ici.

LE BAILLI. Je vous rencontre aussi bien à propos pour vous porter ma plainte contre ce maroufle-là.

M. DOLMONT. Contre qui ?

LE BAILLI, *(cherchant des yeux.)* Où est-il allé ? Le drôle a décampé, c'est de ce coquin de Colas dont je veux parler.

M. DOLMONT. De Colas ! Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

LE BAILLI. Ce qu'il m'a fait ? le coquin m'a roué de

coups, quelque chose que j'aie pu dire pour me faire reconnaître, et je demande justice de son insolence.

M. DOLMONT. Justice? je vous la rendrai, monsieur, je suis instruit de vos menées.

LE BAILLI, *(à part.)* Il a tout découvert!

M. DOLMONT. Nous verrons ce que mérite un séducteur qui avait tramé le complot d'enlever de chez moi une fille sur laquelle j'ai les droits d'un père.

LE BAILLI, *(à part.)* Il faut payer d'effronterie. *(haut)* Qui vous a dit cela, monsieur?

M. DOLMONT. Elle-même.

LE BAILLI. Colinette?

M. DOLMONT. Oui, monsieur, Colinette, qui, pleine de mépris pour votre indigne proposition, n'a feint d'y consentir que pour se jouer de vous.

LE BAILLI, *(à part.)* La coquine! *(haut)* Cela n'est pas possible! sachez, monsieur, qu'elle m'a promis sa foi, et que c'est elle-même qui, pour s'affranchir de l'esclavage où vous la tenez, a volontairement accepté la proposition que je lui ai faite de la soustraire à votre autorité en l'épousant dès ce soir.

M. DOLMONT. Vous?

LE BAILLI. Moi.

M. DOLMONT. Allez, vous êtes un vieux fou.

LE BAILLI. Comment, monsieur, un vieux fou?

M. DOLMONT. Oui, monsieur, un vieux fou. Et de quel droit avez-vous osé présumer de la soustraire à mon autorité?

LE BAILLI. Du droit que lui donne la loi, monsieur, nous la connaissons la loi, on n'est pas homme de loi pour rien; Colinette est libre de se donner à moi, elle y a consenti, j'en ai une preuve incontestable, et personne n'a le droit de s'y opposer.

M. DOLMONT. Quelle impudence! Eh! bien, je vous dis, moi, que je m'y oppose formellement.

LE BAILLI. Cela m'est égal, j'ai sa promesse.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

M. DOLMONT, LE BAILLI, COLINETTE, COLAS, L'EPINE.

COLINETTE, *(riant.)* Oh ! la bonne promesse qu'a monsieur le Bailli !

LE BAILLI, *(à part.)* La traîtresse ! *(haut)* N'est-il pas vrai, Colinette, que tu m'as promis......

M. DOLMONT, *(ironiquement.)* Est-il quelque loi qui autorise à épouser quelqu'un contre son gré ?

LE BAILLI. Qu'appelez-vous contre son gré ? Une fille qui vient se jeter dans mes bras.

COLINETTE, *(du ton le plus méprisant.)* Me jeter dans vos bras ! j'aimerais mieux me jeter à la rivière.

M. DOLMONT. Eh bien ! monsieur ?

LE BAILLI, *(à part.)* J'enrage ! *(haut)* Comment tu ne m'as pas dit ?.........

COLINETTE. J'ai dit ce que j'ai voulu, pour me jouer de votre crédulité, et venger Colas de la fourberie que vous lui avez faite.

LE BAILLI. O serpent !

M. DOLMONT. Comment ? quelle fourberie ?

LE BAILLI, *(apercevant Colas.)* Le voilà le coquin......

M. DOLMONT. Ah ! te voilà. C'est donc toi qui t'avises de maltraiter les gens, de nuit ?

COLAS. Excusez-moi, monsieu, n'y a que l'bout d'mon bras qui l'y avons touché l'dos.

LE BAILLI. Impertinent !

COLAS. Et puis, monsieu, j'voulions vous dire......

M. DOLMONT. Qu'as-tu à me dire, pourquoi n'es-tu pas venu chercher ton fourniment, comme je te l'avais ordonné ?

COLINETTE. Colas ne s'est pas engagé, monsieur.

M. DOLMONT, *(à Colas.)* Comment ? tu ne t'es pas engagé ce matin ?

COLAS. Oui, monsieu, mais c'est ly qui m'avons joué ce tour-là.

L'EPINE, *(à part.)* Ah ben, v'là qu'est drôle !

M. DOLMONT, *(à part.)* Le misérable ! j'avais raison de soupçonner......... *(haut)* Explique-toi.

COLAS. Eh ben ! monsieu, pis que vous m'permettez..... C'est que, sous vot respect, j'nous aimons Colinette et moi.

M. DOLMONT. Est-il vrai, Colinette ?

COLINETTE. C'était, monsieur, le vœu de nos parents ; j'espère de votre bienveillance, qu'elle ne mettra point d'obstacle à notre union.

COLAS. C'est là, monsieu, la grâce que j'vous demandais, et j'ons été à c'matin pour vous parler à c'dessein-là, quand j'ai rencontré c'monsieur l'Bailli qui m'avons promis d'vous parler pour moi.

COLINETTE. Oui, monsieur, il vous l'a présenté comme milicien, vous l'avez accepté, et Colas a pris son engagement pour un contrat de mariage.

L'EPINE, *(à part.)* Ah ben, v'là une drôle d'histoire !

M. DOLMONT. Je vois tout cela. *(au Bailli)* Il faut que vous soyez un grand scélérat !

LE BAILLI. Je suis surpris, monsieur, que vous preniez le parti d'un rival de son espèce. Au reste, ce n'est pas ma faute s'il plaît à cette perfide de se dédire, elle a présidé à son choix, elle m'a promis sa main, et pour preuve de cela, c'est qu'elle a accepté une bourse de cent louis que je lui ai donnée tantôt.

M. DOLMONT. Tu as accepté une bourse ?

COLINETTE. Oui, monsieur, c'était pour acheter ma garde-robe.

COLAS, *(au Bailli)* La v'là, la v'là.

M. DOLMONT, *(l'arrêtant.)* Un moment, il faut voir ce qu'elle contient. *(au Bailli)* Quelle somme doit-il y avoir dans cette bourse ?

LE BAILLI. Cent louis d'or bien comptés.

COLAS. Ce qu'étions d'dans y est encore.

M. DOLMONT, *(comptant l'argent.)* Dix, vingt, trente, quarante, cinquante...... et cinquante font cent.

LE BAILLI, *(tendant la main.)* C'est le compte juste.

M. DOLMONT. Tiens, Colas, garde ceci ; cet argent t'est dû, et je te le donne.

LE BAILLI. Mon argent ! je ne lui donne pas moi, en voilà bien d'un autre !

M. DOLMONT. Il lui appartient en dédommagement du chagrin que vous lui avez donné.

LE BAILLI. Mais, monsieur, quand je vous demande justice de......

M. DOLMONT. Je vous la rends, monsieur.

COLAS. Oh, monsieu, pour c'qu'est d'l'argent......

COLINETTE. Ne l'accepte pas.

M. DOLMONT. Je le veux.

LE BAILLI. Mais enfin, monsieu......

M. DOLMONT. Si vous n'êtes pas satisfait de ce jugement, ayez recours à la loi, monsieur l'homme de loi.

LE BAILLI. Je dis que vous n'avez pas le droit......

M. DOLMONT. Le droit, monsieur ? Le droit serait de vous chasser pour avoir osé vous jouer de moi, et de vous interdire un emploi que vous déshonorez ; ainsi, croyez-moi, donnez-lui cet argent, et restez-en là.

LE BAILLI. Allons ! puisqu'il faut le donner......

COLAS, *(mettant la bourse dans sa poche.)* Allons ! puisqu'y faut l'prendre......

M. DOLMONT. C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Quant à moi je me contenterai de vous rendre le témoin du consentement que je leur donne. Mariez-vous, mes enfants, et soyez heureux. Nous célébrerons demain tout à la fois et votre fête et la mienne.

COLAS, *(baisant la main de Colinette.)* Ah ! monsieu ! ah ! Colinette ! que je suis heureux !

L'EPINE. Jarni, que v'là qu'est ben jugé !

LE BAILLI, *(à part.)* Voici une aventure qui ne m'a pas réussi.

COLAS. Mais c't'engagement dans la milice...

M. DOLMONT. Il est frauduleux, par conséquent nul ; je te donne ton congé.

COLIN. Grand merci de tout mon cœur.

L'EPINE. Allons, l'ami, j'te félicite du bonheur qui t'arrive, ça vaut mieux que d's'aller faire tuer à la guerre, et j'te pardonne de bon cœur tout ce que tu m'as dit tantôt.

COLAS. Et moi, dans un jour com'celui-ci, je n'veux point itou conserver d'rancune. *(au Bailli)* J'vous pardonne donc aussi, mais à condition que quand j'srons mariés, vous vous dispenserez d'nous faire des visites.

VAUDEVILLE.

LE BAILLI.

Ruse, détour, tout devient inutile,
On ne saurait frauder l'amour,
A mon ardeur Colinette indocile,
En est une preuve en ce jour ;
A mes dépens je viens d'apprendre,
Qu'en amour un jeune tendron
Peut toujours duper un barbon,
Et tel est pris qui croyait prendre.

COLINETTE.

Qu'un vieux galant parle de son martyre,
Qu'il se plaigne de nos rigueurs,
Sans se fâcher, le meilleur est d'en rire,
Et se moquer de ses sottes langueurs ;
Mais lorsqu'il cherche à nous surprendre,
On lui fait voir que sans éclat,
La souris peut duper le chat,
Et tel est pris qui croyait prendre.

COLAS.

Quand on est franc, honnête et sans malice,
Si l'on n'est pas un peu futé,
Vient un méchant, qui, par son artifice,
Surprend bientôt notre bonté ;
Mais quand c'tila qui veut surprendre
A son piége est pris comme un sot,
On rit d'bon cœur mais on n'dit mot,
Car tel est pris qui croyait prendre.

M. DOLMONT.

Qu'un gros richard, tout bouffi d'arrogance,
Et cousu d'or, aspire à la grandeur,
Est-il heureux? Non, malgré l'opulence,
C'est vainement qu'il cherche le bonheur;
Mais sans orgueil, si sa main libérale,
Sur l'indigent répand les bienfaits,
Dans son cœur il trouve la paix,
Est-il aucun bien qui l'égale?

L'EPINE.

Si notre pièce a pu vous satisfaire,
Messieurs, j'vous prions d'applaudir,
De nos efforts c'est l'unique salaire,
Et pour nous le plus grand plaisir;
A v'z'amuser j'avons ôsé prétendre,
Mais si j'n'avons pas réussi,
J'peux ben dire à mon tour aussi,
Que tel est pris qui croyait prendre.

CHŒUR.

COLAS ET COLINETTE.

Rions, chantons, soyons joyeux,
L'amour enfin comble nos vœux.

TOUS.

Riez, chantez, soyez joyeux,
L'amour enfin comble vos vœux.

COLAS ET COLINETTE.

Que de plaisirs! quelle allégresse,
Ce Dieu couronne ma tendresse!

COLINETTE.

Ah! quel heureux jour pour moi!

COLAS.

Heureux pour moi.

ENSEMBLE.

Rions, chantons, soyons joyeux,
L'amour enfin comble nos vœux.

TOUS.

Riez, chantez, soyez joyeux,
L'amour enfin comble vos vœux.

1799.

CHANSON.

Air : *Avec les jeux du village.*

Fiers Anglais, l'amour me convie
A chanter votre auguste nom,
Votre sort est digne d'envie,
Vous faites régner la raison ;
Mon cœur ne saurait se défendre
De vous célébrer à jamais.
Heureux celui qui peut comprendre
Quel est le prix de vos bienfaits.

Quelle est de ton bras la puissance !
Riche et superbe nation ;
Unique par ta vigilance,
Quelle est la gloire de ton nom !
Du directoire [1] tyrannique,
Tu sappes courageusement
Le système ex-patriotique
De son affreux gouvernement.

Chantons de Nelson le courage,
Couronnons son front de lauriers ;
Des Français il dompte la rage ;
Rien ne résiste à nos guerriers.
Conservons notre monarchie,
Respectons le trône des rois ;
Détestons l'affreuse anarchie,
Qui réduit la France aux abois.

1801.

LE PETIT BONHOMME VIT ENCORE.

CHANSON.

Souvent notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse;
Elle nous commande sans cesse
De résister au sentiment;

---

[1] Le Directoire de la République Française.

Contre nos goûts elle murmure ;
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor !

Ariste, cet aimable acteur,
Par scrupule quitte la scène,
Il résiste au goût qui l'entraîne,
C'est un dévôt plein de ferveur ;
Mais qu'on lui parle de théâtre,
Il devient gai, même folâtre,
Son penchant le trahit d'abord ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Lycas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute la vie,
Briser les chaînes de l'amour ;
Il voit Aminte, et dans son âme
Soudain se rallume la flâme,
Du plaisir il sent le transport ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Orgon, né fourbe et sans esprit,
A d'un trompeur le caractère ;
La mort dit : j'en fais mon affaire,
Et la fièvre aussitôt le prit :
Il s'adresse au docteur Pennkrêve,
C'est tout dire, il faut bien qu'il crève ;
Eh ! bien, il a trompé la mort,
Le p'tit bonhomme vit encor !

Le vieux Cléon, dans le barreau,
Est convaincu d'être faussaire ;
Certes, il doit pour cette affaire
Gambiller au bout d'un cordeau ;
Sa jeune épouse sollicite,
A son juge elle rend visite ;
Femme jolie est un trésor :
Le p'tit bonhomme vit encor !

Les exploits d'un guerrier fameux
Causaient une terreur secrète ;
On vous le tue dans la gazette,
Et tout le monde dit : tant mieux ;

Mais, tandis qu'on se félicite,
Voilà que le mort ressuscite ;
Certes, la gazette avait tort :
Le p'tit bonhomme vit encor !

La guerre a fait couler le sang
Dans tous les coins de ma patrie ;
Jamais l'affreuse tyrannie
Ne fit périr tant d'innocents ;
Pour moi que les destins prospères
Ont sauvé du sort de mes frères,
Je dis, en bénissant mon sort :
Le p'tit bonhomme vit encor !

JOSEPH QUESNEL.

1803.

STANCES SUR MON JARDIN.

Petit Jardin que j'ai planté,
Que ton enceinte sait me plaire !
Je vois en ta simplicité
L'image de mon caractère.

Pour rêver qu'on s'y trouve bien !
Ton agrément c'est ta verdure,
A l'art tu ne dois presque rien,
Tu dois beaucoup à la nature.

D'un fleuve rapide en son cours,
Tes murs viennent baiser la rive ;
Et je vois s'écouler mes jours,
Comme une onde fugitive.

Lorsque pour goûter le repos,
Chaque soir je quitte l'ouvrage,
Que j'aime, jeunes abrisseaux,
A reposer sous votre ombrage !

Votre feuillage tout le jour,
Au doux rossignol sert d'asile,
C'est là qu'il chante son amour,
Et la nuit il y dort tranquille.

O! toi, qui brille en mon jardin,
Tendre fleur, ton destin m'afflige;
On te voit fleurir le matin,
Et le soir mourir sur la tige.

Vous croissez, abrisseaux charmants,
Dans l'air votre tige s'élance.
Hélas! j'eus aussi mon printemps,
Mais déjà mon hiver commence!

Mais à quoi sert de regretter
Les jours en notre court passage?
La mort ne doit point attrister,
Ce n'est que la fin du voyage.

JOSEPH QUESNEL.

1803.

ÉPIGRAMME.

Pourquoi tous ces livres divers,
Ecrits en prose, écrits en vers,
Et qui remplissent vos tablettes?
(Disait au libraire Ménard
Un certain noble campagnard,)
Qui pourra lire ces sornettes?
Des sornettes! vous vous trompez;
Ce sont de nos meilleurs poètes
Tous les ouvrages renommés;
Vous devriez en faire emplette.
Emplette! à quoi bon? Vous saurez
Que m'étant joint à deux curés,
Nous souscrivons pour la gazette.

JOSEPH QUESNEL.

1803.

SUR UN RUISSEAU.

O toi, qui reposais sur ton urne tranquille,
Toi que mille rochers couvraient de leurs remparts,

Ruisseau, pourquoi sortir du fonds de ton asile?
Ah! crains le bruit et les regards.
Un soleil imposant, des campagnes riantes,
Des jours étincelants et des nuits plus touchantes,
Tout promet le bonheur, mais tout a des hasards:
Tu t'échappes, tu fuis guidé par l'espérance;
Mais ce bonheur dont l'apparence
Fait frémir tes flots agités,
Ce bonheur que tu suis n'est qu'une ombre infidèle:
En vain ton murmure l'appelle;
Il fuira désormais à pas précipités.
Loin de ces amoureux ombrages,
Hélas! ne crois pas que toujours
Les cieux, d'un rayon pur, éclairent tes rivages;
Il se lève de noirs orages
Même au milieu des plus beaux jours.
Je parle en vain: tu suis le penchant qui t'entraîne
Vers la rive inconnue où tu dois reposer:
Tu vas chercher la région lointaine,
Qui pourra te désabuser.
En cet instant la nature est parée
Des plus éclatantes couleurs;
Le soleil plane seul dans la voûte azurée;
Tout sourit. Amusé de présages trompeurs,
Tu fuis le vallon solitaire;
Et dans ton cours, ô ruisseau téméraire,
Tu ne prévois que d'aimables erreurs.
Eh bien! obéis donc à ta pente invincible,
Et quitte de ces bords les constantes douceurs.
Puisse ton onde, en ta course paisible,
Ne voir, n'arroser que des fleurs!
Puissent les Driades charmantes,
Sous un feuillage toujours frais,
Confier à tes eaux errantes
Le doux trésor de leurs attraits!
Que ta source heureuse et sacrée
Frémisse en les touchant d'amour et de plaisir!
Qu'à tes flots caressants la bergère livrée
Trouve dans son âme enivrée,
Le premier sentiment ou le premier désir!
Et si jamais traversant ma patrie,
Tu viens baigner, après quelques détours,
Cette terre, hélas! si chérie,

Où j'ai vu naître, avec mes premiers jours,
Mes sentiments pour Marie......
O Ruisseau fortuné! rallentis un moment
Le cours impatient de ton onde incertaine;
Va soupirer aux pieds de celle qui m'enchaîne,
Et porte-lui les vœux du plus fidèle amant!
Heureux Ruisseau, quand sur la rive
Elle ira rêver en secret,
Si, sur ton onde fugitive,
Elle jette un regard distrait:
Ah! qu'une émotion...... que son cœur interprète,
Lui dise que tu viens du fonds de ma retraite:
Dans le plus triste de mes jours,
Que mon image retracée
Occupe un moment sa pensée
Du souvenir de mes amours!

1804.

ÉPITRE A M. GÉNÉREUX LABADIE. (1)

Toi qui trop inconnu mérites à bon titre,
Pour t'immortaliser, que j'écrive une épître,
Toi qui si tristement languis en l'univers,
Labadi, c'est à toi que j'adresse ces vers.
Quand je vois tes talents restés sans récompense,
J'approuve ton dépit et ton impatience;

---

(1) Voici quelle appréciation fait du mérite et du talent de M. Quesnel un écrivain, qui semble l'avoir connu intimement, en publiant cette épître que M. Quesnel adressait à un mauvais poète: "De temps à autre, depuis la "conquête, des hommes nés hors de notre pays, mais parlant notre langue, "et recommandables par leur éducation, leurs talents naturels, ou leurs "connaissances acquises, sont venus résider parmi nous, comme pour "animer et égayer notre société, prêter du relief à ce que nous pouvions "peut-être appeler notre littérature, et nous donner en quelque sorte des "idées nouvelles sur plusieurs sujets, particulièrement durant l'époque "de notre isolement. Du nombre de ces hommes devenus canadiens, "par leur résidence dans ce pays, par les liaisons qu'ils y ont con- "tractées, ou les arts qu'ils y ont exercés, a été feu M. Quesnel, "l'estimable auteur de la pièce qu'on va lire. Homme d'esprit, d'un com- "*merce* agréable et d'une humeur joviale, M. Quesnel se faisait de la poésie

Et je tombe d'accord que nous autres rimeurs
Sommes à tort en butte à messieurs les railleurs.
Je sais qu'à parler vrai, ta muse un peu grossière
Aux éloges pompeux ne peut donner matière ;
Mais enfin tu fais voir le germe d'un talent
Que doit encourager tout bon gouvernement,
Qui de chaque sujet distinguant bien la classe,
Met le rimeur toujours à la première place.
Mais celui par malheur sous lequel nous vivons,
Ne sut jamais, ami, tout ce que nous valons.
Quelle honte, en effet, au pays où nous sommes,
De voir le peu de cas que l'on fait des grands hommes !
De moi qui méritais qu'on célébrât mon nom,
Par mes vers, ma musique et ma distraction,
Et qui pourtant obscur dans un humble village,
De ce gouvernement ne reçus nul hommage ;
De toi-même, en un mot, qui pour avoir du pain,
Vois ta muse réduite à chanter au lutrin,
Et dois dire à part toi, chaque fois que tu dînes,
J'arrache ce repas de vêpres ou matines.
Ainsi donc de notre art méconnaissant le prix,
L'on nous met en oubli, nous autres beaux esprits ;
Et nos noms par l'effet d'un aveuglement triste,
Des emplois à donner ne sont point sur la liste ;
Tandis que tant de gens, sur leurs simples noms,
Obtiennent de l'état de bonnes pensions.
Et ces gens qui sont-ils ? Les uns des militaires,

" une récréation, sans faire de la versification une espèce de métier, c'est-
" à-dire, sans s'astreindre toujours aux règles que se sont imposées ceux
" qui aspirent au titre de poètes ou d'habiles versificateurs. On trouve dans
" ces pièces des licences que l'impression ne souffre pas plus présentement
" que les fautes d'orthographe; mais la verve poétique, le sel attique même,
" perce presqu'à chaque vers. M. Quesnel ne s'était pas fait versificateur
" par l'étude des règles, mais il était né poète, ou l'était devenu par la
" simple lecture des beaux modèles. C'est avec vérité et sans flatterie,
" suivant nous, qu'un poète français qui a passé quelques jours en ce pays,
" a dit de lui en faisant allusion à une de ses productions poétiques :

" Quesnel, le père des amours,
" Semblable à son petit bonhomme,
" Vit encore et vivra toujours.

" Plusieurs de ses pièces nous paraissent dignes en effet de passer à la
" postérité, du *moins, pour* ne point exagérer, à la postérité canadienne."

En tout point dépourvus de talents littéraires,
Qui, parce qu'un boulet leur a cassé le bras,
S'imaginent que d'eux l'on doit faire un grand cas;
Les autres, magistrats, juges, greffiers, notaires,
Conseillers, médecins,...... ou même apothicaires...
Car sur la liste enfin des gens à pension,
L'on trouve tout état, toute profession,
Le rimeur excepté. Quelle injuste manie!
Faut-il que sans pitié la fortune ennemie
Nous ait, pour nos péchés, cloués dans un climat
Où les gens sont sans goût,...... ou l'ont trop délicat.
Ils loûront un soldat qui le péril surmonte;
On s'épuise à rimer, personne n'en tient compte!
O temps! ô mœurs! ô honte! Oh! que diront de nous
L'Iroquois, l'Algonquin et le Topinanbous?
Chez eux l'homme d'esprit peut hardiment paraître;
Quiconque a des talents se fait du moins connaître.
Eh! ne rendent-ils pas des hommages divins
A leurs jongleurs, sorciers, astrologues, devins?
Parcours tout l'univers, de l'Inde en Laponie,
Tu verras que partout on fête le génie,
Hormis en ce pays; car l'ingrat Canadien
Aux talents de l'esprit n'accorde jamais rien.
Et puisque par hazard je suis sur ce chapitre,
Je te veux, cher ami, prouver en cette épître,
Que chez eux l'on a beau vouloir se surpasser,
Jamais l'homme à talents ne saurait s'avancer.
Moi-même j'en ai fait la dure expérience.
Voici le fait: Privé de retourner en France,
J'arrive en ce pays, pleins d'affabilité,
Ils exercent pour moi leur hospitalité,
De ce je ne me plains. Mais, las! point de musique.
A table, ils vous chantaient vieille chanson bachique:
A l'église c'étaient deux ou trois vieux motets
D'orgues accompagnés qui manquaient de soufflets.
Cela faisait pitié. Moi, d'honneur je me pique:
Me voilà composant un morceau de musique,
Que l'on exécuta dans un jour solennel:
C'était, s'il m'en souvient, la fête de Noël.
J'avais mêlé de tout dans ce morceau lyrique,
Du vif, du lent, du gai, du doux, du pathétique:
En bémol, en bécarre, en dièze, et cetera,
Jamais je ne brillai si fort que ce jour-là.

Eh bien ! qu'en advient-il ? On traite de folâtre
Ma musique qu'on dit faite pour le théâtre.
L'un se plaint qu'à l'office il a presque dansé ;
L'autre dit que l'auteur devrait être chassé :
Chacun sur moi se lance et me pousse des bottes.
Le sexe s'en mêla, mais surtout les dévotes :
Doux Jésus, disait l'une, avec tout ce fracas,
Les saints en paradis ne résisteraient pas.
Vrai Dieu ! lorsque ces cris, disait une autre, éclatent,
On dirait qu'au jubé tous les démons se battent.
Enfin cherchant à plaire en donnant du nouveau,
Je vis tout mon espoir s'en aller à vau l'eau.
Pour l'oreille, il est vrai, tant soit peu délicate,
Ma musique, entre nous, était bien un peu plate ;
Mais leur fallait-il donc des Handels, des Grétrys ?
Ma foi ! qu'on aille à Londres ou qu'on aille à Paris.
Pour moi, je croyais bien, admirant mon ouvrage,
Que de tout le public j'obtiendrais le suffrage.
Mais de mes amis seuls vivement applaudi,
Je vis bien qu'en public j'avais peu réussi.
Ainsi j'abandonnai ce genre trop stérile.
Ce revers néanmoins, en m'échauffant la bile,
Ne faisait qu'augmenter le désir glorieux
Par mes talents divers de me rendre fameux.
Je consulte mon goût, et j'adopte Thalie ;
Bientôt de mon cerveau sort une comédie.
Une autre la suivit. Deux pièces, c'est beaucoup ;
On parlera de moi, disais-je, pour le coup ;
En tous lieux, j'entendrai célébrer mon génie ;
Mais je ferai surtout briller ma modestie.
Les honneurs et les biens s'en vont pleuvoir sur moi ;
Mais je me veux montrer généreux comme un roi.
Tels étaient mes projets. Et toi, mon cher confrère,
Si l'on eût su juger des vers que tu sais faire ;
Si ta muse applaudie eût changé ton destin,
Partout, au lutrin même, on t'aurait vu moins vain.
Les succès n'enflent point un homme de génie,
Et s'il se montre fier, c'est qu'on le lui dénie.
Ergo, c'est de tes vers le défaut de succès
Qui te donne un regard fier comme un Ecossais.
Si l'on eût lu pourtant ton épître admirable
A dame du canton, pour toi si secourable ;

Ou si l'on connaissait le joli compliment
Que ta muse enfanta pour un représentant!
Un lecteur de bon goût eût eu l'âme ravie,
Et ton nom paraissait en dépit de l'envie.
Je l'ai lu cet écrit; certes, il était beau,
Car pour l'orner ta muse avait pillé Boileau:
Je l'eus pendant longtemps gravé dans la mémoire.
Mais tout s'oublie enfin. Reprenons mon histoire:
Je te disais comment, facile à décevoir,
Sur mon drame nouveau, je fondais mon espoir.
Ma pièce enfin paraît: ô flatteuse soirée:
Oh! il faut être auteur pour en avoir l'idée.
On rit, on rit, on rit, mais ce fut tout aussi;
Jamais je n'en reçus le moindre grand merci:
Et, qui pis est, privé des honneurs du poète,
Pas un seul mot de moi ne fut sur la gazette.
Est-il rien de plus dur? puis faites-vous auteur;
Epuisez votre esprit pour plaire au spectateur!
On vous applaudira; d'accord; mais dans la troupe,
Diable, s'il en est un, qui vous offre sa soupe.
Tu vois, cher Labadi, par mon sort inhumain,
Que nous pouvons nous joindre et nous donner la main.
Tous deux, sans contredit, avons droit de nous plaindre;
Mais plaignons-nous tout bas, et sachons nous contraindre,
Et si l'on rit de toi, consolons-nous tous deux.
Tu vois qu'hélas, mon sort n'est guère plus heureux,
Et que de mes succès, musicien et poète,
J'ai lieu d'être content comme un chien que l'on fouette.
Mais aussi qui dira si de méchants esprits,
N'ont point quelque raison de blâmer nos écrits?
Pour moi, je t'avoûrai que mon œuvre comique
N'eût pu d'un connaisseur soutenir la critique.
J'avais quatre grands mois travaillé comme un chien,
Et la pièce, entre nous, ma foi, ne valait rien.
On l'avait dit du moins, et j'en eus connaissance.
Mais doit-on être ici plus délicat qu'en France,
Où souvent maint auteur qui prétendait briller,
Endormait le parterre et le faisait bailler?
Non, non, je me reprends, la pièce était très bonne,
Et si je n'en reçus compliments de personne,
C'est que pour les talents, et pour les vers surtout,
Ces gens-ci n'ont point d'âme... ou qu'ils ont trop de goût.

Je conviens que tes vers ne valent point grand'chose,
Qu'un lecteur bonnement croit lire de la prose;
Cependant dussent-ils cent fois plus l'ennuyer,
D'un compliment du moins on devrait te payer.
Mais non, d'un air railleur et qui sent la satire,
Si de toi je leur parle, ils se mettent à rire;
Et d'un rimeur enfin ils font bien moins d'état
Que d'un maçon habile, ou même d'un soldat.
Boileau l'a déjà dit, et moi je le répète,
C'est un triste métier que celui de poète.
De ceci cependant ne sois pas affecté,
Nous écrivons tous deux pour la postérité.
Bien d'autres, il est vrai, jouissant de leur gloire,
Ont vu leurs noms inscrits au temple de mémoire.
Gresset et Despréaux par leurs contemporains
Furent, dès leur vivant, loués pour leurs lutrins.
De Belloi, de Ronsard, et Molière et Racine,
Bien choyés, bien payés, avaient bonne cuisine.
Pour nous, cher Labadi, dans ce pays ingrat,
Où l'esprit est plus froid encore que le climat,
Nos talents sont perdus pour le siècle où nous sommes;
Mais la postérité fournira d'autres hommes,
Qui goûtant les beautés de nos écrits divers,
Célèbreront ma prose aussi bien que tes vers.
Prédire l'avenir est ce dont je me pique,
Tu peux en croire enfin mon esprit prophétique:
Nos noms seront connus, un jour en Canada,
Et chantés de Vaudreuil jusqu'à Kamouraska.

JOSEPH QUESNEL.

1805.

ADRESSE AUX JEUNES ACTEURS.

Vous qui, novices encor dans les jeux de Thalie,
Voulez avec succès jouer la comédie,
Agréez qu'en ces vers ma muse sans façon,
Vous donne sur cet art une utile leçon.
Peu fait pour m'élever au ton de Melpomène,
De Thalie autrefois je montai sur la scène;
Ces muses quoique sœurs diffèrent dans leur goût,
Mais leur art est le même et peut servir à tout.

L'art de représenter n'est point un jeu folâtre,
Il faut du jugement pour briller au théâtre ;
Et tel, qui quelquefois se croit un bon acteur,
Ne fait qu'à ses dépens rire le spectateur.
Acteurs, pour réussir voici la règle sûre :
Observez, imitez, copiez la nature ;
Examinez surtout quelles impressions
Produisent sur les traits toutes les passions ;
Afin, selon le cas, qu'en votre personnage,
Vous puissiez sur cela mouler votre visage ;
Qu'il sache en temps et lieux exprimer la douleur,
Le plaisir ou la peine, ou la crainte ou la peur.
De chaque émotion saisissez bien le geste,
Que d'accord avec lui, votre air se manifeste ;
Sachez peindre en un mot l'exacte vérité.
Que dès votre début en entrant sur la scène,
On puisse deviner quel motif vous amène,
Et, même en la coulisse, en vous composant bien,
Avant que de paraître ayez l'air qui convient.
Je ris d'un froid acteur qui sans intelligence,
Apporte sur la scène un air d'indifférence,
Et qui par ineptie ou par distraction,
Semble être étranger à toute l'action ;
Ou qui sortant à tort de l'esprit de son rôle,
Abandonne son jeu avecque la parole.
Acteurs, pour conserver toujours l'illusion,
A ce précepte-ci faites attention :
Tout le temps qu'un acteur est présent sur la scène,
Il doit être attentif et toujours en haleine ;
Toujours à l'action il faut qu'il prenne part,
Et la marque du geste ainsi que du regard.

Des plus près spectateurs oubliez la distance,
Et n'ayez avec eux aucune intelligence ;
Si l'on vous applaudit n'en faites pas semblant,
Et gardez-vous surtout d'aucun remercîment ;
L'acteur qu'on applaudit ne doit jamais en faire.
Que vos yeux soient fixés vers le fond du parterre
Lorsque seul sur la scène on vous voit déclamer,
Attachez-vous, aussi, à vous bien exprimer ;
C'est peu pour un acteur de bien savoir ses rôles,
S'il ne sait faire aussi entendre ses paroles.

Fuyez en prononçant toute affectation,
Et parlez comme on parle en conversation.
Je sais que plus touchant, le ton de Melpomène,
Veut qu'avec dignité l'on parle sur la scène ;
Toujours triste, éperdue, la tragédie en pleurs,
Se plaît dans les allarmes et vit de ses douleurs ;
Mais sa joyeuse sœur, de sarcasmes nourrie,
Veut que tout simplement on converse et l'on rie.
Imitant la nature en sa simplicité,
Jusque dans le costume aimez la vérité,
On peut s'en écarter sans craindre la critique,
Dans les rôles outrés du burlesque comique,
Où la charge souvent soutient l'illusion ;
Il faut partout ailleurs de la précision.
Quelque talent qu'il ait, l'acteur ne saurait plaire,
Quand un costume faux dément son caractère,
Et le rôle en un mot perd souvent tout son sel,
Quand l'habit et l'acteur n'ont point l'air naturel.
Le langage affecté ne peut plaire à personne ;
Mais rien n'est plus choquant qu'un acteur qui gasconne,
Et qui, croyant briller, fait ridiculement
Sonner chaque syllabe avec un ton pédant ;
C'est d'un acteur sans goût le défaut ordinaire.
Ne donnez pas pourtant dans un excès contraire,
Et gardez-vous encor, pour avoir plus tôt fait,
De réciter un rôle ainsi qu'un chapelet ;
Les sifflets furent faits pour l'acteur monotone.
Acteurs, si les conseils qu'en ces vers je vous donne,
Reçus en bonne part sont goûtés de chacun,
Souffrez qu'en finissant j'en ajoute encore un :
Pure et chaste en ses goûts, de l'aimable Thalie,
Gardez-vous de jamais blesser la modestie,
C'est en vain dans leurs jeux que d'indiscrets acteurs
Se flattent d'amuser en corrompant les mœurs ;
Si d'un trop libre auteur vous choisissez l'ouvrage,
Des endroits mal sonnants il faut rayer la page ;
Mais pour mieux faire encor, et si vous m'en croyez,
Faites choix des auteurs décens et châtiés ;
A vos amusemens pourrait-on contredire,
Si sur le choix des pièces il n'est rien à redire ?
Non. Pourtant si quelqu'un vient blâmer ma leçon,
Il n'a rien à payer du moins pour la façon.

JOSEPH QUESNEL.

1806.

STANCES MAROTIQUES À MON ESPRIT. (1)

Non, mon esprit, vous n'êtes sot,
Mais onc ne fûtes philosophe:
Point n'est sagesse votre lot;
Pourtant ne manquez pas d'étoffe.

Point trop mal vous dites le mot;
Assez bien raillez sans déplaire;
Or un sot ne le pourrait faire;
Non, mon esprit, vous n'êtes sot.

Mais flatter ne fut mon métier;
Partant souffrez cette apostrophe;
Bien êtes un peu singulier;
Mais onc ne fûtes philosophe.

Triste, gai, libertin, dévot,
Sans fin variez votre assiette,
Et donc à bon droit je répète,
Point n'est sagesse votre lot.

---

(1) En justice pour M. Quesnel nous devons dire que nous apprenons de M. Jacques Viger, que la note de la page 62 est injuste en disant, "qu'on "trouve dans ces pièces des licences que l'impression ne souffre pas plus "maintenant que les fautes d'orthographe." M. Viger possède dans ces précieuses notes sur l'histoire et les hommes du Canada, une copie des œuvres de M. Quesnel où ces fautes n'existent pas: les copistes ou les imprimeurs auraient même changé des vers entiers, suivant M. Viger. Nous regrettons de n'avoir pu puiser dans la "Saberdache" de M. Viger. Nous n'en étions pas le maître. D'ailleurs, afin d'éviter tout reproche à ce sujet nous avons dit dans notre prospectus: "Les écrits porteront la date "de leur première publication et seront insérés dans le Répertoire sans subir "aucun changement." Les auteurs ou les amis des auteurs nous auraient rendu service en nous informant des erreurs qui ont pu se glisser dans la première publication des pièces littéraires que nous republions. Nous recevrons volontiers toutes les informations que l'on voudra bien nous donner, afin de nous empêcher de commettre involontairement des injustices envers n'importe quel écrivain. A propos nous devons dire aussi que les détails de la note de la page 7 nous ont été fournis par le fils de M. Joseph Quesnel, M. Frédérick Auguste Quesnel, Avocat et Conseil de la *Reine, et ci-devant* Député du Comté de Kent et du Comté de Montmorency.

Or évitez des esprits vains,
Commune et triste catastrophe ;
Car certes n'êtes des plus fins ;
Pourtant ne manquez pas d'étoffe.

JOSEPH QUESNEL.

1807.

SUR L'INCONSTANCE.

Aimer avec attachement
Est toujours d'une âme petite.
La défiance du mérite
Fait la constance d'un amant.

L'amour craint tout engagement ;
Il ne peut souffrir de limite,
Qui le veut captiver l'irrite ;
Il ne se plaît qu'au changement.

Ce tyran, sans choix de personne,
Aspire à plus d'une couronne ;
Et veut jouir du bien d'autrui.

Ce qu'il possède l'importune ;
Il ne met sa bonne fortune
Qu'à tout ce qui n'est point à lui.

1807.

POUVOIR DE LA RAISON ET DES PASSIONS.

La raison seule, privée du secours des passions, a-t-elle beaucoup de pouvoir sur la conduite de l'homme? ou même en a-t-elle aucun? Question difficile à résoudre, sur laquelle néanmoins je vais dire mon avis, après m'être expliqué sur les termes de la question qui ont besoin d'éclaircissement. J'appelle passion, tout sentiment naturel de l'âme qui peut se *réduire à l'amour-propre*, c'est-à-dire à l'amour que

l'homme a pour lui-même. J'entends avec tout le monde par raison, cette faculté de l'âme qui nous éclaire sur nos véritables intérêts. Enfin, je considère la conduite de l'homme dans l'ordre naturel, nullement par rapport à la grâce. Cela posé, je dis que la raison seule, dénuée du secours des passions, n'a aucun pouvoir sur les hommes ; ou que si elle en a, du moins il est très borné et ne s'étend qu'aux choses très faciles.

L'amour que l'homme a naturellement pour lui-même, le portant vers les objets qui lui paraissent agréables, et le détournant de ceux qui lui paraissent désagréables ; cet amour, dis-je, qui est véritablement l'amour-propre, est le principe de toutes les passions, puisqu'elles ne sont que des sentiments naturels de l'âme qui lui font poursuivre les choses qui lui plaisent ou éviter celles qui la rebutent. On voit par là qu'elles se réduisent à l'amour-propre ayant les mêmes objets que lui. Il est donc clair que la raison sans les passions, n'a aucun pouvoir sur les hommes, si elle n'en a sans l'amour-propre : or, je vais le prouver, en montrant que cet amour est le seul mobile de la conduite de l'homme.

Il est de la nature de l'homme de s'aimer constamment ; cet amour l'oblige continuellement de pourvoir à sa félicité ; tous ses désirs, toutes ses actions, toutes ses démarches, tendent donc à cette fin ; et par conséquent l'amour-propre est la seule cause qui influe dans sa conduite. Pourquoi le héros s'expose-t-il aux dangers ? Pourquoi le ministre se consume-t-il par la méditation et par les veilles ? Pourquoi le magistrat fait-il toute son occupation des affaires publiques ? Pourquoi le savant étudie-t-il sans cesse ? Que l'on examine ; et l'on découvrira que le ressort qui les fait agir n'est autre chose que l'amour-propre. Ce n'est, j'y consens, ni la gloire qui les anime, ni l'intérêt qui les excite, ni l'ambition qui les aiguillonne : je veux qu'ils n'aient d'autre but que celui de servir leur patrie. Ah ! qu'il y a de noblesse et de perfection dans un tel motif ! et dès-là qu'il est capable de piquer l'amour-propre ! Oui, les occasions où

l'homme paraît s'oublier lui-même, sont peut-être celles où il se trouve davantage. L'amour que Codrus se portait eut plus de part à son sacrifice que le salut de son peuple : c'était ou les éloges d'une longue postérité ou la récompense qu'il attendait des Dieux, peut-être même l'héroïsme d'une action si difficile et si rare, qui l'engagèrent à se dévouer à la mort pour procurer la victoire à son peuple. Le pouvoir de la raison sur l'homme dépend donc de l'amour-propre ; n'agissant que pour lui, elle ne peut le mettre en action qu'autant qu'elle l'intéresse. Trop souvent impuissante avec le secours de l'amour-propre, que pourrait-elle en étant dénuée ? si elle fait aimer la vertu et haïr le vice, si elle porte les hommes à se prévenir les uns les autres par une bonté mutuelle, si elle adoucit la cruauté des barbares, si elle corrige l'orgueil des grands, la molesse des riches, l'insolence du peuple, et si elle relève les courages abattus.

Comme l'amour que l'homme a pour lui-même lui donne de l'avidité pour ce qui paraît le conduire à son bonheur, et de l'aversion pour ce qui semble l'en éloigner, il le remplit aussi d'indifférence pour ce qui ne l'intéresse par aucun de ces deux endroits ; et ce qui lui est indifférent, est par soi-même incapable de l'émouvoir et de le faire agir. Réflexion bien propre à faire sentir la dépendance dont je parle.

Mais enfin la raison ne peut-elle donc rien sur nous par elle-même ? N'arrive-t-il jamais qu'elle en obtienne quelque chose, sans mettre de passion en usage ? Et du moins la grande facilité d'une action, n'est-elle pas un moyen qu'elle emploie quelquefois avec succès ? Cela peut être ; aussi ai-je ajouté que si la raison seule a du pouvoir sur les hommes, ce n'est qu'à l'égard des choses très faciles. Je dis que cela peut être ; car il y a lieu de douter si, lorsqu'une action qui n'intéresse nullement l'homme, est très facile, si, dis-je, la liberté n'en est pas l'unique cause.

Qui l'eût dit, que l'amour-propre si décrié pût être le principe du bien comme du mal, de la vertu comme du vice ? Il n'est blâmable qu'autant qu'il poursuit des objets illicites ;

il est une suite nécessaire de notre essence. Et quand l'homme aurait conservé cette justice qui le sanctifia dès son origine, ses actions naturelles seraient parties de la même source ; avec cette différence néanmoins, que connaissant mieux ses avantages, il ne se serait attaché qu'à des plaisirs solides, au lieu que maintenant il ne poursuit que des agréments frivoles. Dieu lui-même, tout jaloux qu'il est de sa gloire, lorsqu'il nous recommande de le regarder en tout comme notre dernière fin, ne nous ordonne pas de nous oublier ; et s'il veut que nous allions à lui, c'est pour y trouver une félicité complète.

S. P.

1807.

UTILITE DE L'HISTOIRE ET SURTOUT DE CELLE DE SON PAYS (1).

L'histoire, dit Cicéron, est le témoin des temps, le flambeau de la vérité, le dépôt des évènements: elle est l'oracle de l'antiquité, qu'elle nous dévoile; du présent, dont elle nous informe; et de l'avenir qu'elle nous fait prévoir. Elle nous remet devant les yeux et propose à notre émulation les traits mémorables, les excellentes qualités des législateurs, des rois, des sages, des héros et des honnêtes citoyens de tous les temps et de tous les pays. C'est dans son temple que résident la source des bons conseils et de la prudence, l'aiguillon du courage et des belles actions, la règle de la conduite et des mœurs. Elle nous offre le modèle des vertus que nous devons pratiquer, et le tableau des vices qu'il nous faut éviter: enfin c'est à elle qu'il appartient de former le cœur, et rien n'y est plus propre que les traits touchants que l'on y rencontre à chaque page.

---

(1) On attribue cet écrit à M. L. Plamondon, de Québec, alors avocat distingué et écrivain de mérite.

Ici je vois Codrus mourir pour le salut de son peuple, et cette mort m'apprend combien il est beau de se sacrifier pour sa patrie. Là c'est le malheureux Enée qui fuit sa patrie réduite en cendres ; il tient le jeune Ascagne par la main, prend sur ses épaules ses dieux pénates et le vieux Anchise, puis jetant un regard attendri sur les ruines de son pays, qu'il abandonne, il semble se consoler de ses infortunes par la vue des précieux dépôts dont il est chargé. Ici, lecteur, tu es touché de sa piété envers les dieux, de son respect pour son père et de sa tendresse pour son fils.

Tantôt c'est un prince aimable qui va pleurer sur la tombe et honorer les cendres de l'auteur de ses jours, il se prosterne, son cœur s'ouvre à la tristesse, ses sanglots le suffoquent, il expire victime de sa tendresse filiale. On admire et on plaint le sort de cet aimable prince ; mais on s'attendrit lorsque l'on voit Pythias disputer à Damon la triste prérogative de donner ses jours pour conserver les siens. La constestation fut touchante, le tyran (Denis) en fut témoin, et il ne put résister à tant de vertu: il se précipite de son trône, vole dans leurs bras, les embrasse et les renvoye en enviant leur sort.

Que de regrets on mêle aux pleurs d'Artémise, qui consacre l'amour conjugal, en recevant dans son sein la froide cendre de son malheureux époux ! Que ce mausolée lui semble glorieux !

Mais continuons de puiser des leçons dans l'histoire. Paraissez, ô habitants de l'Isle de Côs, apprenez-nous à aimer la pudeur. Pranitèle vous avait présenté deux statues de Vénus, dont l'une était bien inférieure à l'autre en beauté; vous la préférâtes néanmoins, parce qu'elle était modestement voilée, pour la placer à Cnide dans le temple de cette déesse. Et vous, chastes romaines, prenez un deuil général à la mort du premier Brutus ; vous le pleurâtes un an, comme le vengeur de votre pudicité, par l'éclatant châtiment qu'il avait infligé à Tarquin le meurtrier de Lucrèce.

J'admire votre conduite, et elle m'est une leçon que je n'oublierai jamais.

Ici c'est un général romain, qui dédaigne la victoire, que lui promet la mort de son ennemi empoisonné. Il chasse avec mépris le vil médecin qui a eu la témérité de lui en faire la proposition, et recommande à Pyrhus de mieux choisir ceux en qui il met sa confiance. Quelle générosité! que ne méritait-elle pas, et quelle fut sa récompense? La victoire, et une victoire que toutes les armées romaines n'auraient peut-être pu remporter. Le roi d'Epire, admirant tant de délicatesse et de franchise, ne put se résoudre à continuer la guerre avec un peuple conduit par un héros qui lui avait conservé la vie.

Il est vrai que l'histoire, qui nous conserve le souvenir des actions louables, ne laisse pas dans l'oubli les vicieuses. Mais ceci, loin d'être une objection aux avantages de l'histoire, ne fait que les confirmer. Le contraste, qui résulte de leur comparaison, nous fait mieux sentir leur différence. En admirant les unes, on a les autres en horreur, et la réflexion vient achever de fixer notre choix. Car quel est celui qui n'apercevra pas quelle distance existe entre Néron faisant les délices du peuple romain, et ce même Néron mourant détesté de l'univers pour ses crimes et ses cruautés? entre Epaminondas qui respectait la vérité jusqu'. n'oser mentir par amusement, et Lysandre qui disait qu'où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard? N'en doutons point, la vertu se fait toujours distinguer du vice, on applaudit à la modeste retenue de Scipion, qui remet à son amant une jeune beauté que les soldats lui amenèrent, pendant qu'on voit toujours d'un mauvais œil les excès qui se commettent dans les villes emportées d'assaut.

C'est ainsi que l'histoire par ses bons ou mauvais exemples contribue également à nous rendre meilleurs. Ajoutons à ces avantages celui de récréer l'esprit, de rendre les

hommes plus propres à intéresser dans les différens cercles où la société les rassemble, et où les connaissances agréables et littéraires décident l'opinion du bon sens sur le mérite de ceux qui briguent ses faveurs; et il sera alors évident que l'étude du passé nous est recommandée par une foule d'avantages incomparables. Celle du présent n'est pas moins utile. C'est par elle que l'on apprend ce qui se passe dans les différentes parties du globe: par elle on connaît les divers gouvernemens qui existent, l'étendue et la nature de leurs territoires, leurs revenus, leur commerce, les intérêts réciproques des nations, les passions de ceux qui les gouvernent, les guerres qu'ils entreprennent. En un mot, elle fait l'office d'un tableau où l'on verrait représenter et agir tous les habitants de la terre. La multiplicité de leurs opinions et de leurs intérêts, la différence de leur éducation, qui rend les hommes si dissemblables, tout cela et plusieurs autres causes contribueraient à former une espèce de chaos politique, dont chaque spectateur jugerait différemment. Chacun s'efforcerait de pénétrer les motifs qui font agir telles ou telles nations de telle ou telle manière; tous ou presque tous donneraient leur opinion sur l'issue de ces diverses entreprises, et il en résulterait proprement ce qu'on appelle la *politique*. Si on l'unit à l'histoire du passé, nous aurons la véritable base de ce que nous appelons l'histoire de l'avenir. Car la première en nous apprenant ce qu'ont été les hommes, la seconde ce qu'ils sont, nous permettent de prévoir ce qu'ils seront dans la suite.

Tels sont les principaux avantages qui résultent de l'étude de l'histoire en général, et lui servent de recommandation. Il y en a d'autres qui doivent nous faire aimer plus particulièrement celle de notre pays. Nous allons dire les principaux.

Le premier est le plaisir qu'on éprouve à lire le récit de ce qui s'est passé ou se passe dans le pays que l'on habite et où l'on a pris naissance. Quel vif intérêt n'excite pas en nous le détail des évènements où nos ancêtres jouaient le

premier rôle, et où leur bonne ou mauvaise conduite décidait souvent des bons et mauvais succès? Quel Canadien n'apprendra avec plaisir la glorieuse défense qui fit échouer, en 1775, l'entreprise de nos ennemis et les obligea de rebrousser chemin ?

Une autre raison qui doit porter à étudier l'histoire de son pays, c'est que sans en avoir au moins une médiocre connaissance, personne ne peut prétendre avoir une éducation complète. Il y a longtemps que l'on a dit: sans posséder sa langue maternelle, on ne peut se flatter d'avoir acquis une éducation libérale. Comment donc celui qui ignore l'histoire de son pays, pourra-t-il se vanter de la posséder ! Convenons-en, il importe à tout citoyen de savoir l'histoire de sa patrie, et nous devons en conséquence faire tous nos efforts pour acquérir une connaissance aussi utile.

1807.

LE PETIT MOT POUR RIRE.

CONSEIL À UN JOURNAL.

Aimable fils de la gaité,
Et de Thalie enfant gâté,
J'ai deux mots à te dire ;
Chez toi seul, j'en disais merci,
J'avais rencontré jusqu'ici
Le petit mot pour rire.

Lorsque dans d'aimables chansons
Tu donnes d'utiles leçons
Je t'aime et je t'admire !
On peut se permettre à propos
Sur les méchants et sur les sots,
Le petit mot pour rire.

Sois toujours gai, toujours badin,
Et par fois même un peu malin,
Mais jamais de satire ;

Elle a l'air sombre et sérieux ;
Sais-tu ce qui te sied le mieux?
Le petit mot pour rire.

Toi dont l'esprit national
Fait le mérite principal,
Est-ce à toi d'en médire?
Le despotisme qui te hait,
Bientôt, mon cher, t'interdirait
Le petit mot pour rire.

Pourquoi donc, au sacré vallon
Du tendre et paisible Apollon
Ensanglanter la lyre?
Dans une arène de combats,
Les muses ne trouveront pas
Le petit mot pour rire.

De deux partis trop en fureur
Ah ! plutôt tempère l'aigreur,
En blâmant leur délire :
Au nom de l'ordre et dans son sein
Ramène le bon Canadien,
Au petit mot pour rire.

1813.

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry (1) paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,

(1) L'Honorable Charles Michel Yrongeberry de Salaberry, Compagnon du Très Honorable Ordre Militaire du Bain, Membre du Conseil Législatif du Bas-Canada, Lieutenant des Voltigeurs Canadiens, décoré de la médaille de Chateauguay, Lieutenant-Colonel de Milice et Seigneur de Beaulieu, fils de l'Honorable Louis de Salaberry, Officier de mérite au

Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
  Le Héros Canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant, et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance...
Le grand nombre l'arrête...il ne recule pas ;
Il offre sa prière à l'ange des combats ;
Implore du Très-Haut le secours invisible ;
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlemens ;
Le chef et les soldats font de faux mouvemens.
Salaberry qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite :

---

service britannique dans la Révolution américaine, et qui se distingua particulièrement par sa bravoure à la prise du Fort St. Jean, naquit à Beauport, près de Québec, le 19 Novembre, 1778. Il entra jeune dans l'armée anglaise, avec ses trois frères. dont l'un fut tué au siége de Badajoz, le second à Salamanque, et le troisième mourut à la suite des fatigues endurées pendant une longue marche: il se trouva à l'expédition de Walcheren, et servit ensuite dans la guerre de la Péninsule, où il obtint le rang de Capitaine. Il revint de là en Canada, comme aide-de-camp du Général Rottenburg, et fut peu de temps après nommé Major des Voltigeurs Canadiens: il se distingua éminemment en repoussant 8000 américains avec seulement trois cents hommes, près de Chateauguay, le 26 Octobre, 1813. Le Major de Salaberry reçut pour ce service les remercîments des deux Chambres du Parlement Provincial, par le canal de leurs Présidents, et fut recommandé par Son Excellence Sir George Provost à George IV, alors Prince Régent, de qui il reçut une lettre de remercîments écrite de sa propre main, et fut subséquemment promu au grade de Lieutenant-Colonel des Voltigeurs. En conséquence de cette action célèbre, le Prince Régent fit frapper une médaille d'or, et conféra à la milice incorporée le privilége de porter des drapeaux.

L'Honorable C. M. de Salaberry avait épousé Mademoiselle de Rouville, fille de l'Honorable Colonel J. B. M. H. de Rouville, Membre du Conseil Législatif. M. de Salaberry est mort à Chambly, le 27 Février, 1829, d'une attaque d'apoplexie dont il avait été atteint le soir précédent, à l'âge de 50 ans.

Le nuage s'entr'ouvre ; il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclairs se perdent dans les airs.
Du pâle Américain la honte se déploie :
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie ;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante :
La patrie envers vous sera reconnaissante.
Qu'une main libérale, unie au sentiment
En gravant ce qui suit, vous offre un monument :
" Ici les Canadiens se couvrirent de gloire ;
"Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire.
" Leur constante union fut un rempart d'airain
" Qui repoussa les traits du fier Américain.
" Passant, admire-les......Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus comme les Thermopyles;
" Ici Léonidas et ses trois cents guerriers,
" Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers "

J. D. Mermet (1).

1814.

LE JARGON DU BEL-ESPRIT OU L'HOMME-ENFANT (2).

(INÉDIT.)

Que Demosthènes
En haranguant,
Entraîne Athènes
Comme un torrent;
Que Bourdaloue
Vantant la foi,
Du Dieu qu'il loue
Prêche la loi;

Leur ton terrible
Ne me plaît pas:
Seul le sensible
A des appas.
Que puis-je attendre
De ces auteurs?
Il faut du tendre
A nos lecteurs.

(1) M. J. D. Mermet, Lieutenant-Capitaine et Adjudant au Régiment de Wateville, était venu en Canada en 1813 avec ce Régiment. Il a laissé un bon nombre de pièces de vers, écrites et publiées en Canada.

(2) M. Jacques Viger a eu la bonté de nous laisser extraire ces jolis vers de sa *Saberdache*. Nous avons à remercier cet affable monsieur de nous avoir donné d'utiles renseignements, dont nous avons profité et dont nous profiterons encore.

D'une onde pure
J'aime le bruit;
J'aime un murmure
Qui me séduit:
Ma rhétorique
N'a que des fleurs,
Et ma logique
Hait les fureurs.
J'aime Andromaque
Bien plus qu'Hector,
Et Télémaque
Plus que Mentor.
Je me réserve
Les jeux, les ris ;
Plus que Minerve
J'aime Eucharis.
J'aime la rime,
J'aime le chant;
Un rien m'anime,
S'il est charmant.
J'aime la lyre
Et les neuf sœurs;
Surtout, j'admire
Les novateurs.
Lyre légère
Est du bon ton:
Et je préfère
Avec raison
A Thucidide
Anacréon;
Le tendre Ovide
Au vieux Platon.
Du bon Virgile
J'aime le nom.
J'aime une idylle
Plus qu'un sermon,
Et le subtile
D'une chanson
Plus que l'utile
De Cicéron.
Quand ma victoire
Me livre un cœur,
J'aime la gloire,
J'ai de l'honneur.
Aux pieds d'Omphale
Hercule dort,
Et rien n'égale
Un si beau sort.
L'amour nous presse,
Obéissons;
Car sans tendresse,
Nous périssons.
J'ai pris Tibulle
Pour mon Solon,
Et de Catulle
Je prends leçon.
Sapho, sans cesse,
Par ses écrits,
Doit sur Lucrèce
Avoir le prix;
Et l'Enéïde,
Sans s'abaisser,
Devant Candide
Doit s'éclipser.
L'aimable Horace
M'offre du beau,
Et, sur sa trace,
J'aime Boileau;
Mais la satire,
Dans ces savans,
Me fait trop rire
A mes dépens.
Dans Lafontaine
L'homme se voit;
C'est la fontaine
Où chacun boit.
Ah! quel poète!
Qui l'aurait cru?
Dans une bête
Je me suis vu.
Bête de somme
Est mon portrait;
Mais l'homme est homme,
Il a mal fait.

J'aime Molière;
Mais ce plaisant
Est trop sincère
En nous raillant......
Comme il critique!
Comme il nous vend!
Comme il nous pique!
Comme il nous rend!
Le vieux Socrate
Est à railler;
Sa prose plate
Fait trop bailler.
Et quand Homère
Chante Illion,
Pour moi sa guerre
N'est qu'un *dit-on*.
Je me soucie
Peu des héros;
J'aime la vie,
Et le repos.
Adieu l'épée,
Adieu l'honneur!
Quand la poupée
Fait le bonheur.
Le sang ne souille
Que l'inhumain,
Et la quenouille
Plaît à ma main.
Newton, Descartes,
Klopstock, Milton,
Ornent mes cartes
De leur grand nom:
Sans les connaître,
Je connais tout;
Et je suis maître
En fait de goût.
Enfin pour dire
Ce qu'on m'apprit,
Rien ne m'attire
Qu'un *bel-esprit*.
De l'agréable
Il est l'appui;
Aime l'aimable,
N'aime que lui;
Sait se distraire
Lorsqu'il écrit,
Et se complaire
Dans ce qu'il dit.
Parler sans cesse
Sans réfléchir,
Pour l'allégresse
Se rajeunir;
A son idée
Vivre au hasard;......
C'est de Médée
Posséder l'art.
Vouloir s'instruire
N'est plus un bien,
On aime à rire,
On aime un rien.
On incommode
Si l'on est grand:
L'homme à la mode
Est l'*homme-enfant*.

J. D. Mermet.

1815.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE.

FABLE.

......Une rose vermeille, (1)
D'un monde séducteur méconnaissant le cours,
Et se croyant la huitième merveille,
Tenait à peu près ce discours :
" Oui, j'ai reçu du ciel cette douce influence
" Qui quelquefois préside à la naissance.
" Pour moi, prodigue de faveurs,
" La nature a tout fait : éclat, vives couleurs,
" Bel incarnat, fraicheur incomparable,
" Et jusqu'à ce parfum d'une odeur délectable,
" Semblable à l'aliment des Dieux
" Que la Mère des grâces,
" En descendant des cieux,
" Répandait sur ses traces.
" Du côté des grandeurs,
" (Ce n'est point un délire)
" La déesse des fleurs
" Ne m'a-t-elle pas fait maîtresse d'un empire ?
" Que me manque-t-il donc ? un amant ?...le zéphir
" Dedans mon sein de pourpre entr'ouvert au plaisir
" Ne me souffle-t-il pas son amoureuse haleine ?
" Violettes, jasmins, superbes lis, œillets,
" Renoncules, lilas, vous êtes mes sujets ;
" Courbez vos têtes, fleurs, saluez votre Reine."
L'Immortelle entendit ce discours insensé,
Qui ne pouvait sortir que d'un cerveau blessé :
" Pourquoi faire, dit-elle, un si grand étalage
" De tous ces agréments séduisants et légers ?
" Ce sont des éclairs passagers
" Qu'on voit étinceler à travers un orage ;
" Quoique vous en disiez, les grandeurs, la beauté,
" Ne valent pas le don de l'immortalité.

(1) Nous avons retranché la première partie de cette fable qui ne se rattachait nullement à son sujet.

" Un jour vous voit régner, ou pour mieux dire,
" Le matin vous voit naître, et le soir Rose expire.
" Combien de vos ayeux n'ai-je pas vu périr !
" Le nombre en est incalculable.
" Pourquoi donc tant s'enorguillir
" D'un destin pitoyable ?
" Je ne saurais envier votre sort,
" Il est de trop courte durée ;
" J'aime à voir entasser année sur année."
Avait-elle grand tort ?
Rose ne sut que dire.
Le soir vient, Rose s'épanouit,
Ouvre son sein, baisse la tête, expire.
Adieu fraîcheur, éclat, adieu grandeur, empire,
Tout à l'instant s'évanouit.

Mortels, n'oubliez pas le fonds de cette fable,
Et préférez toujours l'utile à l'agréable.

D. R. D. M.

1815.

L'HOMME-DIEU.

L'Homme-Dieu ! ce nom seul élève, embrâse l'âme,
Doit allumer en nous la plus céleste flamme.
L'Homme-Dieu ! ce grand nom gravé dans tous les cœurs,
Devient l'espoir des bons, et l'effroi des pécheurs.
Il naquit : il mourut, ce seul Dieu, ce seul maître ;
Il s'immola pour l'homme, et l'homme dut renaître.
Sur ce vaste univers il sema tous les biens ;
Le plus doux nous manquait : son sang nous fit chrétiens.
Quoiqu'immortel, il meurt......il s'offre pour victime :
O sacrifice auguste ! ô mystère sublime !
Dieu souffrant ! Dieu mourant ! Sauveur de l'univers !
Si l'on savait t'aimer, serait-il un pervers ?
Soyons, soyons chrétiens : respectons en silence
Les décrets que dicta le seul Dieu de clémence.
Et pour mieux mériter ces bienfaits immortels,
Adorons et prions : nés chrétiens, mourons tels.

O jour délicieux! l'Homme-Dieu ressuscite;
Plus de deuil: tout revit, tout est gai, tout s'agite.
Le miracle est parfait: le Divin Créateur,
Non content de créer, est notre Rédempteur.

Profane! cette croix doit te rendre à toi-même:
Dans l'Homme-Dieu mourant, vois la bonté suprême.
Tu courais dans l'abîme, il fut ton seul appui;
Ah! s'il mourut pour toi, sache vivre pour lui.
Vois-le ressusciter, admire sa puissance;
Abjure pour toujours ta coupable ignorance;
Sois bon: prosterne-toi dans cet auguste lieu,
Et pour être homme sage, adore l'Homme-Dieu.

1815.

LE RÉGIME DU BOURGUIGNON.

J'ai pour médecin la nature;
Ma pharmacie est mon jardin,
Et la tisane la plus pure,
Est, selon moi, le meilleur vin.

Dans cette cabane rustique
Les maux ne trouvent point d'accès:
Tout me plaît, rien ne me fatigue;
Si je jouis, c'est sans excès.

Je suis riche dans ma campagne;
Ses épis sont des épis d'or;
Gentils enfants, bonne compagne
M'aident à cueillir ce trésor.

Partout je trouve la tendresse;
Partout je vois, j'adore Dieu;
Et je suis, grâce à sa sagesse,
Content en tout temps, en tout lieu.

C'est à lui que je sacrifie
Et mon existence, et mon sort:
Quand ainsi je passe la vie,
Dois-je donc redouter la mort?

J. D. Mermet.

1815.

LA MAIN.

Oui! Mercier nous l'a dit, après Anaxagore:
On doit tout à la main, la main fait tout éclore.
Les plus grands monuments, les plus brillants tableaux,
Annoncent son pouvoir, sa force et ses travaux.
La main rend l'homme sage, ingénieux, habile;
Son esprit, sans sa main, lui serait inutile.
C'est à la main qu'on doit la foule de nos arts,
Nos navires, nos tours, nos ponts et nos remparts;
Elle applanit les monts, fertilise la terre,
Fend l'abîme des eaux, éloigne le tonnerre.
Elle grave, elle trace, elle écrit, elle peint,
Elle creuse, elle élève, elle efface, elle empreint.
La main n'est-elle pas la langue universelle?
Elle doute, promet, flatte, menace, appelle;
Elle impose silence, elle force à parler;
Elle nie ou consent, rassure ou fait trembler.
Elle exprime la joie, ou peint une humeur sombre;
Et par ses doigts légers désigne chaque nombre.
Nécessaire au secret, elle sert les amours;
Jamais on ne l'entend, on la comprend toujours.
Expressif comme l'œil, aussi prompt que la langue,
Un geste plein de feu vaut mieux qu'une harangue.
Une étreinte dit tout: elle exprime à l'ami
Ce que les plus beaux mots ne disent qu'à demi.

La main rend merveilleux l'instrument de musique,
L'aiguille, la lancette, et la bêche rustique.
Les métaux les plus durs, l'or, le fer et l'airain
Cèdent, prennent un corps, s'animent sous la main.
Volons au muséum! tout est feu, tout est flamme:
Tout n'est que marbre ou bronze, et tout nous paraît âme.
Laocoon!......O ciel! je ressens tes douleurs.
O serpents monstrueux, suspendez vos fureurs!
Voyez cet Apollon, il séduit, il enchante;
Fixez cette Vénus, elle est plus que vivante.
Mais quel est ce tableau? quels sont ses traits de feu?
Profanes à genoux! adorez le vrai Dieu.

La main de Raphaël a franchi les obstacles,
Par un miracle a peint le plus grand des miracles.
Le cœur bat, l'œil se baigne, on est ému, saisi:
C'est le Rédempteur seul qu'on pouvait peindre ainsi.

Cette main cependant, oui, cette main perfide,
Détruit comme elle enfante, et devient homicide.
Le sang de Jésus-Christ colore son tableau:
Grand Dieu! pardonne-moi; je baisse le rideau.
Loin de nous les horreurs, les crimes, les alarmes:
Ah! la main ne devrait enfanter que des charmes.
C'est pour notre bonheur, c'est pour notre agrément
Que Dieu nous a donné cet organe éloquent.
Voyez ces doigts de rose: ils agitent l'aiguille
Qui pare la beauté, qui la couvre et l'habille;
Voyez-les se mouvoir, s'accourcir, s'alonger:
Sous eux naissent la gaze, et le voile léger.
Admirons cet artiste: ô pouvoir mécanique!
L'ouvrage est achevé, le chef-d'œuvre est unique:
Sous le doigt inventeur l'acier se fond, se tord;
Huygens est satisfait; la machine est d'accord.
Le ressort le plus fin, la plus petite roue
Tout est en mouvement, tout circule, tout joue.
Le villageois n'attend, pour régler son réveil,
Ni le long cri du coq, ni l'éclat du soleil:
Il est fier de trouver, dans son humble demeure,
Le trésor étonnant qui montre et sonne l'heure.
Contemplez ce prodige: ouvrage merveilleux!
Nous pouvons nous passer des astres radieux;
Le pilote prudent, penché sur sa boussole,
Court, d'un air assuré, de l'un à l'autre pôle.
Mille remparts flottants prouvent à l'univers
Que la main peut dompter et la terre et les mers.
Ecriture, art des arts, né de la main de l'homme,
Tu nous peins les beaux jours de la Grèce et de Rome.
Solon nous a transmis sa sagesse et ses lois,
L'exemple de Titus a formé nos grands rois.
Je vis avec Lycurgue et meurs avec Socrate.
Bientôt je ressuscite; Utique est ma prison;
Fidèle à mes serments, j'expire avec Caton.
Ecriture! Oui, par toi je vis daus tous les âges;
Je hais tous les tyrans, j'admire tous les sages;

Et par toi je relis ce testament divin,
Qui peint de l'univers le principe et la fin.
Mais de l'opérateur voyons la main légère;
C'est là que de son art elle fait un mystère.
L'artiste généreux détermine mon sort,
Fait palpiter mon cœur et m'arrache à la mort:
Mes membres mutilés doivent à son adresse,
Leur nouvelle vigueur, leur première souplesse.
Il est une autre main qui chasse le trépas.
Une main...mais ô honte! on ne l'honore pas,
Oui, noble Laboureur, c'est ta main sèche et dure
Qui livre à nos cités les dons de la nature;
Dans des terreins ingrats elle conduit le soc,
Abat le chêne altier, pulvérise le roc;
Et quand par ces travaux tu prolonges ma vie,
La tienne avant le temps, t'est trop souvent ravie.
Ah! sans baiser la main d'un maître impérieux,
Je baiserai la tienne et rendrai grâce aux cieux.

J. D. MERMET.

1816.

L'ART INDÉFINISSABLE.

Comment donc définir le grand art de la guerre?
Il est partout connu; partout il est mystère.
Dirai-je que cet art, honorable, odieux,
Sert, en les révoltant, et la terre et les cieux?
On le loue, on le blâme, on le cherche, on l'évite:
Enfin c'est un fléau qu'on craint et qu'on mérite.
Les guerriers sont, dit-on, aussi sages que foux,
Modestes comme fiers, et moins cruels que doux:
Ce sont des vérités qui passent pour des fables,
L'art et les artisans sont indéfinissables.
Tel qui brave la mort est un homme d'honneur;
Tel qui la donne montre et de l'âme et du cœur:
C'est la loi qui l'ordonne, et la loi la plus dure
Fait taire, en combattant, la loi de la nature.
On estime sa vie, on la livre au plus fort;
On admire un rival, on lui donne la mort.

On dit : " Vaincre ou mourir," et voilà ce que l'on nomme,
Dans les termes de l'art, le vrai devoir de l'homme.
Quand dans des flots de sang on a trempé ses mains,
Environnés de morts, on dit : " soyons humains."
Le vainqueur fait agir les vertus et les crimes ;
Sauve ou livre à son gré mille et mille victimes.
Le plus beau des combats n'est qu'une belle horreur ;
Et la plus belle mort n'est qu'un heureux malheur.
Le héros est couvert et de honte et de gloire ;
Il se vante et rougit de la même victoire.
Qu'on soit, comme guerrier, triomphant ou battu,
La vertu devient crime, et le crime vertu.
Que dire et que penser ? C'est un affreux problême,
Qui seul nous montre trop la vengeance suprême.
Taisons-nous. Dieu le veut ; et ses plus grands fléaux
Engendrent à la fois et les biens et les maux.

J. D. Mermet.

1816.

CHAMBLY.

J'ai vu Chambly ; j'ai vu sa fertile campagne,
Sa rivière, ses bois et sa triple montagne.
J'ai vu dans ses jardins la déesse des fleurs
Aux charmes de Pomone unissant ses couleurs.
J'ai, sur ses flots d'argent, vu le canot fragile,
Aux couplets des rameurs, devenir plus docile.
Dans ce site attrayant, tout plaît et tout séduit,
Excepté le temps seul, qui trop vite s'enfuit.
J'ai vu briller partout les plus belles demeures ;
J'ai tout compté, tout vu, mais sans compter les heures,
J'ai vu ses habitans, et tous m'ont répété
Que le plus doux devoir est l'hospitalité.
Toujours francs, toujours gais, ils m'ont offert l'image
Des hommes du vieux temps, des héros du bel âge.
C'est là que tout mortel n'obéit qu'à la loi,
Et se donne à lui seul le beau titre de roi.
C'est qu'avec droit égal, une franchise extrême,
En montrant cent maisons, montre toujours la même.

Et par toi je relis ce testament divin,
Qui peint de l'univers le principe et la fin.
Mais de l'opérateur voyons la main légère;
C'est là que de son art elle fait un mystère.
L'artiste généreux détermine mon sort,
Fait palpiter mon cœur et m'arrache à la mort:
Mes membres mutilés doivent à son adresse,
Leur nouvelle vigueur, leur première souplesse.
Il est une autre main qui chasse le trépas.
Une main...mais ô honte! on ne l'honore pas,
Oui, noble Laboureur, c'est ta main sèche et dure
Qui livre à nos cités les dons de la nature;
Dans des terreins ingrats elle conduit le soc,
Abat le chêne altier, pulvérise le roc;
Et quand par ces travaux tu prolonges ma vie,
La tienne avant le temps, t'est trop souvent ravie.
Ah! sans baiser la main d'un maître impérieux,
Je baiserai la tienne et rendrai grâce aux cieux.

J. D. Mermet.

1816.

L'ART INDÉFINISSABLE.

Comment donc définir le grand art de la guerre?
Il est partout connu; partout il est mystère.
Dirai-je que cet art, honorable, odieux,
Sert, en les révoltant, et la terre et les cieux?
On le loue, on le blâme, on le cherche, on l'évite:
Enfin c'est un fléau qu'on craint et qu'on mérite.
Les guerriers sont, dit-on, aussi sages que foux,
Modestes comme fiers, et moins cruels que doux:
Ce sont des vérités qui passent pour des fables,
L'art et les artisans sont indéfinissables.
Tel qui brave la mort est un homme d'honneur;
Tel qui la donne montre et de l'âme et du cœur:
C'est la loi qui l'ordonne, et la loi la plus dure
Fait taire, en combattant, la loi de la nature.
On estime sa vie, on la livre au plus fort;
On admire un rival, on lui donne la mort.

Qui, suivant les sentiers de la droite nature,
A mis sa conscience à l'abri de l'injure;
Qui, méprisant enfin le courroux des pervers,
Ose dire aux humains leurs torts et leurs travers.

Lecteur, depuis six jours, je travaille et je veille,
Non, pour de sons moëlleux chatouiller ton oreille,
Ou chanter en vers doux de douces voluptés,
Mais pour dire en vers durs de dures vérités.
Ces rustiques beautés qu'étale la nature,
Ce ruisseau qui serpente, et bouillonne et murmure,
Ces myrtes, ces lauriers, ces pampres toujours verts,
Et ces saules pleureurs, et ces cyprès amers;
D'un bosquet transparent la fraîcheur et l'ombrage,
L'haleine du zéphire, et le tendre ramage
Des habitants de l'air, et le chrystal des eaux,
Furent cent et cent fois chantés sur les pipeaux.
Ni les soupirs de Pan, ni les pleurs des Pleïades,
Ni les nymphes des bois, ni les tendres Naïades
Ne seront de mes vers le thème et le sujet:
Je les ferai rouler sur un plus grave objet.
Ma muse ignorera ces nobles épithètes
Ces grands mots si communs chez tous nos grands poètes:
Me bornant à parler et raison et bon-sens,
Je saurai me passer de ces vains ornemens.
Non, je ne serai point de ces auteurs frivoles,
Qui mesurent les sons et pèsent les paroles.
Malheur à tout rimeur qui de la sorte écrit
Au pays canadien, où l'on n'a pas l'esprit
Tourné, si je m'en crois, du côté des trois Grâces;
Où Lafare et Chamlieu vont après les Garasses.
Est-ce par de beaux mots qui rendent un doux son,
Que l'on peut mettre ici les gens à la raison?
Non, il y faut frapper et d'estoc et de taille;
Etre, non bel esprit, mais sergent de bataille.
"Si vous avez dessein de cueillir quelque fruit,
"Parlez, criez, tonnez, faites beaucoup de bruit:
"Surtout n'ayez jamais recours à la prière;
"Pour remuer les gens, il faut être en colère.
"Peut-être vous craindrez de passer pour bavard?
"Non, non, parlez, vous dis-je, un langage poissard;
"Prenez l'air, et le ton et la voix d'un corsaire."
Me disait, l'autre jour, un homme octogénaire,

" Armez-vous d'une verge, ou plutôt d'un grand fouet,
" Et criez, en frappant, haro sur le baudet."

Oui, oui, je vais m'armer du fouet de la satire.
Quand c'est pour corriger, qui défend de médire?
Doit-on laisser en paix le calomniateur,
Le ladre, le trigaud, l'envieux, l'imposteur,
Quiconque de l'honneur et se joue et se moque?
Que n'ai-je, en ce moment, la verve d'Archiloque!
Mais qu'importe cela, puisque je suis en train,
Si je ne suis Boileau, je serai Chapelain.
Pourvu que ferme et fort je bâtonne, je fouette,
En dépit d'Apollon je veux être poète;
En dépit de Minerve, en dépit des neuf sœurs:
Les muses ne sont rien, quand il s'agit de mœurs.
Si je ne m'assieds point au sommet du Parnasse,
A côté de Reignier, et de Pope et d'Horace,
Je grimperai tout seul sur un de nos côteaux.
Là, sans gêne, sans peur, sans maîtres, sans rivaux,
Je pourrai hardiment attaquer l'avarice,
La vanité, l'orgueil, la fourbe, l'injustice,
La ruse, le mensonge, ou plutôt le menteur,
Et l'oppresseur barbare, et le vil séducteur.
A tous les vicieux je déclare la guerre,
Dès ce jour, dès cette heure. " Ami, qu'allez-vous faire?"
Me dira quelque ami. " De tous les vicieux
" Vous rendre l'ennemi! craignez, c'est sérieux:
" Ah! si vous m'en croyez, redoutez leur vengeance:
" Peut-être vous pourriez....."—Je sais que leur engeance,
A la peau délicate, est fort sensible aux coups,
Se dresse de dépit, et s'enfle de courroux.
Eh bien! je leur verrai faire force grimaces;
Puis après je rirai de toutes leurs menaces:
Leur colère ressemble à celle du serpent,
Qui menace de loin, et se sauve en rampant.
Allons, point de quartier, commençons par l'avare:
Cet homme, comme on sait, parmi nous n'est pas rare.
Du Golfe de Gaspé, jusqu'au Côteau du Lac;
Du fond de Beauharnois jusque vers Tadoussac,
Traversez, descendez, ou remontez le fleuve,
En vingt et cent façons, vous en aurez la preuve.

Voyez cet homme pâle, et maigre et décharné;
De tous *nos bons bourgeois* c'est le plus fortuné:

Il a de revenus quatre fois plus qu'un juge;
Mais la triste avarice et le ronge et le gruge:
Plus mal que son valet vous le voyez vêtu;
A le voir vous diriez du dernier malotru.
De quels mêts croyez-vous que se couvre sa table?
De gros lard, de lait pris, et de sucre d'érable.
Tous les mets délicats font tort à sa santé,
Dit-il, "et trop longtemps manger, c'est volupté;
"Jamais surtout, jamais il ne convient de boire......"
Un homme fut ici de sordide mémoire,
....
....
On se moqua de lui, comme on se l'imagine.

Il fallait voir Orgon marchant dans sa cuisine,
Regardant, maniant jusqu'aux moindres débris.
Orgon aimant le vin jusqu'à se mettre gris,
Pour le boire, attendait que la liqueur fût sûre:
Jamais, il n'eut l'esprit de la savourer pure.
On l'a vu gourmander les gens de sa maison,
Pour avoir, selon lui, mangé hors de saison.
"Il est, leur disait-il, juste qu'un homme dîne;
"Mais manger le matin, c'est mauvaise routine;
"On doit, pour être bien, ne faire qu'un repas;
"Et manger plusieurs fois, c'est œuvre de goujats."

Au visage enfantin, à la voix féminine,
Vous connaissez Ormont, qui si souvent chemine:
Ormont est gentil-homme, et même un peu savant;
Mais il est dominé par l'amour de l'argent:
Du matin jusqu'au soir, cet amour-là le ronge;
Il pense à l'or le jour, et la nuit il y songe;
Dans ses rêves souvent il croit voir des monts d'or,
Et d'aise tressaillant ramasser un trésor.
S'il lit par passe-temps son Boileau, son Horace,
Il est chez ces auteurs deux chapitres qu'il passe.

Parlant d'un ton dévot, riant d'un air benin,
A le voir, vous diriez qu'Alidor est un saint:
Cet homme prête au mois, et même à la journée,
Et retire, à coup sûr, cent pour cent par année.
Vous croyez qu'Alidor prête pour s'enrichir,
Vous êtes dans l'erreur, c'est pour faire plaisir:
Non; ce n'est pas la soif de l'or qui le tourmente,
Mais il est d'une humeur tout-à-fait obligeante.

Un bâton à la main, et le corps en avant,
Richegris semble fuir et voler en marchant:
Quoiqu'il ait cinquante ans, s'il n'en a pas soixante,
Et qu'il possède au moins vingt mille écus de rente,
Il n'est ni vieux ni riche assez pour épouser;
Il veut encor vieillir, encor thésauriser.
La toilette est coûteuse, et la vie est trop chère,
Si Richegris épouse, il mourra de misère.

Tel, avec de grands biens, ne sait trouver comment
Lire, se promener, s'égayer un moment.
De madame Dribot racontons l'infortune:
Trente mille louis composent sa fortune;
A balayer, frotter, trotter en sa maison,
Elle passe son temps. Si la peur du démon
Lui fait donner parfois quelque chose à l'église,
Elle refuse tout pour la noble entreprise
De son compatriote industrieux, savant.
Ce n'est pas, à l'ouïr, qu'elle tienne à l'argent;
Mais du matin au soir attachée à l'ouvrage,
A peine de dormir a-t-elle le courage.
Malheureuse, inquiète, on conçoit l'embarras
Où la mettent ces biens, dont elle ne fait cas.
Si vous en avez trop, qu'une noble dépense
Vous délivre à propos de votre dépendance.

Aliboron ne voit, ne connaît que l'argent
De bon, de précieux, d'estimable, de grand:
Les lettres, les beaux arts, les talents, le génie,
Ne sont rien à ses yeux que fadaise et folie,

Je pourrais te citer vingt exemples frappants
D'avares citadins; mais parcourons les champs:
Ce vice, dès longtemps, peu satisfait des villes,
Est allé dans les champs chercher d'autres asiles.

Tel est riche en biens-fonds, et n'a qu'un seul enfant:
Pour un écu par mois, ou six piastres par an,
Assez pour son état il peut le faire instruire;
Mais son curé n'a pu, jusqu'à présent, l'induire
Ni par sages discours, ni par graves raisons,
Ni par avis privés, ni par communs sermons,
A faire pour son sang ce léger sacrifice:
Dominé, maîtrisé par sa rustre avarice,

" On se passe, dit-il, de grec et de latin
" Bien plus facilement que de viande et de pain."
(Ces mots semblent jurer avec son ignorance :
Où les a-t-il appris ?) " Une telle dépense,
" Un tel déboursement mettrait ma bourse à sec."
Insensé, s'agit-il de latin et de grec ?
N'est-ce pas le français que ton fils doit apprendre ?
Réponds, et ne feins pas de ne me point entendre :
Si jusqu'à la science il ne peut s'élever,
Qu'il sache donc au moins lire, écrire et parler.
Il rit du bout des dents et garde le silence :
L'avarice l'emporte, il n'est plus d'espérance.

Il neige, il grêle, il gèle à fendre le diamant ;
On arrive en janvier : un avare manant
Voyant qu'au temps qu'il fait le marché sera mince,
Prend un frêle canot, et se met à la pince.
De la Pointe-Lévy traverser à Québec,
En ce temps, c'est passer la mer rouge à pied sec.
Qu'arrive-t-il ? pour vendre une poularde, une oie,
Au milieu des glaçons, il perd tout et se noie.

Combien de gens sont morts à l'âge de trente ans,
Pour n'avoir pas voulu débourser trente francs ?
L'avarice souvent ressemble à la folie ;
De même elle extravague, et de même s'oublie.
" Ami, comment vas-tu ? comment vont tes parents ? "
Dit Blaise à Nicolas, qu'il n'a vu de trois ans.
" D'où te vient cet ulcère aussi noir que de l'encre ?
—" Je ne sais.—Tu ne sais ! malheureux, c'est un chancre.
—" Un chancre ! non.—C'est donc un ulcère malin ?
—" Peut-être.—Eh ! que n'as-tu recours au médecin,
" Plutôt qu'être rongé ?—Je le ferais, sans doute ;
" Mais, Blaise, tu le sais, la médecine coute ! "

Là, le riche fermier laisse pourrir son grain ;
Il se vend quinze francs, il en demande vingt :
La récolte venue, il n'en aura pas douze ;
Car l'avare souvent et s'aveugle et se blouse.
Ici, le tavernier, peu content de son gain,
Au moyen de l'eau double et son rhum et son vin.

Ce fermier veut semer, et n'a point de semence :
Il va chez son voisin, où règne l'abondance,

Lui demande un minot ou de bled ou de pois.
" Oui, dit l'autre, pourvu que tu m'en rendes trois.
" Que dis-je, trois ! c'est peu, tu m'en remettras quatre.
—" Quatre pour un ! bon dieu !—Je n'en puis rien rabattre :
" Il est, je crois, permis de gagner sur un prêt."
Oui, mais quatre pour un, c'est un fort intérêt.
Que fera l'homme pauvre ? Il n'a pas une obole :
Il prend le grain du riche, et lui vend sa parole.
En proie à la misère, à la perplexité,
Il sème, en maudissant l'avide dureté
Du richard qui lui tient le couteau sur la gorge,
Pour un ou deux boisseaux de bled, de seigle ou d'orge.
Se laisser follement périr contre son bien ;
Manger le bien d'autrui pour conserver le sien ;
Sont deux cas différents : l'un n'est que ridicule,
Mais l'autre est criminel, et veut de la férule :
L'un fait tort à soi-même, et l'autre à son prochain.
On n'est pas scélérat quand on n'est que vilain :
Il faut garder en tout une juste mesure,
Et surtout distinguer l'intérêt de l'usure.
Le vilain est un fou qui fait rire de soi ;
L'usurier, un méchant qui viole la loi.
C'est donc sur ce dernier qu'il faut faire main basse,
Jamais cet homme-là ne mérita de grâce.
Cet être des humains trouble l'ordre et la paix :
Par lui le pauvre est pauvre, et doit l'être à jamais.
Il fut, à mon avis, ménagé par Molière ;
Boileau n'en parle pas d'un ton assez sévère :
Est-ce par de bons mots qu'on corrige ces gens ?
Il leur faut du bâton, ou du fouet sur les flancs.
Mais je vois à son air que ma muse se fâche,
Je lui ferme la bouche, et je finis ma tâche.

M. Bibaud.

1818.

SATIRE CONTRE L'ENVIE.

Mal ou bien, mon début fut contre l'avarice.
Cheminant, l'autre jour, je rencontre Fabrice,
La canne sous le bras, un pamphlet à la main :
" L'avez-vous lu, dit-il.—" Quoi ?—Ce dur Chapelain....

" Que vois-je? vous riez! mais ce n'est pas pour rire
" Que ce malin esprit me tance et me déchire.
" C'est bien à ce méchant qu'il faudrait du bâton:
" Que peut lui importer que je sois chiche ou non?
" Parbleu! que ne m'est-il donné de le connaître!
" Que ne puis-je, à l'instant, le voir ici paraître!
" Que j'aurais de plaisir à le bien flageller!...
" —Peut-être ce n'est pas de vous qu'il veut parler.
" —Si ce n'est pas de moi, c'est d'un qui me ressemble.
" —Dans ce cas, mon ami, c'est de vous deux ensemble."
L'on voit que ma satire a fait un peu de bruit:
Oh! puisse-t-elle aussi produire un peu de fruit!
Il est temps d'en venir à ma seconde épître:
Celle-ci roulera sur un autre chapitre;
Chapitre sérieux, et peu fait pour les vers;
Mais je dois attaquer tous les vices divers.
On a beaucoup écrit et parlé de l'envie:
Mais dans tous ses replis l'-a-t-on jamais suivie?
L'envie est un poison, a-t-on dit, dangereux,
Car l'arbre qui le porte est un bois vénéneux.
L'homme envieux ressemble au reptile, à l'insecte;
Car tout ce qu'il atteint de son souffle, il l'infecte:
Mais cet homme souvent fait son propre malheur,
Comme, en voulant tuer, souvent l'insecte meurt.
L'envie est fort commune au pays où nous sommes;
Elle attaque et poursuit très souvent nos grands hommes:
Nos grands hommes! tu ris, orgueilleux Chérisoi,
Qui crois qu'il n'est ici nul grand homme que toi,
Ou plutôt, qui voudrais qu'on t'y crût seul habile:
Croyance ridicule et désir inutile.
On porte envie au bien, on porte envie au rang;
Assez souvent l'envie a méconnu le sang;
Elle règne souvent dans la même famille,
Et la mère, parfois, porte envie à sa fille.
Je sais, à ce sujet, un fait assez plaisant;
Ce fait-là ne fut point forgé par Lahontan: (1)
Sans aller consulter un auteur qui radote,
Je trouve au Canada mainte et mainte anecdote.

---

(1) Militaire et voyageur, qui a écrit des lettres sur le Canada, et qui ne jouit pas de la meilleure réputation de véracité. On fait particulièrement allusion ici à ce qu'il a dit des Dames de Montréal.—*Note de l'auteur.*

Une famille fut jadis à Montréal;
Le patron se disait issu du sang royal:
Il ne le croyait pas, mais le faisait accroire.
Il mourut à trente ans, si j'ai bonne mémoire,
Ou plutôt, si l'on m'a conté la vérité,
Laissant peu de regrets aux gens de sa cité,
Peu de biens aux enfants de son aimable épouse,
Epouse qui de lui jamais ne fut jalouse.
Elle avait vingt-cinq ans, quand son mari mourut.
Dès qu'on sut l'homme en terre, on vint, on accourut
Consoler, ranimer la jeune et belle veuve,
Qu'on croyait succomber sous la terrible épreuve.
Quand on sut que gaîment on pouvait l'aborder,
Chez elle, de partout, les galants d'abonder.
Que fit-elle avec eux? Je ne le saurais dire;
Et ma muse, entre nous, n'aime point à médire.
Enfin, il en vient un qu'elle veut épouser;
Mais, pour y parvenir, il lui fallut ruser.
De ses filles déjà l'aînée est femme faite,
Est belle, aimable, gaie, enfin, presque parfaite;
Et la mère avait beau vouloir se l'attacher,
Le galant paraissait vers le tendron pencher:
La plus jeune à ses yeux semblait aussi plus belle.
" Que ferai-je? comment me débarrasser d'elle?
" Je ne vois qu'un moyen, c'est de la renfermer
" En chambre, sous la clef, afin d'accoutumer
" Mon amant à me voir et seule et sans ma fille."
Quand l'amant arrivait, la mère de famille
Avait auparavant relégué dans un coin
L'objet de sa visite Il ne se départ point;
Il devient patient: à tout on s'accoutume.
" Ma fille a la migraine," ou bien " elle a le rhume,"
Disait la mère; " hélas! son mal est radical;
" De l'épouser, monsieur, vous vous trouveriez mal:
" D'ailleurs elle devient, de jour en jour, moins belle;
" Je suis, à dire vrai, beaucoup plus jeune qu'elle:
" Plût à Dieu qu'elle fût, de tout point, aussi bien;
" Car jamais, Dieu-merci, je ne me plains de rien."
Elle dit tant, fit tant, qu'à la fin le compère
Laissa la fille en paix, pour épouser la mère.
Mais le fait dont je parle est passé de longtemps,
Citons plutôt, citons des exemples vivants.

Rarement la beauté fut exempte d'envie:
Les grâces ont formé tous les traits de Sylvie:
J'admire, en la voyant, son front noble et serein;
De roses et de lis se compose son teint:
Elle a le nez, les yeux, et la bouche charmante,
Le port majestueux et la taille élégante;
Elle rit, elle chante, elle parle, elle écrit,
Avec grâce dit tout, fait tout avec esprit:
A la voir, qui pourrait croire qu'on en médise?
Ecoutez cependant, comment en parle Elise:
" Sylvie est belle, mais, on pourrait l'égaler;
" Et sur son compte, je....je n'en veux pas parler;
" Si je vous le disais, vous en seriez surprise.
" —Est-il vrai? qu'est-ce donc? que dites-vous, Elise?
" Vous vous trompez, ma chère.—Oh! non, je le sais bien;
" Je suis sûre du fait; mais je n'en dirai rien."
Voilà souvent à quoi porte la jalousie:
Ce n'est pas médisance ici, c'est calomnie.
" Mon voisin Philaris s'enrichit," dit Médor;
" Je ne sais pas, ma foi, d'où lui vient tout son or;
" Autant ou mieux que lui, j'entends la marchandise;
" Et je n'ai pas cent francs comptés dans ma valise.
" Il faut qu'il soit fripon, ou bien qu'il soit sorcier:
" Autrefois, je l'ai vu pauvre et petit mercier,
" Le voilà gros bourgeois, pouvant rouler carosse;
" Pour le moins, aussi fier qu'un enfant de l'Ecosse;
" Tandis qu'il faut que moi je me promène à pié.
" Philaris fait envie, et moi je fais pitié:
" J'enrage de bon cœur, voyant l'or qu'il entasse."
Médor, sais-tu pourquoi ton voisin te surpasse?
C'est que, sans être avare, il règle sa maison
Avec économie, et selon la raison:
Sa richesse par-là promptement s'est accrue.
Cet homme qu'on rencontre à chaque coin de rue,
Devant vous toujours prêt à vous faire plaisir,
A l'ouïr vous diriez qu'il n'a d'autre désir
Que votre intention, votre dessein prospère.
" Oui, vous réussirez, je le crois, je l'espère;
" Et si, par quelque endroit, je pouvais vous servir......"
Partez d'auprès de l'homme, ou laissez-le partir:
" Il croit venir à bout de sa folle entreprise,"
Dit-il, " fut-il jamais pareille balourdise?

" C'est un homme sans fonds, sans appui, sans talents;
" En vérité, je crois qu'il a perdu le sens."
Cet homme qu'il noircit court la même carrière
Que lui-même, et le laisse assez loin en arrière.
L'ignorant quelquefois porte envie au savant:
La chose a même lieu de parent à parent.
Cette sorte d'envie est quelque peu rustique:
Ecoutez sur ce point une histoire authentique,
Et dont tous les témoins sont encore vivants.
Philomate n'eut point de fortunés parents:
Tout leur bien consistait en une métairie.
Même les accidents fâcheux, la maladie,
Le sort, l'iniquité d'un père, à leur endroit,
Les réduisirent-ils encor plus à l'étroit.
Mais quoique Philomate eût des parents peu riches,
Jamais à son égard il ne les trouva chiches,
Et de se plaindre d'eux jamais il n'eut sujet.
Rendre leur fils heureux était leur seul objet:
Ne pouvant lui laisser un fort gros héritage,
Ils voulurent qu'il eût le savoir en partage.
Un bon tiers de leur gain et de leur revenu
Passait pour qu'il fût bien logé, nourri, vêtu.
Mais que gagnèrent-ils? La haine de leurs frères:
Tous les collatéraux, et même les grands-pères
De ces sages parents deviennent ennemis,
Et firent retomber leur haine sur leur fils.
Eux, pour toute réponse et pour toute vengeance,
Méprisèrent les cris de leur rustre ignorance.
L'envieux, quelquefois, porte envie à l'habit,
Ce travers, il est vrai, marque assez peu d'esprit:
On peut trouver à dire à chose de la sorte,
Alors qu'on y met plus que son état ne porte;
Mais blâmer de l'habit la forme ou la couleur,
C'est être, à mon avis, ridicule censeur,
Se mêler un peu trop des affaires des autres.
Ce travers est pourtant commun parmi les nôtres.
J'ai vu (l'on peut tenir le récit pour certain)
Un jeune homme, depuis quelques mois citadin,
Craignant de se montrer dans son champêtre asile,
Et pour y retourner, laisser l'habit de ville,
C'est-à-dire quitter l'habit pour le capot.
Le fait suivant est vrai, bien qu'il soit un peu sot,

Je le tiens d'un témoin que je sais véridique:
Un jour, un citadin d'origine rustique,
Fut prié d'un souper que devait suivre un bal:
C'était, s'il m'en souvient, un repas nuptial.
Le convive oublia de changer de costume:
(De ses nouveaux voisins il suivait la coutume;)
On le voit arriver, on n'en dit rien d'abord;
Dès le commencement on est assez d'accord;
Mais lorsque l'eau-de-vie est montée à la tête,
C'est alors qu'on se met à jouer à la bête.
De tomber sur notre hôte on cherche l'à-propos;
On le trouve, car l'hôte est fertile en bons mots.
"Tu te moques de nous, je crois," lui dit un rustre;
"Ton habit est fort beau, mais il a trop de lustre;
"Nous sommes complaisants, nous allons l'éponger."
Ils prennent l'hôte, et puis, tout droit, vont le plonger,
Vêtu comme il était, au bord de la rivière;
Et le roulent, après, dans un tas de poussière.
Le malheureux en fut malade quinze jours,
Et perdit son habit; mais il eut son recours:
Nos rustres, amenés par-devant la justice,
Payèrent médecin, habit, voyage, épice;
Apprirent, comme on dit, à vivre à leurs dépens.
Mais l'envie est, parfois, cause de maux plus grands.
Pourquoi nos gens heureux sont-ils en petit nombre?
C'est que plusieurs de nous sont jaloux de leur ombre.
Quelqu'un désire-t-il, comme on dit, s'arranger,
Aussitôt chacun cherche à le décourager;
Chacun le contredit, le tourne en ridicule;
Et même de lui nuire on ne fait point scrupule.
Econduits, jalousés, que d'hommes à talents
Ont quitté leur pays, ou sont morts indigents!
Est-ce ainsi qu'on en use en France, en Angleterre?
L'étranger qui s'en vient habiter notre terre,
Voyant chez nous si peu d'accord ou d'amitié,
S'indigne contre nous, ou nous prend en pitié.
Faut-il que l'envie entre en des cœurs magnanimes!
Ici, Germains, Bretons sont toujours unanimes:
Nous ne les voyons point se nuire, s'affliger,
Pour un brimborion prêts à s'entr'égorger;
Plaider pour un brin d'herbe, une paille, une cosse.
Voyez surtout, voyez les enfants de l'Ecosse;

Comme ils s'entr'aident tous, du manant au marquis.
Voyez les Iroquois et les Albénaquis :
Nous ôsons les traiter de nations barbares ;
Mais voyons-nous chez eux des jaloux, des avares?
De la simple nature ils suivent les sentiers ;
Ils sont farouches, fiers, indociles, altiers ;
Mais il faut voir entr'eux la conduite qu'ils tiennent ;
Comme ils sont tous d'accord, et toujours se soutiennent.
Ce qu'ils furent jadis, ils le sont aujourd'hui.
Un autre tort, c'est d'être envieux pour autrui ;
Quand on a des parents, vouloir qu'on les préfère
A quiconque se meut dans une même sphère ;
Grincer presque des dents, et frémir de fureur,
Si quelqu'autre est cru, dit aussi bon procureur,
Aussi bon médecin ; si, dans l'art littéraire,
Il sait également instruire, amuser, plaire.
Ce travers-là provient de partialité,
Et se peut appeler *familiarité*,
Si par-là l'on entend, non propos de soudrille,
Mais amour exclusif des siens, de sa famille.
Toutefois il faut être équitable et discret,
Et ne confondre point l'envie et le regret :
On peut, quand on est vieux, regretter la jeunesse ;
Quand on est pauvre, on peut désirer la richesse ;
On peut, quand on écrit d'un style trivial,
Sans crime souhaiter d'écrire un peu moins mal.
Il est même permis à qui raisonne et parle
Aussi vulgairement que Baroch et que Carle,
De vouloir être un peu moins sot ou moins pesant :
Malheur à qui peut être à tout indifférent.
Voit-on l'homme d'esprit réduit à la besace,
L'imbécile occuper une honorable place,
Ramper l'homme de bien, et le lâche régner ;
On peut alors, on peut à bon droit s'indigner.
Mais être malheureux par le bonheur d'un autre ;
Croire du bien d'autrui, qu'il amoindrit le nôtre ;
C'est là ce que j'appelle être envieux, jaloux ;
C'est à cet homme-là que je porte mes coups......
"Recommencez-vous, donc? Ah! bon dieu! trève! trève!"
Oui, par pitié pour toi, jaloux P......r, j'achève.

M. Bibaud.

1818.

SATIRE CONTRE LA PARESSE.

D'un ton grave et hardi, débutai-je pour rire?
Non, ce fut tout de bon que je promis d'écrire.
Sans trop soigner mon style, ou rechercher mes mots,
J'effraîrai les méchants, et me rirai des sots;
Je poursuivrai partout le vice et la folie:
A ce noble dessein ma parole me lie.
L'on dira: "D'où vient donc un silence si long,
"Après un si grand bruit, un repos si profond?
"Fi! du poëte qui si longtemps se repose."
Lecteur, de ce repos veux-tu savoir la cause?
Depuis cinq ou six mois, je cherche maint sujet,
Où je puisse exercer ma verve; vain projet:
La Paresse irritée affaiblit mon langage,
Rallentit mon ardeur, amollit mon courage,
Epanche la langueur sur chacun de mes sens.
Pour la vaincre, je fais des efforts impuissants;
Contre elle vainement je cherche à tenir ferme:
De son pouvoir sur moi je ne puis voir le terme.
Oh! quand de ce combat sortirai-je vainqueur?
Quand reprendrai-je, enfin, ma force et ma vigueur?
La Paresse aujourd'hui me joue un tour de Basque:
Si donc je la dévoile, ou plutôt la démasque;
Si j'expose au grand jour ses procédés pervers,
Et si je la poursuis dans ses replis divers,
Qu'est-ce, sinon punir et venger une injure?
Comme la vanité, l'avarice, l'usure,
La nommer par son nom, c'est assez la punir.
Commençons donc d'abord, par la bien définir.
Je demande et réponds: Qu'est-ce que la paresse?
Une indigne langueur, une lâche molesse,
Qui fait qu'on ne fait rien, quand on doit travailler,
Ou qu'on dort mollement, quand on devrait veiller;
Quand on est bien portant, fait qu'on se dit malade;
Fait enfin, que l'on fait comme faisait Vervade.
Le sommeil au corps las redonne la vigueur,
Dissipe la fatigue, et chasse la langueur,
Lorsque pour le besoin sobrement on en use;

Mais c'est tout le contraire, alors qu'on en abuse.
Tel peut, pour sa santé, dormir toute la nuit;
Mais qui dort en plein jour et s'abuse et se nuit,
Fait tort à son pays, fait tort à sa famille;
Et *Sommeur* ferait mieux rester dans sa coquille,
Qu'à midi, se montrer, en se frottant les yeux,
Semblant ne savoir pas combien font deux fois deux.
Son voisin s'enrichit, tandis qu'il se repose;
De son peu de succès sa cagnardise est cause.
D'où vient, jusqu'à présent, voit-on languir *Dormard?*
C'est que journellement il se lève trop tard.
"Pourquoi ne pas dormir, lorsqu'on n'a rien à faire?"
C'est là du fainéant le prétexte ordinaire.
"C'est pour passer le temps." Non, c'est pour le tuer.
A savoir l'employer il faut s'habituer.
Le temps passe assez vite; écoutez tout le monde:
"Qu'est-ce le temps," dit-on? "une vapeur, une onde,
"Qui s'écoule, et qu'on voit disparaître à l'instant;
"L'éclair, qui naît et meurt, presque au même moment,
"Et dont à peine on a pu sentir la présence."
  Par la bonté des Dieux, la terre en abondance
Pour le besoin de l'homme, ou son plaisir, produit
Mainte herbe, mainte fleur, mainte plante, maint fruit:
Sans offenser le Ciel on peut en faire usage;
S'en priver volontiers même serait peu sage;
Car il faut distinguer l'usage de l'abus,
Et les plaisirs permis, des plaisirs défendus:
Bien user, c'est sagesse; abuser, c'est folie.
Malheur au siècle où naît un perfide génie,
Qui du système humain changeant l'ordre et la loi,
Des dons de la nature intervertit l'emploi;
Sur un dépôt sacré porte une main coupable,
Ou donne au genre humain un conseil exécrable.
L'un de la canne à sucre a fait couler le rhum;
Un autre du pavot a tiré l'opium:
L'un ou l'autre poison, en produisant l'ivresse,
Ou fait naître, ou nourrit, ou mûrit la paresse.
L'opium engourdit le Turc et le Persan,
Le Tartare et l'Indou, l'Arabe et le Birman.
  Le rhum, en nos climats, fait d'horribles ravages,
Et, sous tous les rapports, cause d'affreux dommages:
Que de jeunes gens morts, pour en avoir trop pris!

Combien d'autres n'auront jamais les cheveux gris,
Si, malgré tant d'avis, de malheureux exemples,
Ils en prennent encore à mesures trop amples,
Ou qui, souvent, de jour, de nuit, se répétant,
Font que chez eux l'ivresse est un état constant,
Reconnu, dès l'abord, à leur simple apparence.
Omettant, si l'on veut, le surcroît de dépense
Qu'un acharné buveur apporte en sa maison,
De lui, de plus en plus, s'éloigne la raison;
De jour en jour, à tout il se rend moins habile;
Et dans le monde, enfin, devient plus qu'inutile.
En effet, l'homme gris, du matin jusqu'au soir,
Pourrait-il proprement remplir quelque devoir,
Exercer quelque emploi, se tirer avec gloire
D'un travail exigeant du sens, de la mémoire?
Non, n'ayant plus, alors, ni les membres dispos,
Ni le cerveau rassis, ni l'esprit en repos,
Il est nul, incapable. En un mot, un ivrogne,
S'il est tel d'habitude, et, surtout, sans vergogne,
Doit être tôt ou tard éconduit, bafoué,
Et peut-être, de plus, sur la scène joué,
En butte à tous les traits de l'esprit satirique.
Pour servir la Paresse encore en Amérique,
Viziliputzili fit croître le tabac.
L'indolent Mexicain, juché dans son hamac,
(De notre campagnard modèle et prototype,)
Avalant, à longs traits, par un tube, une pipe,
La vapeur et l'esprit d'un suc assoupissant,
S'enivrait de fumée, et s'endormait content.
La pipe, au Canada, produit un grand dommage;
Y tient trop souvent place et d'étude et d'ouvrage.
Passez-vous par les champs, dans le temps des moissons,
Vous entendez partout: "Allumons! allumons!"
Aussitôt fait que dit; mais pendant qu'on allume,
Et qu'on fume, le fer refroidit sur l'enclume.
Chez notre laboureur, cinquante fois le jour,
Et le sac à tabac et la pipe ont leur tour:
Il fume, en se levant, fume, quand il se couche;
En un mot, a toujours une pipe à la bouche,
Comme n'ayant, du tout, affaire qu'à fumer:
C'est aimer un peu trop à flairer, à humer.
La fumée a son dam, car le feu de la pipe,

Tombant sur une paille, une feuille, une ripe,
Allume un incendie affreux, et très souvent
D'un riche agriculteur fait un homme indigent.
Naguère, à *Tabager* advint malheur étrange:
" Allons," dit-il un jour, " visiter notre grange,
" Et voir un peu jusqu'où se monte notre bien."
(C'était un jour de fête, il ne s'y faisait rien.)
Sa grange, de froment contient six mille gerbes;
Son orge, son avoine, et ses pois sont superbes:
Il tressaille de joie, en contemplant le tout.
" Je vais, enfin, remplir mon coffre, pour le coup;
" A mille individus je puis fournir des vivres;
" Le beau bled, cet hiver, vaudra bien quinze livres;
" Et douze cents minots, si je ne me méprends,
" Si je sais bien compter, font dix-huit mille francs,"
Dit-il, en crayonnant sur un morceau de brique;
(Tabager connaissait un peu l'arithmétique.)
" Mille minots de pois feront deux mille écus;
" Mon orge me vaudra, j'en suis sûr, encor plus;
" Oui, je surpasserai mon voisin Latulipe."
Ce disant, il aveint son briquet et sa pipe,
Et sa pierre et son tondre, et bat, et s'asseyant;
Il compte, il rêve, il fume, et s'endort en fumant.
Mais la pipe allumée, échappant de sa bouche,
Se vide sur le foin, qui lui servait de couche:
Il s'éveille en sursaut, et voyant tout flambant,
Il se lève, bondit, et se sauve, en criant:
" A l'incendie! au feu!" C'est inutile peine:
Son orge, son froment, ses pois et son aveine,
Et sa grange, tout brûle, et l'homme, en un moment,
Voit sa gloire en fumée, et sa richesse au vent:
Tout est, en un instant, consumé par la flâme.
La paresse, souvent, du corps passe dans l'âme:
Tel n'est pas paresseux pour orner sa maison,
Arroser son jardin, recueillir sa moisson:
Cultiver son esprit?......Ah! c'est une autre chose;
On ne peut s'y résoudre, on le craint, on ne l'ose.
On est fier d'un verger, d'un champ, d'un palefroi,
D'un chien; de son esprit, nullement. Loin de moi
Le dessein de parler contre l'agriculture;
Cet art est le premier qui fut dans la nature:
Il fait jaunir les champs, fait fleurir les jardins;

Il embellit la terre, et nourrit les humains,
Enrichit le pays, entretient le commerce:
Honneur donc, et profit à quiconque l'exerce.
Mais devons-nous toujours soumettre l'âme au corps;
Négliger le dedans pour parer le dehors;
Mettre avant l'infini le moment? J'aime à croire
Que l'âme, après la mort, gardera la mémoire
De tout ce qu'ici-bas, l'homme connut, apprit;
Que si, sur terre, il a cultivé son esprit,
Son esprit saura plus que si, par indolence,
Il eût, avec son corps, croupi dans l'ignorance.
Oh! combien ce pays renferme d'ignorants,
Qu'on aurait pu compter au nombre des savants,
S'ils n'eussent un peu trop écouté la Paresse,
Et s'ils se fussent moins plongés dans la molesse!
Combien, au lieu de lire, écrire ou travailler,
Passent le temps, à rire, ou jouer, ou bâiller!
A l'exemple voisin des dix-huit républiques, (1)
Vit-on jamais ici des corps académiques?
Privé d'un tel secours, ce qu'on apprit, enfant,
On l'oublie et le perd souvent en vieillissant;
Surtout quand, à cet âge, étudiant par force,
On n'a pu du savoir attrapper que l'écorce.
Quand se réveilleront tous nos esprits cagnards?
Quand étudirons-nous la nature et les arts?
La paresse nous fait mal parler notre langue:
Combien peu, débitant la plus courte harangue,
Savent garder et l'ordre et le vrai sens des mots;
Commencer et finir chaque phrase à propos?
Très souvent au milieu d'une phrase française,
Nous plaçons sans façon une tournure anglaise:
Presentment, *indictment*, *impeachment*, *foreman*,
Sheriff, *writ*, *verdict*, *bill*, *roast-beef*, *warrant*, *watchman*.
Nous écorchons l'oreille, avec ces mots barbares,
Et rendons nos discours un peu plus que bizarres:
C'est trop souvent le cas à la chambre, au barreau.
Mais, voulez-vous entendre un langage nouveau?
....
....
Pour croître, entretenir, préserver l'ignorance,

(1) A l'époque de la composition de cette satire l'Union Américaine ne comprenait que dix-huit Etats.—*Note de l'auteur.*

La Paresse produit la triste insouciance:
Cet être, à l'air nigaud, aux regards stupéfaits,
Du présent, du futur, ne s'occupe jamais.
L'insouciant voit tout, entend tout, sans rien dire,
Et même d'un bon mot jamais il n'a su rire.
En tous temps, en tous lieux, il se tient toujours coi,
Et tout ce qu'il sait dire est: "Que m'importe, à moi?"
Il verrait l'incendie aux coins de sa patrie;
Ou son père, ou sa mère, ou sa femme périe;
Les villes, les moissons, les vergers embrasés;
La moitié des humains sous leurs toits écrasés;
L'autre moitié criant, pleurant, mourante ou morte,
Ladre, il serait muet, ou dirait: "Que m'importe?"
Des froids indifférents ici le nombre est grand,
Et semble, qui pis est, aller toujours croissant.
Ailleurs, l'indifférence est fruit de la détresse;
Elle est, dans ce pays, fille de la Paresse:
Qui dit indifférent dit encor paresseux.
Peut-être, je devrais faire un récit affreux
Des malheurs qu'ont produits et la mère et la fille,
Et tous les alliés de la triste famille,
En tous lieux, en tous temps, et dans tous les états;
Mais, si je commençais, je ne finirais pas:
Tant de ces maux divers la mesure est immense.
  De la Paresse encor naquit la négligence,
Le tort de différer du jour au lendemain,
Ou plutôt, de remettre, et sans terme et sans fin.
Mal m'en prit à moi-même: un matois que je nomme
Courailleur, me devait une assez forte somme;
Assez forte, s'entend, pour mon petit avoir:
Il m'offre de payer ce qu'il me peut devoir,
Instamment: moi, nigaud, dépourvu de sagesse,
Par sotte vanité, je lui dis: "Rien ne presse:
"J'ai quelque chose à dire au voisin Beauverger;
"Demain, cela se peut aussi bien arranger."
Le lendemain, assez tard dans l'après-dinée,
Je vais chez Courailleur, la mine enfarinée:
"C'est monsieur Courailleur que vous désirez voir?
"Il est sorti, monsieur; probablement ce soir,
"Vous lui pourrez parler;" me dit la ménagère.
Je réponds: "J'attendrai; je n'ai pas grande affaire."
J'attendis en effet, et croquai le marmot;

Tout honteux de n'avoir pas pris mon homme au mot;
Et soupçonnant dès lors ce que j'appris ensuite,
Que pour ne point payer il avait pris la fuite.
Eh! combien diraient d'eux ce que je dis de moi!
Passe encor quand on n'est négligent que pour soi;
Négliger pour autrui, c'est se rendre coupable.
Qui pourrait, en effet, ne pas croire blâmable
L'homme qui volontiers s'est pris, chargé d'un soin,
Duquel par négligence il ne s'occupe point?
Combien de médecins, procureurs, ou notaires,
Qui, pour négligemment avoir fait leurs affaires,
Pourraient être accusés des malheureux décès,
Des altercations, des ruineux procès,
Qu'avec étonnement, tous les jours, on contemple?
Je pourrais en citer maint déplorable exemple;
Mais je sens en moi-même une molle lenteur,
Qui me rend presque aussi paresseux que P.....r;
De la Paresse enfin les vengeances indignes.
Mais j'allais oublier deux paresseux insignes:
Par un mot déjà vieux, l'un s'appelle musard;
Et l'autre est l'importun, l'ennuyeux babillard,
Qui, de ne faire rien recherchant le prétexte,
D'un auteur inconnu vous commente le texte;
Cherche, comme un furet, partout à qui parler;
Rend malade quiconque il peut appateler;
Dont la langue, en un mot, incessamment frétille,
S'il ne rencontre à qui pouvoir conter vétille.
Au regard vagabond, à l'abord effaré,
Un babillard, feignant d'être un homme affairé,
Vous fait croire parfois que lorsque, dans la rue,
Sur vous, sans préalable, il se jette et se rue,
Vous saisit par le bras, ou vous prend au collet,
C'est qu'il se sent pour vous l'amour le plus complet,
Un égard qu'il refuse à l'ami plus vulgaire.
Mais si vous n'êtes point à son dessein contraire,
De ses propos sans fin vous serez assommé,
Et, sinon mort, mourant, par l'ennui consumé.
Quoiqu'il ne fasse rien, ne dise rien qui vaille,
Du fâcheux babillard la langue au moins travaille;
Et je l'aime encor mieux que cet homme niais,
Qui voulant travailler, ne travaille jamais;
Sur lui-même toujours se plie et se replie;

S'il eut en vue un plan, risiblement l'oublie,
Pour voir battre des chats, ouïr un fol entretien.
Pendant que le musard perd son temps, la nuit vient:
A la barque arrivé trop tard pour le passage,
Par un plus long chemin il retourne au village;
Voit toujours, trop tardif, ses projets ruinés;
De partout se retire avec un pied de nez.

M. BIBAUD.

1819.

SATIRE CONTRE L'IGNORANCE.

Mon étoile, en naissant, ne m'a point fait poète;
Et je crains que du ciel l'influence secrète
Ne vienne point exprès d'un beau feu m'animer:
Mais comment résister à l'amour de rimer,
Quand cet amour provient d'une honorable cause,
Quand rimer et guérir sont une même chose?
L'autre jour, arrivant au troisième feuillet
Contre l'Ambition, je reçois ce billet:
" Croyez-moi, cher ami, laissez-là la satire;
" Renoncez pour toujours au métier de médire.
" Ainsi que vous, je vois des torts et des travers;
" Mais jamais je n'en fis le sujet de mes vers,
" Et jamais je n'aurai cet étrange caprice.
" Je conviens qu'il est beau de combattre le vice;
" Moi-même, je tiendrais la lutte à grand honneur,
" Si j'osais espérer de m'en tirer vainqueur.
" Mais peut-on l'espérer? Dans le siècle où nous sommes,
" Est-ce bien par des vers qu'on corrige les hommes?
" Non, se l'imaginer serait un grand travers;
" L'homme méchant se rit de la prose et des vers:
" Soyez bien convaincu qu'il est incorrigible,
" Et n'ayez pas le tort de tenter l'impossible.
" Croyez-vous que P.....r devienne moins pervers,
" Moins fourbe, moins menteur, pour avoir lu vos vers?
" Sans devenir meilleur, il en a bien lu d'autres;
" Quel effet pourrait donc avoir sur lui lès vôtres?
" Tenez, ami, tenez votre esprit en repos."
Un autre me rencontre, et me tient ce propos:

" Chacun vous dit l'auteur des essais satiriques,
" Que naguère on a lus dans les feuilles publiques :
" Tous vos amis pour vous en seraient bien fâchés,
" Croiraient, par-là, vous voir expier vos péchés.
" Que si votre destin à rimer vous oblige,
" Choisissez des sujets où rien ne nous afflige :
" Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur,
" Et de son large lit l'énorme profondeur ;
" Ou du Montmorency l'admirable cascade,
" Ou du Cap-Diamant l'étonnante esplanade.
" Le sol du Canada, sa végétation,
" Présentent un champ vaste à la description ;
" Tout s'y prête à la rime, au moral, au physique,
" La culture des champs, les camps, la politique.
" Dites-nous, pour chanter sur un ton favori,
" Les exploits d'Iberville ou de Salaberry :
" Tous deux dans les combats se sont couverts de gloire ;
" Ils méritent, tous deux, de vivre en la mémoire
" Des vaillants Canadiens. Mais, aux travaux de Mars
" Si de l'heureuse paix vous préférez les arts,
" Prenez un autre ton ; dites, dans l'Assemblée,
" Qui nous conviendrait mieux, de Neilson ou de Lée ;
" En quoi, de ce pays la constitution
" Est diverse, ou semblable à celle d'Albion ;
" Qui nous procurerait le plus grand avantage,
" De la tenure antique, ou du commun soccage.
" Si de ces grands objets vous craignez d'approcher,
" Libre à vous de choisir, libre à vous de chercher
" Des sujets plus légers, des scènes plus riantes :
" Décrivez et les jeux, et les fêtes bruyantes ;
" Peignez les traits de Laure, ou ceux d'Amaryllis ;
" Dites par quel moyen sont les champs embellis,
" Les troupeaux engraissés ; comment se fait le sucre ;
" Qui, du chanvre ou du bled, produit le plus grand lucre ;
" Par quel art méconnu nos toiles blanchiraient ;
" Par quel procédé neuf nos draps s'affineraient.
" Enfin, le champ est vaste et la carrière immense."
Qu'on veuille ouïr ma réponse, ou plutôt ma défense :
Le sentier qu'on m'indique est déjà parcouru ;
Et, l'autre soir, Phébus m'est en songe apparu,
M'a tiré par l'oreille, et d'un moqueur sourire,
" Crois-tu qu'impunément l'on se permet de rire,"

M'a-t-il dit, " des neuf Sœurs, de Minerve et de moi?
" Elles ont eu, pourtant, quelque pitié de toi;
" Ont cru qu'il convenait d'entendre raillerie,
" Et n'ont, dans tes propos, vu qu'une étourderie.
" Minerve t'a laissé quelques grains de raison;
" Les Muses, souriant comme à leur nourrisson,
" T'ont laissé parcourir les rives du Permesse,
" Et combattre assez bien l'Envie et la Paresse.
" Moi-même, j'ai prescrit, me montrant indulgent,
" A ton grave délit ce léger châtiment:
" Tu n'iras point porter, sans mon feu, sans ma grâce,
" Tes téméraires pas au sommet du Parnasse;
" Tu resteras au bas: ainsi je l'ai voulu,
" Ainsi l'a décrété mon pouvoir absolu.
" Tu seras, en un mot, plus rimeur que poète:
" Différent de celui que ton pays regrette,
" Qui, fort du beau génie et de l'heureux talent
" Que des mains de nature il reçut, en naissant,
" Et que je réchauffai de ma divine flamme,
" Brilla dans la chanson, l'épître et l'épigramme,
" Y montra de l'esprit les grâces et le sel:
" N'espère point, enfin, d'être un autre Quesnel.
" Avant de rien produire, il faudra que tu jongles,
" Et te grattes la tête, et te rognes les ongles;
" Et ta verve, asservie à mon divin pouvoir,
" Ne s'exercera point au gré de ton vouloir."
Apollon parlait mieux, mais je ne saurais rendre
Le langage divin que je crus lors entendre.
Ce dieu, pour me punir d'un coupable discours,
Me défend de chanter les combats, les amours.
Ne pourrait-on pas même appeler téméraires
Mes efforts pour traiter des choses plus vulgaires,
Si des esprits plus forts, des rimeurs plus experts,
En ont fait, avant moi, le sujet de leurs vers?
Qui dirait le berger, l'abeille après Virgile?
Qui dirait les jardins, les champs après Delille?
Et, quand on l'oserait, y gagnerait-on bien,
Serait-on bien compris, au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encor dans l'enfance;
Où règne, en souveraine, une crasse ignorance?
Peut-on y dire, en vers, rien de beau, rien de grand?
Non, l'ignorance oppose un obstacle puissant,

Insurmontable même au succès de la lyre,
Qui s'élève au-dessus du ton commun de dire,
Comme on dit en famille, en conversation,
Prodigue du tour neuf et de l'inversion,
L'un et l'autre proscrits par la rustre ignorance,
Par elle regardés comme une extravagance.
Oui, l'ignorance, ici, doit restreindre un rimeur,
Ou, s'il est obstiné, doit lui porter malheur.
Pour l'ignorant lecteur, obscur, impénétrable,
Il est qualifié d'insensé, d'exécrable;
On vous l'envoie au diable, à la maison des fous.
Particularisons: où trouver, parmi nous,
Qui ne confonde point le granit et le marbre;
Qui sache distinguer, sur la plante ou sur l'arbre,
Style, pétale, anthère, étamine, pistil;
Qui du même œil ne voie émeraude et béryl;
Qui de l'ordre toscan distingue l'ionique,
Le convexe du plan, le carré du cubique;
Qui ne confonde point la bise et le zéphir,
Le pôle et l'équateur, la zône et le nadir;
Qui n'ignore comment se soutient notre terre;
Pour qui le moindre effet ne soit un grand mystère?
Pourtant, je ne veux point, d'un style exagéré,
Dire, avec un auteur, que tout est empiré;
Que les premiers colons, nos ancêtres, nos pères,
Furent, bien plus que nous, entourés de lumières;
Qu'ils apprenaient bien mieux le latin et le grec;
Que les arts florissaient beaucoup plus dans Québec.
Suivant moi, ce langage est loin d'être orthodoxe;
Et, pour mettre à néant ce hardi paradoxe,
Il n'est aucun besoin d'un long raisonnement.
Un regard en arrière, un coup d'œil le dément,
Il suffit de savoir que, sous notre ancien maître
Louis, nul imprimeur ici n'osa paraître;
Qu'on n'y faisait, vendait ni livre, ni journal:
Voyez, à ce sujet, quelques mots de Raynal;
L'exagération à part, on l'en peut croire.
Avant lui, Charlevoix offre, dans son histoire,
D'une ignorance étrange un exemple frappant:
Un mal épidémique, inconnu, se répand,
Met aux derniers abois tous les colons qu'il frappe
Ainsi qu'en pareils cas, aux enfants d'Esculape

On recourt ; mais voyant tous leurs soins superflus,
Ils déclarent, tout net, qu'ils ne soigneront plus ;
Proclament que le mal provient de maléfice ;
Accusent des sorciers l'envie et la malice,
Et, sans les secourir, laissent mourir les gens.
Vit-on des médecins, ailleurs, plus ignorants ?
Non, certes ! mais, sans faire aucun pas rétrograde,
Quelque part, on a vu maint ignorant malade,
Qui, voyant dans son mal un ordre exprès des Cieux,
Et dans les soins de l'art un grand péché contre eux,
Fuyait tout médecin, refusait tout remède.
Mais Dieu dit : " Aide-toi, si tu veux que je t'aide ;"
Et, se laisser mourir, quand on peut l'empêcher,
Ce n'est pas plaire au Ciel, c'est contre lui pécher.
Loin de moi, cependant, le dessein téméraire
De voir tout du même œil : l'ignorant volontaire
De l'ignorant par sort doit être distingué,
Et seul, sur son état, vertement harangué.
L'ignorant volontaire est toujours méprisable.
Pourtant, le temps n'est plus, où, chose inexplicable,
Un noble campagnard paraissait dédaigner
L'art de lire, était fier de ne savoir signer.
Mais est-il suffisant de ne faire un droit-lige
De l'ignorance ? Non, il faut qu'on s'en afflige.
Ignorer de son choix est un tort important :
Qu'est-ce, alors, l'ignorance, ou plutôt l'ignorant ?
L'ignorant est celui qui put, dans son enfance,
Apprendre, mais, par goût, manqua de diligence ;
Qui, pouvant être utile à ses concitoyens,
De les servir un jour négligea les moyens.
L'ignorant, quel qu'il soit, est un homme coupable,
S'il se charge d'un soin dont il n'est pas capable.
Qui croirait qu'on a vu plus d'un représentant,
Par la foule porté dans notre parlement,
Ignare jusqu'au point de ne savoir pas lire,
Et de la main d'autrui se servir pour écrire ?
" A la chambre," dit-on, " si tous savaient parler,
" Ils ne finiraient plus." Mais, s'il faut leur souffler
Oui, non, n'est-ce pas chose et honteuse et nuisible ?
Quelquefois, l'ignorant ne se rend que risible ;
Surtout, quand, par son or ayant fait quelque bruit,
Il commence à vouloir trancher de l'homme instruit.

Oyez parler Toinon, oyez parler Beausire,
Et, si vous le pouvez, abstenez-vous de rire.
Un soir, la nappe ôtée, et le repas fini,
De convives instruits un cercle réuni,
Après mainte chanson, mainte plaisanterie,
Parle des écrivains et de la librairie.
Chacun prône, défend son auteur favori;
L'un est pour Massillon, et l'autre pour Maury;
L'un exalte Rousseau, l'autre exalte Voltaire;
" Le plus beau des auteurs, c'est bien le Formulaire,"
S'écrie un ignorant, croyant être applaudi.
Le cercle, du bon mot, tout d'abord étourdi,
Se regarde, sourit, puis éclate de rire.
Si l'on en croit Rousseau, l'erreur est encor pire
Que l'ignorance. Soit: mais l'erreur est le fruit,
Le triste rejeton, le malheureux produit,
De la présomption unie à l'ignorance;
Et de cette union naît encor l'impudence.
L'ignorant est peureux; l'abusé, confiant;
L'un hésite, incertain, et l'autre se méprend:
J'ignore où le danger gît, craintif, je m'arrête;
Je le suppose ailleurs, follement je m'y jette.
Mais voyons pis encor que la présomption:
L'ignorance produit la superstition;
Monstre informe, hideux, horrible, détestable;
Pour l'homme instruit néant, mais être formidable
Pour l'ignorant, surtout, pour notre agriculteur;
De plus d'un accident inconcevable auteur;
Cahos, confusion de notions bizarres,
Roulant, s'accumulant dans des cerveaux ignares,
D'où naissent, tour à tour, mille fantômes vains,
Revenans, loups-garous, sylphes, sabbats, lutins;
Les nécromanciens, les sorts, l'astrologie,
Le pouvoir des esprits, des sorciers, la magie,
Et mille autres erreurs dont le cerveau troublé
Du superstitieux croit le monde peuplé.
Pour le peuple ignorant, l'orage, le tonnerre,
Les tourbillons de vent, les tremblements de terre,
Tout est miraculeux, tout est surnaturel.
Heureux, encore heureux, si Dieu, si l'Eternel
Est cru l'auteur puissant des effets qu'il admire,
Ou leur cause première; et si, dans son délire,

Sous les noms de sorcier, d'enchanteur, ou devin,
Il n'attribue à l'homme un pouvoir surhumain;
Le pouvoir de créer le vent et la tempête,
De s'élever en l'air, de se changer en bête;
De rendre un frais troupeau tout à coup languissant,
Une épouse stérile, un époux impuissant.
Insensé, d'où viendrait ce pouvoir détestable?
Dis-moi si c'est de Dieu; dis-moi si c'est du diable:
L'attribuer au Ciel, c'est blasphème, à mon gré;
Dire qu'il vient du diable, et s'exerce malgré
La volonté de Dieu, ce serait pis encore:
L'un combat la bonté qu'en cet être on adore;
L'autre abaisse et détruit son suprême pouvoir.
Delà, les mots sacrés, les cartes, le miroir,
Les dés, les talismans, le sas, les amulettes:
Folles inventions, d'ignares femmelettes.
Il est d'autres erreurs moins coupables, au fond,
Mais qui marquent toujours un esprit peu profond,
Un homme peu sensé, parfaitement ignare,
Ou, pour dire le moins, extrêmement bizarre.
Tel, des anciens jongleurs savourant les discours,
Et de l'astre des nuits redoutant le décours,
Pour semer le navet, la carotte ou la prune,
Attend patiemment le croissant de la lune.
La lune, selon lui, fait croître les cheveux,
Rend les remèdes vains, ou les travaux heureux;
Dans son croissant, les vins, les viandes sont plus saines,
Les cancres, les homards, les huîtres sont plus pleines;
De tout, enfin, la lune, en poursuivant son cours,
Et selon qu'on la voit en croissant ou décours,
Et gouverne et conduit la crue ou la décrue.
De voyager, sortir, se montrer dans la rue,
Même de commencer un ouvrage important,
Tel autre écervelé se garde, redoutant,
Ou des astres errants la maligne influence,
Ou d'un jour malheureux la funeste présence.
Au village, quels sont les communs entretiens?
Il est vrai que, vivant en des climats chrétiens,
Nos vierges ne vont pas, jongleuses Mexicaines,
Se flageller, tirer le sang pur de leurs veines,
Pour, humaines, sauver un astre du trépas,
Ou du *moins du* ménage appaiser les débats,

Quand, d'un brutal époux, dans la lune éclipsée,
L'ignorance leur montre une épouse blessée.
Il est vrai qu'à l'aspect de ces astres brunis,
Nos peuples ne vont pas, par la peur réunis,
Et dévots, jusqu'au cou plongés dans les rivières,
Au Ciel pour leur salut adresser des prières;
Ou pour en éloigner un horrible dragon,
Et battre du tambour et tirer du canon.
Non, mais combien encore, à l'aspect des comètes,
Se sentent inspirés, et deviennent prophètes?
Comme on dit au pays, prophètes de malheurs,
Toublant leurs alentours de leurs folles terreurs?
Combien d'autres, voyant l'avenir dans leurs songes,
Sont faits tristes ou gais par d'absurdes mensonges?
Des superstitions le mode est infini.
  Pourtant, ne faisons point un tableau rembruni:
Bientôt, nous jouirons d'un horizon moins sombre;
Déjà, des gens instruits je vois croître le nombre;
Déjà, Brassard, suivant les pas de Curateau, (1)
Donne au district du centre un collége nouveau.
Et, si mon vœu fervent, mon espoir ne m'abuse,
Ou plutôt, si j'en crois ma prophétique muse,
(Une déesse, un dieu peut-il être menteur?)
Ce noble exemple aura plus d'un imitateur.
Je crois même entrevoir, dans un avenir proche,
Le temps, où, délivré d'un trop juste reproche,
Où par le goût, les arts, le savoir illustré,
Comptant maint érudit, maint savant, maint lettré,
Le peuple canadien, loué de sa vaillance,
Ne sera plus blâmé de sa rustre ignorance;
Où, justement taxé d'exagération,
Mon écrit, jadis vrai, deviendra fiction.

M. Bibaud.

1820.

LE BERGER MALHEUREUX.

Une monstrueuse bête
A dévoré mon troupeau.
On m'a ravi ma houlette
J'ai perdu mon chalumeau.

(1) M. Brassard, fondateur du collége de Nicolet, et M. Curateau, *fondateur du collége* de Montréal.

Les feux ont séché l'herbette;
Fidèle a fui le hameau.

Ma prairie est dévastée,
Mes ormeaux sont abattus;
Ma fontaine est empestée,
Mes fruits se sont corrompus.
Ma chaumière est délaissée;
Colette ne m'aime plus.

Mais dans mon malheur extrême
Il me reste un trésor,
Il vaut mieux qu'un diadême,
Il est préférable à l'or:
Si je me reste à moi-même
Je possède assez encor.

A. N. M.

1823.

ESSAI ANALYTIQUE SUR LE PARADIS PERDU DE MILTON.

Dî quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos et Phlegeton, loca nocte silentia latè,
Sit mihi fas audita loqui...........................

C'est avec raison que l'on considère MILTON comme un des plus grands génies qui aient jamais existé. Il est sans contredit le prince des poètes anglais; et sa supériorité s'étend même sur la plupart de ceux qui ont excellé dans la poésie. Quoiqu'inférieur à HOMÈRE et à VIRGILE dans la totalité du poème, néanmoins il les surpasse dans quelques parties. Le sujet qu'a choisi Milton prête à un merveilleux plus sublime que celui de la fable; cependant cette sublimité même le mettait dans l'impossibilité d'inventer les événements d'une manière qui répondît exactement aux opinions reçues sur ce sujet. S'il eût gardé toute l'exactitude de la révélation, il aurait été indubitalement exposé à ne

présenter au lecteur que des nœuds sans intérêt. En assimilant trop les idées divines aux idées humaines, il tombe nécessairement en contradiction avec nos propres idées. En effet, ne semblerait-il pas ridicule, au premier coup d'œil, de faire manger, boire et digérer des êtres célestes, esprits par essence; de faire camper l'armée de Dieu en face de celle des démons; de supposer des fortifications aux cieux, etc., etc....Tout ceci a je ne sais quoi d'extravagant qui répugne, et qui serait insupportable, si tout autre que le divin Milton eût tenté d'en faire usage.

Il paraîtra peut-être singulier qu'un essai sur un tel sujet soit présenté aux yeux de public par des personnes qui pourraient dire avec raison, ce que disait à LAHARPE le jeune LUCE de LANCIVAL: " Maître, pardonnez à la témé- " rité d'un jeune athlète, qui, pour s'exercer au combat, " se sert des armes d'Hercule, dont le poids seul lui permet " de s'avancer dans l'arène." Si nous n'avons pas fait de remarques sur la totalité de chaque livre, ce n'a été que par défiance de nos propres forces, et la considération de l'espace immense qu'il y a de Milton à nous. Nous ne nous sommes attachés qu'aux traits les plus saillants, et sur lesquels nous avons pu prononcer un jugement en toute sûreté.

LIVRE PREMIER.

Milton commence par l'invocation. Son début est plein de feu et de majesté; ses allusions pleines de justesse, et conviennent parfaitement au génie de l'auteur.

Il s'enquiert ensuite des causes qui ont fait le malheur de l'homme et décrit Satan d'une manière admirable; mais ce vers:

.... hope never comes
That comes to all..................

est contredit par le poème même, puisque Satan se nourrit continuellement du fol espoir de renverser Dieu. Il règne une énergie marquée dans la description de l'état où se

trouve le prince des démons dans son lit de flammes, et son discours à Belzébuth est assurément de la plus grande beauté; mais en même temps il est directement contraire, en plusieurs endroits, aux maximes de la théologie et de la métaphysique. L'on trouve même de temps à autre, des traits d'impiété que nous sommes portés à attribuer plutôt à un défaut de jugement qu'à une dépravation de principes. Tels sont les vers suivants:

In dubious battle, on the plains of heaven,
And shook his throne. What though the field be lost!
All is not lost. .... *et*
Who from the terror of this arm so late,
Doubted his empire..........................

L'on pourrait prétendre que ce langage est bien adapté à la situation et aux sentiments naturels à un démon: mais l'on peut répondre qu'un démon doit dire la vérité, parce qu'il ne peut avoir aucun intérêt à la déguiser. Or, le diable connaissait toute la puissance de Dieu et son immutabilité. Ces impiétés ne convenaient donc pas à un démon qui parlait à un autre démon aussi savant que lui sur la nature de l'Etre suprême. La réponse de Belzébuth donne sans doute beaucoup de mérite à l'auteur, ainsi que la réplique de Satan; mais nous en allons citer quelques vers, en remarquant ce qu'il y a de contradictoire:

...... endangered heaven's perpetual king,
And put to proof his high supremacy.

Ces vers contredisent plusieurs des pensées ci-dessus, sans compter l'impiété qu'ils respirent. Même remarque au sujet des vers suivants:

....and distrest
His inmost counsel from their destined aim.

L'on nous donne à entendre plus haut que les anges révoltés étaient *retenus par des* chaînes de diamant: ce qui

peut faire croire que Satan n'a pu projeter des promenades avec Belzébuth et plusieurs autres, sans s'être dégagé de ses liens, après des efforts considérables.

Ce qui vient ensuite, jusqu'à un autre discours de Satan, frappe l'imagination par les sublimes pensées qui y abondent. Mais il est fâcheux que l'on ait à remarquer que les comparaisons des démons avec les Titans et les baleines rabaissent, plutôt que d'élever tout ce que nous dit Milton de la force, de la puissance et de la grandeur des anges révoltés. Car enfin la grandeur des Titans et de la baleine est à la portée de l'esprit humain, et le poète nous donne à entendre, en plusieurs endroits de son ouvrage, qu'elle surpasse l'idée que l'on en peut concevoir. Le poète se trompe dans les vers suivants, en prêtant à un démon une pensée qui ne peut convenir à sa nature :

Both glorying to have escaped the Stygean flood,
As gods; and by their own recover'd strength,
Not by sufferance of supernal power.

Le discours de Satan ne renferme guère que des pensées vagues et nullement appuyées par sa situation présente. Il y a pourtant dans le commencement de ce discours plusieurs élans d'imagination sublimes, et les vers qui les contiennent sont pleins d'harmonie imitative.

La réponse que lui fait Belzébuth renferme l'expression la plus énergique de sentiments diaboliques. Le poète reprend son récit avec ce ton élevé qui lui est particulier. Mais qu'il est affligeant pour ses admirateurs de voir la comparaison des Egyptiens, qui se voient avec les rois des enfers étendus dans leurs lits brûlants ! Satan parle ensuite avec beaucoup de force, surtout dans le dernier vers :

Awake, arise, or be for ever fallen.

Aussi ces paroles produisent-elles l'effet qu'on doit en attendre. Au commencement de la reprise du récit, l'on voit une comparaison dont l'idée prête d'autant plus à rire,

que les vers en sont exacts et harmonieux. Ce sont les démons qu'on assimile aux hommes du guet, qui se réveillent en sursaut, au cri d'alarme :

They heard, and were abashed and up they sprung
Upon the wing, as when men want to watch,
On duty sleeping, found by whom they dread,
Rouse and bestir themselves, are well awake.

Suit une autre comparaison de même nature :

.... as when the potent rod
Of Amram's son in Egypt's evil day,
Wav'd round the coast, up call'd a pitch cloud
Of locusts.....................................

Vient ensuite je ne sais quoi de Moloch, d'Ammonites, de Basan, de Moab, de Gomorre, d'Hébreux, de Josué, d'un sens très obscur. Milton suppose des diablesses avec les diables, quoique la révélation et la théologie ne nous enseignent pas qu'il y ait eu des anges féminins dans le ciel. Dans cette incertitude, il faut supposer, à tout hasard, que les démones étaient déjà dans l'enfer avant l'arrivée de leurs compagnons. Ç'eût été sans doute une chose digne de curiosité que de voir leur première entrevue.

Milton, après le nom de chaque démon, nous donne l'histoire des superstitions du pays où ce démon a régné. Ce sont autant d'épisodes qui nous font perdre le fil du récit poétique, au lieu de l'animer, en le variant.

Le poète fait une longue énumération de cors, de timbales, d'enseignes impériales, de drapeaux, d'armoiries, de casques, de dards, de boucliers et de flûtes. Ensuite l'armée démoniaque se range, et elle est disposée à faire toutes les évolutions militaires. Satan leur fait une harangue magnifique, mais où l'on trouve encore quelques impiétés. Elle finit par ces beaux vers :

.... War then war,
Open or understood, must be resolved.

Ce discours enflamme les anges rebelles d'un esprit séditieux: et, sans dire pourquoi un détachement part, Mammon, qu'on prétend avoir été avare jusque dans les cieux, le commande. Ils vont excaver de l'or d'une montagne; et, chimistes éminents, ils préparent dans des creusets l'or qu'ils fondent, pour le faire couler dans des moules qui se trouvent là tout exprès. Un orchestre de diables exécute une symphonie d'une douceur toute diabolique, dont la belle ordonnance fait que les matériaux s'édifient d'eux-mêmes. Mais rien de plus surprenant que l'architecture moderne usitée en enfer, longtemps avant son invention dans le monde! Certes, un tel édifice pourrait bien inspirer de la jalousie à la tour de Babel et aux pyramides d'Egypte, si elles en étaient susceptibles. Suit la description de l'intérieur du palais auquel on donne le nom de Pandémonium. Les pairs de Satan s'assemblent en conseil solennel dans le vestibule de ce palais. (Pourquoi n'y a-t-il pas une chambre des communes, puisqu'il y a une chambre des lords?) Par l'ordre de Satan, la populace des démons devient pygmée, et les pairs assis sur des siéges d'or vont commencer les débats.

LIVRE SECOND.

Milton, après avoir parlé d'un trône magnifique sur lequel est assis Satan, lui fait débiter un discours pompeux, par lequel il ouvre la séance. Il propose une alternative, et finit par ces mots:

.... Who can advise may speak.

Meloch opine, et la manière énergique dont il s'exprime dévoile presque toute l'horreur de sa situation.

Bélial parle ensuite. Mais avant de rapporter son discours, le poète nous le dépeint comme le plus beau des anges révoltés. Il lui donne de superbes traits, quoiqu'un

peu altérés par l'action de feu infernal et obscurcis par la fumée. Un autre pair se lève, dont Milton dit:

For vice industrions, but to nobler deeds
Timorous and slothful ....

Le premier attribut convient à un démon ; mais le bien répugnant directement à sa nature, il était inutile de lui donner les épithètes *timide* et *paresseux* pour la perpétration des actes plus nobles que le vice. Son discours est très ingénieux ; il y règne une éloquence marquée. Mais en même temps, le poète n'aurait pas dû placer des tours au ciel, avec un guet armé ; car toutes ces fortifications, en rabaissant la majesté de Dieu, tendent plutôt à nous faire rire qu'à effrayer les assaillants :

.... The towers of heaven are filled
With armed watch, that render all acccss
Impregnable ....

La fin du discours est marquée au coin d'une impiété contradictoire avec la science qu'ont les démons de l'immutabilité de Dieu :

.... When the raging fires
Will slacken, if his breath stir not their flames,
Our purer essence then will overcome
Their nauscious vapour, or, inured, not feel ;
Or change at length ....

Qu'on ne dise pas que *if his breath stir not their flames*, rend l'impiété conditionnelle ; car Dieu leur avait expressément prédit que jamais les feux de l'enfer ne s'amortiraient, et que leurs souffrances seraient toujours égales. Conséquemment les démons, qui étaient intelligents et qui avaient sans doute la mémoire en partage, n'ayant pu oublier cette malédiction, ne pouvaient proférer sans impiété réelle les paroles mentionnées plus haut.

Après Bélial, Mammon prend la parole : il propose, en termes magnifiques, d'égaler l'enfer aux cieux. Il opine à

la paix, et tous d'une voix unanime adoptent son avis. Le poète, après un beau portrait de Belzébuth, lui fait prononcer un assez long discours, qui tend à faire attaquer, par force ou par adresse, le monde des humains. Son conseil est approuvé et reçu avec enthousiasme; et les applaudissements rendant Belzébuth plus orgueilleux, il prend la parole sur un ton plus fier et plus élevé ; il discute sur le choix de celui qui sera chargé d'aller à la recherche du monde terrestre. Satan parle, et prend sur lui d'aller chercher le globe sur lequel il fonde ses projets de vengeance. Son discours fini, il rompt la séance. Par son ordre l'arrêt est publié au son de trompe, et l'armée y répond par de grands cris. Dans le cours du récit, on nous parle de combattants qu'on voit s'entrechoquer dans le firmament, présage de guerre; ce qui nous fait croire que Milton, en cette occasion comme en plusieurs autres, ressent l'effet des préjugés superstitieux des temps où il a vécu.

Nous voyons de plus que les démons, sans s'amuser à souffrir les tourments imposés par l'Être Suprême, prennent des divertissements ; les uns font des concerts en orchestre, mariant leurs voix aux sons des instruments; d'autres n'étant point sensibles à l'harmonie musicale, se distraient en faisant usage de la dialectique; on en voit d'autres qui, préférant la promenade aux autres amusements, font des voyages de plaisir le long du Styx, du Cocyte, du Phlégéton, du Léthé, de l'Achéron; et s'ils n'y naviguent pas, c'est probablement parce qu'ils n'avaient point de canots, et n'en savaient point faire, par la raison que Milton ne connaissait pas un canot sauvage du Canada. Mais nous ne voyons pas dans la théologie qu'il y ait jamais eu des fleuves en enfer, et Dieu n'en avait certainement pas créé pour raffraichir les démons.

Satan se trouve dans le même cas que Jupiter, en ce que sa tête enfante un ange féminin. Vient ensuite un conte immoral d'une hardiesse inconcevable, et qui dégoûte également le métaphysicien, le théologien et le philosophe. Nous

nous abstiendrons de le rapporter, comme en étant doublement indigne, par son indécence et par son défaut de justesse. En un mot, à l'exception de la beauté des vers, ce passage est indigne de son auteur.

Satan répond à sa fille la *Mort*, et l'instruit de ces vues, ainsi que la *Révolte*. Il les engage toutes deux à lui donner une issue, afin de pouvoir continuer son voyage. Il y réussit, et ayant surmonté ces obstacles, il poursuit sa marche. Ayant accompli son trajet, il arrive à la demeure du *Chaos*, qui se présente à lui aussitôt. Le roi infernal lui adresse quelques mots, afin de l'engager dans ses intérêts : le Chaos, quoiqu'embarrassé, lui répond d'une manière qui comble ses désirs, et lui enseigne où est le globe terrestre. Satan, dans son empressement, ne lui réplique rien, et vole au lieu indiqué. Après beaucoup de difficultés, il entrevoit la terre.

Nous ne saurions poursuivre sans nous arrêter un moment, pour contempler et admirer la sublimité des pensées de Milton, et la beauté qu'il mêle aux récits les plus futiles. Il y met une importance que lui seul peut ajouter, et sans laquelle une grande partie de son poème serait vide de sens. C'est là surtout que l'on voit sa grande supériorité sur tant d'autres, qui ont voulu briller dans le genre où il a excellé.

LIVRE TROISIÈME.

Milton, avant de reprendre son récit, fait une digression touchante sur son aveuglement. Il y met une sensibilité qui charme, et qui fait sentir la grandeur de son infortune. Nous en citerons quelques vers :

But closed instead, and ever during dark,
Surrounds me, from the cheerful ways of men
Cut off, and for the book of knowledge fair,
Presented with a universal blank
Of nature's work, to me expung'd and rais'd,
And wisdom at one entrance quite shut out.

Le poète décrit avec grandeur les chœurs célestes, l'espace entre l'abîme et l'enfer, et Satan qui arrive aux extrémités du monde. L'Eternel s'adresse à son fils, lui représente l'excès de la rage dont est dévoré Satan, ses tentatives futures pour effectuer la chute de l'homme, qui sera la victime de ses trompeuses amorces. Il lui rappelle ensuite ses motifs en créant l'homme ; la liberté qu'il lui a accordée, et qui seule sera cause d'une faute qu'il pourrait éviter.

Le Fils fait une réponse égale en beauté au discours de son Père. Le Père reprend la parole ; son discours excite un vif intérêt, et fait naître une inquiétude sur celui qui devra mourir pour opérer la rédemption de l'homme. Mais le discours que fait ensuite le Fils porte dans l'âme une douce consolation, dissipe nos appréhensions sur notre futur, et nous remplit de joie et d'espérance. Il parle d'avance de ce qu'il fera à son avénement dans le monde ; il s'offre au trépas pour racheter les hommes, prédit la victoire qu'il remportera sur Satan, son entrée triomphante dans les cieux, ainsi que le pardon céleste accordé par le Très-Haut. Son discours est mystérieux ; il pique la curiosité des anges qui désireraient le comprendre. Le Père accepte ses offres dans la réponse qui commence ainsi :

O Thou in heaven and earth the only peace
Found out for mankind under wrath, O thou
My soul complacent ! ....

Après lui avoir exprimé la douleur que lui causera son absence, il lui explique le but de sa mission, son incarnation, la naissance d'une femme qui, sans cesser d'être vierge, enfantera le Rédempteur des humains ; la mort qu'il souffrira, le pardon qu'elle méritera aux hommes ; son réinstallement dans sa gloire première. Il lui décrit, en termes magnifiques, le jugement dernier, l'éclat de sa gloire, la séparation des élus d'avec les réprouvés, le bonheur ineffable et éternel des premiers. Après cette conversation entre l'Eternel et son Fils, les anges pénétrés et ravis les adorent et chantent *leur grandeur*. C'est là où brille le génie de Milton.

Dans la reprise de sa narration, le poète nous démontre, *rebus ipsis*, qu'il connaît l'Hydaspe et le Gange; qu'il croit les Chinois voyageurs en des sables mouvants, comme les Arabes et les Africains; qu'il suppose une espèce de paradis des fous, où il place *Empédocle*, *Cléombrote*, ceux qui cherchent la pierre philosophale, les partisans luxe. Il ne veut pas donner, en dépit de St. Pierre, entrée aux récollets, aux dominicains, dans le paradis, et il dépeint les reliques, les indulgences, les bulles, les dispenses, que le vent arrache à ces pauvres rebutés qui tourbillonnent dans les airs. Il les met dans le paradis des fous. Il nous décrit ensuite une échelle tout éclatante par sa richesse, et qui va du paradis terrestre jusqu'au ciel. Satan, après l'avoir admirée, regarde les planètes, en poursuivant sa marche. Milton nous donne ici à entendre qu'il se connaît en hypothèses; il suppose qu'il pourrait habiter quelque peuple dans les étoiles. Il parle ensuite du soleil en grand poète; mais il reprend aussitôt la qualité d'astronome, en raisonnant sur la cause du mouvement des astres. Nous sommes gratifiés enfin d'une petite leçon de chimie, mais qui, finissant prématurément, ne met dans l'esprit qu'une très faible idée de cette science.

Satan parle à Uriel. Le rang et la qualité de celui-ci sont mentionnés brièvement: Satan lui adresse un discours pour l'engager à lui enseigner lequel des globes qu'il voyait était la terre. Uriel trompé par ces paroles captieuses, lui répond avec cette franchise qu'inspire un cœur généreux. Il lui fait une courte narration de l'histoire de la création. Il lui montre l'endroit où sont les premiers hommes, qu'il décrit ainsi:

That spot to which I point in paradise,
Adam's abode, those lofty shades his bower.
Thy way thou cans't not miss, me mine requires.

Satan s'incline, part, se rend promptement sur la terre, et en y arrivant, il met le pied sur le mont Niphathès.

LIVRE QUATRIÈME.

Quelle noblesse d'expression n'y a-t-il pas au commencement de ce livre! Comme les fureurs de Satan sont admirablement décrites! L'on voit un pinceau vigoureux qui nous trace avec un coloris éclatant, et les remords de ce malheureux, et sa jalousie du bonheur des humains. Dans sa douleur il fait un parallèle entre sa situation première et son état présent. Sa rage s'excite insensiblement; il se répand en invectives contre l'Etre Suprême, auquel il voue vengeance. Il finit par se promettre un empire dans la demeure des humains. Mais pendant son discours soliloque, il se trahit par ses gestes furieux, et Uriel l'a reconnu. Cependant Satan regarde les plaines d'Eden; il admire les merveilles de la nature; il hume l'air suave du paradis terrestre; il est comparé au nocher côtoyant l'Afrique, qui passe les tours du Mosambique. Milton nous parle aussi de l'Arabie; on voit par là que cette comparaison est tout à la fois mercantile, géographique et maritime; la voici:

.... as when to them who sail
Beyond the Cape of Hope, and now are past
Mosambic, off at sea north-east winds blow
Sabian odours from the spicy shore
Of Araby the blest.......................

Satan entre enfin dans le paradis, et sous la forme d'un vautour, va se percher sur l'arbre de la vie. Après quelques réflexions morales, le poète nous donne la longueur géométrique d'Eden dans les vers suivants:

..................Eden stretch'd her live
From Auran eastward to the royal towers
Of great Silensia, built by Grecian kings,
Of where the sun of Eden long before
Dwelt to Telassar... ....

On voit par la chose même que le poète était bon arpenteur. Il nous fait ensuite une description riche et détaillée, dans des vers flatteurs à l'oreille, de toutes les beautés et de

tous les agréments dont le paradis terrestre est rempli. Mais il est douloureux de remarquer qu'après toutes ces beautés, il y vient un amalgame de la mythologie avec le sujet même, qui est d'une nature si différente. Ce petit écart d'imagination commence ainsi :

.... while universal Pan,
Knit with the graces and the Hours in dance,
Sat on th'eternal spring...............

Le démon qui va tenter Eve, après avoir contemplé les délices dont on jouit dans Eden, voit tout à coup paraître les procréateurs du genre humain ; il admire leur beauté, leurs grâces et leurs attraits. Après une description charmante de ces deux êtres, cet ange de ténèbres se répand en accents douloureux ; il gémit de voir assignée à nos premiers parents la place qu'il devait occuper ; il pressent leur malheur, s'applaudit de leur fragilité, tout en les plaignant ; il semble se déterminer à les perdre par devoir plutôt que par haine. Il s'avance, il les épie, il juge, par leur conversation, qu'il leur est défendu de manger du fruit de l'arbre du bien et du mal. Après avoir exhalé ses fureurs causées par le dépit qu'il éprouve en voyant leur bonheur, il résout de la manière dont il s'y prendra, pour les engager à manger du fruit défendu. S'applaudissant de ses projets, il s'avance auprès d'un lieu où la jeunesse militaire des cieux apprend le métier des héros. Ils ont des armes, des boucliers, des casques, des dards, etc. Ils revêtaient probablement ces armes par prévoyance, en cas d'invasion. Il paraît aussi qu'ils montaient la garde, dont le commandant était Gabriel. Nous rapportons ce passage :

Betwixt these rocky pillars Gabriel sat,
Chief of the angelic guards awaiting night,
About him exercis'd heroic game
Th'unarmed youth of heaven, but night at hand,
Celestial armory, shields, helms, and spears,
Hung high with diamonds flaming, and with gold.

Uriel va avertir Gabriel qu'un démon est dans le paradis terrestre; il lui parle des maux que peut y causer cet ange de ténèbres, et l'assure qu'il ira à sa recherche, et le découvrira avant le lever du soleil.

Adam engage Eve à se retirer avec lui, pour se délasser par le sommeil, des légères occupations dont ils se récréent. Eve lui répond qu'elle est prête à le suivre; mais en même temps, elle fait une question scientifique sur l'utilité des astres; et Adam, qui possède la science infuse, lui dit que ces globes ont une route régulière, et que leur clarté est destinée aux nations qui ne sont pas encore nées. Il lui parle aussi des anges et des concerts séraphiques qu'ils entendent souvent dans le lointain. En s'entretenant ainsi, ils s'avancent tous deux vers le lieu de leur repos; ils y arrivent, et après avoir fait leur prière, ils se livrent au sommeil. Milton fait ensuite quelques réflexions sur la commodité qu'il y a à ne porter aucun vêtement:

.... and eas'd the putting of
These troublesome disguises which we wear.

Gabriel ordonne à Zéphon et Thuriel, (sans doute le sergent et le caporal de la garde) d'aller à la découverte de l'ange rebelle qu'Uriel a vu. Ils obéissent, et ils l'aperçoivent enfin sous la forme d'un crapaud qui troublait le sommeil d'Eve par des songes trompeurs et pernicieux. Zéphon le touche de sa lance, et Satan prend aussitôt sa forme ordinaire. Celui-là demande avec aigreur qui il est: le démond lui répond qu'il est un des premiers anges; mais Zéphon, qui le connaît bien, lui reproche ce qu'il est, en lui rappelant sa condition première. Satan le défie au combat: on lui répond avec mépris, et cependant tous trois s'approchent d'un lieu où est une compagnie céleste. Une altercation s'élève entre Satan et Gabriel; ils se font l'un à l'autre de terribles menaces. L'ange prouve à son ennemi qu'il est plus fort que lui, par la balance céleste qui penche de son côté. Satan s'enfuit aussitôt en murmurant de rage.

LIVRE CINQUIÈME.

Le commencement de ce livre présente le réveil d'Eve admirablement dépeint. C'est Adam qui la tire du sommeil en lui adressant les paroles les plus tendres. Eve lui raconte un rêve chagrinant qui l'a assiégée toute la nuit. Ce songe fait pressentir au lecteur la chute d'Eve, qui en fait le sujet. Adam rassure son épouse effrayée, par les discours qu'il croit les plus propres à lui rendre raison de son songe. Eve consolée s'agenouille avec son époux, et tous deux rendent hommage au Très-Haut, leur créateur. Ils chantent sans accompagnement, comme dit le poète :

More tunable than needed lute or harp.

Ils chantent un cantique de louanges. Ce devoir achevé, ils vont travailler à l'ornement de leur jardin. Dieu les voit, et appelant Raphaël, (que le poète nous apprend, par provision, avoir marié Tobie à Sarah,) il lui dit d'aller recommander à Adam de remplir bien ses devoirs. Raphaël, en obéissance, part et arrive promptement dans Eden : à son entrée, la garde s'est rangée, avertie par les sentinelles, pour lui faire honneur, comme le disent les vers suivants :

.... straight knew him all the band
Of angels under watch ; and to his state
And to his message high in honour rise.

Adam le voit venir. Il était alors midi, temps auquel Eve était à faire les préparatifs du dîner. Adam appelle son épouse ; il lui propose de bien recevoir l'étranger céleste. Eve, selon la coutume des femmes de ménage, fait d'abord quelques difficultés, alléguant le manque de provisions. Néanmoins, elle va visiter son jardin et son verger, et elle en rapporte toutes sortes de fruits : elle met la main à l'œuvre ; elle fait du lait d'amende ; elle exprime le jus du raisin, et elle orne le tout avec des roses. L'ange arrive, et le père des hommes, qui a été au-devant de lui, le prie de s'arrêter dans *sa demeure.* Son offre est acceptée. Ils entrent dans

la maison champêtre où Eve les attend. Raphaël la salue, et ils s'asseyent tous trois. Adam présente des fruits à son hôte, et il s'engage entr'eux une conversation sur les mêts. Raphaël, pour prouver que les anges peuvent manger, appelle à son secours l'alchimie, la théologie, la métaphysique ; mais ceci n'est pas complet : Milton aurait dû nous donner un système anatomique du corps des anges ; car il est juste et raisonnable que lorsque l'on apprend qu'un esprit peut manger et digérer, l'on connaisse aussi sa formation ; faute de quoi, que l'on nous passe l'incrédulité ; car il est difficile de se persuader que des choses spirituelles soient capables de fonctions corporelles.

Après qu'ils ont mangé suffisamment et sans excès, Adam requiert de son convive qu'il lui décrive les mœurs des anges. Raphaël le fait, et le père des hommes, enchanté de ce discours, lui témoigne son admiration sur ce qu'il vient de dire. Après avoir encore conversé, Adam le prie de lui faire part de ce qu'il sait sur la révolte des anges. Alors celui-ci en fait le récit, et lui décrit d'une manière admirable qu'il y a dix millions de drapeaux, d'étendards et de bannières, entre l'avant et l'arrière-garde de l'armée angélique : tout cela, ajoute-t-il, est pour la distinction entre les hiérarchies. Il parle aussi d'écussons où il y a des devises séraphiques. Raphaël continue son récit. Dieu proclame la grandeur de son fils. Le soir, dit-il, on donne aux anges un repas, où il y a de l'ambroisie et du vin céleste. Ce souper fini, les anges commencent à s'endormir ; mais Satan veille, n'ayant point pris part au souper. Il est transporté de jalousie ; il veut tenter un esprit céleste, et entraîne, par artifice, une partie des anges vers les lieux où est son royaume ; et là, par un discours plein de détours, il leur propose insensiblement de se révolter contre Dieu. Abdiel, séraphin zélé pour la gloire de son créateur, s'y oppose avec chaleur ; mais la foule, séduite par l'ange rebelle, ne veut pas l'écouter. Enfin Gabriel leur prédit avec énergie leur châtiment, s'ils ne prêtent pas l'oreille à sa voix. Il part et laisse là les factieux.

LIVRE SIXIÈME.

ıdiel, continue le narrateur, retourne dans les cieux, est accueilli par la foule des séraphins, qui le connt et le présentent à Dieu. Le Très-Haut, après r loué, donne ordre à Michel d'aller combattre les les. L'alarme est donnée, et déjà l'armée angélique he au son des instruments d'une musique guerrière:

> .... mov'd on
> In silence their bright legions, to the sound
> Of instrumental harmony....................

s deux armées se rencontrent: Satan est sur un char:

> The apostate in his sun bright chariot sat.

el et lui se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre: ils se font ıenaces, des reproches; ils se disent des injures: enfin el frappe Satan, qui tombe. Sa chute met la terreur son parti, et la bataille devenant générale, le choc tit dans les airs. Michel rencontre Satan, le menace, ppe, et le blesse grièvement, mais non mortellement. les généraux de l'armée céleste redoublent d'efforts, ıttent la victoire de leur côté. Pendant la nuit, Satan ıble son conseil de guerre. Après les avis proposés, clare qu'il a trouvé un secret meurtrier contre ses nis, l'art de fabriquer et d'employer la poudre à canon. tous se lèvent et s'en vont concourir à sa manufacture. uit s'est à peine passée qu'ils ont fabriqué une grande tité de poudre; et dès l'aube du jour, ils retournent à arge. Zopiel les aperçoit le premier, crie aux armes, anges, rangés à l'instant en bataille, attendent de ferme les assaillants. Mais, ô terreur imprévue! la ille est déchargée sur eux: ces fidèles serviteurs de se sentent les entrailles déchirées par la grêle meur-, et cela les fait plier; en vain veulent-ils laisser ge aux boulets; tout est inutile. Ils sont obligés de oler sur les monts célestes; ils prennent des quartiers chers, les lancent de là sur les révoltés, qui en sont

foudroyés, et regagnent par là leur supériorité. Mais pendant le combat, Dieu parle à son fils : il lui fait remarquer la désobéissance criminelle de Satan, l'envoie au secours des anges, et l'arme, par provision, de ses propres flèches, de sa propre épée et de son propre tonnerre, comme dit le poète :

.... bring forth all my war,
My bow and thunder, my almighty arms,
Gird on, and sword upon thy puissant thigh.

Le Verbe, plein d'obéissance, s'apprête à partir. Il monte dans le char de son père, et il fend les airs pour se rendre au champ de bataille. En arrivant, il engage ces cohortes à se reposer, dans un discours qu'il leur fait, et leur annonce qu'il va aller seul asservir les rebelles. A l'instant il part ; il arrive sur eux ; il les perce de mille dards. Enfin, il les conduit jusqu'au bord de l'enfer ; et là, les pressant encore plus, ils tombent et s'abîment dans la profondeur des gouffres. Alors l'heureux vainqueur revient triomphant ; il entre dans le ciel, au milieu des hymnes et des chants célestes ; il s'approche du trône du père, et lui remet les armes qu'il lui a prêtées. Raphaël finit son récit, en exhortant Adam à profiter de l'exemple terrible des vengeances divines ; et lui conseille de toujours respecter Dieu, en soutenant la faiblesse de sa femme.

LIVRE SEPTIÈME.

Au commencement de ce livre, est une invocation à Uranie, de la plus grande beauté, et dans laquelle, pour relever la grandeur de son sujet, il en fait un parallèle avec la fable : elle finit par ces beaux vers :

...... so fail not thou who thee implores,
For thou art heavenly, she an empty dream.

Adam, après le récit de Raphaël, médite sur ce qu'il vient d'entendre ; il cherche à découvrir la cause de la révolte des anges factieux ; et sa curiosité augmentant, il est com-

paré à un voyageur qui vient de loin, et qui s'arrêtant auprès d'un ruisseau, le regarde couler: il prie l'ange de l'instruire des causes de la création du monde. L'ange y consent, et lui raconte qu'aussitôt que Satan est englouti dans le gouffre infernal, Dieu annonce à son fils qu'il va créer l'homme, conjointement avec lui. Les hiérarchies célestes applaudissent et chantent un cantique de louange. Cependant, l'Eternel part, et avec le compas d'or qu'il a tiré de son magasin, il trace les limites du monde :

> He took the golden compasses, prepar'd
> In God's eternal store, to circumscribe
> This universe, and all created things.

Et la terre et les cieux sont à l'instant créés; à la voix du Tout-Puissant, le chaos se débrouille, et les éléments se séparent l'un de l'autre: il commande à la lumière d'être, et à l'instant, la lumière est. Le firmament, les mers et la terre sont perfectionnés. Les animaux commencent leur existence. Enfin l'Eternel couronne son ouvrage par la création de l'homme, qui complète la nature, et qui donne un nom à tous les animaux. Il est créé heureux, libre de tout faire, excepté de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mort. Dieu retourne dans le ciel. A son entrée, les cieux retentissent de chants d'allégresse et de cris de joie. Le poète nous apprend que la porte du ciel est à deux battants, et qu'elle aboutit à un chemin sablé d'or et pavé en étoiles. L'architecte suprême consacre le septième jour à son repos; les anges passent toute cette journée en concerts. Les orgues se font entendre dans le lointain; les voix séraphiques se mariant aux sons mélodieux des instruments. Un hymne d'action de grâces est chanté. L'ange finit sa narration, en donnant à espérer au premier homme que cette histoire de la création parviendra, par translation, à sa postérité la plus reculée.

LIVRE HUITIÈME.

Adam écoute encore l'ange qui a cessé de parler. Enfin revenu à lui, il fait les plus vifs remercîments au narrateur. Il se livre à de profondes réflexions sur lui-même, sur la terre, les globes, enfin sur tout ce qui l'environne. Eve, qui n'entend rien à ces entretiens sublimes, s'en va dans son jardin; elle ne veut s'éclaircir sur les propos de l'ange qu'avec son époux. Raphaël, à la prière d'Adam, lui fait une longue description astronomique du mouvement des cieux, et l'exhorte à ne pas désirer d'en savoir plus long. Adam, docile à la voix de l'ange, réprime sa curiosité, et lui parle de sa reconnaissance pour Dieu, et de ses devoirs. Raphaël lui répond que Dieu l'a comblé de tous ses dons: il lui dit aussi que, lors de sa création, il avait été explorer, avec une puissante escorte, l'endroit où Satan était enfermé; car on craignait que les prisonniers ne forçassent les barrières qui leur étaient opposées. Il finit en le priant de lui faire part des sentiments qu'il éprouva lorsqu'il commença d'exister, et de ce qui lui arriva ensuite. Adam le fait d'une manière admirable. C'est là où Milton étincelle du feu d'un génie sublime; c'est là que l'on se sent pénétré d'admiration pour cet homme qui a pu ainsi imaginer et décrire les sentiments du premier des humains.

Raphaël prend congé de son hôte, en l'exhortant à se méfier de Satan, son plus cruel ennemi. Tandis que le messager céleste se lève pour partir, son hôte lui dit adieu; il le supplie de revenir encore dans sa demeure; et ils se séparent tous deux.

LIVRE NEUVIÈME.

Le commencement de ce livre donne un pressentiment des maux à venir. Le poète élève son sujet au-dessus de l'*Iliade* et de tous les sujets profanes. Satan banni du paradis terrestre essaie à y rentrer et il y réussit. Il s'introduit dans le corps d'un serpent; mais avant de se métamorpho-

ser, il se parle à lui-même, se déchaîne contre le Tout-Puissant, et s'indigne de l'abaissement qu'il est obligé de subir, en entrant dans le corps d'un animal rampant. Enfin il s'empare d'un reptile qu'il trouve endormi. Pendant ce temps, Eve s'adresse à son époux, lui parle de ses fleurs et du travail qu'elle y consacre; elle fait aussi quelques réflexions sur l'insipidité des choses qui ne sont pas acquises par le travail. Adam lui répond qu'il partage ses sentiments; toutefois, il lui fait entendre qu'il craindrait de la voir s'absenter, à cause de Satan, qu'il connaît dans l'intention de la tenter: enfin il la supplie de demeurer continuellement avec lui. Eve, aussi surprise qu'affligée de la défiance d'Adam, lui répond qu'elle connaît bien les dangers qu'elle peut courir étant seule; mais qu'elle se croit assez de prudence pour s'en tirer: elle lui fait part du chagrin que lui cause son peu de confiance en elle. Adam lui demande en réponse si elle connaît la ruse et le pouvoir de l'ange tentateur: il lui rappelle les esprits célestes qu'il a changés en démons par ses artifices.

Eve se voyant toujours taxée de faiblesse, laisse voir une douleur manifeste de ce qu'elle ne peut sortir impunément, et Adam vaincu par ses plaintes, consent à ce qu'elle s'absente, en lui recommandant de faire usage de sa raison en cas de péril. Eve part en assurant Adam qu'elle se croit capable de résister aux tentations de l'ennemi, et l'ennemi, sous sa figure empruntée, ne tarde pas à la voir. Il admire sa beauté, qui adoucit pour un moment sa fureur; mais bientôt sa rage se rallume; et il s'excite à profiter de l'occasion que lui offre une femme denuée de toute protection. En s'occupant ainsi avec lui-même, il s'avance vers la mère des humains; il la regarde, et finit par lui adresser la parole, en lui faisant un discours plein de louanges passionnées. Eve, étonnée de lui entendre articuler des sons humains, lui demande comment il se fait qu'il puisse ainsi exprimer ses pensées par la parole. Le traître lui répond dans un langage insidieux, que *c'est l'effet* d'un fruit qu'il avait cueilli sur

un arbre. Eve sentant sa curiosité piquée, demande au reptile où est cet arbre: celui-ci s'offre aussitôt à l'y conduire. Eve accepte; ils s'acheminent et arrivent à l'arbre, que l'épouse d'Adam reconnaît pour celui de la science du bien et du mal, et elle refuse d'y toucher, alléguant pour raison la défense de Dieu.

Le tentateur montre de la surprise; il parle à Eve d'une manière qui égale, dit Milton, celle des orateurs grecs et romains: il conclut son oraison, en lui promettant la divinité si elle mange du fruit défendu. L'épouse d'Adam est tentée par le goût et l'odorat, et elle est séduite par l'ambition. Elle parle longtemps; elle se consulte, elle finit enfin par manger. Le serpent se cache, et cependant elle s'épuise en transports de joie; elle rend grâces à genoux à l'arbre producteur des fruits qui lui ont plu; elle part pour aller trouver son époux, qu'elle instruit de ce qu'elle a fait. Adam est rempli de consternation et d'épouvante, mais finit, après une grande perplexité, par se résoudre à partager le sort de sa moitié. Celle-ci se répand en effusion de sentiments de reconnaissance pour son époux, et lui présente le fruit fatal, qu'il mange aussitôt. Ensuite, ils se retirent tous deux pour se reposer. A son réveil, Adam sent naître des remords qui, le subjuguant, le font éclater en invectives contre le serpent et ensuite contre sa femme, qui s'émeut, et lui reproche sa propre faiblesse, en maudissant sa coupable indulgence. Adam, aigri par cette vive repartie, parle à Eve d'une manière injurieuse, et rejette sur elle toute la culpabilité de leur faute commune. C'est ainsi qu'ils commencent leurs malheurs, en se divisant.

LIVRE DIXIÈME.

Dès que les anges s'aperçoivent de la désobéissance de l'homme, ils désertent le paradis terrestre. Ils ne peuvent concevoir comment l'ange rebelle a pu s'introduire dans le *jardin*, à leur insçu. Ils s'appitoient sur le sort de l'homme,

mais leur douleur n'altère point leur félicité. Cette pensée est rapportée avec cette énergie qui est particulière à Milton:

.... dim sadnes dit not spare
That time, celestial visages, yet mix'd
With pity, violated not their bliss.

Cependant les anges se rendent devant le trône de l'Eternel, qui leur parle de la chute de l'homme. Il s'adresse ensuite à son fils, qu'il charge d'aller décider du sort des humains. Le Verbe part seul pour se rendre sur le globe terrestre; et il arrive dans Eden. Là, il appelle Adam, qui fuit aussitôt avec son épouse; mais le fils de Dieu les voit dans l'endroit où ils se sont cachés, et il s'approche, en leur ordonnant de paraître. Adam, pour excuser son retard à obéir, dit que sa nudité l'a empêché de se montrer aussitôt: mais le Seigneur lui demande s'il n'aurait pas mangé du fruit défendu, puisqu'il n'y avait que ce fruit seul qui pût donner connaissance de la nudité. Le père des hommes voulant s'excuser sur son épouse, reçoit une réponse foudroyante. Dieu s'adresse ensuite à Eve, qui rejette la faute sur le serpent. Le Seigneur irrité condamne le serpent à ramper sur la terre, et lui prédit sa défaite future par une femme. Il dit ensuite à Eve qu'elle enfantera dans d'horribles douleurs, et qu'elle sera soumise à son mari. Adam est enfin condamné à gagner son pain à la sueur de son front, et le couple infortuné entend prononcer l'arrêt de mort sur lui et ses descendants.

Le Verbe divin retourne vers son père, et cherche à appaiser sa colère, en faveur de l'homme accablé de maux. Pendant ce temps, la Révolte fait une proposition à la Mort, sa fille; elle l'engage à aller avec elle à la recherche de Satan, son père. La Mort y consent avec joie, et elles partent en volant dans les airs. La Mort, avec sa masse, fait sur l'abîme un pont de glace, dont elle cimente les matériaux avec de l'asphalte. Il aurait été, ce semble, plus commode à la Mort et à la Révolte de faire un saut par-dessus l'abîme;

car ce n'est que comme cela qu'elles ont pu faire les fondations du pont. Ce pont est comparé à celui que Xerxès fit bâtir sur l'Hellespont. Le poète nous informe en sus que Xerxès fit fouetter la mer et la mettre aux fers. Voici les vers qui renferme cet étalage d'érudition :

Xerxes the liberty of Greece to yoke,
From Susa, his Memnonian palace high,
Came to the sea, and over Hellespont
Bridging his way, Europe with Asia
Joined, and scourged with many a stroke
Th'indignant waves.

Le pont achevé, la Mort et la Révolte passent l'abîme, et déploient leurs ailes dans notre univers. Mais elles sont surprises par la rencontre de Satan, qu'elles reconnaissent et à qui elles souhaitent le bonheur. Mais Satan est étonné à la vue du pont qu'elles ont bâti ; elles l'informent qu'elles ne l'ont érigé que pour se réunir à lui : il en est charmé. Il leur conseille d'aller visiter le monde, et de se divertir de leur mieux ; quant à lui, il retourne dans les goufres infernaux, à la porte desquels il arrive bientôt. Il trouve que le guet démoniaque en est parti : il entre dans son empire et voit le conseil assemblé. Encore de la géographie et de l'histoire en comparaison :

As when the Tartar from his Russian foe,
By Astracan, over the snowy plains
Retires; or Bactrian Saphi from the horns
Of Turkish crescent, leaves all waste beyond
The realm of Aladule, in his retreat
To Taurus or Casbeen.

Satan entre dans le Pandémonium, sous des traits inconnus, redevient aussitôt lui-même, et est applaudi par le peuple des démons. Il leur fait un court récit de ses aventures et de ses travaux, et leur promet le monde terrestre pour s'y réfugier. Il se tait, attendant les louanges et les applaudissements qu'il croit mériter ; mais il n'entend que des sifflements. Satan en est étonné ; mais il l'est encore

davantage, lorsqu'il s'aperçoit qu'il se métamorphose avec ses compagnons en serpents. Les voilà tous mêlés les uns avec les autres sans aucune distinction. Ils sortent tous pour aller chercher ceux qui montaient la garde des enfers ; mais tous ces superbes régiments laissent tomber leurs armes, et deviennent aussi des serpents. L'arbre de la science du bien et du mal paraît dans leur demeure chargé de son beau fruit. Les voilà atteints d'une faim et d'une soif dévorantes. Mais quelle est leur douleur, lorsqu'ils trouvent que ces fruits, si blancs en apparence, ne sont que des amas de suie et de cendre, dont l'amertume brûlante leur donne un déboire affreux, qui ne les dégoûte que pour les abuser encore par une couleur séduisante et perfide.

Cependant la Révolte et la Mort se rendent dans Eden : la première se livre à des transports de joie, en voyant ce monde, dont elle se croit reine : mais la Mort préfère à tout le plaisir d'assouvir sa passion pour le carnage. Dieu en les voyant les montre aux anges. Il prononce un jugement favorable aux hommes. Alors les cieux retentissent de chants d'allégresse, en réjouissance de la décision du Très-Haut. Dieu ordonne aux anges de faire divers changements dans la nature : par son ordre les saisons commencent et toutes les révolutions des astres. (Suit la description des travaux angéliques, qu'il serait très utile et très excellent de lire auprès d'une sphère armillaire.) Tandis que ces bouleversements s'opèrent dans le monde, Adam, effrayé du désordre qu'il remarque partout, se parle, se rappelle son bonheur passé, et réfléchit avec épouvante à son avenir et à celui de sa postérité. Il s'adresse à tout ce qui l'environne, et Eve voulant le consoler, ne reçoit de lui que de cruels reproches. Elle se jette à ses pieds, le conjure d'oublier sa faute, et l'exhorte à s'unir avec elle pour repousser l'ennemi commun ; enfin elle fait tout pour ranimer ses premiers sentiments envers elle. Adam appaisé lui parle d'une manière plus douce, et s'écrie sur les malheurs de sa race à venir. Eve fait à Adam une propo-

sition qu'il n'approuve pas : il lui indique la seule voie qui peut les garantir des derniers malheurs, et lui parle des moyens auxquels ils auront recours pour suppléer à leurs besoins. En parlant ainsi, ils versent tous deux des pleurs, et se mettent en prière.

LIVRE ONZIÈME.

Cependant la prière du couple infortuné va jusqu'au pied du trône du Très-Haut, par l'entremise de son Fils. Il intercède et promet de nouveau de se sacrifier pour eux. Dieu consent à tout. A l'instant la trompette sonne, (Milton prétend que c'est la même qui a sonné sur le Sinaï, et qui sonnera à la fin du monde,) et les chants d'allégresse retentissent dans le Ciel. Dieu ordonne solennellement à Michel d'aller, avec l'élite des chérubins, signifier aux premiers humains la sentence divine qu'il a prononcée contre eux, et d'en commencer l'infliction. Michel, le glaive en main, après avoir rangé les anges en cohorte militaire, part et se rend avec eux dans Eden. Adam, qui venait de s'éveiller, s'adresse à Eve : il lui parle de la gratitude qu'ils doivent avoir pour Dieu, dont la bonté leur laisse des moyens pour revenir à leur premier état. Il lui rappelle cette partie de la sentence qui condamne le serpent à avoir la tête écrasée par la femme. Enfin, il conclut par ces sublimes paroles :

......................whence hail to thee,
Eve, rightly call'd, mother of all mankind,
Mother of all things living, since by thee,
Man is to live, and all things live for man.

Eve fait une réponse pleine de tristesse sur leur vie à venir. Elle espère pourtant que Dieu les laissera demeurer dans le paradis terrestre. Elle est consternée à la vue des combats sanglants que se livrent les animaux, ainsi que d'une tempête qui a lieu pour la première fois. Son époux fait de mornes réflexions sur la mort qu'ils doivent subir.

En conversant, ils aperçoivent dans le firmament une lumière qui leur fait présager que ce sont des messagers divins. Les anges arrivent et font halte sur la montagne d'Eden, et bientôt le paradis terrestre est investi. Suit la description de Michel:

......................over his lucid arms,
A military vest of purple flow'd
Livelier than Melibœan, or the grain,
Of Sorra, worn by kings and heroes old,
In time of truce, etc.

Le guerrier séraphique vient avec dignité prononcer finalement sur la destinée des mortels: Adam le salue profondément, mais son inclination respecteuse est reçue avec hauteur. Il ordonne à Adam et à Eve de sortir du paradis terrestre, où ils ont eu tant de félicité, et leur répète l'arrêt de mort. Eve éclatte en regrets, entendant le discours du ministre de Dieu, et elle est réprimandée de ces plaintes inutiles. Adam parle à Michel, lui confie ses inquiétudes sur la manière dont il adorera Dieu. L'ange le rassure, et lui fait voir par la vertu d'une préparation pharmaceutique, l'histoire future du monde. Le vision a lieu sur une montagne, où le poète fait une dissertation sur l'histoire et la géographie ancienne et moderne. Le topique ou collyre faisant effet, Adam est pénétré d'effroi, en voyant les maux futurs; mais la vision, se prolongeant, lui présente des images plus gaies: ce sont les arts qu'il voit naître et mis en œuvres; ce sont les divertissements de jeunes personnes de différent sexe. Adam voit encore des scènes que Milton se plaît à décrire, des armées qui en viennent aux mains, des siéges, des béliers qui battent des murailles, des héros en pourpalers. Le père des hommes gémit à cet aspect: il voit aussi les ivrognes qui fêtent, se querellent et se battent, qui forment des assemblées tumultueuses, et se livrent au jeu, à la fornication et à tous les vices, en pleine liberté. Un vieillard les vient gourmander: n'étant point écouté, il les laisse pour aller bâtir une arche, dans laquelle il entre avec sa

10

famille et une couple de chaque espèce d'animaux : alors le déluge commence. Adam est pétrifié et tremblant ; il se plaint de ce qu'on ne l'a pas laissé dans l'ignorance de l'avenir. L'archange, après lui avoir parlé de la perversité future des hommes, lui fait contempler la fin du déluge, et l'arche se reposant sur l'Athos. Alors il se réjouit, en prévoyant que sa race ne sera pas éteinte. Le fils de la lumière confirme ses espérances, et lui montre l'arc-en-ciel, qui sera le signe de l'alliance entre Dieu et l'homme. Finalement, il prédit la manière dont le monde périra, et sera régénéré par le feu à la fin des siècles.

LIVRE DOUZIÈME ET DERNIER.

L'ange recommence à présenter à Adam les tableaux de l'histoire du monde en récit. Après le déluge, le premier roi paraît sur la scène : il force les humains à se courber sous son pouvoir, et entrepend de bâtir une tour pour rivaliser la gloire du Créateur. Mais ses desseins et ses espérances sont frustrées ; car les différentes langues que Dieu met parmi les hommes, font qu'ils ne peuvent plus se communiquer leurs pensées les uns aux autres ; de sorte qu'ils sont forcés d'abandonner leur entreprise, par la confusion des langages, et ils nomment cette tour *confusion* en mémoire de l'événement. (Ici le père des humains s'indigne de ce qu'on ravit la liberté à ses enfants.) L'ange continue son récit, qui n'est dans le fond qu'un abrégé de l'histoire sacrée, assez connu de la plupart des lecteurs.

Adam est frappé de ce que lui a dit l'ange : il se récrie sur la bonté de Dieu ; parle du petit nombre des élus, et témoigne la crainte qu'il a que ses enfants ne manquent de guide pour les diriger dans la voie de Dieu. L'ange dissipe ses inquiétudes, en l'informant des grâces et des moyens que Dieu leur donnera. Le père des hommes, après avoir adressé quelques mots à l'envoyé céleste, fait une prière à l'Eternel. Il est affermi dans sa résolution d'être fidèle à son Créateur ; il lui est ordonné d'aller éveiller son épouse

qui était endormie pendant leur entretien ; enfin, il reçoit une douce exhortation à la constance. Ils descendent tous deux au bas de la montagne. Dès l'abord d'Adam, son épouse se réveille, et il lui adresse la parole. Mais aussitôt le commandant des bataillons séraphiques les prend par la main, et les emmène vers la porte d'orient. Les malheureux époux sortent, en pleurant, du jardin qui fut le berceau de leur naissance, et ils s'en vont commencer cette carrière malheureuse qui leur fera toujours regretter les jouissances du paradis terrestre.

CHARLES MONDELET et WILLIAM VONDELVENDEN. (1)

1823.

L'ENFANT PRÉCOCE (2).

On admirait dans un cercle nombreux,
D'un jeune enfant l'esprit fertile, heureux
Et cultivé, lorsque dans sa présence,
Un pédant dit : "Dangereuse science !
" Enfant si fin, qui trop tôt mûrit,
" A dix-huit ans est dépourvu d'esprit,
" Rien n'est plus vrai." L'enfant dit à ce sage :
" Que vous deviez être fin à mon âge !"

D. B. VIGER. (3)

---

(1) L'honorable Charles Mondelet, aujourd'hui Juge de la Cour de Circuit, et M. William Vondelvelden, avocat, du barreau de Montréal. M. Mondelet a aussi publié en 1840 un volume de lettres sur l'éducation primaire.

(2) Ces vers ont été écrits et publiés longtemps avant 1823, mais nous les avons trouvés dans les journaux publics de cette année, et nous les plaçons en conséquence sous cette date.

(3) L'honorable Denis Benjamin Viger, né à Montréal le 19 août 1774. M. Viger a été député à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, en 1808 par la ville de Montréal, et successivement par le comté de Leinster et le comté de Kent actuellement Chambly; il a représenté ce dernier comté jusqu'en 1828. Il fut choisi en 1828 avec MM. Cuvillier et Neilson pour aller soutenir auprès du Gouvernement impérial les pétitions des habitants du pays contre l'administration du comte Dalhousie. De retour dans la Province, M. Viger fut nommé membre du Conseil Législatif. En 1831, la

1823.

LA VANITÉ.

Une dame orgueilleuse, altière,
De sa noblesse toute fière,
Donnait pourtant mainte leçon
De vertu, de religion,
Aux gens d'alentour, au village
Qu'elle habitait. Elle était sage
Sous ce rapport; mais fréquemment,
Elle montrait le sentiment
Dont elle avait l'âme remplie,
Que dévote souvent allie
A la vertu. Sa vanité

Chambre d'Assemblée le choisit pour aller appuyer les plaintes du pays contre les griefs qui existaient alors. Il revint dans la Province en 1834, et continua à siéger dans le Conseil Législatif jusqu'à la dernière session du Parlement du Bas-Canada. Emprisonné le 4 novembre 1838, sans motifs assignés dans le mandat d'arrestation, il est resté près de 19 mois renfermé dans la prison, refusant de donner le cautionnement qu'on requérait de lui, comme on peut le voir dans son mémoire dans lequel il a rendu compte de ses motifs; il est sorti sans donner ce cautionnement. Dans le premier Parlement du Canada, depuis l'union des deux Provinces, M. Viger a représenté le comté de Richelieu. En décembre 1843, après la résignation du ministère Lafontaine-Baldwin, il fut nommé membre du Conseil Exécutif, et en 1844 lord Metcalfe le nomma Président de ce Conseil. Ayant perdu l'élection du comté de Richelieu, M. Viger fut député, en 1845, à l'Assemblée Législative par la ville des Trois-Rivières. Il a résigné sa charge de Président du Conseil Exécutif en 1846, et a été nommé membre du Conseil Législatif en février, 1848. Outre les nombreux écrits de M. Viger qu'on retrouve dans les journaux publics, depuis 1792 jusqu'à nos jours, nous avons de lui les pamphlets dont suivent les titres, savoir:—Considérations sur les effets qu'ont produit en Canada la conservation des établissements du pays, les mœurs, l'éducation, etc, etc., etc., de ses habitants, et les conséquences qu'entraînent leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne, 1809.—Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des lois, des usages, etc., de ses habitants, 1826.—Considérations relatives à la dernière Révolution de la Belgique, 1831.—Observations de l'Honorable D. B. Viger, contre la proposition faite dans le Conseil Législatif de rejeter le bill pour la nomination d'un Agent de la Province en Angleterre, 1835.—Mémoires relatifs à l'emprisonnement de l'honorable D. B. Viger, 1840.—La Crise Ministérielle, 1844.

Faisait tort à la vérité
Qu'elle prêchait avecque zèle.
Un jour qu'elle avait autour d'elle
Maint et maint honnête auditeur,
Qui l'écoutait avec ardeur,
Parlant de notre dernière heure,
Et de la céleste demeure,
Et du bonheur du paradis,
Comme on fait dans les saints écrits;
Disant comme eux que Dieu appèle
Tout homme qui lui est fidèle;
Quelqu'un singeant l'homme grossier,
Demande si le roturier
Pourrait au ciel avoir sa place,
Avec l'homme de noble race!
" Oui, lui dit-elle, assurément,
" Mais dans un autre appartement."

D. B. Viger.

1823.

L'ÉCHAPPÉE.

Un bon père excédé des peines
Que lui causaient maintes fredaines
De ses enfants, voulait frapper
Ces marmots pour les corriger.
Sa femme, suivant l'ordinaire,
Se trouva d'un avis contraire.
L'époux lui dit, un peu piqué :
J'aurai, je crois, la liberté
De corriger ma géniture;
Je tiens ce droit de la nature.
Ouida! dit la femme en courroux,
Monsieur, ils ne sont point à vous!

D. B. Viger.

1823.

LE LION, L'OURS ET LE RENARD.

FABLE.

Certain Renard, un jour qu'il était en voyage,
De soins rongé, tourmenté de la faim,

Vit l'Ours et le Lion disputant pour un daim,
Que chacun voulait sans partage.
" Parbleu ! se dit aussitôt le matois,
" De la forêt laissons faire les rois ;
" En évitant leur machoire cruelle,
" Tirons parti de la querelle."
Il n'était pas un franc Algérien,
Mais, comme on voit, bon Calédonien.
Pendant que sur le cas en lui-même il raisonne,
De ci, de là, chaque lutteur,
De dent, de griffe avec fureur,
A l'autre de bons coups il donne,
Tant, qu'à la fin tous deux tombant de lassitude,
Maître Renard, sans plus d'inquiétude,
Peut sous leurs yeux, cette aubaine enlever,
Aux dépens des héros, s'égayer et dîner.

J'ai vu souvent dans ma patrie
Mes trops légers concitoyens,
Canadiens contre Canadiens,
Lutter avec même furie ;
Nouveaux venus, nos pertes calculer,
S'en enrichir et de nous se moquer.

D. B. VIGER.

1825.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Air : *Brûlant d'amour et partant pour la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence,
Mon pays seul a des charmes pour moi :
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi ?
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois à l'aspect de nos belles
L'Européen demeure extasié !

Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrîrais : j'ai perdu le bonheur !

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'été les change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encor de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrîrais : j'ai perdu le bonheur !

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards ;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrîrais : j'ai perdu le bonheur !

A. N. MORIN (1).

---

(1) L'honorable Augustin Norbert Morin, Président de l'Assemblée Législative. M. Morin est né à St. Michel de Québec, le 12 octobre 1803. Il est l'auteur d'un pamphlet intitulé " Lettre à l'Honorable Juge Bowen," au sujet de l'usage légal de la langue française en Canada. M. Morin a fondé le journal *La Minerve* en 1826, et en a été le rédacteur pendant plus de dix ans. Il a été député à tous les Parlements, depuis 1830 jusqu'à ce jour, par les comtés de Bellechasse, de Nicolet et du Saguenay. M. Morin a été député en Angleterre par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada en 1834 pour demander le redressement des griefs dont le pays se plaignait. En 1841, ce Monsieur fut nommé Juge de District, et en 1842 Commissaire des Terres de la Couronne et Membre du Conseil Exécutif. Il résigna ces deux charges en décembre 1843, avec tous ses autres collègues, à l'exception d'un. M. Morin a été élu Président de l'Assemblée Législative en février dernier.

1826.

LA CHANSON DU VOYAGEUR CANADIEN (1).

TRADUCTION DE LA CHANSON ANGLAISE DE MOORE.

Aux approches du soir, aux sons lents de l'airain,
Nos voix à l'unisson, nos rames en cadence,
Quand l'ombre des forêts se perd dans le lointain,
A Sainte Anne, chantons l'hymne de la partance.
Ramons, camarades, ramons,
Les courants nous dévancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

Et pourquoi dérouler la voile en ce moment?
Nul zéphir n'a ridé la surface de l'onde :
Mais si loin du rivage Eole nous portant,
Rend la rame au repos ... entonnons à la ronde :
Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous dévancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

(1) Thomas Moore, l'Anacréon moderne, est un des premiers poètes du jour. Son goût exquis n'a pas dédaigné un sujet purement canadien ; et la grandeur des sites et la simplicité des mœurs du pays ont su échauffer son enthousiasme. C'est au moins un dédommagement bien flatteur pour les prétendus dégoûts que certains aventuriers affichent sur tout ce qui tient au Canada. Le traducteur n'ôse se flatter d'avoir fait passer dans notre langue la beauté d'expression qui caractérise son original. Il aura rempli sa tâche, s'il le fait connaître à ses compatriotes sans trop le défigurer.—*Note du traducteur.*

Les couplets ci-dessus sont censés chantés par les voyageurs qui vont au Grand-Portage par la rivière des Outaouais. Voir, pour les détails de cette prodigieuse entreprise, l'Histoire Générale du Commerce des Pelleteries, servant de préliminaire au Journal de Sir Alexander M'Kenzie.

" Au rapide de Ste. Anne, ils sont obligés de décharger leurs canots " d'une partie, sinon de la totalité, de leurs cargaisons. C'est de ce lieu " que les Canadiens se considèrent comme partant pour les pays d'en haut : " car on y voit la dernière église qu'il y ait sur l'île, et qui est dédiée à la " patronne des voyageurs."—*Histoire Générale du Commerce des Pelleteries.*

Rives de l'Ottawa, l'astre pâle des nuits,
Nous attend sur vos flots. Rends-nous les vents propices,
Patronne de ces lieux! toi qui nous conduis
Donne à l'air la fraîcheur! voguons sous tes auspices.
Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous dévancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

DOMINIQUE MONDELET (1).

1827.

LES BOUCHERIES.

FÊTES RURALES DU CANADA.

Oui, les jeux les plus doux sont les jeux du village,
Et le sage y sourit sans cesser d'être sage.
Homme pur, homme franc, colon du Canada,
Sache à jamais bénir la main qui t'accorda
Le sol qui te nourrit, ces eaux dont tu t'abreuves.
Maître d'un pays libre, et roi du roi des fleuves,
Que peut-il te manquer? quels seraient tes désirs?
Tu sais innocemment varier tes plaisirs:
Ici c'est un repas où la gaité préside,
Là je vois sautiller la bergère timide,
Plus loin de vieux parents à leur tendre neveux
Apprennent l'art de vivre et l'art de vivre heureux:
Leurs gestes, leurs discours respirent la franchise;
L'éloquence du cœur plaît, entraîne, électrise;
Et dans ces entretiens se montrent tour à tour
La piété, l'honneur, l'allégresse et l'amour.

De ces heureux colons comment peindre les fêtes?
Les frimats les plus dûrs, les plus longues tempêtes
En vain de leur gaité voudraient fléchir les traits.
Ils n'adorent qu'un Dieu, c'est le Dieu des bienfaits:
Ils n'adressent qu'à lui leurs soupirs et leurs larmes;
Pour eux chaque saison produit de nouveaux charmes;
Ranimés au printemps, l'été les rajeunit.
Ils cueillent en automne, et l'hiver les unit.

---

(1) L'honorable Dominique Mondelet, Juge de la Cour du Banc de la Reine aux *Trois-Rivières*.

Déjà le froid Décembre a blanchi la chaumière ;
Du flambeau de la nuit, la jalouse lumière
S'élance sur la neige, attaque ses flocons
Et joint à leur éclat l'éclat de ses rayons.
D'une double blancheur l'élégante parure
Change la nuit en jour, embellit la nature,
Et montre les défauts du rimeur babillard.
Qui dans ses vers malins peint l'hiver en vieillard.

Cependant l'homme heureux, le villageois modeste,
Au coin de son foyer, près d'une table agreste,
Redit à ses enfants: " C'est demain, oui, demain
" Que le pourceau choisi grognera sous ma main ;
" Oui, Pierrot, oui, Colas ; oui, Nanon, oui, Marie,
" C'est demain ;" à ces mots, la famille ravie,
Pierrot, Colas, Nanon joignent les sauts aux cris ;
Et Marie au berceau dort au milieu des ris.

Du plus léger sommeil on a compté les heures :
L'aurore brille enfin sur ces humbles demeures ;
L'enfant au chant du coq joint sa perçante voix,
Et déjà tout s'agite et s'apprête à la fois.

Bientôt l'homme des champs amène la victime ;
Aux cris de l'animal, on s'empresse, on s'anime :
La mère avec transports rôde de tous côtés,
Polit la table ronde et le vase argenté,
Tandis qu'en son fauteuil la bonne aïeule assise,
Prête l'oreille au bruit du couteau qui s'aiguise,
Et sourit aux enfants qui célébrant leur jeu,
D'un bûcher mal construit alimentent le feu.
Dix jeunes marcassins, au groin assez agile,
S'avancent, sont chassés, reviennent à la file,
Et par les sons aigus de leur gémissement,
Semblent se lamenter du sort de leur parent.
Soudain le villageois frappe la bête impure ;
Le sang, à bouillons noirs, ruissèle de sa hure,
Découle dans le vase, et suivant les apprêts,
Sous des doigts ménagers forme d'excellents mêts,
Qui mêlés avec art rehaussent la gogaille.
La victime s'étend sur le bûcher de paille,
Sur son corps l'eau bouillante est versée à grands seaux ;
Les plus légères mains font glisser les couteaux
Qui du grognon défunt enlèvent la dépouille ;

Et bientôt sont formés la succulente andouille,
Le boudin lisse et gras, le saucisson friand,
Et plusieurs mêts exquis, savourés du gourmand.
Ainsi le bon pourceau change pour notre usage,
Et ses pieds en gelée, et sa tête en fromage.
On taille, on coupe, on hache, et des hachis poivrés
Sortent les cervelats, et les gâteaux marbrés.
L'un remplit les boyaux, l'autre enfle les vessies ;
On partage, on suspend les entrailles farcies ;
Un lard épais et blanc étale ses rayons ;
Ici brille la hure, et plus loin les jambons ;
Et là se met à part la côtelette plate,
Qu'un sel conservateur rendra plus délicate ;
Tous les morceaux enfin, même le plus petit,
Sont rangés avec art et flattent l'appétit.
La famille aussitôt borde la table ronde,
Et du Dieu qui fait tout, bénit la main féconde.
Prodigue sans excès, un nectar généreux
Passe du père au fils et les rend plus joyeux.
Chaque enfant à l'envie dépèce sa grillade :
L'hypocrite matou médite une escalade,
Et d'un œil bien fixé, contemple en miaulant,
Des boudins suspendus l'appareil attrayant.
Tandis que Hanidor, vigilant et fidèle,
Dévore le morceau qu'on devait à son zèle.

Cependant la famille a préparé ses dons,
Dons sincères, dons purs. Riche, lis ces leçons!
Gaiment on court à table, on en sort avec joie;
On porte au pauvre honnête un morceau de sa proie :
Obliger est tout dire—ah ! si l'homme est content,
C'est alors que son cœur se fond dans un présent.

Ainsi ces francs colons s'obligent l'un et l'autre ;
Tel est le vœu sacré de leur premier apôtre :
" Mes enfants, aimez-vous, et vous serez heureux,
" L'union fait la force, et nous rend généreux ;
" La plus belle vertu, la charité chrétienne,
" Est celle que Dieu prêche, et qu'il faut qu'on obtienne."
De famille en famille on voit les mêmes traits,
La même bonne humeur, et les mêmes bienfaits,
Et dans ce pays libre une vertu commune
De *mille humbles* maisons paraît n'en former qu'une.

Peuple franc, sois béni! qu'un éternel bonheur
Règne dans tes foyers, et surtout dans ton cœur.
Toujours digne du sang qui coule dans tes veines,
Imite tes ayeux, ris au milieu des peines;
Et souviens-toi toujours qu'une douce gaité,
Du corps comme de l'âme assure la santé.

1827.

L'IROQUOISE.

HISTOIRE, OU NOUVELLE HISTORIQUE.

Il a quelques années, un monsieur, qui voyageait de Niagara à Montréal, arriva de nuit au Côteau du Lac. Ne pouvant se loger commodément dans l'une des deux chétives auberges de l'endroit, il alla prendre gîte chez un cultivateur des environs. Comme son hôte l'introduisait dans la chambre où il devait coucher, il y aperçut un portefeuille de voyage, agraphé en argent, et qui contrastait avec la grossièreté des meubles de la maison. Il le prit et lut les initiales qu'il y avait sur le fermoire. "C'est une affaire curieuse, lui dit son hôte, et plus vieille que vous et moi." —"C'est sans doute, répondit l'étranger, quelque relique, dont vous aurez hérité."—"C'est quelque chose comme cela, répartit l'hôte: il y a dedans une longue lettre qui a été pour nous jusqu'à présent comme du papier noirci. Il nous est venu en pensée de la porter au P. M......, aux Cèdres; mais j'attendrai que ma petite fille, Marie, soit en état de lire l'écriture à la main...." Si la chose ne vous déplaît pas, dit l'étranger, j'essaierai de la lire." Le bonhomme consentit avec joie à la proposition: il ouvrit le portefeuille, prit le manuscrit, et le donna à l'étranger. "Vous me faites beaucoup de plaisir, lui dit-il; ç'aurait été, même plus tard, une tâche difficile pour Marie; car, comme vous voyez, le papier a changé de couleur, et l'écriture est presqu'effacée...."

Le zèle de l'étranger se ralentit, quand il vit la difficulté de l'entreprise. "C'est sans doute quelque vieux mémoire de famille," dit-il, en déployant le manuscrit d'un air indifférent.

"Tout ce que je sais, reprit l'hôte, c'est que ce n'est point un mémoire de notre famille: nous sommes, depuis le commencement, de simples cultivateurs, et il n'a rien été écrit sur notre compte, à l'exception de ce qui se trouve sur la pierre qui est à la tête de la fosse de mon grand-père aux Cèdres. Je me rappelle, comme si c'était hier, de l'avoir vu assis dans cette vieille chaise de chêne, et de l'avoir entendu nous raconter ses voyages aux lacs de l'ouest, avec un nommé Bouchard, jeune français, qui fut envoyé à nos postes de commerce. On ne parcourait pas le monde alors, comme à présent, pour voir des rapides et des chutes."

"C'est donc, dit l'étranger, dans l'espoir d'obtenir enfin la clé du manuscrit, quelque récit de ses voyages."

"Oh! non, répartit le bonhomme; Bouchard l'a trouvé sur le rivage du lac Huron, dans un lieu solitaire et sauvage. Asseyez-vous, et je vais vous raconter tout ce que j'en ai entendu dire à mon grand-père: le bon vieillard, il aimait à parler de ses voyages." Le petit-fils l'aimait aussi, et l'étranger écouta patiemment le long récit que lui fit son hôte, et qui, en substance, se réduit à ce qui suit:

Il paraît que vers l'année 1700, le jeune Bouchard et ses compagnons, revenant du lac Supérieur, s'arrêtèrent sur les bords du lac Huron, près de la baie de Saguinam. D'une éminence, ils aperçurent un village sauvage, ou, en termes de voyageurs, une fumée. Bouchard envoya ses compagnons avec Sequin, son guide sauvage, à ce village, afin d'y obtenir des canots pour traverser le lac; et en attendant leur retour, il chercha un endroit où il put se mettre à couvert. Le rivage était rempli de rochers et escarpé; mais l'habitude et l'expérience avaient rendu Bouchard aussi agile et aussi hardi qu'un montagnard suisse: il *descendit les* précipices, en sautant de rocher en

rocher, sans éprouver plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole au-dessus et dont les cris seuls rompent le silence de cette solitude. Ayant atteint le bord du lac, il marcha quelque temps le long de l'eau, jusqu'à ce qu'ayant passé une pointe de roche, il arriva à un endroit qui lui parut avoir été fait par la nature pour un lieu de refuge. C'était un petit espace de terre, en forme d'amphithéâtre, presqu'entièrement entouré par des rochers, qui saillant hardiment sur le lac, à l'extrémité du demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le terrein était probablement inondé après les vents d'est, car il était mou et marécageux; et parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Le lac avait autrefois baigné ici, comme ailleurs, la base des rochers; elle était quelquefois douce et polie, quelquefois rude et hérissée de pointes. L'attention de Bouchard fut attirée par des groseillers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers, et qui par leurs feuilles vertes et leurs fruits de couleur de pourpre, semblaient couronner d'une guirlande le front chauve du précipice. Ce fruit est un de ceux que produisent naturellement les déserts de l'Amérique du Nord, et sans doute il parut aussi tentatif à Bouchard que l'auraient pu, dans les heureuses vallées de la France, les plus délicieux fruits des Hespérides. En cherchant l'accès le plus facile à ces groseilles, il découvrit dans les rochers, une petite cavité, qui ressemblait tellement à un hamac, qu'il semblait que l'art s'était joint à la nature pour la former. Elle avait probablement procuré un lieu de repos au chasseur ou au pêcheur sauvage, car elle était jonchée de feuilles sèches, de manière à procurer une couche délicieuse à un homme accoutumé depuis plusieurs mois à dormir sur une couverture de laine étendue sur la terre nue. Après avoir cueilli les fruits, Bouchard se retira dans la grotte et oublia, pour un temps, qu'il était séparé de son pays par de vastes forêts et une immense solitude. Il écouta les sons harmonieux des vagues

légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés de l'été. Enfin, perdant le sentiment de cette douce et innocente jouissance, il tomba dans un sommeil profond, dont il ne fut tiré que par le bruit de l'eau fendue par des avirons.

Bouchard jeta ses regards sur le lac, et vit s'approcher du rivage un canot où il y avait trois sauvages, un vieillard, un jeune homme et une jeune femme. Ils débarquèrent non loin de lui, et sans l'apercevoir, gagnèrent l'extrémité opposée du demi-cercle. Le vieillard s'avança d'un pas lent et mesuré, et levant une espèce de porte formée de joncs et de tiges flexibles, (que Bouchard n'avait pas remarquée,) ils entrèrent tous trois dans une cavité du rocher, y déposèrent quelque chose qu'ils avaient apporté dans leurs mains, y demeurèrent quelque temps prosternés, et retournèrent ensuite à pas lents à leur canot. Bouchard suivit des yeux la frêle nacelle sur la verte surface du lac, et tant qu'il la put voir, il entendit la voix mélodieuse de la jeune femme, accompagnée, à des intervalles réguliers, par celles de ses compagnons, chantant, comme il se l'imaginait, l'explication de leur culte silencieux; car leurs gestes expressifs semblaient montrer d'abord le rivage et ensuite la voûte du ciel.

Dès que le canot eut disparu, Bouchard quitta sa couche, et se rendit à la cellule. Il se trouva que c'était une excavation naturelle, assez haute pour admettre debout un homme de taille ordinaire, et s'étendant en profondeur à plusieurs pieds, après quoi elle se reduisait à une simple fente entre deux rochers. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté, et tombait en gouttes de crystal dans un bassin naturel, qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte était un tas de pierres en forme de pyramide, et sur cette pyramide une soutanne et un bréviaire. Il allait les examiner, quand il entendit le coup de sifflet donné pour signal par son guide; il y répondit par le son de son cor, et au bout de quelque *moments*, Sequin descendit du précipice, et

fut à côté de lui. Bouchard lui conta ce qu'il avait vu, et Sequin, après un moment de réflexion, dit: "Ce doit être l'endroit dont j'ai si souvent entendu parler nos anciens; un homme de bien y est mort. Il fut envoyé par le Grand-Esprit pour enseigner de bonnes choses à notre nation, et les hurons ont encore plusieurs de ses maximes gravés dans leur cœur. Ils disent qu'il a jeûné tout le temps de sa vie, et qu'il doit se régaler maintenant: c'est pourquoi ils lui apportent des provisions de leurs festins. Voyons quelles sont ces offrandes...." Sequin prit d'abord un tortis fait de fleurs et de rameaux toujours verts: "C'est dit-il, une offrande de noces," et il en conclut que le jeune couple était marié depuis peu. Ensuite venait un calumet: "C'est dit Sequin, un emblême de paix, le don d'un vieillard: et ceci (ajouta-t-il, déroulant une peau qui enveloppait quelques épis mûrs de bled d'Inde,) ce sont les emblêmes de l'abondance et des occupations différentes de l'homme et de la femme: le mari fait la chasse aux chevreuils, et la femme cultive le maïs...."

Bouchard prit le bréviaire, et en l'ouvrant, un manuscrit tomba d'entre ses feuillets: il le saisit avec empressement, et il allait l'examiner, quand son guide lui fit remarquer la longueur des ombres sur les lacs, et l'avertit que les canots seraient prêts au lever de la pleine lune. Bouchard était bon catholique, et comme tous les catholiques, un bon chrétien: il honorait tous les saints du calendrier, et révérait la mémoire d'un homme de bien, quand même il n'avait pas été canonisé. Il fit le signe de la croix, dit un *Pater*, et suivit son guide au lieu du rendez-vous. Il conserva le manuscrit comme un relique saint; et celui qui tomba dans les mains de notre voyageur, chez le cultivateur canadien, était une copie qu'il en avait tirée pour l'envoyer en France. L'original avait été écrit par le P. Mesnard, dont la mémoire vénérée avait consacré la cellule du lac Huron, et contenait les particularités suivantes:

Le P. Mesnard reçut son éducation au séminaire de St.

Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada, paraît s'être emparé de bonne heure de son esprit, et lui avoir inspiré l'ardeur d'un apôtre et la résolution d'un martyr. Il vint en Amérique sous les auspices de madame de Bouillon, qui, quelques années auparavant, avait fondé l'Hôtel-Dieu de Montréal. De son aveu et avec son aide, il s'établit à un village d'outaouais, sur les bords du lac St. Louis, au confluent de la Grande Rivière et du fleuve St. Laurent. Ses pieux efforts gagnèrent quelques sauvages au christianisme et aux habitudes de la vie civilisée; et il persuada à d'autres de lui amener leurs enfants, pour être façonnés à un joug qu'ils n'étaient pas en état de porter eux-mêmes.

Un jour, un chef des outaouais amena au P. Mesnard deux jeunes filles qu'il avait enlevées aux iroquois, nation puissante et fière, jalouse des empiétements des français, et résolue de chasser de son territoire tous ceux qui faisaient profession d'enseigner ou de pratiquer la religion catholique. Le chef outaouais présenta les jeunes filles au Père en lui disant: " Ce sont les enfants de mon ennemi, de Talasco, le plus puissant chef des iroquois, l'aigle de sa tribu; il déteste les chrétiens: fais des chrétiennes de ses deux filles, et je serai vengé." C'était la seule vengeance à laquelle le bon Père eût voulu prendre part. Il adopta les jeunes filles au nom de l'église St. Joseph, à qui il les consacra, se proposant, lorsqu'elles seraient parvenues à l'âge de faire des vœux volontaires, de les leur faire prendre parmi les religieuses de l'Hôtel-Dieu. Elles furent baptisées sous les noms de Rosalie et de Françoise. Elles vécurent dans la cabane du P. Mesnard, et y furent soigneusement accoutumées aux prières et aux pénitences de l'Eglise. Rosalie était naturellement dévote; le Père rapporte plusieurs exemples étonnants de ses mortifications volontaires: il loue la piété de Rosalie avec l'exaltation d'un véritable enfant de l'Eglise; cependant, la religion à part, il semble avoir eu plus de tendresse pour Françoise, qu'il ne nomme

jamais sans quelque épithète qui exprime l'affection ou la piété. Si Rosalie était comme le tournesol, qui ne vit que pour rendre hommage, à un seul objet, Françoise ressemblait à une plante qui étend ses fleurs de tous côtés, et fait part de ses parfums à tous ceux qui s'en approchent. Le Père Mesnard dit qu'elle ne pouvait pas prier en tout temps; qu'elle aimait à se promener dans les bois, à s'asseoir au bord d'une cascade, à chanter une chanson de son pays natal, etc. Elle évitait toute rencontre avec les outaouais, parce qu'ils étaient les ennemis de ses compatriotes. Le P. Mesnard se plaint qu'elle omettait quelquefois ses exercices de piété; mais il ajoute qu'elle ne manquait jamais aux devoirs de la bienfaisance.

Un jour que le P. Mesnard était aux Cèdres pour une affaire de religion, Françoise entra en hâte dans la cabane. Rosalie était à genoux devant un crucifix. Elle se leva en voyant entrer sa sœur, et lui demanda, d'un ton de reproche, où elle avait été courir? Françoise lui répondit qu'elle venait des sycomores, chercher des plantes, pour teindre les plumes des souliers de noces de Julie.

"Tu t'occupes trop de noces, répondit Rosalie, pour une personne qui ne doit penser qu'à un mariage céleste." "Je ne suis pas encore religieuse, répartit Françoise. Mais, Rosalie, ce n'était pas des noces que je m'occupais: comme je revenais par le bois, j'ai entendu des gens parler; nos noms ont été prononcés; non pas nos noms de baptême, mais ceux que nous portions à Onnontagué." "Sûrement, tu n'as pas osé t'arrêter pour écouter," s'écria sa sœur. "Je n'ai pu m'en empêcher, Rosalie, c'était la voix de notre mère."

Des pas qui s'approchaient en ce moment, firent tressaillir les jeunes filles: elles regardèrent et virent leur mère, Genanhatenna, tout près d'elles. Rosalie tomba à genoux devant le crucifix; Françoise courut vers sa mère, dans le ravissement d'une joie naturelle. Genanhatenna, après avoir regardé ses enfants en silence, pendant quelques ins-

tants, leur parla avec toute l'énergie d'une émotion puissante et irrésistible. Elle les conjura, leur ordonna de s'en retourner avec elle vers leur nation. Rosalie écouta froidement, et sans rien dire, les paroles de sa mère; Françoise, au contraire, appuya la tête sur ses genoux, et pleura amèrement. Sa résolution était ébranlée: Genanhatenna se lève pour partir; le moment de la décision ne pouvait plus se différer. Alors Françoise presse contre ses lèvres la croix qui pendait à son cou, et dit: "Ma mère, j'ai fait un vœu chrétien, et je ne dois pas le violer."

"Viens donc avec moi dans le bois, répartit la mère, s'il faut que nous nous séparions, que ce soit là. Viens vite, le jeune chef Allewemi m'attend; il a exposé sa vie pour venir avec moi ici. Si les outaouais l'aperçoivent, leurs lâches esprits les feront se glorifier d'une victoire sur un seul homme."

"N'y vas pas, lui dit tout bas Rosalie, il n'y a pas de sûreté à quelques centaines de pas de nos cabanes." Françoise était trop émue pour pouvoir écouter les conseils de la prudence: elle suivit sa mère. Lorsqu'elles furent arrivées dans le bois, Genanhatenna renouvela ses pressantes instances: "Ah! Françoise, dit-elle, on te renfermera dans des murs de pierre, où tu ne respireras plus l'air frais; où tu n'entendras plus le chant des oiseaux, ni le murmure des eaux. Ces outaouais ont tué tes frères; ton père était le plus grand arbre de nos fotêts; mais maintenant ses branches sont toutes coupées ou desséchées; et si tu ne reviens pas, il meurt sans laisser un seul rejeton. Hélas! hélas! j'ai mis au monde des fils et des filles, et il faut que je meure sans enfants."

Le cœur de Françoise fut attendri: "Je m'en retourne, je m'en retourne avec toi, ô ma mère! s'écria-t-elle; promets-moi que mon père me permettra d'être chrétienne."

"Je ne le puis, Françoise, répliqua Genanhatenna: ton père a juré par le dieu d'Aréouski, que nulle chrétienne ne vivra *parmi les iroquois*."

" Alors, ma mère, dit Françoise reprenant toute sa résolution, il faut que nous nous séparions. J'ai été marquée de cette marque sainte, en faisant le signe de la croix, et je ne dois plus hésiter."

" En est-il ainsi? s'écria sa mère; et refusant d'embrasser sa fille, elle frappa dans ses mains, et poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il y fut répondu par un cri plus sauvage encore, et en un moment, Talasco et le jeune Allewemi furent près d'elle. " Tu es à moi, s'écria Talasco, vive ou morte, tu es à moi." La résistance aurait été vaine. Françoise fut placée entre les deux sauvages, et entraînée.... Comme ils sortaient du bois, ils furent rencontrés par un parti de français, armés et commandés par un jeune officier, avide d'aventures. Il aperçut au premier coup d'œil l'habillement européen de Françoise, comprit qu'elle devait être captive, et résolut de la délivrer. Il banda son fusil et visa Talasco: Françoise fut prompte à se mettre devant lui, et cria, en français, qu'il était son père. " Délivrez-moi, dit-elle, mais épargnez mon père, ne le retenez pas: les outaouais sont ses ennemis mortels; ils lui feront souffrir mille tourments avant de le mettre à mort, et sa fille en serait la cause."

Talasco ne dit rien; il se prépara à l'issue, quelle qu'elle dût être, avec une force sauvage. Il dédaigna de demander la vie qu'il aurait été fier de sacrifier sans murmure, et lorsque les français défilèrent à droite et à gauche, pour le laisser passer, il marcha seul en avant, sans qu'un seul de ses regards, un seul mot de sa bouche témoignât qu'il croyait recevoir d'eux une faveur. Sa femme le suivit. " Ma mère, lui dit Françoise de la voix de la tendresse, encore un mot avant de nous séparer."

" Encore un mot! répondit Genanhatenna. Oui, ajouta-t-elle après un moment de silence, encore un mot—Vengeance. Le jour de la vengeance de ton père viendra; j'en ai entendu la promesse dans le souffle des vents et le *murmure des* eaux: il viendra."

Françoise s'inclina, comme si elle eût été convaincue de la vérité de ce que lui prédisait sa mère: elle prit son rosaire et invoqua son saint patron. Le jeune officier, après un moment de silence respectueux, lui demanda où elle voulait qu'il la conduisît. "Au Père Mesnard," répondit-elle.—"Au P. Mesnard? répartit l'officier. Le P. Mesnard est le frère de ma mère, et je me rendais chez lui, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer."

Cet officier se nommait Eugène Brunon. Il demeura quelque jours à St. Louis. Rosalie était occupée de divers devoirs religieux préparatoires à son entrée dans le couvent. Elle ne vit pas les étrangers, et elle fit des reproches à Françoise de ce qu'elle ne prenait plus part à ses actes de dévotion. Françoise apporta pour excuse qu'elle était occupée à mettre la maison en état de procurer l'hospitalité: mais lorsqu'elle fut exemptée de ce devoir, par le départ d'Eugène, elle ne sentit pas renaître son goût par la vie religieuse. Eugène revint victorieux de l'expédition dont il avait été chargé par le gouvernement; alors, pour la première fois, le P. Mesnard soupçonna quelque danger que le couvent St. Joseph ne perdît la religieuse qu'il lui avait destinée; et quand il rappela à Françoise qu'il l'avait vouée à la vie monastique, elle lui déclara franchement qu'Eugène et elle s'étaient réciproquement jurés de s'épouser. Le bon Père la réprimanda, et lui représenta, dans les termes les plus forts, le péché qu'il y avait d'arracher un cœur à l'autel pour le dévouer à un amour terrestre. Mais elle lui répondit qu'elle ne pouvait être liée par des vœux qu'elle n'avait pas faits elle-même. "Oh! mon Père, ajouta-t-elle, que Rosalie soit une religieuse et une sainte; pour moi, je puis servir Dieu d'une autre manière."

"Et vous pouvez être appelée à le faire, mon enfant, reprit le religieux d'un ton solennel, d'une manière que vous n'imaginez pas." "Si c'est le cas, mon bon Père, dit la jeune fille en souriant, je suis persuadée que j'éprouverai la *vertu de vos* soins et de vos prières pour moi." Ce

fut la réponse badine d'un cœur léger et exempt de soucis; mais elle fit sur l'esprit du religieux une impression profonde, qui fut augmentée par les circonstances subséquentes. Une année se passa. Rosalie fut admise au nombre des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Eugène allait fréquemment à St. Louis; et le P. Mesnard voyant qu'il serait inutile de s'opposer plus longtemps à son union avec Françoise, leur administra lui-même le sacrement de mariage. Ici le Père interrompt son récit, pour exalter l'union de deux cœurs purs et aimants, et dit qu'après la consacration religieuse, c'est l'état le plus agréable à Dieu.

Le long et tédieux hiver du Canada était passé; l'Outaouais gonflé avait rejeté son manteau de glace, et proclamé sa liberté du ton de la joie; l'été était revenu dans toute sa vigueur, et couvrait d'une fraîche verdure les bois et les vallons du St. Louis. Le P. Mesnard, suivant sa coutume journalière, avait à visiter les cabanes de son petit troupeau; il s'arrêta devant la croix qu'il avait fait ériger au centre du village; il jeta ses regards sur les champs préparés pour la moisson de l'été; sur les arbres fruitiers enrichis de bourgeons naissants; il vit les femmes et les enfants travaillant avec ardeur dans leurs petits jardins, et il éleva son cœur vers Dieu, pour le remercier de s'être servi de lui pour retirer ces pauvres sauvages d'une vie de misère. Il jeta les yeux sur le symbole sacré, devant lequel il s'agenouilla, et vit une ombre passer dessus. Il crut d'abord que c'était celle d'un nuage qui passait; mais quand, ayant parcouru des yeux la voûte du ciel, il la vit sans nuages, il ne douta point que ce ne fût le présage de quelque malheur. Pourtant, lorsqu'il rentra dans sa cabane, la vue de Françoise dissipa ses sinistres pressentiments. "Sa face, dit-il, était rayonnante comme le lac, lorsque, par un temps calme, le soleil brille dessus." Elle avait été occupée à orner avec sa dextérité naturelle, une écharpe pour Eugène; elle la présenta au P. Mesnard, lorsqu'il entra. "Voyez, lui *dit-elle,* mon Père; je l'ai achevée, et j'espère qu'Eugène

ne recevra jamais une blessure pour la souiller. Ah! ajouta-t-elle, il va être ici tout-à-l'heure: j'entends retentir dans l'air le chant des bateliers français." Le bon Père aurait été tenté de lui dire qu'elle s'occupait trop d'Eugène; mais il ne put se résoudre à réprimer les flots d'une joie bien pardonnable au jeune âge, et il se contenta de lui dire en souriant, qu'il espérait qu'après son premier mois de mariage, elle retournerait à ses prières et à ses pratiques de dévotion. Elle ne lui répondit pas; car en ce moment elle aperçut son époux, et courut à sa rencontre avec la vitesse du chevreuil. Le P. Mesnard les vit, comme ils s'approchaient de la cabane; le front d'Eugène portait les marques de la tristesse, et quoiqu'il s'égayât un peu aux caresses enfantines de Françoise, ses pas précipités et sa contenance troublée faisait voir clairement qu'il appréhendait quelque malheur. Il laissa Françoise le dévancer, et sans qu'elle s'en aperçut, il fit signe au P. Mesnard, et lui dit: "Mon Père, le danger est proche; on a conduit hier une prisonnière iroquoise à Montréal, qui a avoué qu'un parti de sa tribu était en campagne pour une expédition secrète. J'ai vu des canots étrangers mouillés dans une anse de l'isle aux Cèdres. Il faut que vous vous rendiez de suite à Montréal, avec Françoise, dans mon bateau."

"Quoi! s'écria le Père, pensez-vous que j'abandonnerai mes pauvres ouailles, au moment où les loups viennent pour fondre sur elles?"

"Vous ne pourrez les défendre," mon père, s'écria Eugène.

"Eh bien! je mourrai avec elles," répartit le Père.

"Non, mon Père, s'écria Eugène, vous ne serez pas si téméraire: partez, sinon pour vous-même, du moins pour ma pauvre Françoise; que deviendra-t-elle, si nous sommes tués? Les iroquois ont juré de se venger d'elle, et ils sont aussi féroces et aussi cruels que des tigres. Partez, je vous en conjure, à chaque instant, la mort s'approche de nous. Les bateliers ont ordre de vous attendre à la Pointe *aux* Herbes; prenez votre route par les érables;

je dirai à Françoise que Rosalie la fait demander, et que j'irai la joindre demain. Partez, mon Père, partez sans différer."

"Oh! mon fils, je ne puis partir; le vrai berger ne peut abandonner son troupeau."

Le bon Père demeura inflexible; et l'unique alternative fut d'avertir Françoise du danger, et de l'engager à partir seule. Elle refusa positivement de partir sans son mari. Eugène lui représenta qu'il serait déshonoré pour la vie s'il abandonnait, au moment du danger, un établissement que son gouvernement avait confié à sa garde. "Je donnerais volontiers ma vie pour vous, Françoise, lui dit-il, mais mon honneur est un dépôt sacré pour vous, pour mon pays; je ne puis m'en désaisir." Ses prières se changèrent en commandements.

"Oh! ne vous fâchez pas contre moi, lui dit Françoise, je partirai; mais je ne crains pas de mourir ici avec vous." A peine eût-elle prononcé ces paroles que des sons effrayants retentirent dans l'air. "C'est le cri de guerre de mon père, s'écria-t-elle; St. Joseph, secourez-nous, nous sommes perdus!" La pauvre Françoise se jeta au cou de son époux, le tint longtemps serré dans ses bras, avec une tristesse mêlée d'angoisses, et courut vers le bois. Le terrible cri de guerre suivit, et elle entendit en même temps ces mots comme si on les eût dits, d'une voix aigre, à l'oreille: "Vengeance, le jour de la vengeance de ton père viendra." Elle atteignit le bois, et monta sur une hauteur d'où, sans être vue, elle pouvait jeter ses regards sur la plaine verdoyante. Elle s'arrêta un instant: les canots iroquois avaient doublé la pointe de l'isle, et arrivaient comme des vautours qui fondent sur leur proie. Les outaouais sortirent précipitamment de leurs cabanes, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches. Le P. Mesnard gagna le pied de la croix, d'un pas lent mais assuré, et s'agenouilla en apparence aussi peu inquet à l'approche de la tempête, et aussi calme qu'il avait coutume de l'être à sa prière de vêpres. "Ah! disait Françoise en elle-même, la pre-

mière flèche qui l'atteindra boira son sang de vie!" Eugène se trouvait partout en même temps, poussant les uns en avant, et arrêtant les autres; et en quelques instants, tous furent rangés en bataille autour du crucifix.

Les iroquois étaient débarqués. Françoise oublia alors la promesse qu'elle avait faite à son époux; elle oublia tout dans l'intérêt intense qu'elle prenait à l'issue du combat. Elle vit le P. Mesnard s'avancer à la tête de sa petite troupe, et faire un signal à Talasco. "Ah! saint Père, s'écria-t-elle, tu ne connais pas l'aigle de sa tribu; tu adresses des paroles de paix à un tourbillon de vent." Talasco banda son arc; Françoise tomba sur ses genoux: "Dieu de miséricorde, protégez-le," s'écria-t-elle. Le P. Mesnard tomba percé par une flèche. Les outaouais furent frappés d'une terreur panique. En vain Eugène les pressa-t-il de tirer; tous, à l'exception de cinq, tournèrent le dos à l'ennemi, et prirent la fuite. Eugène paraissait déterminé à vendre sa vie aussi cher que possible. Les sauvages se jetèrent sur lui et ses braves compagnons avec leurs couteaux et leurs casse-têtes. "Il faut qu'il meurt," cria Françoise; et elle sortit précipitamment, et comme par instinct, de sa retraite. Un cri de triomphe lui apprit que la bande de son père l'avait aperçue: elle vit son époux pressé de tous côtés. "Ah! épargnez-le, épargnez-le, cria-t-elle, il n'est pas votre ennemi." Son père jeta sur elle un regard de colère, et s'écria: "Quoi! un français, "un chrétien ne serait pas mon ennemi!" et il se remit à l'œuvre de la mort. Françoise se jeta au plus fort de la mêlée; Eugène jeta un cri de douleur en l'apercevant: il avait combattu comme un lion, lorsqu'il avait cru qu'il lui gagnait du temps pour la fuite; mais lorsqu'il eût perdu l'espoir de la sauver, ses bras perdirent leurs forces, et il tomba épuisé. Françoise tomba près de lui; elle l'embrassa et colla sa joue contre la sienne; pour un moment, ces sauvages ennemis reculèrent, et la regardèrent en silence, mais leurs *féroces passions* ne furent suspendues que pour un

instant. Talasco leva son casse-tête: "Ne le frappe pas, mon père, dit Françoise d'une voix faible, il est mort." "Eh bien! qu'il porte la cicatrice de la mort," reprit l'inexhorable barbare, et d'un coup il sépara la tête d'Eugène de ses épaules. Un cri prolongé s'éleva dans l'air, et Françoise devint aussi insensible que le tronc qu'elle tenait embrassé. L'œuvre de la destruction se poursuivit; les huttes des outaouais furent brûlées; les femmes et les enfants périrent dans un massacre général.

Le Père rapporte que dans la furie de l'assaut, on passa près de lui, étendu et blessé comme il était, sans le remarquer; qu'il demeura sans connaissance jusqu'à minuit; qu'alors il se trouva près de la croix, ayant à côté de lui un vase plein d'eau et un gâteau sauvage. Il fut d'abord étonné; mais il crut devoir ce secours opportun à quelque iroquois compatissant. Il languit longtemps dans un état d'extrême débilité, et lorsqu'il se fut rétabli, trouvant toutes les traces de culture effacées à St. Louis, et les outaouais disposés à attribuer leur défaite à l'effet énervateur de ses doctrines de paix, il prit la résolution de pénétrer plus avant dans le désert pour y jeter la bonne semence, et abandonner la moisson au maître du champ. Dans son pélérinage, il rencontra une fille outaouaise qui avait été emmenée de St. Louis avec Françoise, et qui lui raconta tout ce qui était arrivé à son élève chérie, depuis son départ jusqu'à son arrivée au principal village des Onnontagués.

Pendant quelques jours, elle demeura dans un état de stupeur, et fut portée sur les épaules des sauvages. Son père ne lui parla point, et ne s'approcha point d'elle; mais il permit à Allewemi de lui rendre toutes sortes de bons offices. Il était évident qu'il se proposait de donner sa fille en mariage à ce jeune chef. Lorsqu'ils arrivèrent à Onnontagués, les guerriers de la tribu vinrent au-devant d'eux, parés des habits de la victoire, consistant en peaux précieuses et en bonnets de plumes des plus brillantes couleurs. *Ils saluèrent* tous Françoise, mais elle était comme une

personne sourde, muette et aveugle. Ils chantèrent leurs chansons de félicitation et de triomphe, et la voix forte du vieux Talasco grossit le chorus. Françoise marchait d'un pas ferme ; elle ne pâlissait point ; mais elle avait les yeux abattus, et ses traits étaient fixes comme ceux d'une personne morte. Une fois, pourtant, comme elle passait devant la cabane de sa mère, son âme sembla être émue par quelques souvenirs de son enfance ; car on lui vit les yeux mouillés de larmes. La procession gagna le gazon, lieu qui, dans chaque village, est destiné à la tenue des conseils et aux amusements. Les sauvages formèrent un cercle autour du vieux chêne ; les vieillards s'assirent ; les jeunes gens se tinrent respectueusement hors du cercle. Talasco se leva, tira de son sein un rouleau, et coupant la corde qui l'attachait, il le laissa tomber à terre : " Frères et fils, dit-il, voyez les chevelures des outaouais chrétiens ; leurs corps pourrissent sur les sables de St. Louis. Qu'ainsi périssent tous les ennemis des iroquois ! Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton de la maison de Talasco ; je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée ; elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef Allewemi, et abjure ce signe ;" et il toucha en même temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de Françoise. Il s'arrêta un moment ; Françoise ne leva pas les yeux, et il ajouta d'une voix de tonnerre : " Ecoute, enfant : si tu ne te rallies point à ta nation ; si tu n'abjures point ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat, je te sacrifierai au dieu Aréouski. La vie et la mort sont devant toi : parle."

" Non, dit l'un des sauvages ; le tendre bourgeon ne doit pas être si précipitamment condamné au feu. Attends jusqu'au soleil du matin : souffre que ta fille soit conduite à la cabane de Genanhatenna ; la voix de sa mère ramènera au nid le petit qui s'égare."

Françoise se tourna avec vitesse vers son père, et se frappant les deux mains, elle s'écria: "Ah! ne le faites pas; ne m'envoyez pas à ma mère, c'est la seule faveur que je vous demande; je puis endurer tous les autres tourments: percez-moi de ces couteaux sur lesquels le sang de mon époux est à peine séché; consumez-moi dans vos feux; je ne fuirai aucune torture; une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu."

"Ah! s'écria le père avec transport, le pur sang des iroquois coule dans ses veines: préparez le bûcher; les ombres de cette nuit couvriront ses cendres."

Pendant que les jeunes gens exécutaient cet ordre, Françoise fit signe à Allewemi d'approcher: "Tu es un chef lui dit-elle, tu as de l'autorité; délivre cette pauvre fille outaouaise de sa captivité; envoie-la à ma sœur Rosalie et qu'elle lui dise que si un amour terrestre s'est interposé une fois, entre le ciel et moi, la faute est expiée; j'ai plus souffert dans l'espace de quelques heures, de quelques instants, que toute sa confrérie ne peut souffrir par une longue vie de pénitence. Qu'elle dise qu'à mon extrémité je n'ai pas abjuré la croix, mais que je suis morte courageusement." Allewemi lui promit de faire tout ce qu'elle lui demandait, et accomplit fidèlement sa promesse.

Un enfant de la foi, un martyr ne meurt pas sans l'assistance des esprits célestes: l'expression du désespoir disparut, dès cet instant, du visage de Françoise; une joie surnaturelle rayonna dans ses yeux, qu'elle leva vers le ciel; son âme parut impatiente de sortir de sa prison; elle monta sur le bûcher avec prestesse et alacrité; et s'y tenant debout, elle dit: "Que je me trouve heureuse qu'il me soit donné de mourir dans mon pays, de la main de mes parents, à l'exemple de mon Sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation." Elle pressa alors le crucifix contre ses lèvres, et fit signe aux bourreaux de mettre le feu au *bûcher*. Ils demeurèrent immobiles, leur tisons ardents à

n : Françoise semblait être un holocauste volontaire, e victime. Sa constance victorieuse mit son père en il sauta sur le bûcher, et lui arrachant des mains le :, il tira son couteau de son ceinturon, et lui fit sur ı une incision en forme de croix : " Voilà, dit-il, e que tu aimes ; le signe de ta ligue avec les enne- ton père ; le signe qui t'a rendue sourde à la voix parents."

te remercie, mon père, répliqua Françoise en sou- d'un air de triomphe ; j'ai perdu la croix que tu ıtée ; mais celle que tu m'as donnée, je la porterai après ma mort."

'eu fut mis au bûcher ; les flammes s'élevèrent, et la :e iroquoise y périt.

1828.

LE NOUVEL AN.

CHANSON.

Air : *Jeunes amants, cueillez des fleurs.*

Par mille baisers fraternels,
Le jour de l'an est remarquable ;
Cette affection des mortels
Est-elle fausse ou véritable ?...
Mais à quoi bon, sensés lĕcteurs,
Nous donner cette inquiétude ;
Il faudrait lire au fond des cœurs,
Pour en avoir la certitude.

L'un vous souhaite la santé,
Et l'autre un très long cours de vie ;
Celui-ci la prospérité
D'aucun revers jamais suivie.
Pour nous, sans vouloir censurer
Cette antique et charmante mode,
Qu'on nous permette de tracer,
Et de suivre une autre méthode.

Dans ce jour célèbre à jamais,
Malgré que l'un ou l'autre dise,
Voici donc quels sont nos souhaits :
Nous souhaitons avec franchise,
Aux magistrats, l'intégrité ;
Aux foux plaideurs, la patience ;
Aux huissiers, de l'honnêteté,
Et aux notaires, la science.

Aux greffiers, plus d'humanité ;
Aux auteurs, plus de modestie ;
Aux marchands, plus de vérité ;
Aux prudes, moins d'afféterie ;
Aux ignorants, l'instruction ;
Aux gazetiers, moins de mensonges ;
Aux savants, moins de prétention ;
Aux lunatiques, moins de songes.

Aux grands, beaucoup moins de fierté ;
Aux avocats, plus de franchise ;
Aux docteurs, plus d'aménité ;
Aux maris, moins de convoitise ;
Aux femmes, la fidélité ;
Aux jeunes filles, l'innocence ;
Aux vieilles, la tranquillité ;
Aux jeunes gens, la tempérance.

Aux débiteurs, un doux repos ;
Aux créanciers, moins de rudesse,
Aux libertins, le corps dispos ;
Aux avares, plus de largesse ;
Enfin, aux ministres de paix,
La tolérance, sans rancune.
Voilà quels sont tous nos souhaits,
Ah ! puissent-ils faire fortune !

1828.

LE HÉROS CANADIEN.

La muse qui parfois m'inspire
Une épigramme, une chanson,
D'Horace me prêtant la lyre,
M'ordonne de hausser le ton,

Pour chanter dignement la gloire
Du héros qui, dans notre histoire,
S'est fait un immortel renom.

Quel est ce guerrier magnanime
Qu'on remarque entre six héros; (1)
Que l'amour de la gloire anime,
Et porte aux exploits les plus beaux?
Iberville, nom que j'honore,
Qui mérite de vivre encore
Inspire-moi des chants nouveaux.

Honneur de la chevalerie,
Cherchant la gloire et le danger,
Il court partout où la patrie
Succombe aux coups de l'étranger:
Les forêts, l'élément liquide,
Le pôle, la zône torride,
Ne le sauraient décourager.

Du chevalier suivons les traces
Dans les tristes climats du nord;
Région de neige et de glaces,
Lugubre image de la mort:
Tantôt marinier intrépide,
Tantôt fantassin homicide,
Tout succombe sous son effort.

Souvent, dans son abord rapide,
Chez les ennemis de son roi,
Son nom comme celui d'Alcide,
Porte la terreur et l'effroi:
Et dans leurs paniques alarmes,
Se troublant, jetant bas leurs armes,
Ils se remettent sous sa loi.

Si l'ordre du roi ne l'appelle
Dans les camps, parmi les soldats,
Soudain, entraîné par son zèle,
Il vole au milieu des combats:
Il entend alors la patrie,
Qui d'une voix forte lui crie:
" Guerrier, ne te repose pas!"

(1) Les six autres fils de M. Lemoyne.

Les guerriers n'ont plus rien à craindre,
Quand Iberville est avec eux :
Ah ! que ses rivaux sont à plaindre,
S'il est au milieu de ses preux !
Deux fois aux rives acadiennes,
Avec ses bandes canadiennes,
Il demeure victorieux.

Autre théâtre de sa gloire,
La grande île anglaise (1) le voit
Courir de victoire en victoire,
Entasser exploit sur exploit :
A l'aspect seul de son épée,
La ville (2) de terreur frappée
Du vainqueur reconnaît le droit.

La plage septentrionale
Le voit pour la troisième fois ;
Mais, las ! la tempête fatale
Le semble réduire aux abois :
Il n'a plus qu'un vaisseau sur quatre,
Et le sort l'oblige à combattre
Ses ennemis, seul contre trois.

Faut-il que le héros succombe,
Victime d'un malheureux sort ?
Qu'il soit captif, ou que la tombe,
Pour lui se trouve sur son bord ?
Du combat quelle fut la suite ?
L'un périt, l'autre prend la fuite,
Et l'autre entre captif au port.

De son roi le vœu pacifique
L'éloigne du sein des combats,
Pour le bien de la république,
Il paraît en d'autres climats :
Se transportant de plage en plage,
Notre héros devient un sage,
Et fonde de nouveaux états.

---

(1) Terreneuve.
(2) St. Jean, capitale de la partie anglaise de l'île de Terreneuve.

Ce grand homme comblé de gloire,
Iberville était Canadien ;
Mais pour honorer sa mémoire,
Son pays encor n'a fait rien :
De ses bienfaits reconnaissante,
Ailleurs (1) une ville naissante
A pris son nom, et le retient.

M. Bibaud.

1828.

LA ROSE ET SON BOUTON.

Vers l'empire de Flore
Nous dirigions nos pas,
Au moment où l'aurore
Arrose ses appas;
La déesse s'avance,
Sautant sur le gazon,
Et portant en cadence,
La rose et son bouton.

Dans mon vaste domaine,
Me dit-elle en riant,
Pour la fête prochaine
Vous cherchez un présent;
Secondant votre zèle,
Ma main vous fait un don;
Des fleurs voilà la reine :
La rose et son bouton.

Tendre mère, une rose
Couronne vos vertus,
L'autre demi-éclose,
Vous promet encor plus;
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

---

(1) Dans la Louisiane.

Ah! vous, fille chérie,
Bouton à peine éclos,
D'une mère attendrie
Partagez les travaux;
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

JEAN JACQUES LARTIGUE (1).

1828.

CHANSON.

A table réunis,
Lorsque le vin abonde,
Quand on boit à la ronde,
Quel plaisir d'être assis
Auprès de ses amis!
Chassons la noire tristesse
Fesons régner l'allégresse,
La gaîté, l'amitié,
Et la sincérité.

J'entends souvent vanter
Nos voisins d'Amérique,
Leur fine politique
Leur art de calculer,
Discuter, pérorer.

---

(1) Ces vers ont été écrits par feu Sa Grandeur Jean Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal, lorsqu'il faisait son cours d'étude au collége de Montréal. Mgr. Lartigue est né à Montréal le 20 Juin, 1777, et il y est décédé le 19 Avril, 1839. Nous avons de Mgr. Lartigue, ses mandements de 1837, contre les mouvements insurrectionnaires, qui firent alors une profonde sensation dans tout le Canada.

Nous devons, à M. Ludger Duvernay, éditeur de *La Minerve*, des remerciements pour nous avoir donné une précieuse collection de poésies canadiennes, dont plusieurs sont inédites, et au milieu desquelles se trouvaient les vers de feu Mgr. Lartigue, que nous plaçons au hasard sous la date de 1828, parce que nous ignorons à quelle époque ils furent composés. On devra à M. Duvernay, la conservation de plusieurs pièces intéressantes de littérature qui, sans son amour de la littérature nationale, auraient été perdues à jamais.

Laissons-leur cette souplesse,
Leur gravité, leur tristesse;
Et de les imiter,
Tâchons de nous garder.

Voulant nous effrayer
Par le bruit de la guerre,
Et sur mer et sur terre,
Ils ont mis des soldats,
Annonçant des combats.
Moquons-nous de leur puissance,
Et de leur vaine arrogance.
Rions, buvons, chantons,
Toujours nous les battrons.

De nobles sentiments
Que notre cœur s'enflamme,
Qu'ils remplissent notre âme;
Et de nos bons parents
Ramenons le bon temps.
Ils avaient de la vaillance,
C'était leur grande science;
Montrons nous de ces feux
Animés tous comme eux.

Puisque dans ce beau jour,
L'amitié nous rassemble,
Célébrons tous ensemble
Et chantons tour à tour
Et le vin et l'amour.
Qui sait aimer, rire et boire,
Peut enchaîner la victoire.
Sachons toujours unir
La gloire et le plaisir.

Soyons toujours unis,
A notre roi fidèles,
Et de même à nos belles,
Forts contre l'ennemi,
Fermes pour un ami;
Que le Canada prospère,
De plus en plus qu'il s'éclaire,
Et que les Canadiens
Soient toujours Citoyens!

1828.

LES BONS CONSEILS.

Heureux l'homme dont la science
Protége les lois et les mœurs!
Le calme de sa conscience
Se communique à tous les cœurs.

Malheureux est le sycophante
Qui ne prêche que les forfaits!
Les remords que sa rage enfante
Doivent le ronger à jamais.

Le premier s'exprime avec grâce :
On aime son geste et sa voix.
On suit les exemples qu'il trace;
Il instruit et plaît à la fois.

Le second, dans sa rage impure,
Succombant sous de vains efforts,
Met son esprit à la torture,
Pour y mettre bientôt son corps.

D. B. VIGER.

1828.

CHANSON BATELIÈRE (1).

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur vole,
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux.
Et ses jolis yeux doux
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux.

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ces beaux atours.
Dans tous ces beaux atours
Tout doux,
Dans tous ces beaux atours.

(1) Nous plaçons aussi cette chanson populaire sous la date de 1828, parce *que nous* n'avons pu préciser l'époque où elle fut composée.

Là nous jasons sans gêne,
  Vole, mon cœur vole,
Là nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous.
Nous nous amusons tous
    Tout doux,
Nous nous amusons tous.

Nous faisons bonne chère,
  Vole, mon cœur vole,
Nous faisons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous avons bon goût
    Tout doux,
Et nous avons bon goût.

On passe la bouteille,
  Vole, mon cœur vole,
On passe la bouteille,
On verse tour à tour.
On verse tour à tour
    Tout doux,
On verse tour à tour.

Et sans perdre la tête,
  Vole, mon cœur vole,
Et sans perdre la tête
Nous chantons nos amours.
Nous chantons nos amours
    Tout doux,
Nous chantons nos amours.

Alors toute la terre,
  Vole, mon cœur vole,
Alors toute la terre
Nous appartient en tout.
Nous appartient en tout
    Tout doux,
Nous appartient en tout.

Nous nous levons de table,
  Vole, mon cœur vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.

Le cœur en amadou
Tout doux,
Le cœur en amadou.

En danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur vole,
En danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons en vrais fous
Tout doux,
Nous sautons en vrais fous.

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur vole,
Ainsi le temps se passe,
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, ma foi, bien doux
Tout doux,
Il est, ma foi, bien doux.

1829.

HYMNE NATIONALE.

Sol canadien, terre chérie!
Par des braves tu fus peuplé;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères sortis de la France
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance,
Ne flétriront pas les lauriers.

Qu'elles sont belles nos campagnes!
En Canada qu'on vit content!
Salut, ô! sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent.
Habitant de cette contrée,
Que nature sait embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.

Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maître que tes lois.
Tu n'es pas fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie!
Méprise un secours étranger.
Nos pères sortis de la France
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BÉDARD (1).

1830.

LA DISTRIBUTION DES PRIX

AUX COLLÉGES.

AIR: *L'ombre s'évapore.*

Tout est en silence,
Le héraut s'avance,
Le trouble dévance
Sa voix dans les cœurs.
La foule inconstante
Languit dans l'attente,
Chacun se tourmente,
Cherche les vainqueurs.

Les palmes se donnent,
Les vainqueurs moissonnent,
Les rivaux s'étonnent
De n'en recevoir.
Tantôt ils pâlissent,
Tantôt ils frémissent,
Tantôt applaudissent
De crainte et d'espoir.

(1) M. Isidore Bédard, frère de l'honorable Elzéar Bédard, juge de la Cour du Banc du Roi, est né à Québec. Il représenta le comté de Saguenay dans la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada. Il est décédé à Paris en 1833.

Brûlant pour la gloire,
Ils ne sauraient croire
Etre sans victoire,
Mais ils sont trompés.
Leur espoir frivole
Aussitôt s'envole
Avec la parole
Dont ils sont frappés.

Ceux que sur un trône
La gloire environne
Et que l'on couronne,
Sont dans le transport.
Là, tout vient leur rire,
Chacun les admire,
Et jaloux désire
Partager leur sort.

Enfin chaque classe
Par ces troubles passe ;
Aucun ne se lasse
De voir le combat.
Les uns se dépitent,
Les autres palpitent,
Les esprits s'agitent ;
Finit le débat.

B. F.

1830.

CHANSON DE NOCES.

(INÉDITE.)

Amis, il est un doux refrain
Qui dans la douleur nous soulage,
Qui nous fait voir un ciel serein
Au moment même de l'orage.
De ce baume consolateur
Chérissons l'aimable puissance ;
Avec moi répétez en chœur :
Ne perdons jamais l'espérance.

Toi qui vis longtemps ton amour
Traversé par quelques obstacles,
Qui ne croyais plus que ce jour
Pût arriver sans des miracles;
De tout retard à tes projets
Triomphe ta persévérance.
Tu vois bien qu'il ne faut jamais
Abandonner toute espérance.

L'ennui, les regrets destructeurs,
Empoisonnaient tes jours naguère,
Tu gémissais et de longs pleurs
Baignaient ta couche solitaire.
Du bonheur chez toi désormais
Lise te donne l'assurance:
Tu vois bien qu'il ne faut jamais
Abandonner toute espérance.

1831.

LE VOLTIGEUR.

SOUVENIRS DE CHATEAUGUAY.

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un Voltigeur allait finir son quart;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais au loin argentait le rempart.
Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas:
Mon père était du pays de la vigne;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Un bruit soudain vient frapper son oreille:
Qui vive...point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille?
L'aigle, déjà, plane aux bois d'alentour.
Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas:
Mon père était du pays de la vigne;
Mon *poste*, non, je ne te laisse pas.

C'est l'ennemi, je vois une victoire !
Feu, mon fusil : ce coup est bien porté ;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la Liberté.
Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne ;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Quoi ! l'on voudrait assiéger ma guérite ?
Mais quel cordon ! ma foi qu'ils sont nombreux !
Un Voltigeur, déjà prendre la fuite ?
Il faut encor, que j'en tue un ou deux.
Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne ;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Un plomb l'atteint, il pâlit, il chancelle ;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle :
Pour son pays, de mourir qu'il est doux !
Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne ;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang.
Le jour, déjà, désertait sa paupière,
Mais il semblait dire encor en mourant :
Hélas ! c'est fait, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne ;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

1831.

PLAINTES ET ESPOIR.

Bons Canadiens, mes frères, mes amis,
Autour de nous voyez grossir l'orage.
Un jour brillant à l'avenir promis
Tel que l'éclair naîtra-t-il du nuage ?

Ou m'abusé-je, et le sort envieux
D'une espérance, hélas! bientôt punie,
Ne nous a-t-il, ô peuple généreux,
Rien préparé qu'une longue agonie?

Nous n'avons pas, d'injustes préjugés,
Importuné les hommes du vieux monde;
Nous nous disons: "Par les lois protégés
C'est sur les lois que notre espoir se fonde."
Et cependant des conseillers pervers
Ont à grands coups morcelé l'édifice
Que, dévoués en des temps de revers,
Nos devanciers n'ont dû qu'à la justice.

Nous comprimant dans un réseau d'airain,
Altéré d'or, un monstre plein d'audace
S'est emparé du pouvoir souverain,
Et dans sa haine a proscrit notre race.
L'homme abusé qui lui prêta son nom
En vain a fuî jusqu'aux rives du Gange;
De mon pays il guide le timon,
Et chaque jour nous couvre de sa fange.

Que pouvons-nous pour assurer nos droits?
La tyrannie est réduite en système;
On nous renferme en des confins étroits
Et sourdement on mine au centre même,
On veut hâter par de secrets travaux
L'instant final d'une lutte affaiblie,
Où nous courbant sous des hommes nouveaux
Nous livrerions le sort de la patrie.

Des attentats de ces conspirateurs
N'accusons point toutefois l'Angleterre;
D'obscurs complots dignes de leurs auteurs
Ont détourné l'égide salutaire.
Ils ont souvent, se réunissant tous,
Couvert la voix que nous faisions entendre;
Plusieurs fois même on les vit contre nous
Armer le bras qui devait nous défendre.

Peuple isolé, qui n'as d'appui que toi,
Que tes vertus et le Dieu de tes pères;
Peuple chéri, si comme je le croi,
De tes malheurs un jour tu te libères,

Si d'Albion la justice enfin luit,
Redis ces vers que la douleur m'inspire;
Quand je serais dans l'éternelle nuit
Mon ombre encor reviendrait te sourire.

1831.

L'IROQUOISE (1).

HYMNE DE GUERRE.

Vous que l'astre du jour dore de sa lumière,
Vous pour qui de la nuit luit la pâle courrière,
Lieux où croît la moisson, lieux où l'ormeau verdit,
Où le ruisseau serpente, où le torrent bondit,
Vous, monts, bois et vallons, vous tous lieux de la terre,
Apprenez tous qu'on s'arme, et qu'on vole à la guerre:
Un peuple audacieux, armant notre courroux,
Désormais plus soumis, va fuir devant nos coups.
Telle on voit reculer la bergère timide,
Quand l'œil étincelant sous la ronce perfide,
A ses yeux attentifs un serpent furieux
S'offrant, siffle, se glisse en replis tortueux;
Tel et plus lâche encor, quand les plaines tremblantes
Gémiront sous les pas de nos troupes bruyantes,
Plus léger que la biche, et plus prompt que l'éclair,
S'alarmant au seul bruit de l'oiseau qui fend l'air,
De la feuille qui tombe, ou du flot qui murmure,
Honteux, et dépouillant sa gloire et son armure,
Notre ennemi vaincu fuira dans les forêts.
Nos bras garantiront ces terribles arrêts;
La honte, la terreur, le désespoir, la rage,
Le mépris le suivra jusque dans son village.

---

(1) J'espère qu'on ne verra pas sans quelque plaisir cette traduction d'un chant de guerre des vieux héros du sol, qui, sans aucun doute, seraient, entre les mains d'un Homère, des Achilles et des Hectors. Ils avaient leurs chansons, leurs hymnes, leurs poèmes mêmes; et leur poésie était grande et majestueuse comme le pays qu'ils habitaient. J'avouerai qu'il m'a été impossible de faire passer dans notre langue toute la force et l'énergie de l'original, n'ayant travaillé surtout que sur d'autres traductions.—*Note de l'auteur.*

Maìs plutôt qu'au milieu des neiges de l'hiver,
Quand l'aquilon fougueux trouble les champs de l'air,
Quand des chênes durcis les branches dépouillées
Refusant à la faim leurs écorces gelées,
Triste, et fixant le ciel de son dernier regard,
Il meurre, en maudissant l'affreux jour du départ.
Monument de sa honte, et de notre courage,
Les débris de nos dards couvriront son village;
Et s'il ose jamais, téméraire vaincu,
Rapporter parmi nous, ce don qu'il a reçu,
Du front de cent guerriers, les dépouilles sanglantes,
De leur brillant trophée embelliront nos tentes;
Aux poteaux enchaînés, souffriront mille morts.
Mais on part! qui de nous reverra le village!
Echapperons-nous tous à l'infâme scalpage?
Adieu, guerriers naissants, épouses des guerriers,
Nous allons recueillir des moissons de lauriers.
Ne nous arrêtez pas, ne versez point de larmes:
C'est le champ de l'honneur que celui des alarmes.
La victoire bientôt hâtera le retour;
Pour vous, et pour vous seuls nous chérissons le jour.
Vous, amis, donnez-nous du sang, des funérailles,
Si la mort nous saisit sur le champ de batailles:
Ne versez point de pleurs, songez à nous venger;
Dévastez, embrâsez le toit de l'étranger,
Calmez de votre sang, calmez le cri terrible,
Et frappez nos bourreaux du tomohak terrible;
Que du sang des vainqueurs, les arbrisseaux rougis,
Fassent dire aux passants: c'est là qu'ils sont péris!

MELTHÈNE.

1831.

MES SOUHAITS.

SUR L'AIR:—*Un Castel d'antique structure.*

Accourez Jeux, Plaisirs et Grâces,
Petits Dieux souvent obstinés;
Que les Muses suivent vos traces,
Dictez-moi des vers bien tournés.

Mon talent rétif d'ordinaire,
L'est davantage ce matin;
Remplacez donc par l'art de plaire
Mon Apollon sourd et mutin.

En d'autres temps la politique
Peut occuper tous les esprits,
Aujourd'hui suivant la pratique,
On se montre bien mieux appris.
On s'embrasse, on se félicite,
On se raccommode souvent;
Que de fois après la visite
Autant en emporte le vent!

Vous qu'une triste destinée
Accable de constants malheurs,
Les premiers instants de l'année
Donnez du moins trève à vos pleurs.
Attendez; les ans qui se suivent
Ne se ressemblent pas toujours;
L'avenir à tous ceux qui vivent
Ménage quelques heureux jours.

Vous êtes d'humeur ballatoire,
Dansez donc, sautez, jeunes gens;
Vos parents ont de la mémoire,
Pour vous ils seront indulgents.
Les saturnales de la vie
Sont si courtes en vérité
Qu'on doit vous y voir sans envie
Oublier la réalité.

Aux amants donnant la réserve,
Aux belles la fidélité,
Aux vieillards, que le ciel conserve,
Je souhaite calme et gaîté;
Aux époux quelque souvenance
De leurs sentiments d'autrefois;
A tous la santé, l'abondance,
Et tous autres biens de leur choix.

Jeunes beautés dont la tendresse
Se nourrit d'un lointain espoir,
Que l'amour avec la sagesse
A vos côtés marchent de pair.

A votre âge l'amour timide
Est le seul qui doit convenir;
Patience le temps rapide
Dévoilera votre avenir.

Pour la fortune qui varie
Qu'on se donne moins de tourment;
Le monde est une lotterie
Où le gros lot sort rarement.
Mais c'est la caisse de Pandore
Qui contient ce secret profond;
On perd, et l'on espère encore
Sur les billets qui sont au fond.

1831.

CHANSON.

Air : *De la Colonne.*

Enfin le jour de la justice,
Par nos vœux longtemps appelé,
Semble de sa clarté propice
Ranimer le peuple accablé. (*bis.*)
Au loin emporté par l'orage,
Le navire touche le port;
Il ne faudra plus qu'un effort
Pour le préserver du naufrage.

Saluons de cris d'allégresse
L'aurore de la Liberté;
Enfin le despotisme cesse,
Notre droit sera respecté.
Sur nous de sa rage insolente
L'étranger éguisa les traits;
De nos défenseurs les succès
Confondent la ligue impuissante.

Canada, ma chère patrie,
Ils sont passés ces jours de pleurs;
Relève ta tête flétrie
Par des Séjans adulateurs.

Sur tes profondes cicatrices
Répands le baume de l'oubli,
Et quand ton espoir est rempli,
Bénis les mains libératrices.

A toi, parlement britannique,
Qui nous a promis ton appui:
A toi surtout, chambre héroïque,
Qui nous secourus avant lui;
A toi, dont la voix éloquente
Des méchants brava les clameurs;
A vous tous, zélés défenseurs,
La nation reconnaissante.

1831.

À MES COMPATRIOTES.

Air : *Te souviens-tu, disait un Capitaine.*

Chaque pays, dit-on, a son Génie,
Qui le protège et veille à son bonheur;
Un jour celui de ma belle patrie
M'apparaissant me remplit de frayeur;
" Calme, dit-il, l'effroi qui te domine,
" Je suis l'ami du peuple Canadien;
" J'ai craint de voir la discorde intestine
" Contre son frère armer le citoyen.

" Vrais Canadiens, la sombre jalousie
" Ne convient pas à vos cœurs généreux;
" Prêtez l'oreille aux vœux de la patrie,
" Et vous vaincrez vos ennemis nombreux.
" Si vos efforts sont combinés ensemble,
" De longs succès vous les verrez bénis;
" Qu'un même esprit à jamais vous rassemble!
" Pour être heureux, soyez toujours unis.

" Rappelez-vous votre source première,
" Rappelez-vous de qui vous êtes nés;
" Fils des Français, voyez l'Europe entière
" Suivre l'exemple offert par vos aînés.

" Lorsque la voix du pays vous réclame,
" De vains débats doivent être finis!
" Que désormais son amour vous enflamme!
" Pour être heureux soyez toujours unis."

Il avait dit et dans l'air il s'élance,
Par ses conseils soyons encouragés;
Et méritons par notre obéissance,
Les beaux succès qui nous sont présagés.
Si nous suivons du bienveillant Génie,
Les bons avis, le triomphe est certain!
Plus de discords: Amour de la patrie!
Rallions-nous et donnons-nous la main.

Un Canadien.

1831.

CHANT DU VIEILLARD SUR L'ÉTRANGER.

Air: *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Près de ses fils, sur le sol de l'enfance,
Certain vieillard annonçait le danger;
D'un ton plaintif éteint par la souffrance,
Disait souvent en voyant l'étranger:
" Veillez, mes fils, au bien de la patrie,
" Comme dépôt, ne l'abandonnez pas,
" Avec l'honneur et la paix de la vie,
" Vous le savez, ça va du même pas.

" J'ai déjà vu, du seuil du toit champêtre,
" De vils intrus vouloir donner la loi;
" Avec mépris, je les ai vus paraître,
" A leur aspect j'éprouvais de l'effroi:
" Je ne pouvais à leur morgue me faire,
" En mon pays, je ne les voulais pas;
" Aussi parfois je ne pouvais me taire,
" Vous le savez, ça va du même pas.

" Il fut un temps qu'ils inspiraient la crainte,
" Il fut un jour qu'ils montraient du pouvoir;
" Mais tout cela, c'était et ruse et feinte,
" Pour vous fermer le chemin du devoir:

" Mes fils, en eux, vainement on se fie,
" C'est un avis, je vous le dis tout bas ;
" Comme étrangers, certes on s'en défie,
" Vous le savez, ça va du même pas.

" Des fils du sol ils combattent la cause,
" Sans toutefois vous procurer le tort,
" *Peuple conquis!* voilà, dit-on, la clause
" Qui désormais empire votre sort :
" Malgré l'horreur qu'un tel destin inspire,
" Veillez, mes fils, veillez jusqu'au trépas.
" De leurs efforts osez toujours vous rire,
" Vous le savez, ça va du même pas."

1831.

AGAR DANS LE DÉSERT.

[Agar, renvoyée par Abraham à la demande de Sara, s'éloigne avec son fils Ismaël. En traversant le désert de Bersabée, la fatigue et la soif les contraignent de s'arrêter.]

AGAR.

Où dois-je diriger une marche incertaine ?
Dans ces déserts brûlants je me traîne avec peine ;
Le sable sous mes pas semble toujours mouvoir.
Je voudrais avancer ; je n'en ai le pouvoir.
Et mon fils, mon cher fils, près de perdre la vie,
Si sa cruelle soif ne peut être assouvie !

(Regardant de tous côtés,)

Point de fruits... point de source... et la terre et les cieux,
Refusent leurs faveurs à ces climats affreux.

ISMAEL.

Ma mère, appaise un peu la soif qui me tourmente :
De moment en moment je la sens qui s'augmente.

AGAR *(après l'avoir calmé, continue ses recherches).*

Point d'eau—cherchons encor.—Puissé-je en découvrir !
—Plus d'espérance.—O ciel ! faut-il le voir périr ?

ISMAEL.

Ah ! ma mère, reviens... Je souffre plus encore...
Je suis plus consumé du feu qui me dévore...

Je sens que sur mes yeux s'étend un voile épais...
Je ne peux plus te voir... je te quitte à jamais...
Encore un seul baiser... je meurs... adieu, ma mère.

AGAR.

Ismael!... O douleur! Jour affreux qui m'éclaire!
Mon fils... il n'entend plus... O Destins rigoureux,
Tout espoir m'est ravi par votre barbarie;
Frappez-moi, frappez-moi; c'est ma plus chère envie.
Puisque mon fils est mort, je veux aussi mourir;
Le tombeau maintenant peut seul nous réunir.

(Elle tombe dans un profond accablement; enfin après un long silence, elle se jette à genoux.)

Grande Divinité! toi qu'adore mon maître,
Toi, dont il dit tenir et ses biens et son être,
Si, par ta volonté, mon fils reçut le jour,
Que ton juste pouvoir le rende à mon amour:
Une mère éplorée invoque ta clémence.

UN ANGE *(descend du ciel et lui dit:)*

Le Tout-Puissant m'envoie adoucir ta souffrance,
Agar, reprends ton fils.

AGAR.

Que vois-je, juste ciel!
Son cœur bat...son œil s'ouvre, il sourit... Ismael,
Tu me serais rendu? Puis-je...

L'ANGE.

Sèche tes larmes.
Ecoute: cet enfant, objet de tes allarmes,
Sera père d'un peuple illustre et valeureux.
Auprès de Pharaon, ce prince généreux
Qui fait fleurir l'Egypte et son pays fertile,
Là, vous vivrez heureux: et pour y parvenir,
Sa main dans les dangers viendra vous soutenir;
Elle protégera votre marche égarée.
Voyez de ce rocher jaillir l'eau désirée;
Allez, et rendez gloire au vrai Dieu que je sers,
A votre créateur, maître de l'univers.

AGAR, *(pendant les dernières paroles de l'Ange, a fait boire son fils: elle se précipite à genoux.)*

Oui! nous lui prouverons notre reconnaissance:
Avec lui, nous jurons éternelle alliance.

LÉON POTEL.

1831.

LA PIPE.

Doux charme de ma solitude,
Charmante pipe, ardent fourneau
Qui purge d'humeurs mon cerveau,
Et mon esprit d'inquiétude ;
Tabac, dont mon âme est ravie,
Lorsqu'aussi vite qu'un éclair
Je te vois dissiper en l'air,
Je vois l'image de ma vie.
Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée ;
Et tout d'un coup je m'aperçois
Que, courant après la fumée,
Je passe de même que toi.

E. D. P.

1831.

LE POÈTE.

Tout état fortuné que la gloire environne
Offre à ses défenseurs une triple couronne :
Au magistrat intègre, organe de ses lois ;
Au guerrier valeureux, protecteur de ses droits ;
Au poète inspiré pour chanter sur sa lyre,
Ses prospères succès, le bonheur qu'il respire !

Ainsi Rome jadis aux jours de sa grandeur,
Honorant la vertu, le talent, la valeur,
Fait ce que le mérite a d'aimable et d'utile,
Entre Antoine et César met Horace et Virgile ;
Et leurs noms confondus par la célébrité,
Passent du Capitole à la postérité.

La Grèce en fait autant : l'un tonne à la tribune ;
L'autre au champ de bataille, enchaîne la fortune ;
L'un, dans l'arène, obtient des triomphes nouveaux ;
L'autre, dans le Lycée, a vaincu ses rivaux ;

Par des sentiers divers, tous marchent à la gloire,
Mais Homère les suit au temple de mémoire.

Ainsi l'antiquité, la couronne à la main,
Du poète savait assurer le destin.
Ne nous étonnons plus, dans le siècle où nous sommes,
Qu'elle ait toujours été si féconde en grands hommes.
Le talent craindrait-il de se montrer au jour,
Quand l'émulation, la gloire tour à tour
L'invitent, à l'instar des plus heureux modèles,
A prendre l'essor, à l'ombre de leurs ailes?

Faut-il, sur cette terre heureuse et vierge encor,
Où semblent se lever les jours de l'âge d'or,
Quand, dans d'autres climats, un démon sanguinaire
Va soufflant la terreur, la discorde et la guerre,
Renverse, sans respect pour des droits immortels,
Les monuments des arts, les trônes, les autels,
Faut-il ne pas savoir, dans le sein de la paix,
Des muses cultiver les aimables bienfaits?
Si nous les cultivons, qu'au moins l'indifférence
Les laisse sans honneur, comme sans récompense?
Sur d'ignobles travaux transfère indignement
Le prix qui devrait seul couronner le talent?
Et sur ce sol ingrat où partout il végète,
On ose demander l'asile du poète!
Alors que pour domaine il a tout l'univers,
Comme l'aigle planant dans l'empire des airs;
On veut que, confiné dans un coin de la terre,
Son génie à l'étroit y reste solitaire....
Non! notre ciel pour lui n'a pas assez d'azur;
Nos champs sont trop déserts, notre air est trop peu pur;
Sur un sable doré seul coule le Pactole;
Sur les plus belles fleurs seul dort le fils d'Eole.

Consolons-nous pourtant de ces moments perdus
Dans l'oubli des talents, le mépris des vertus.
Un rayon lumineux dont l'horizon se dore
A nos yeux attentifs semble annoncer l'aurore
De ces jours désirés, de ces jours tant promis
Qui doivent embellir nos rivages chéris.
Rougissant de son règne, avouant sa défaite,
L'ignorance aux abois demande sa retraite.

Le front ceint de l'olive enlacée aux lauriers,
Minerve, un sceptre en main, descend dans nos foyers;
Et fière de l'ardeur que pour elle on respire
Jette les fondements de son aimable empire.
Heureux! trois fois heureux! ce poète appelé
A chanter un pays ainsi régénéré.
On ne le verra plus pensif et solitaire
Soupirer aux accents d'une muse étrangère;
Demander aux échos, endurcis à ses pleurs,
Un sujet pour sa lyre, un prix pour ses labeurs!
Il saura les trouver au sein de la patrie;
Il l'entendra lui dire, à ses accords ravis:
" S'il faut des orateurs pour maintenir mes lois,
" Des guerriers valeureux pour défendre mes droits;
" Il ne me faut pas moins encore des poètes,
" Pour chanter mes succès et publier mes fêtes.
" Sans eux, je ne saurais, dans mes prétentions,
" M'asseoir, à juste droit, parmi les nations."

Z.

1831.

LE BEAU SEXE CANADIEN.

Air: *Charmants ruisseaux.*

L'air le plus pur, ces hivers sans nuages,
Nos beaux printemps, tout ne nous dit-il pas
Qu'un ciel ami, sur nos heureuses plages,
Sexe enchanteur, protége tes appas?
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

On voit souvent une belle étrangère,
Dont l'œil demande un tendre sentiment,
Mais ton regard, séduisante bergère,
L'offre et l'assure à ton heureux amant.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

L'on trouve en toi la gaité des françaises,
Et la constance, et l'art de captiver;

Aimable belle, à tous quoique tu plaises,
Il n'en est qu'un que tu veuilles charmer.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

Jeunes beautés, une nouvelle année
Veut bien encore sourire à vos désirs;
Ah! profitons de sa courte durée,
Sachons goûter les rapides plaisirs.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

BAPTISTE.

1832.

LE CANADIEN EN FRANCE.

Salut ô vous, bords chéris de nos pères,
Votre doux nom règne encor parmi nous.
Abandonnés, jadis, en nos misères,
Des Canadiens s'est calmé le courroux.
Et pour la France, un chant sacré s'élève;
Qu'il brille pur le ciel de nos ayeux.
Au nouveau monde un jour pour nous se lève,
Il sera glorieux.

Des pleùrs d'exil ont du sang des barbares,
Purifié nos fertiles sillons;
Sur des débris les lugubres fanfares
Ne portent plus l'effroi dans les vallons.
La liberté, la paix et l'abondance
Ont aux amours remis un luth joyeux.
Au nouveau monde un jour pour nous commence,
Il sera glorieux.

On ne voit point des grands dans leurs tourelles,
De nos pasteurs éblouir les fiertés.
A la vertu comme à l'honneur fidèles
Ils se riraient de ces divinités.
Au même rang le destin nous fait naître;
Seul le mérite est un titre des cieux.
Au nouveau monde un jour vient de paraître,
Il sera glorieux.

Pour nos ayeux la coupe fut amère,
Jamais l'exil eut-il de doux plaisir?
Ils avaient pris la Seine pour leur mère;
Puis la quittant ils vont ailleurs mourir.
Cherchant un ciel qui daigne leur sourire,
Le sort, enfin, s'appaise à leurs neveux,
Au nouveau monde un jour commence à luire,
Il sera glorieux.

O vous, Français, vous eûtes bien des peines,
Depuis qu'un sort jaloux nous sépara.
Jusqu'à nos bords, des chutes de vos chaînes,
Le bruit confus longtemps se prolongea.
Après ces temps de douleur et d'alarmes,
Un doux soleil, pour vous, luit dans les cieux.
Du nouveau monde il a reçu ses charmes,
Il sera glorieux.

Libres, enfin, preux aînés de l'Europe,
Dans le forum accueillez vos cadets.
Le germe saint partout se développe,
La liberté descend sur leurs guérêts.
De chants proscrits les peuples sur la lyre,
Vont adoucir leur destin malheureux.
Dans le vieux monde un jour commence à luire,
Il sera glorieux.

Dans cet espoir, Français, chantons encore;
A nos ayeux ces luths étaient communs.
Doux souvenirs, égayez notre aurore;
La liberté dissipe les chagrins.
Sujets heureux de son aimable empire,
Oui, Canadiens, Français, noms chers aux cieux,
Puisse longtemps le bonheur nous sourire
Sous un ciel glorieux.

F. X. GARNEAU [1] (Paris).

---

[1] M. Garneau, originaire de St. Augustin près de Québec, est né en 1809. Mis à l'école à l'âge de 5 ans, des malheurs de famille firent ensuite négliger son éducation. Cependant il entra à l'âge de 14 ans au greffe des protonotaires de la cour du banc du roi comme clerc du vénérable M. Perrault, cet ami si dévoué de la jeunesse canadienne, et à 16 ans dans celui d'un notaire. Pendant sa cléricature, il se livra à des études diverses, et outre le droit, il commença à apprendre l'anglais, le latin et même l'italien. *En 1831,* un an après avoir été reçu notaire, il partit pour l'Europe, et à

1832.

LE VOYAGEUR.

ÉLÉGIE.

Le murmure des flots qui blanchissent ces bords,
Et la brise du soir cadençant ses accords;
La douteuse clarté de l'astre du silence
Effleurant les côteaux, les bois, la mer immense,
Tout réveille dans moi de pieux souvenirs,
Et mon âme en planant s'enivre de désirs.
L'amant ou l'exilé, le bonheur, la misère,
Chacun a ses échos dans ce lieu solitaire.
Heureux celui qu'embrase un délire joyeux!
Naguère je goutais ce nectar précieux;

Londres il devint secrétaire de l'honorable D. B. Viger, agent du Bas-Canada auprès du gouvernement britannique, avec lequel il resta près de deux ans. Il alla deux fois à Paris où il fut présenté à plusieurs hommes célèbres dans les lettres et dans les sciences. Pendant sa résidence à Londres, il fut admis dans les rangs de la Société Littéraire des amis de la Pologne, dont Thomas Campbell, l'auteur du beau poëme anglais: "*The pleasure of Hope,*" était président, et dont formaient aussi partie le comte de Camperdown et plusieurs autres membres de la chambre des lords et de celle des communes. Il s'y lia d'amitié avec un savant polonais, le Dr. Zchirma, ancien professeur de philosophie morale à l'université de Varsovie, et connut une partie des réfugiés polonais qui vinrent à Londres, le poète national de leur infortuné pays, le vieux Niemcewitz, ancien aide-de-camp de Kosciusko, le prince Czartoryski, le général Pac, etc. Il mit quelques fois la main à la rédaction de la revue, "*The Polonia,*" publiée à Londres sous les auspices de la Société.

De retour dans son pays, M. Garneau se livra dans ses moments de loisir à son goût pour les lettres, chérissant dans le modeste silence du cabinet cette indépendance de l'esprit sacrifiée si souvent sur la scène politique. Il a publié dans les journaux différentes poésies dont nous allons reproduire une partie. Il travaille actuellement à une histoire du Canada dont les deux premiers volumes ont déjà vu le jour et le troisième doit paraître, dit-on, cette année. Quoique cet ouvrage ait eu à subir plusieurs critiques, il a mérité à son auteur des témoignages non équivoques d'approbation d'hommes, en Canada, en France et dans les Etats-Unis, dont les suffrages doivent flatter son cœur. Son but dans ce livre grave est de repousser les calomnies et les assertions mensongères prodiguées contre nos compatriotes par des écrivains ignorants ou préjugés, et de rallier au culte de nos ancêtres ceux qui désespèrent de la cause sainte de la nationalité.

Mais errant aujourd'hui sur la terre étrangère,
Sans parents, sans patrie, oublié des humains,
A l'écho de douleur j'adresse mes refrains ;
La nuit seule entend ma prière.

O toi qui de l'amour bus le philtre enchanteur,
Ou qu'abreuve à longs traits la coupe du malheur,
Poursuis les concerts de ta lyre :
La nature propice en ces lieux les inspire,
Et les zéphirs te répondront en chœur.

Hélas ! dans quel climat le ciel te fit-il naître ?
Quel destin malheureux, quel orage peut-être,
Contre toi souleva les flots ?
D'un joug pesant fuis-tu l'ignominie,
Ou de ton fatal génie
Suis-tu l'astre entraîné par des sentiers nouveaux ?

Le bonheur file en silence
Les jours de l'humble berger ;
Le toit qui vit sa naissance
Ne le vit pas s'enfuir à l'étranger.

Content du sort, chéri de sa bergère,
En vain, roule aux cités le char ambitieux,
Dormant en paix sous la douce chaumière,
Il méprise des rois les palais orgueilleux.
Que n'ai-je, comme lui, dans le hameau paisible
Sut choisir un séjour aux chagrins inconnu !
Savourant le bonheur d'une épouse sensible
J'eus partagé l'amour et la vertu.

Mais d'un astre fatal éprouvant l'influence,
J'errai contre mon gré bien loin sous d'autres cieux.
Je disais : je verrai le soleil de la France
Et le tombeau de mes ayeux.

Je laissai donc ces bords, où, profonds et sublimes
Roulent du Saint-Laurent les flots majestueux ;
J'entends encor gronder dans les sombres abîmes
Du fier Montmorency les rochers écumeux.
Mes yeux suivaient de loin ces murailles superbes
Qui portent jusqu'au ciel leurs créneaux foudroyants.
Et les rayons du soir glissaient, comme des gerbes,
Sur les toits éblouissants.

O toi, fière cité, reine de ma patrie,
Combien dût ce moment me couter de douleurs!
A ces pensers... ma paupière attendrie
Ne peut retenir ses pleurs.

J'ai vu de l'océan les vagues agitées
Que pressaient d'Aquilon les ailes irritées.
Puis j'ai vu de Paris les palais somptueux,
Et le dôme superbe élancé jusqu'aux cieux.
Sur la colonne triomphale;
J'ai vu de vieux guerriers relire leurs exploits;
J'ai vu le lieu funèbre où repose des rois
La cendre sépulchrale;
Mais rien du Canada n'éteint le souvenir:
J'y trouvais le passé, j'y voyais l'avenir.
En vain, Londre à mes yeux déployait sa richesse,
Son faste, sa splendeur, d'un factice bonheur
La perfide ivresse,
Mon âme n'y trouvait qu'un charme empoisonneur.

Où sont ces jours quand, sous l'ombre d'un chène,
Je frédonnais un rustique refrain?
L'amour guidait mes doigts, et la timide Hélène
En rougissant sentait gonfler son sein.

Mais, comme un doux rayon au milieu d'un orage
Frappe l'œil du voyageur,
Ce tendre souvenir perce, en vain, le nuage
Qui pèse encor sur mon cœur.

Hélas! j'ai tout quitté, parents, amis, chaumière;
Chaumière où j'ai reçu la vie et la lumière.
O toit, cher protecteur de mon humble berceau,
De ma voix, de mon nom nourrirais-tu l'écho?
Ingrat, j'ai déserté le seuil de mon enfance,
Seul un furtif adieu fut ma reconnaissance.
D'une mère éplorée, oubliant les regrets,
Je la quittais, peut-être pour jamais.
Non... je vous reverrai, lieux qui m'avez vu naître;
Champs, bocages, riants vallons;
J'y répèterai mes chansons;
De tristes souvenirs de la flute champêtre
Attendriront les sons.

Ah ! combien il est doux après un long orage,
De rentrer dans le port, de baiser le rivage
Que l'autan furieux semblait nous disputer :
Un bonheur toujours pur devient froid à gouter.
Déjà je vois au loin venir sur la colline
Mon père aux cheveux blancs, que la vieillesse incline.
Ses cheveux que zéphire agite mollement,
Couvrent son front joyeux de leurs boucles d'argent.
De ses pas l'âge, en vain, ralentit la vitesse,
Il me voit, il m'atteint, sur son sein il me presse.
Une mère, une sœur, des frères, des amis !
Je revois donc enfin ces objets tant chéris...
Mais que dis-je ?... Peut-être un funèbre silence
Règne au toit paternel, témoin de mon enfance ;
Qu'un père, qu'une mère, enviés par les Dieux,
Reposent maintenant dans la splendeur des cieux ;
Que ses tristes enfants vont pleurer sur sa tombe
Quand de l'humide nuit le voile épais retombe.
Ils disent : notre frère est aussi loin de nous.
Il quittait pour un rêve un asile si doux !
Il ne répondit pas à la voix de son père,
Lorsqu'à ses yeux la mort déroba la lumière.
Errant en d'autres climats
Il n'a pas entendu l'airain impitoyable
Sonner... ni dans le deuil s'avancer le trépas,
Tenant le sablier dans sa main redoutable,
Et notre seuil frémir sous ses pas.

Mais pourquoi de mon cœur augmenter la tristesse ?
De ces illusions, noirs enfants de la nuit,
Chassons l'ombre qui me poursuit ;
Lyre répète encor tes accents d'allégresse,
Et dérobe mon âme à l'ennui.

Oui, je verrai ces champs où rêvait ma bergère ;
Du lympide ruisseau j'écouterai la voix ;
Et sous le pin touffu qui vit naître mon père
Je chanterai mes refrains d'autrefois.

Aux premiers rayons de l'aurore
Qui brilleront à l'orient,
Je poursuivrai de l'œil encore
L'astre des nuits dans l'occident.

L'airain sonore au clocher du village,
En répondant à l'hymne du matin,
Réveillera par son divin langage,
Ces sentiments qui charmaient tant mon sein.

Et sous l'ormeau, voisin du toit champêtre,
Aux pas légers qu'accorderont mes chants,
Je mêlerai les récits que fait naître
Le Dieu jaloux du bonheur des amants.

De la rive où le flot expire
J'écouterai le vieux pêcheur.
Sa voix que le silence inspire
A des airs qui charment le cœur.

Mes doigts harmonieux animeront ma lyre,
Dont la corde souvent chantera nos exploits.
Et quand l'âge viendra refroidir mon délire,
Assis à l'ombre d'un bois,
Mes chants plus doux plairont au folâtre zéphire.

F. X. Garneau (Londres).

1832.

LE CANADIEN.

CHANSON.

Air : *Mon père était pot.*

Le Canadien traître à sa foi
Aurait-il la manie,
D'oublier les mœurs et la loi,
De sa belle patrie ?
Non que la gaité
Et l'urbanité
Règnent sur nos rivages :
Que chanson d'amour,
En ce joyeux jour,
Rappellent nos usages.

Parlerais-je de ces écrits,
Qui remplissent la presse,
Et ne font qu'aigrir les esprits,
Dans ces jours d'allégresse ?

Que nos marguilliers,
Ou nos tenanciers
Gouvernent les fabriques ;
Cela m'ennui' fort,
Et souvent m'endort ;
La peste des rubriques !

Qu'un autre vante les attraits
Des filles d'Hybernie ;
Ou que l'anglaise, de ses traits,
Le mène à la folie ;
Pour moi le maintien,
Le doux entretien
De ma concitoyenne ;
Ses yeux, sa douceur,
Enchaînent mon cœur :
Vive la Canadienne !......

Le sol a produit ses héros,
Il est peuplé de braves :
Il n'est sur terre aucuns drapeaux
Pour nous tenir esclaves.
Dans plus d'un endroit,
Plus de maint exploit
En est preuve brillante ;
Et de Chateaugay
Le jour signalé
Le souvenir m'enchante.

Honneur à nos législateurs !
Que de travaux utiles......
Enfin nous voilà donc vainqueurs
De tous ces imbéciles,
Dont le fiel malin,
Et l'orgueil hautain,
Voulaient sous leur domaine,
Et nous asservir,
Et nous abrutir :
Leur espérance est vaine.

O mon pays ! sois florissant,
Que tes jours soient prospères......
Ne pli' jamais ton front naissant,
Sous les mœurs étrangères......

Sans soins, sans soucis,
Les jeux et les ris,
Feront notre partage;
Et que nos neveux
Soient toujours joyeux,
Jusqu'à leur dernier âge.

1832.

ODE À LA PATRIE.

O vaisseau fortuné, qu'ont battu les tempêtes,
Rassure-toi, les vents, enchaînés sur nos têtes,
A tes marins tremblants n'annoncent plus la mort:
Instruit par le péril, éprouvé par l'orage,
Au gré d'un vent plus doux, vogue vers le rivage,
Où l'agréable paix t'ouvre son heureux port.

De tes flancs affermis la chiourme nombreuse,
Ayant bravé du nord la fougue impétueuse,
Ne craint plus sur les eaux l'Aquilon furieux:
Déjà deux fois vainqueur des vagues mugissantes,
Déroulant dans les airs tes voiles gémissantes,
Tu peux braver encor les flots impérieux.

Au milieu des horreurs d'une horrible tempête,
Quand la foudre grondait au-dessus de leur tête,
Les cris des matelots jusqu'au ciel sont montés:
Par les ordres des cieux, au doux vent d'Hybernie,
Les brouillards ténébreux de l'Ecosse ennemie
Ont cédé ces climats, par leur fougue agités.

Chêne, orgueilleux enfant des forêts de France,
O vaisseau fortuné, qu'a formé sa puissance,
Pour ta noble origine en tout temps respecté,
Que crains-tu? quand Neptune, auguste roi des ondes,
Te guide en souverain, sur ses plaines profondes,
Et dans Londre, en ce jour, veille à ta sûreté.

Nous avons vu jadis, sous un chef sanguinaire,
Pour tes marins trahis par un vent mercenaire,
Et le temps des combats et le temps de l'honneur.
Aujourd'hui qu'asservis sous un joug moins pénible,
L'un d'eux calme des vents le monarque paisible,
C'est le temps de la paix, c'est le temps du bonheur.

MELTHÈNE.

1832.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

CHANSON.

Air : *De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande Bretagne
J'entends vanter les mœurs, les lois,
Pour leurs vins, la France et l'Espagne,
A nos éloges ont des droits ;
Aimez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien :
Moi je préfère ma patrie,
Avant tout je suis Canadien. *(bis.)*

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En sciences, arts et langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés ;
Mais d'égaler leur industrie
Nous avons chez nous les moyens :
A tout préférons la patrie,
Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans les Français de l'histoire
Ont occupé seuls le crayon,
Ils étaient fils de la Victoire
Sous l'immortel Napoléon :
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons de vrais citoyens :
A tout préférons la patrie,
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours l'Europe se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs ;
Comme elle ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie,
Cédez le pas au monde ancien :
Moi je préfère ma patrie,
Avant tout je suis Canadien.

Originaires de la France,
Aujourd'hui sujets d'Albion,
A qui donner la préférence
De l'une ou de l'autre nation?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encore de plus puissants liens?
A tout préférons la patrie,
Avant tout soyons Canadiens.

1832.

ÉLÉGIE.

SUR LES RAVAGES DU CHOLÉRA À MONTRÉAL, EN JUIN 1832.

Infortunée Hochelaga,
Digne et tendre objet de nos larmes,
Qui racontera tes alarmes.
Les maux dont le ciel t'abreuva?
Lorsque de toutes parts frappée,
Tu pleure à l'ombre des cyprès,
Pourrai-je égaler en regrets
Ta déplorable destinée?

Au sein de la prospérité,
Tu ne marchais que sur des roses;
De fleurs toujours fraîches écloses
Ton front paraissait couronné:
Méconnaissable en la souffrance,
Autre malheureuse Sion,
On demande aujourd'hui ton nom,
Et l'on cherche la ressemblance.

Ah! trop malheureuse cité,
Dis-moi quelle main meurtrière
Couvre d'un voile funéraire
Et ton éclat et ta beauté!
Telle on voit, au sein de l'orage,
La foudre couver ses horreurs:
Tels couvaient au fond de nos cœurs
Les maux qui désolent ta plage.

Séchant de peur devant tes maux,
Ton peuple te fuit, te déserte,
Te livre, à regret, à ta perte,
Au silence affreux des tombeaux!
Mais humanité sans exemple,
Le juste, sans être ébranlé,
Pour pleurer ta viduité,
Reste à la porte de ton temple!

Eh! que lui sert de s'exiler
Au fond des salubres campagnes,
De respirer l'air des montagnes,
La fraîcheur d'un obscur rocher?
Espoir, inutile ressource,
Le contagieux ouragan
Souffle, atteint, frappe le passant,
L'arrête au milieu de sa course.

Dans ces jours d'horreur et de deuil,
J'ai vu le fils, j'ai vu le père,
J'ai vu la fille avec la mère,
Les amis se suivre au cercueil!
Sans tombe, leurs titres, leur gloire,
Déjà ne se retrouvent plus:
Non, ce n'est que par leurs vertus
Qu'ils vivront dans notre mémoire.

Mais, c'est retracer trop longtemps,
O cité trop infortunée,
Ta désolante destinée,
Le deuil de tous tes habitants;
Pénitente comme Ninive,
Dans la cendre abaissant ton front,
Tu l'as vu, la contagion
A presque déserté ta rive.

Mais en s'éloignant de ton sein,
Déjà ses effrayants ravages
Vont de rivages en rivages,
Désoler le sol canadien.
A la voix des ombres plaintives,
Beau Saint-Laurent, suspends tes
Ils ne baignent que des tombeaux
Semés tout le long de tes rives!

1832.

NOËL.

Pour célébrer le plus grand des miracles
Mêlons nos voix aux chants des bienheureux;
Que nos concerts de ces saints tabernacles
Osent troubler l'écho mystérieux.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Viens reployer, ô nuit, tes voiles sombres,
Arrête-toi dans ton paisible cours;
L'astre divin perce à travers les ombres,
Il fait lever le plus brillant des jours.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

N'en doutons plus, l'heureux moment s'avance,
L'enfer frémit et de rage et d'effroi;
Le ciel tressaille....et la terre en silence
Attend enfin son Sauveur et son Roi.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Jésus est né......les oracles se taisent,
L'idole tombe aux pieds de son vainqueur;
L'aquilon dort, les tempêtes s'appaisent,
Et la nature adore son auteur.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Plus éclatant encor que la trompette
Qui fit trembler la cime de Sina,
Des purs esprits la voix chante et répète :
Paix aux humains, au Très-Haut Gloria.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Ce saint effroi de la nature entière,
Pour vous, mortels, n'est-il donc pas nouveau?
Jésus est né...faut-il que le tonnerre
Pour vous l'apprendre éclatte à son berceau?
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Eh bien! restez dans votre indifférence!
Dormez, puissants, sous vos lambris dorés;
L'humble de cœur, l'enfant de l'indigence
Sont par Jésus les premiers appelés.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Mais s'il leur donne ici la préférence,
N'attendez pas qu'il offre à leurs regards
Un Salomon dans sa magnificence,
L'or d'un Crésus, la pourpre des Césars.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Non! en retour de ces biens périssables,
Des dons divins, les plus rares faveurs,
Un pur torrent de grâces ineffables
Sont les trésors qu'il destine à leurs cœurs.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

1832.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Tu fuis enfin fatale année,
Source d'éternelles douleurs!
Enfin ta course terminée
Un instant fait trève à nos pleurs.
Tout souriait au jour de ta naissance,
Notre horison paraissait s'éclaircir;
Ton cours fâcheux trompa notre espérance,
Ne croyons plus à l'avenir.

A combien de malheurs en proie
Ton règne nous a-t-il laissés?
Heures de plaisirs, jours de joie,
Par le deuil furent remplacés.
Quand le fléau qui dévastait le monde, (1)
Nous décima, nous avons su mourir:
Du plomb mortel la plaie est plus profonde,
Ne croyons plus à l'avenir.

---

(1) *Le choléra asiatique.*

L'inévitable maladie
Sur nous répand son venin ;
L'art le combat par son génie,
Elle résiste, et cède enfin.
Mais qu'opposer au plus affreux des crimes? [1]
De coups de feu l'air vient de retentir!...
On a frappé d'innocentes victimes!....
Ne croyons plus à l'avenir.

L'an expire; un autre succède:
Aux maux qui nous ont accablés,
Vient-il apporter le remède?
Nos vœux seraient-ils donc comblés?
De Dieu sur nous l'œil bienveillant s'abaisse,
Et sa bonté se lasse de punir;
Faibles humains, que votre haine cesse,
Et nous croirons à l'avenir.

Puisse aux rigueurs de la fortune
Le nouvel an mettre une fin,
Et que d'une mère commune
Les enfants se donnent la main.
Il est bien temps, dans la même carrière,
Que les partis aillent se réunir:
Fils égarés, rentrez sous la bannière,
Et nous croirons à l'avenir.

1833.

PREMIER JANVIER 1833.

Faibles jouets du vent emportés dans l'espace,
Sur l'éphémère album nous en marquons la trace.
Au capricorne heureux nous sommes revenus,
Célestes voyageurs par le ciel soutenus;
Celui qui la créa conduisant notre sphère,
Dans l'océan des ans guidant notre carrière,

---

[1] Le meurtre de trois canadiens, tués le 21 mai 1832, par une compagnie de soldats qui fit feu sur une foule de citoyens, dans la grande rue St. Jacques, à Montréal. Ces citoyens se nommaient Languedoc, Billette et Chauvin.

Dans sa main nous porta. Mais que d'événements
De la terre en son cours suivent les mouvements!
Que de mortels, hélas! en commençant l'année
Se forgeant une heureuse et longue destinée,
Sur la neige volaient dans un léger traîneau,
Quand la mort sous leurs pieds leur creusait un tombeau!
Les uns ont tout à coup éprouvé sa furie
Dans la saison des fleurs, au printemps de la vie,
Quand à leurs yeux charmés le bonheur souriait,
Quand de tout son éclat la nature brillait.
D'autres sont moissonnés au sein de leur famille,
Au moment où joyeux ils prenaient la faucille
Pour faire la moisson; les villes, les guérets
Sont partout ombragés de croix et de cyprès:
Là sont ensevelis leurs vœux, leur espérance;
Là gissent avec eux la haine, la vengeance:
Ne les déterrons point. Ah! puisse enfin le temps
Emporter sur ses ailes ces noirs ressentiments
Qui dans l'âme allumant les passions cruelles
Sont les avants-coureurs de sanglantes querelles.
Mais quel affreux tableau vient frapper mes regards,
Quels présages le monde offre de toutes parts!
La discorde à son œuvre associant Bellone
Arme les citoyens; chancelants sur leur trône
Les rois avec effroi regardent ces brandons,
Et voient dans leurs états surgir des factions!
L'Autocrate s'indigne et craint qu'en sa furie
Le midi de ses feux n'enflamme la Scythie;
Il prépare des fers, il aiguise ses traits,
Son glaive encor fumant du sang des Polonais.
De la Seine et du Rhin les rives agitées
D'une ligue de rois sont encor menacées.
Le Tage avec horreur voit deux frères rivaux
Du sang des citoyens rougir ses tristes eaux.
Au sein des factions, des vents et des orages
L'Angleterre commence à craindre les naufrages.
Du magnanime Tell les heureux descendants,
Croyant voir tout à coup renaître leurs tyrans,
S'assemblent sur leurs monts, remparts de l'Helvétie,
Et bravent la couronne de l'Autriche ennemie.
A nos yeux étonnés s'offre le Vatican
Miné de toutes parts, assis sur un volcan,

Mais toujours soutenu par une main divine,
Lorsque tant d'ennemis en trament la ruine.
Des colonnes d'Hercule aux rives de l'aurore
Esclaves et tyrans s'agitent: au Bosphore
Un hardi vice-roi menace le sultan,
Mahmoud voit de son front échapper le croissant,
Sur ses gonds agités la Porte enfin chancelle.
Nos voisins ont leurs maux et leur crise nouvelle......
Que le sort, les malheurs des peuples divisés
Nous servent de leçon, en ces lieux fortunés.
Quand le ciel, la raison nous prêchent l'harmonie
Sachons nous réunir au nom de la patrie!

1833.

DIEU SAUVE LE CANADA.

(CHANSON INÉDITE.)

Amis, encore un an qui passe:
Combien amers furent ses fruits!
Puisse celui qui le remplace
Guérir les maux qu'il a produits!
Cependant d'un nouvel orage
S'il nous apportait le présage,
Lorsque la foudre éclatera,
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

D'un nouvel an lorsque l'aurore
Vient nous flatter d'un doux espoir,
A l'avenir on croit encore,
Et l'avenir est toujours noir.
Nos ennemis ont dans leur rage
Marqué chaque jour d'un outrage;
Sait-on comment tout finira?
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

Non contents d'avoir fait répandre
Le sang de plus d'un citoyen,
Leur fureur partout fait entendre:
Guerre à mort au nom canadien!
Si le trépas ou l'esclavage
Est désormais notre partage,
Alors notre sang coulera;

Du courage,
Dieu sauve le Canada.

Mettant injure sur injure,
Riant de nos vœux rejetés,
N'ont-ils pas comblé la mesure
De la coupe d'iniquités?
Devons-nous souffrir davantage?
D'un joug honteux tout nous dégage,
Et lorsque l'heure sonnera,
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

N'est-il pas une voix sacrée
Qui vient se mêler à nos cris?
Impérieuse et révérée,
C'est celle de notre pays.
Ecoutons bien... et dans l'orage
Lorsque déchirant le nuage,
Cette voix nous appellera,
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

1833.

LE JUBILÉ.

Heureux mortels, tressaillez d'allégresse,
Fille du ciel, vers vous descend la paix!
Un Dieu clément efface vos forfaits
Et vous rappelle au sein de sa tendresse.

Il ne vient plus armé de son tonnerre,
Plein de vengeance, escorté du trépas,
A juste droit foudroyer des ingrats
Dont l'existence encor souille la terre.

Il ne vient plus à l'aspect de nos crimes
Qui vont troubler son éternel repos,
De son courroux précipiter les flots
Et sur nos pas entr'ouvrir des abîmes.

Non! le fléau qu'enfanta sa colère
S'est arrêté dans son cours désastreux:
Bientôt luira l'arc-en-ciel radieux,
L'Eternel fait sa paix avec la terre.

Mais s'il devient notre juge propice,
S'il se répent de ses justes rigueurs,
C'est qu'il s'attend qu'un soupir et des pleurs
Désarmeront le bras de sa justice.

Inébranlable au fracas de la foudre
Que fit naguère éclater son courroux,
L'impie a dit : Je braverai ses coups !
Que l'Eternel tonne et me mette en poudre.

Dieu débonnaire autant qu'il est terrible,
Pour triompher de ce cœur sans remords,
De sa clémence il ouvre les trésors,
Il ne veut point qu'il demeure invincible.

Pécheur ingrat, mettras-tu donc ta gloire
A dédaigner d'ineffables bienfaits ?
Oseras-tu combler tes noirs forfaits ?
Même à ton Dieu disputer la victoire ?

Il en est temps, réponds à sa tendresse,
Contre sa voix n'endurcis pas ton cœur :
Brebis errante, accours au bon pasteur ;
Vois... il t'attend... il t'invite... il te presse !

Dors, si tu veux, à l'ombre du tonnerre
Qu'a déposé ce Dieu plein de douceur !
Mais songes-y : il est un Dieu vengeur ;
Son souffle seul peut te mettre en poussière !

Vous que revêt le lys de l'innocence,
O vous, du moins, chers élus du Seigneur,
Aux purs Esprits unissez-vous en chœur,
Chantez, louez, célébrez sa clémence.

1833.

ACTIONS DE GRÂCES.

Sainte Sion, d'où vient ton allégresse ?
Dis, qui t'inspire aujourd'hui ces transports ?
Naguère encor, ta lyre avec tristesse
Ne répétait que de sombres accords.

Ton peuple dans les larmes,
Du bruit de ses allarmes,
Faisait gémir les échos et les airs...
Qui te fait donc renaître à tes concerts ?

N'en doutons plus, c'est ton Dieu qui t'inspire;
Il vient finir nos tribulations,
Il est calmé... son long courroux expire,
Il fait sa paix avec les nations.
Tressaillons d'allégresse,
Célébrons sa tendresse,
Et répétons dans ce jour solennel:
Gloire et louange au Sauveur d'Israël!

Las des forfaits dont se souillait la terre,
De toutes parts infidèle à ses lois,
Ce Dieu tardif à lancer son tonnerre,
Voudrait venger et sa gloire et ses droits.
Quand sa justice insiste,
Sa clémence résiste;
Inexorable enfin dans son courroux,
A sa justice il cède contre nons.

Oui! c'en est fait, il devient notre juge,
Et la sentence échappe de ses mains...
Il ne veut point par un second déluge
Anéantir les coupables humains,
Ou les réduire en poudre
Sous les feux de sa foudre...
Par un fléau qu'il a créé pour nous,
Il saura bien contenter son courroux.

Fatal arrêt! il faut que tout succombe...
L'air infecté de son souffle vengeur
Doit par milliers entraîner dans la tombe
Un peuple ingrat et prévaricateur.
Du couchant à l'aurore,
Jour et nuit on implore
Ce Dieu longtemps outragé... mais en vain!
Le fléau marche et le ciel est d'airain.

Enfin touché de nos longues misères,
De sa colère il arrête les flots;
Et devenu sensible à nos prières,
Il vint fermer l'abîme de nos maux.

Son souffle purifie
Les sources de la vie,
Et n'ayant plus à punir des forfaits,
Sa foudre dort dans le sein de la paix.

De notre Dieu pour chanter la clémence,
Unissons donc et nos voix et nos cœurs;
C'est lui qui fait notre réjouissance,
En sa présence oublions nos malheurs...
Ne soyons plus rebelles,
Demeurons-lui fidèles;
Et pénétrés de ses bienfaits pour nous,
Que nos forfaits n'arment plus son courroux!

1833.

INVOCATION À LA SANTÉ.

O toi, que Ganimède aux cieux,
Dans le calice de la vie
Versait mêlée à l'ambroisie,
Au banquet solennel des Dieux;
O santé, pour toi tout soupire;
Du trépas vient briser la faulx,
Sous nos pas ferme les tombeaux,
Relève sur eux ton empire.

Resterais-tu sourde à nos vœux,
Quand la nature renouvelle,
Et sur nos rives te rappelle,
Pour faire avec toi des heureux?
Privés de ta douce influence,
En foulant à nos pieds les fleurs,
Les arroserions-nous des pleurs
Du malheur et de la souffrance?

Au sortir de cette stupeur,
Qui la retint ensevelie,
Quand tout respire de ta vie
Le beaume régénérateur:
Sur les fleurs et sur la verdure
Nous seuls destinés à languir,
N'aurions-nous vu que pour mourir
Le doux réveil de la nature?

Et cet astre, qui dans les cieux,
Roule si brillant sur nos têtes,
Après le règne des tempêtes,
Et nous vivifie à ses feux:
En se dégageant du nuage,
N'a-t-il rallumé son flambeau
Que pour éclairer au tombeau
Notre inévitable passage?

Que nous importe le printemps,
Que la pelousse refleurisse,
Que la rose s'épanouisse,
Mille autres charmes séduisants?
S'il devait fondre encore sur nous
Ce fléau funeste, effroyable,
Que le Tout-Puissant implacable
Sur nous lança dans son courroux.

Quoi! sur nos malheureuses plages,
Quand ses traces, de toutes parts,
Attestent encore aux regards
Ses épouvantables ravages:
Que la patrie encor voilée,
Et couverte d'habits en deuil,
S'agenouillant sur le cercueil,
Pleure sa triste destinée.

Portés sur l'aile des zéphirs,
Revenus enfin dans nos plaines,
Empoisonnant, par leurs haleines,
Nos espérances, nos soupirs;
Il reviendrait avec furie,
Inopinément de retour,
Ainsi qu'un avide vautour,
Ronger le sein de ma patrie!

Sans pitié pour ses longs malheurs,
Quand sa blessure saigne encore;
Qu'un cruel souci la dévore,
Ne laisse point sécher ses pleurs;
D'une fois, il la rendrait victime
Des maux, dont le seul souvenir,
Semble sous ses pas entr'ouvrir
Un profond et funeste abîme!

C'est donc vainement que nos cris
Au temple ont redit nos alarmes ;
C'est donc vainement que nos larmes
En ont arrosé le parvis?
De l'abîme de nos misères,
Si notre voix s'élève en vain,
Si le ciel pour nous est d'airain ;
Cessons d'inutiles prières!

Mais que dis-je? espérons encor....
Lorsque l'espérance encourage,
C'est la planche après le naufrage,
Qui conduit quelques fois au port ;
C'est cette lumière lointaine
Qui, du voyageur que poursuit
L'horreur des ombres de la nuit,
Va guider la marche incertaine!

Oui! flattons-nous d'un sort meilleur!
Il dissipera les ténèbres
Naissant des souvenirs funèbres
De la souffrance et du malheur....
Santé, c'est dans toi que repose
Cet avenir consolateur?
Viens opérer dans notre cœur
Cette douce métamorphose.

Vois comme au sein de la cité
Partout l'activité s'empresse,
Avec prudence, avec sagesse,
A t'offrir un site assuré!
Comme la terre se couronne
Pour toi de verdure et de fleurs!
Souris donc aux vœux de nos cœurs,
Fixe au milieu de nous ton trône.

Rends-nous tes précieux bienfaits!
Que l'industrie enfin renaisse!
Que le commerce reparaisse
Aussi florissant que jamais!
Et si sur tes pas l'abondance
Doit faire gémir nos greniers ;
Pour en jouir dans nos foyers,
Embellis-les par ta présence.

PIERRE LAVIOLETTE.

1833.

L'ÉTRANGER.

Depuis l'aurore, assis sur le rivage,
En vain j'attends, l'esquif ne revient pas:
Courez, vents frais, volez sur son passage,
De ma patrie il laisse les climats.
Mais déjà de la nuit le voile sombre
Cache à mes yeux les rives et les flots.
Pauvre étranger, attendre encor dans l'ombre:
A vos ennuis apportez du repos,

La nuit se passe et bien des jours encore;
Le nautonnier n'écoute plus sa voix.
Dans ma patrie aurait-il vu l'aurore
Dorer les monts, les fleuves et les bois?
Le toit champêtre où résonnaient ma lyre
De mes chansons nourrit-il les échos?
Pauvre étranger, bien loin est le navire:
A vos ennuis apportez du repos.

Il ne vient point des bords qui m'ont vu naître,
Où si souvent je chantais nos exploits;
Il n'a point vu Carouge où pour un maître
Tombaient nos fils, que trahissaient des rois.
D'un joug à l'autre, hélas! on les transporte;
Prenez ces fers, dit-on à des héros!
Pauvre étranger, leur bras vainqueur les porte:
A vos ennuis apportez du repos.

Déjà les champs où reposent nos pères,
A d'autres mains ont cédé leurs moissons;
Et sous nos toits des langues étrangères
Chassent l'écho de nos douces chansons.
Un orphelin quête un pain d'indigence
Au seuil sacré....trahi par ses sanglots!
Pauvre étranger, j'y fêtai sa naissance:
A vos ennuis apportez du repos.

Des inconnus saisissent sa balance,
Et de Thémis ils usurpent les droits.[1]
Au temple saint j'ai vu briller la lance
Qui chasse au loin tous les arts dans les bois.

Peut-être, un jour la liberté propice
Viendra finir et vos pleurs et vos maux.
Pauvre étranger, règnera la justice:
A vos ennuis apportez du repos.

Vient-on encor jeter sur la chaumière,
Un œil hautain où brille le mépris?
Toujours mon front brava leur troupe altière;
Mais je pensais à des frères proscrits:
Leurs toits brûlants éclairaient la colline,
Où nos pasteurs conduisaient leurs troupeaux.
Pauvre étranger, pourquoi ton front s'incline?
A vos ennuis apportez du repos.

Plein de douleur je quittai ma patrie;
Enfin le ciel y brille plus serein.
Retourne-t'en, mon âme un jour me crie:
De bords chéris je reprends le chemin.
Mais de mes ans j'ai senti la faiblesse;
Déjà la mort a pénétré mes os!
Pauvre étranger, Dieu chérit la vieillesse:
A vos ennuis apportez du repos.

O Canada! le ciel enfin m'appelle,
As-tu tari la coupe des douleurs?
Mais des destins l'urne se renouvelle;
Un sort plus doux dissipe tes malheurs.
Adieu, je meurs,...je sens glacer mes veines....
Mais quels longs bruits ont frappé les échos:
O ma patrie, on a brisé tes chaines!
Fuyez, ennuis, je meurs dans le repos.

F. X. GARNEAU.

1833.

ANNIVERSAIRE DU VINGT-ET-UN MAI.

Quels sont ces chants de mort, ces hymnes de tristesse?
D'où vient que de ces lieux disparaît l'allégresse?
Pourquoi sur tous les fronts est peinte la douleur?
Cité de Montréal, qui donc t'a désolée?
Quelque triste fléau t'aurait-il accablée?
Plains-tu quelque horrible malheur?

Un orage nouveau gronde-t-il sur ta tête?
Redoutes-tu les maux que la haine t'apprête?
De tes fils aujourd'hui pleures-tu l'avenir?
Non....ton cœur est pressé d'une douleur amère;
Mais tes tristes regards se portent en arrière,
Tes pleurs naissent d'un souvenir.

Quel jour luit à nos yeux? vingt-et-un mai....silence....
Ce jour est pour nos cœurs un siècle de souffrance,
Ce jour est à jamais un sombre jour de deuil.
Tu pleures tes enfants, malheureuse patrie!
C'est en te défendant qu'ils ont perdu la vie,
Et tu gémis sur leur cercueil.

Hélas! ils sont tombés victimes déplorables
D'artifices cruels, d'erreurs impardonnables;
Ils sont morts combattant pour votre liberté,
Ils sont mort mais leur nom vivra longtemps encore,
Leur trépas qu'à jamais chacun de nous honore
Leur acquiert l'immortalité.

Gémis, gémis encore, ô! ville infortunée,
Tu ne saurais assez plaindre leur destinée,
Tu ne pourrais donner trop de pleurs à leur sort;
Mais pour tes fils meurtris n'as-tu donc que des larmes?
N'est-il pas en tes mains de légitimes armes?
Ne saurais-tu venger leur mort?

Offre pour tes enfants le pieux sacrifice;
Mais sur les meurtriers appelle la justice;
Souffriras-tu longtemps l'orgueil de ces bourreaux?
Du sang qu'ils ont versé vas demander vengeance,
Pour eux comme pour nous Thémis tient la balance,
Devant elle tous sont égaux.

Parles, et que ta voix jusqu'à ton roi résonne;
Et que ta plainte amère arrive aux pieds du trône;
Porte au delà des mers le cri de ta douleur.
Fais trembler à leur tour les auteurs du carnage,
Fais lire à tous les yeux, sur leur pâle visage,
Le remords qui ronge leur cœur.

Canadiens, en ce jour, l'univers vous contemple;
Il a connu le crime, il attend un exemple.

Vos morts de leur tombeau l'implorent à grands cris,
Leurs ombres chaque jour errantes sur la plage
La réclament de vous, comme un dernier hommage
Qu'on doit à leurs mânes chéris

Citoyens, accourez et jurez sur leur tombe
De soutenir un nom dont la gloire succombe.
Entendez cette voix qui vous répète à tous:
" Pour maintenir vos droits déployez du courage,
" Vengez notre trépas, achevez notre ouvrage,
" Ou périssez ainsi que nous."

Et toi, qu'invoque ici notre ardente prière,
Liberté, parmi nous renais de leur poussière!
Avec toi dans ces lieux conduis la douce paix.
Viens essuyer nos pleurs, viens consoler nos peines;
Eloigne pour jamais ces déchirantes scènes
Et l'horreur de pareils forfaits!

1833.

POINTS DE VUE DE LA DESCENTE DE LA MONTAGNE DE MONTRÉAL.

Qui n'a point contemplé, dans ses vastes regards,
Le coup-d'œil enchanteur qui vient, de toutes parts,
S'offrir au voyageur dans la pente facile
Du mont majestueux qui domine la ville?
Fatigué de la route et comme emprisonné
Dans le dédale obscur de l'étroit défilé
Qui partage en deux parts le cœur de la montagne,
L'ennui, pendant longtemps, l'assiége et l'accompagne.
Mais à peine sorti de ce sombre sentier,
Que d'objets à ses yeux viennent se déployer!
Avec quelle surprise et quel charme sa vue
D'un immense horison embrasse l'étendue!
Ce qui d'abord le fixe et l'attire toujours,
C'est le fier Saint-Laurent qui, dans son noble cours,
Entre des bords riants, pompeusement promène
Les flots toujours coulant de son urne lointaine.
Puis des prés verdoyants, des vergers, des bosquets
Parsemés de villas, de somptueux palais,

Où riches citadins viennent loin de la ville
Respirer le repos d'un séjour plus tranquille.
Puis apparaît enfin l'opulente cité,
Brillante de splendeur et de prospérité,
Qui déjà s'étendant partout dans la campagne,
Menace de s'asseoir un jour sur la montagne.
Parmi les monuments, magnifiques, nombreux,
Que ce nouveau coup d'œil vient déployer aux yeux,
Au centre, il en est un qui sur tous se signale
Par son portique altier, sa grandeur colossale.
Elevant, comme un mont, sous la voûte des cieux,
Sa masse gigantesque et son front sourcilleux,
Il semble rembrunir de sa couleur grisâtre
Tous les riants tableaux d'un horizon bleuâtre.
Temple du Tout-Puissant, il atteste aux regards
La piété d'un peuple et le règne des arts.
L'Amérique du Nord n'a rien qui rivalise,
En monuments pieux, cette superbe Eglise.
Honneur à Montréal, honneur à la cité,
Qui prouve ainsi sa foi, sa libéralité !
A droite, il est encore un modeste ermitage,
Que l'œil découvre à peine à travers le feuillage ;
Et, lorsque cent palais, chefs-d'œuvre de nos arts,
Semblent de tous côtés, étaler aux regards
L'opulence et le luxe, à la simple nature
Il emprunte lui seul ses grâces, sa parure.
Asile de bonheur, de paix et de vertu,
Interdits aux enfants d'un siècle corrompu,
Sous ses humbles lambris, il veut que la jeunesse
Vienne avec sa fraîcheur respirer la sagesse.
Qui peut le contempler ce séjour enchanteur
Sans qu'il sente de joie encor battre son cœur,
Au souvenir heureux de tant de jouissance
Que son sein sut offrir à son adolescence ?
Ah ! qui ne revoit pas sans un plaisir nouveau,
Sa plage où le destin a placé son berceau ?
Et l'humble presbytère et la tour du village
Qui le vit tant de fois jouer sous son ombrage,
Pourrait-il donc revoir d'un œil indifférent
L'asile où s'écoula son âge adolescent ?
Pourrait-il oublier la douce solitude
Qui charma ses ennuis et ses dégoûts d'étude ?

Pour moi qui l'ai chéri, qui le regrette encor,
L'asile qui me fit retrouver l'âge d'or,
Je ne le vois jamais que je ne me rappelle
De mes premiers printemps l'époque la plus belle.
Aussi, toutes les fois que je descends le mont
Qui déroule à mes yeux un immense horizon,
Où cent tableaux divers grandissent sur la scène,
Ce qui d'abord me fixe et sans cesse m'entraîne,
Ce n'est pas tant le fleuve avec son noble cours,
La cité florissante avec ses alentours;
Mais c'est le seul aspect de l'aimable retraite
Où le bonheur est pur, l'allégresse parfaite.
Un charme inexprimable a resaisi mon cœur,
Je demeure pensif, je rêve le bonheur....
Et cédant au transport de mon âme attendrie
A cette perspective, aussitôt je m'écrie:
Ils sont encor debout ces antiques ormeaux,
Témoins de mes plaisirs, de mes jours les plus beaux!
Quand tout change autour d'eux, seuls ils bravent l'orage,
Le temps qui les respecte embellit leur feuillage!
Chacun d'eux me retrace un touchant souvenir,
M'offre une jouissance et rappelle un plaisir...
Et malgré les revers d'une vie orageuse,
Je revis tout entier à cette époque heureuse.
Là, comme Télémaque, à leur ombrage assis,
D'un sage précepteur, nouveau Termosiris,
Je recueillais en paix les leçons de sagesse,
Qu'il voulait inculquer à ma frêle jeunesse.
Ici, de mes amis je goûtais l'entretien;
Mes peines, mes plaisirs s'épanchaient dans leur sein.
Le temps qui s'est enfui depuis à tire-d'ailes,
Ne les a point changés—ils sont toujours fidèles.
Tantôt, me retrouvant sous ces autres noyers,
Avec mes livres seuls, seul avec mes pensers,
J'y variais l'attrait que donne la lecture,
Du spectacle riant de la belle nature.
Je l'avais sous les yeux....de la cime des monts
Déployant à mes pieds des plaines, des vallons.
Là Cérès balançait ses gerbes ondoyantes
Que redorait Phébus à ses ardeurs brûlantes.
Ici, des moissonneurs abattaient sous leur faulx
L'herbe mûre des prés destinée aux troupeaux.

Ailleurs, dans les vergers, présage de l'automne,
Mûrissait les trésors dont sa main les couronne.
Abrité de feuillage et foulant les gazons,
L'esprit, le cœur remplis de mille illusions,
Je croyais retrouver les hameaux de Virgile,
Ou l'homme heureux des champs qu'a célébré Delille,
En lisant tour à tour les précieux écrits
De ces auteurs rivaux, immortels et chéris.
Mais pourrai-je oublier aussi qu'à leur ombrage
De l'aimable art des vers je fis l'apprentissage?
Oui! c'est là que j'allai d'Apollon, de ses sœurs,
Pour la première fois rechercher les faveurs.
J'avais, pour me guider, de sages, doctes maîtres,
Les inspirations de ces sites champêtres;
Les uns faits pour donner l'éveil à tout talent,
Les autres pour en suivre, en éclairer l'élan.
Si depuis, en courant la carrière des lettres,
J'obtins quelque succès, je le dois à ces maîtres;
Je ne le dois pas moins au séjour enchanteur
Où tout charme les yeux, et l'esprit et le cœur.
O vous, dont la mémoire, après seize ans m'inspire,
Souffrez donc que pour vous vibre aujourd'hui ma lyre.
Mais quel noir souvenir autour de moi soudain
Erre comme un fantôme, et l'arrache à ma main,
Alors que pour combler ma douce jouissance,
Animé par l'élan de ma reconnaissance,
Je m'en allais pour vous soupirer des accents,
Dignes de vos bienfaits et de mes sentiments?
Hélas! vous n'êtes plus! et l'heureux ermitage
A toujours la beauté, la fraîcheur en partage!
Et le deuil n'en a point exilé les oiseaux,
Et ces arbres n'ont point flétri leurs frais rameaux!
C'est que, sans doute, hélas! c'est votre destinée
D'habiter désormais un plus bel Elysée;
C'est que dans ce séjour où l'on ne vous voit plus,
De dignes successeurs font briller vos vertus,
Eclater vos talents, et revivre sans cesse
En vous cet art heureux de guider la jeunesse...
Et vous, fils d'Apollon, disciples fortunés,
Que ce site bientôt va revoir rassemblés,
Puisqu'il vous est donné d'y respirer encore,
Ah! de votre bonheur sachez chérir l'aurore.

Trop tôt, hélas! trop tôt dans le monde lancés,
Peut-être en verrez-vous les beaux jours éclipsés!
Dans un lointain trompeur il sourit à votre âge,
Mais plus son ciel est beau, plus il cache l'orage:
Quiconque le connaît, donnerait tous les ans
Qu'il coule dans son sein pour un de vos instants.
Sachez de votre état goûter les avantages;
Renouvelez d'ardeur, soyez studieux, sages;
Par vos douces vertus peut-être pourrez-vous
Du sort qui vous attend vaincre un jour le courroux.

PIERRE LAVIOLETTE.

1833.

L'AUTOMNE.

D'une main défaillante effeuillant sa couronne, (1)
Parmi nous, à pas lents, marche la triste automne.
La terre, sous ses pieds, se jonche de débris.
Flore a caché ses fleurs, et Cérès ses épis;
Et lorsque les oiseaux, désertant nos bocages,
Dans des climats plus doux vont porter leurs ramages,
Zéphir las d'errer seul sur les pâles rameaux,
Dans son timide essor s'endort sur les roseaux.
D'un voile ténébreux éclipsant sa lumière,
Le soleil à regret, commence sa carrière,
A l'aspect du tyran de la terre et des cieux
Dont le souffle glacé vient amortir ses feux.
C'est le noir aquilon, descendu des montagnes,
Sa tête qu'il secoue a blanchi les campagnes;
Terrible, sa présence a fait fuir les oiseaux,
A flétri les gazons, enchaîné les ruisseaux;
Et les troupeaux qu'il fait errer à l'aventure,
Qu'il laisse sans abri, sans onde, ni pâture,
De leurs gémissements attendrissant les airs,
Paraissent préluder au deuil de l'univers.
Adieu, plaisirs si purs! adieu, fêtes champêtres!
Adieu, loisirs passés à l'ombrage des hêtres!
Le règne de l'hiver, hélas! n'épargne rien!
Le souci, la tristesse échappés de mon sein,

(1) Delisle.

Seuls conduisant le char des heures paresseuses,
Malgré nous, vont hanter nos demeures oiseuses!
Si partout, en tyran, il sème ses horreurs,
Ah! gardons-nous du moins de lui livrer nos cœurs!
Si nous ne pouvons plus des riantes prairies,
En cadence fouler les pelouses fleuries,
Allons porter ailleurs notre folâtre jeu;
Recherchons les plaisirs qu'offre le coin du feu.
Sous le cèdre entassé c'est pour nous qu'il pétille:
A sa vive clarté l'allégresse qui brille
Montre un cercle serré de belles et d'amants,
Et d'amis et d'époux, de vieilles et d'enfants...
Réunion d'heureux, joviale assemblée,
Que, malgré les autants, convóque la veillée.
Aux cités, que l'ennui brille dans le salon;
Aux champs, que le plaisir suive chaque saison!
Rions, chantons, causons...mais que la politique
Ne vienne point troubler le bonheur domestique!
....
....
Sa pomme de discorde a, par tout le pays,
Divisé sans pitié les parents, les amis,
Semé les noirs soupçons, la mésintelligence,
L'odieux préjugé, l'injuste méfiance....
Ne souffrons qu'elle vienne influer sur nos mœurs:
Laissons tous ces travers à nos sombres penseurs!
Dans leur tour de Babel, leurs châteaux en Espagne,
Laissons en paix, laissons tous ces tranche-montagne
S'endormir dans leur rêve...Imitons nos aïeux:
Ils ne pensaient pas tant, ils vivaient plus heureux.

PIERRE LAVIOLETTE.

1833.

CHANT DE NOËL.

Quels chants harmonieux au séjour du tonnerre
Troublent le calme de la nuit?
Les esprits bienheureux descendent sur la terre,
Sur leurs traces l'aurore luit.

Eclipsant les rayons de sa gloire,
Le Verbe s'était incarné......
Enfin mille chants de victoire
Disent qu'un Sauveur nous est né!
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut:
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Mortels, réveillez-vous, marchez à la lumière
Du jour qui se lève pour vous;
Déjà l'astre divin commence sa carrière,
Il vient nous vivifier tous.
Voyez comme il chasse les ombres
Où s'était plongé l'univers!
Relancé dans ses cachots sombres,
Satan frémit dans les enfers.....
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut:
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Trop orgueilleux mortels, quoi! votre foi chancelle,
A l'aspect de ce faible Enfant!
Votre fière raison refroidit votre zèle;
A son anéantissement......
Craignez qu'il ne vous mette en poudre,
Cet Enfant, Dieu de l'univers!
Sa main n'a déposé la foudre,
Que pour venir briser vos fers!
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut:
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Tel que les fils de roi, descendu sur son trône,
Si dans la pourpre il n'est pas né,
S'il se montre à vos yeux sans sceptre, sans couronne,
Et sans pompe et sans majesté;
C'est que déjà sa voix vous prêche
L'exemple de l'humilité;
Venez donc apprendre à sa crèche
L'amour de l'humble pauvreté.

Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut:
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Du fond de son berceau maîtrisant la nature,
Les astres marchent à sa voix.
Partis à ce signal et bravant la froidure,
A sa crêche accourent les rois!
Déjà les Dieux du capitole
Tremblent, chancellent devant lui:
Il n'a qu'à dire une parole,
L'univers en poudre est réduit.
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut:
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Chrétiens, n'imitons pas l'aveugle indifférence
De l'ingrate Jérusalem;
Partageons les transports, la sainte jouissance
Des habitants de Bethléem!
Marchons sur les traces des Mages;
Au lieu d'encens, de myrrhe et d'or,
Offrons à Jésus en hommages
Nos cœurs qui plairont plus encor!
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut:
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Pierre Laviolette.

1834.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

L'année expire, une autre recommence,
Ainsi le flot au flot succède et meurt:
Sans en connaître encore l'influence,
Un jour du moins, respirons le bonheur.
Que sur l'aile d'Eole
Tout noir chagrin s'envole!

Et réunis dans le sein du plaisir,
N'ayons qu'un cœur pour savoir en jouir!

Rappelons-nous comme autrefois nos pères,
Avec transport, saluaient ce beau jour;
Ils devenaient tous amis et tous frères,
L'aimable paix habitait leur séjour.
Les jeux, les ris, les grâces,
S'enchaînaient sur leurs traces;
Ils célébraient, dans leur joyeux élan,
L'heureux retour du premier jour de l'an.

Qu'ils étaient beaux, hélas! ces temps antiques,
Temps de vertus et de félicité!
Dissentions, querelles politiques
Ne venaient point refroidir la gaité.
Etre à leur Dieu fidèles,
Au roi, comme à leurs belles:
C'est le motto qu'avaient pris nos ayeux,
Ils y trouvaient le secret d'être heureux.

Ce jour du moins imitons leur exemple,
Faisons revivre encor le bon vieux temps!
Dans nos foyers transformés en un temple,
Sacrifions aux plus doux sentiments!
Mais que sous son égide,
La sagesse nous guide......
Faite pour plaire à l'esprit comme au cœur,
Elle ne prend des plaisirs que la fleur.

Mais quel penser trouble soudain nos fêtes,
Et nous arrache à nos joyeux ébats?
La foudre gronde au-dessus de nos têtes,
La terre tremble et gémit sous nos pas......
Plus de paix, d'harmonie,
Dans ma pauvre patrie!
Quand des vautours lui déchirent le sein,
Comment ne pas trembler pour son destin?

Faible roseau battu par la tourmente
Qui va partout briser les nations,
Laisseras-tu ta tête chancelante
Fléchir, tomber aux vents des factions?

Non! non! brave l'orage!
Ranime ton courage!
Ton front flétri ne succombera pas:
Vois Albion l'appuyer de son bras!

Mais bannissons des souvenirs funèbres,
Autour de nous ils ramènent la nuit,
Que l'horizon, désormais sans ténèbres,
Fixe nos yeux sur le jour qui nous luit!
Aimons notre patrie,
Que la paix, l'harmonie,
De ce beau jour signale les transports,
Et le bonheur restera sur nos bords.

L'AN 1834.

Encore un an de passé sur le monde;
La liberté fit crouler un tyran.
Si je vois bien dans la sphère profonde,
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,
Quand le loup dort les bergers sont en paix.
Chantons! le jour de l'esclavage
Va disparaître pour jamais.

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts;
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevalets.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.
Chantons! au bruit confus des verres,
Car notre règne est commencé.

Les rois voulaient à la jeune Amérique
Faire aussi don et du sceptre et des fers;
Mais le lion, broyant leur rouille antique,
De leurs débris parsemait les déserts.
Ces hochets d'or sont bons pour des esclaves,
Se disait-il dans sa juste fureur
Chantons! et que la voix des braves
Répète ce refrain en chœur.

O Canada! ton ciel est plein d'orages!
Mais ne crains point l'approche des tyrans;
L'aquilon seul dans son char de nuages
Renverserait leurs pavois chancelants.
Seul l'homme libre admire nos tempêtes,
Et sait braver en tout temps leur courroux.
Chantons! car jamais dans nos fêtes
L'alguasil n'entrera chez nous.

F. X. GARNEAU.

1834.

POURQUOI DÉSESPÉRER ?

Partout on dit, l'œil fixé sur les flots,
L'esquif brisé s'abîme sous l'orage.
O Canada! ton nom n'a plus d'échos,
Et tes enfants chéris ont fait naufrage.
Mais non, ils ne périront pas,
Une voix tout-à-coup s'écrie:
Le soleil dore au bout des mâts
Le vieux drapeau de la patrie,
De la patrie.

Canadien, tu connus cette voix;
Le ciel pour nous, souvent l'a fait entendre;
Dans nos malheurs, hélas, combien de fois
Nous avons cru notre Ilion en cendre?
Enfants jetés hors des berceaux,
On nous exposa sur le Tibre;
Mais Rome sortit des roseaux....
Et Rome aussi bientôt fut libre,
Bientôt fut libre.

Mais si la nue éclipsa dans les cieux,
Plus d'une fois notre étoile sacrée;
Après l'orage à son front radieux
On reconnut sa gloire à l'empyrée.
Phare qui ne s'éteint jamais,
Elle éblouit la tyrannie,
Qui droit sur l'écueil des forfaits,
Ira jeter sa barque impie,
Sa barque impie.

A la tribune, on vit comme aux combats,
Toujours briller notre même courage.
Chargés de fers, menacés du trépas,
De nos tyrans nous braverions la rage
S'il fallait pour la liberté,
Sacrifier nos biens, la vie;
Et sous son drapeau redouté
Mourir pour elle et la patrie,
Et la patrie.

F. X. Garneau.

1834.

LA HARPE.

Harpe divine, ô source d'harmonie,
Répète encor tes chants mélodieux.
Et toi qui d'Apollon partage le génie,
Elève aussi ta voix qui sut charmer les Dieux.
Mais déjà la corde soupire,
L'on dirait un souffle du soir,
Ou le murmure de *Z*éphire,
Dans les créneaux d'un vieux manoir.

Silence! un chant—La harpe recommence;
L'amour prélude à ses divins accords;
Emilie a repris le fil de sa romance,
Jamais plus doux concert n'embrasa nos transports.
Ah! que ne puis-je en traits de flamme
Graver en moi ces doux accents,
Et nourrir longtemps dans mon âme
Le charme secret de mes sens!

Que ces doux sons expriment bien l'ivresse
De deux amants qui, près d'un jeune ormeau,
Interrogent leurs yeux qu'adoucit la tendresse,
Et jurent de s'aimer jusque dans le tombeau.
O harpe qui te fait sourire?
Eugène volait un baiser
De son amante qui soupire
Et qui n'osa le refuser.

Je vis alors son front où l'innocence
Avait laissé sa couronne de fleurs,
Plus rouge qu'une rose accuser l'imprudence
De l'amant qui déjà flétrissait leurs couleurs.
Mais quel nouvel écho résonne,
C'est le chant de nos vieux soldats;
Et comme la foudre qui tonne
La corde redit leurs combats.

Là bas paraît le guerrier sur l'arène;
Un noir panache ombrage son coursier.
Le glaive dans sa main brille au loin sur la plaine,
Le soleil enflammaient ses vêtements d'acier.
L'airain sonne dans la carrière :
Soudain volent les escadrons;
Au milieu des flots de poussière
Le fer retentit sur les monts.

Victoire! a dit la harpe glorieuse,
Et ses accords devinrent plus bruyants.
Pour s'éloigner bientôt sur la plaine poudreuse,
Et suivre des vaincus les bataillons fuyants.
Car déjà la chanson guerrière
Etait à son dernier refrain,
Lorsque la brise printanière
Des ondes effleura le sein.

La fibre d'or imitant son langage,
Du vieux pécheur commença les chansons,
Et les échos lointains dont murmurait la plage
Semblaient en soupirant renouveler ses sons.
Ainsi du poétique délire
La harpe, aimant les doux accords,
Chante ou sourit, gronde ou soupire,
Toujours fidèle à nos transports.

Jadis David répétait avec elle
Ces chants sacrés révérés des chrétiens;
Et l'aurore souvent en suspendant son aile,
Ecoutait leurs concerts des monts iduméens.
Au temple un jour j'ai cru l'entendre;
Mais ce n'était plus cette voix
Dont l'écho frappant Alexandre,
Lui fit suspendre ses exploits.

F. X. Garneau.

1834.

LA LIBERTÉ, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

(CHANSON.)

Air : *Du troubadour.*

O ! Canadien, qu'illustra le courage,
Viens à ma lyre inspirer de doux chants ;
Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
Ta voix mâle et sonore,
Répèterait encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Aimant la paix, fuis les yeux du Sicaire
Qu'un fer en main, on lâche contre nous ;
Mais si jamais un pacha téméraire
Voulait braver les lois et ton courroux :
Ta voix mâle et sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Quoi ! voudrais-tu, sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front ?...
N'entends-tu pas gémir leurs cimeterres,
Et leurs os bruire aux champs de Carillon ?
Mais non ! ta voix sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Salaberry conquit par sa vaillance
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos champs ;
Mais Papineau sait par son éloquence,
Rompre au sénat les projets des méchants.
Ta voix mâle et sonore
Va répéter encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Ce noble cri partout se fait entendre ;
Le peuple, enfin, veut reprendre ses droits.
Un an commence où plus d'un trône en cendre,
En s'éteignant, fera pâlir les rois.
A cet heureux présage
Que promet un autre âge,
Peuples, chantons ces mots chers à mon cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

1834.

LE RETOUR.

À A. N. MORIN, ECUYER.

Tu viens de la riche Angleterre,
Eh! bien, frère, le ciel là bas
Est-il descendu sur la terre ?
Ou bien l'homme y dit-il: hélas!...
En approchant le grand fantôme
Au lointain prestige emprunté,
Comment s'efface chaque atôme
Du mirage de liberté ?

Fantôme accoudé sur sa banque,
Son bras domine l'Océan,
Mais ce long cri: le pain nous manque !
Est-il le bruit sourd d'un volcan ?
Non, ce grand peuple qui mendie,
L'espoir même l'a déserté,
Non, son âme s'est engourdie
Tandis qu'il criait: liberté !

Le fier dominateur des ondes
Penche-t-il un front sourcilleux
Vers les nations moribondes
Qu'écrase son sceptre orgueilleux ?
Eh ! croit-il qu'un peuple succombe,
Quand, noble, il jure avec fierté
D'entrer dans la nuit de la tombe,
Ou de ravir sa liberté ?

Mais Erin, Erin qui soupire,
Et qui gémit tant dans ses fers,
Erin contre qui tout conspire,
Et qui n'a plus que des hivers:
Le pauvre Erin, il n'a point d'armes
Pour servir son bras irrité ?....
Il n'a plus, hélas! que ses larmes
Et son cœur pour la liberté.

Toi, dont l'âme est libre et si tendre,
Combien il devait se serrer
Ton cœur, quand tu pouvais entendre
Presque Erin gémir et pleurer!
Quand tu voyais la main meurtrie
De ce grand corps ensanglanté,
Chercher encor pour la patrie,
Son Dieu, ses droits, sa liberté!

Oh! comme ton cœur devait battre,
Quand tu vis le vaste atelier
Que les siècles devront abattre,
Mais qui semble les défier!
Là, là se forgent tant de chaînes;
Là, se perd tant de vérité;
Là tombent tant d'espoir, de haines
Et tant de cris de: liberté!

Quand ta main soulevant le voile,
Dénouait le nœud gordien,
Nous, nous fixâmes notre étoile,
L'astre du peuple Canadien:
Et l'ange à figure connue,
Par deux grands aigles supporté,
Planait au-dessus de la nue
Pour nous montrer la liberté....

J. E. TURCOTTE (1).

(1) M. Turcotte actuellement du barreau des Trois-Rivières, a été député par le comté de Champlain, en 1841, à l'Assemblée Législative. Il a successivement rempli les charges de Traducteur des Lois, de Secrétaire de la Commission chargée de faire une enquête sur la tenure seigneuriale, et de Solliciteur-Général. On l'a privé de ce dernier emploi, lors de la formation du second ministère Lafontaine-Baldwin.

1834.

L'ANNIVERSAIRE DU GRAND MEURTRE.

VINGT-ET-UN MAI.

Deux ans... trois martyrs... nos trois frères....
Peuple Canadien, viens en deuil,
Viens offrir au ciel tes prières,
Viens méditer sur leur cercueil.
L'herbe qui croît sur cette tombe,
Viens la baiser avec transports;
Sur elle quand ton âme tombe,
N'y trouve pas l'herbe des morts.

Quand tu viens ici pour descendre
Dans cette demeure sans bruit,
Quand tu viens remuer la cendre
D'où doit surgir l'arbre au long fruit,
Vois-tu comme la tyrannie
S'agite d'un puissant effort?
C'est sa convulsive agonie
L'avant-courrière de sa mort.

De toi ta mère est idolâtre,
Te répétait à t'étourdir
Ta trois fois perfide marâtre
Qui t'embrassait pour t'engourdir.
Tu t'endormis penché sur elle,
Tu te réveillas dans leur sang!
Quand vas-tu dire à la cruelle:
Ca, femme, je suis assez grand?

Secouant l'antique poussière,
Tu t'es levé comme un géant;
Mais ton existence première,
La vois-tu comme un long néant?
Ouvre le grand livre du monde,
Puis, au feuillet ensanglanté,
Lis là, sur la page féconde,
Lis: *esclavage* ou *liberté*.

Assis au banquet d'Amérique,
On emplit ta coupe de sang!
Serait-elle donc chimérique,
La voix grande qui dit ton rang?
Dédaignant la manne de l'ange,
Veux-tu, comme Israël, manger,
En cherchant dans la vieille fange,
Les fruits impurs de l'étranger?

Non, non, dans la coupe sanglante,
Tu ne boiras pas le mépris,
Ni l'injustice dégoutante,
Ni l'orgueil de tes ennemis.
Dis, dis d'une voix de tonnerre
A ces tyrans audacieux:
Le lion règne sur la terre,
Mais l'aigle s'approche des cieux....

J. E. Turcotte.

1834.

LE MARIN.

La nuit est noire et le ciel sans étoiles;
Le vent mugit et frappe, en vain, nos voiles
Que durcissent les frimats.
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

De la tempête augmente la furie;
La mer blanchit le navire qui crie,
C'en est fait, nous coulons bas!
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Vous m'attendez à cette heure peut-être,
Et vous croyez toujours me voir paraître
Froid et couvert de frimats.
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Au cap lointain vaccille une lumière......
Mais le vaisseau brisé sombre à l'arrière,
Tous s'élancent dans les mâts.
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Tout disparut sous la vague profonde;
Et le marin qui luttait contre l'onde
Répétait encor tout bas:
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

F. X. Garneau.

1834.

BONHEUR.

De mon pays citoyens glorieux,
Rappelez-vous votre auguste origine;
Soyez unis et vous serez heureux:
Le trouble peut causer votre ruine.
Et toi, sur nous, flambeau sacré,
Don du ciel, liberté chérie,
Fais briller ton sceptre adoré;
Règne, règne sur ma patrie.

Que d'Apollon la céleste clarté,
A tes faveurs joigne aussi ta lumière:
Faut-il toujours, plein de timidité,
Suivre et garder la route du vulgaire!
O vous, sciences et beaux arts,
Enfants de l'âme et du génie,
Volez vers nous de toutes parts;
Régnez, régnez sur ma patrie.

Mais c'est bien peu d'être libre et savant,
S'il faut couler des jours pleins de tristesse;
Pour être heureux il faut être content,
Aux biens réels joindre encore l'allégresse.
Amour, jeux, plaisirs et beautés,
Ornez les moments de la vie,
Versez sur nous vos voluptés,
Régnez, régnez sur ma patrie.

1834.

IMPROMPTU CHANTÉ LE JOUR DE LA ST. JEAN-BAPTISTE (1).

(INÉDIT.)

Les ennemis sur l'autel de la haine,
O mon pays ! décidèrent ton sort,
A tes enfants ils présentent la chaîne,
Souffriraient-ils, quoi! craindraient-ils la mort?
Un faible espoir porte ta voix plaintive...
De ta marâtre encor croire au serment!
Songe plutôt que d'une aile bien vive
La liberté voltige en t'effleurant.

Espère encore, une heureuse nouvelle
Te laisse voir qu'on vient venger tes droits :
Un secrétaire à tes cris est rebelle
De ce Néron aimerais-tu les lois?
Espère encore, jamais ne sois timide,
La liberté n'est pas un vain néant ;
Songe toujours que d'une aile rapide
La liberté voltige en t'effleurant.

Si toutefois une aurore aussi belle
S'obscurcissait d'un voile dangereux,
Et si ta mère osait être cruelle,
Espère encor, tes fils sont valeureux.
Oubliront-ils cette scène outrageante
Où vierge alors ton sein reçut leur sang?
Ils savent tous que d'une aile engageante
La liberté voltige en t'effleurant.

---

(1) La fête nationale des Canadiens-Français a été instituée par M. Ludger Duvernay, en 1834, et célébrée pour la première fois à Montréal, dans le jardin de M. John Macdonald, avocat, au faubourg St. Antoine. C'est M. Duvernay qui a fondé, la mêmé année, la Société St. Jean-Baptiste, et choisi la feuille d'érable comme emblême de la nationalité canadienne.

1834.

TON NOM.

Le timide baiser de la vierge naïve,
L'éclat du papillon dont l'aile fugitive
Glisse parmi les fleurs,
L'écho retentissant des voûtes de l'église,
Et le son cadencé de l'onde qui se brise
Sur les rochers en pleurs;

La mystique lueur d'une étoile qui tombe,
L'hymne mélodieux qu'exhale la colombe,
Dans l'ombre du valon;
Le bruit que fait un ange en déployant ses ailes,
Et les plus doux concerts des lyres éternelles,
Sont moins doux que ton nom.

L. M.

1834.

LES FRANÇAIS AUX CANADIENS.

Air: *T'en souviens-tu, etc.*

Vous Canadiens, vous autrefois nos frères,
Vous que l'intrigue a lâchement vendus;
Unissez-vous, comme l'ont fait nos pères,
Et les puissants seront bientôt vaincus.
Forts de vos droits, vous méprisez les haines,
A vos tyrants, opposez vos vertus....
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
O Canadiens! ne le sentez-vous plus? } *Bis.*

A l'étranger qui vous défend la gloire,
Montrez un titre inscrit dans le passé;
Le souvenir que laissa la victoire,
De votre cœur ne s'est point effacé....
Demandez-lui qu'il allège vos chaînes....
L'on peut... deux fois... essuyer un refus.
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
O Canadiens! ne le sentez-vous plus?

Si, dans vos champs la victoire moins prompte,
Cédait au nombre et trompait la valeur,
L'on ne pourrait vous accabler sans honte!
Vous ne succomberez pas sans honneur!
Vous suppliez;... vos demandes sont vaines,
Du rang des peuples, vous êtes exclus....
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
O Canadiens! ne le sentez-vous plus?

Il est un vœu qui du peuple s'élance,
Lorsque le joug est trop longtemps porté ;
Le temps n'est plus, où le cœur en silence
Pouvait se taire au nom de *liberté!*
Du Saint-Laurent, aux rives de la Seine,
Ce nom magique reçoit des tributs.
Au noble sang qui coule dans vos veines,
Ah! Canadiens, ah! ne résistez plus!

N. AUBIN (1).

1834.

MON TRAÎNEAU.

Glisse, glisse toujours, suis les déclivités;
Creuse encor des sillons dans la neige qui tombe
En couvrant le dos noir de mon cheval, qui plombe
Les cristaux de frimas écrasés sous ses pieds.
Promène, ô mon traîneau, promène sur la neige,
Berce, berce mon corps sur les peaux de bison
Dont j'aime à caresser le poil soyeux et long,
Tandis que, ruminant, je m'endors sur ton siége,
Et qu'un cigare en feu qui délecte mes sens
Mêle aux vapeurs du punch ses doux enivrements!

(1) M. Aubin, né à Paris en 1812, est venu en Canada en 1834. Il commença, à Québec, dans le cours de l'année 1837, la publication du *Fantasque*, dont la verve et l'esprit ont fait rire bien des gens, même à leurs dépens. Lors de la seconde insurrection, en 1838, il fut renfermé avec son imprimeur dans la prison de Québec, et on jetta l'imprimerie dans les caveaux du palais de justice. Sorti de prison, il recommença la publication du *Fantasque*, et plus tard, en 1843, il fonda et rédigea le *Castor*, qui fut discontinué à la suite des grands incendies de Québec. M. Aubin rédige aujourd'hui le *Canadien*. Ce monsieur est l'auteur d'un petit ouvrage, intitulé: La Chimie *Agricole* mise à la portée de tout le monde.

Quand du jeune écolier paré du capot bleu
Je fesais, en courant comme un daim dans l'allée,
Retentir sous mes pas les pavés du lycée
Pour arriver plus vite à la salle du jeu,
Mon cœur se dilatait aux accords d'un prélude;
Ce n'était pas le bruit du fifre, du tambour,
Dont jamais le concert ne troubla ce séjour,
Ni le son du piano que j'aimais d'habitude:
C'était des voix d'amis préparant leurs traîneaux
Qui parlaient de glisser sur le flanc des côteaux.

Quand par un soir d'hiver, la lune m'éclairait
De ses reflets d'argent répandus sur la neige;
Qu'à l'ombre au pied des murs la main du sortilége
Silencieusement se coulait, s'agitait,
Des sons harmonieux comme le chant des fées
Versaient dans mon oreille un charme délirant;
Ce n'était pas la voix du petit oiseau blanc,
Ni le bruit du grésil sur les feuilles gelées:
C'était les sons joyeux qui sortaient des grelots
Annonçant le trajet des rapides traîneaux.

Quand, retrempée au feu des méditations,
Mon âme réfléchit la lampe du poète,
Et monte à sa lueur par degré jusqu'au faîte
Du bonheur idéal et des illusions,
Il est un souvenir parmi ceux que j'estime
Qui vient comme un fantôme effacer mes pensers;
Ce souvenir n'est pas la verdure des prés,
Ni du soleil couchant le rose si sublime:
Non! mais ce souvenir, si suave, si beau,
Ce souvenir d'école enfin, c'est mon traîneau.

Glisse, glisse toujours, suis les déclivités;
Creuse encor des sillons dans la neige qui tombe
En couvrant le dos noir de mon cheval, qui plombe
Les cristaux de frimas écrasés sous ses pieds.
Promène, ô mon traineau, promène sur la neige,
Berce, berce mon corps sur les peaux de bison
Dont j'aime à caresser le poil soyeux et long,
Tandis que, ruminant, je m'endors sur ton siége
Et qu'un cigare en feu qui délecte mes sens
Mêle aux vapeurs du punch ses doux enivrements!

J. Phelan (1).

---

(1) *M. Phelan ci-devant rédacteur de la Minerve.*

1834.

LE POÈTE JEUNE PATRIOTE.

Il dit qu'il a vingt ans. La poudre du collége
Est encore imprégnée à son vieil habit noir.
Du chagrin sur son front, qui vous fait peine à voir,
A passé l'onde sacrilége.
Une main sur la lyre, il aime à soupirer :
Plaignez-le, bons amis, le désespoir l'atterre ;
Car il n'a pu trouver sur cette froide terre,
Qu'un bonheur : celui de pleurer.

Il pleure sur nous tous, moderne Jérémie ;
Il se plaint au Seigneur de son fatal destin,
Et vous craignez qu'il veuille, en un lieu clandestin,
Rompre le pacte avec la vie.
Non ; il aime à parler de mort et de gibet,
Mais ne veut pas mourir. Quand il pose sa lyre,
Il vous dit : " De mes vers que penses-tu, messire ?
" Viens avec moi prendre un sorbet."

Et vous allez, disant : " Le poète est en joie ;
" Il partage avec nous la manne de son ciel :
" Mon Dieu, prodiguez-lui vos fleurs et votre miel,
" Pour qu'il ne tombe dans la voie."
Puis vous vous étonnez de le voir, en jurant,
Descendre de l'Eden, sans parfum d'harmonie :
Poète, il se nourrit d'amour et d'ambroisie ;
Homme, il s'endette au restaurant.

Car il apprit par cœur le rôle qu'il nous joue ;
Dans la coulisse il rit, chante refrains joyeux,
Et lorsque sur la scène il apparaît aux yeux,
Il prend soin de blanchir sa joue.
Cet imberbe Antony caresse son poignard,
Blasphème le Seigneur, trouve la vie amère :
....
N'importe, il se dira bâtard !

Oh ! c'est un homme à part qu'un rimeur patriote,
Il rêve moyen-âge, et tournois et castel ;
Il rêve bachelette et gentil damoisel,
Et le règne sans-culotte.

Il a dague, éperons, et mandore, et rebec,
Mêlant le chevalier avec l'homme de lettres,
Il use d'un poignard pour cacheter ses lettres,
A Paris ainsi qu'à Québec.

LE GASCON.

1834.

UN ESPOIR.

Enterré tout vivant dans la prison profonde,
Que j'ai crié de fois en proie au désespoir,
En mesurant des yeux les murs du cachot noir,
Et les membres flétris sur une paille immonde;

Que j'ai crié de fois: "N'est-il plus dans le monde
"Des lacs bleus caressés par la bise du soir,
"Et de moëlleux gazons où l'on puisse s'asseoir,
"Et des soupirs d'amour, et d'écho qui réponde?"

Mais parfois dans mon âme—ainsi qu'en une tombe,
Un rayon du soleil,—une espérance tombe,
Et s'en vient adoucir l'âpreté de mon sort!
Oh! que j'aime à penser qu'une amante fidèle,
Pénétrant jusqu'à moi malgré la sentinelle,
Viendra briser mes fers—et ce sera la mort!

G. G.

1834.

CHANT PATRIOTIQUE.

Nobles descendants de la France,
Prêtez l'oreille à mes accents,
Et défendez avec constance,
L'héritage de vos enfants.
Du Saint-Laurent que la rive affranchie
Répète au loin ce cri de la patrie:
Au Canada jurons fidélité, } *Bis.*
Vivent nos droits, vive la liberté! }

Ennemis de tout esclavage,
Nous saurons conserver nos droits;
Et préserver de tout outrage
Nos priviléges et nos lois.
En vrais enfants de la mère-patrie,
Du fond du cœur, chacun de nous s'écrie:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Canadien, sujet fidèle,
Les Bretons jugèrent ton bras;
Quand, pour supporter leur querelle,
Tu les guidas dans les combats.
Braves soldats, mais fils de la patrie,
N'oublions pas cette voix qui nous crie:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Nous avons promis allégeance
Pour que nos droits soient respectés;
Nous oublîrons l'obéissance
Le jour qu'ils seront menacés.
Chacun de nous, à son pays fidèle,
Répond de loin à l'honneur qui l'appelle:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Si notre horizon politique
Se noircit par les factions,
Qu'un noble élan patriotique
Nous garde des divisions.
Soyons unis! que chacun se rallie
Au cri sacré, poussé par la patrie:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Honneur à ce puissant génie,
Dont la patriotique voix
Fait reculer la tyrannie,
Devant l'égide de nos lois.
O Papineau, foudre de la tribune!
Tu rediras avec la voix commune:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

A l'autre bord de l'Atlantique,
Si nos chants peuvent parvenir,
A cet essai patriotique,
Noble Viger, daigne applaudir.
De ton pays défenseur magnanime,
Notre refrain fut toujours ta maxime :
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté !

Bravant la mer, les vents contraires,
Où tend ce noble messager ?
Chargé des plaintes de ses frères,
Il les quitte pour les venger.
Morin, Viger ! quel moment plein de charmes,
Quand vous direz en confondant vos larmes :
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté !

Dans nos forêts, dans nos campagnes,
Qu'on entende le cri sacré !
Que sur le sein de nos compagnes
Nos fils puisent la liberté !
Pour le pays s'il faut donner sa vie,
Qu'en expirant, chacun de nous s'écrie :
Au Canada jurons fidélité,
Plus de tyrans, vive la liberté !

1834.

UN VOYAGEUR.

(INÉDIT.)

Du Canada fils généreux
Au voyageur donnez asile :
Je cherche un pays plus heureux
Que celui dont un roi m'exile.
Banni par un ordre inhumain
Des lieux qui virent ma naissance,
Je vois le ciel américain,
Je sens renaître l'espérance.

UN CANADIEN.

Jeune étranger, de ta douleur
Nous comprenons tous l'amertume :
Mais chercher ici le bonheur,
Lorsque la discorde s'allume !
Pour nous opprimer, de nos droits
On veut détruire l'influence.

LE VOYAGEUR.

Rien ne fera taire vos lois,
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

Lorsqu'un despote couronné
Te força de fuir ta patrie,
Les lois t'avaient donc condamné,
Tu respectas leur voix flétrie.
Ou d'un ministre ou d'un tyran
Où peut s'arrêter la vengeance ?

LE VOYAGEUR.

Rome enfin vit tomber Séjan ;
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

Quand jaloux de nos libertés
Qu'une faction veut abattre,
Nous proclamions nos députés,
Il nous fallut longtemps combattre :
Vainqueurs enfin, un prompt trépas
Nous fit expier cette offense.

LE VOYAGEUR.

Songez qu'un peuple ne meurt pas :
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

L'orage est loin d'être calmé,
Tout vient redoubler nos allarmes :
Le soldat au meurtre animé
Frappe le citoyen sans armes ;
A nos cris sur ces attentats
La loi répond par le silence.

LE VOYAGEUR.

Le fer ne vous manquera pas :
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

Loin de nous un pareil transport:
Le soupçon même nous outrage;
Si tu nous vois souffrir la mort,
N'accuse pas notre courage.
Le moment où la nation
Doit triompher bientôt s'avance;
Voici venir l'élection!...
C'est là notre seule espérance.

1834.

LE PONT DE PIERRE.

léclin d'un beau jour du mois de septembre, je quittai Santé, charmant village situé à environ douze lieues lle de Québec, et gagnai la forêt en arrière, déterminé, la débilité de mes vieilles jambes, d'aller contempler ınde curiosité de la nature qui se trouve à quelques le marche de ce village. Ni les instances de mes ıi les prières de ma famille, qui tous me représentaient gues, les privations et la misère qu'il me fallait essuıs ce voyage, ne purent me dissuader de mon projet. bien muni de provisions; je n'avais pas non plus le tabac à pipe, quoique Aristote dise que tout tabac isible à la santé. J'avais pris au Cap-Santé deux ıs qui devaient me piloter dans cette expédition. ıuoiqu'arrivé à l'automne de son âge, conservait encore ette vigueur qui accompagne d'ordinaire jusqu'à la vie active et laborieuse; et l'autre jeune et robuste pour le plus capable du village. Ils étaient tous enommés pour leurs longues excursions dans les bois naient à beaucoup de bon sens, à des manières civiles rentes, cette aimable gaité si caractéristique de nos x paysans. Après une marche de quelques heures ıous arrêtâmes, jugeant qu'il était temps de dresser abane pour la nuit. Nous eûmes bien vite abattu ce

qu'il fallait d'arbres pour la faire, et le tout fut fait en bien peu de temps; la terre jonchée de rameaux de sapin nous tenait lieu de lit, et j'avoue que sur le mol édredon je n'aurais pas dormi d'un sommeil plus profond que dans cette cabane.

Le lendemain, comme de coutume, car je suis fort matineux, à l'aube du jour j'étais debout; après un léger repas nous nous mîmes en marche. Le temps était magnifique. Tantôt s'offrait à nos regards une montagne dont la cime allait se perdre dans les nues: alors nous en suivions le penchant et par de longs détours nous nous épargnâmes les fatigues de la gravir dans sa plus forte hauteur. Tantôt c'était une rivière qu'il nous fallait traverser: dans ce cas nous mettions toute notre dextérité à lier ensemble de petits arbres, sur lesquels nous nous embarquions. Ainsi nous franchissions tous les obstacles qui se présentaient. Enfin, après avoir parcouru de vastes solitudes pendant sept grands jours, et non sans avoir subi assez de misère, nous arrivâmes au lieu désiré—au célèbre pont de pierre naturel, dont j'avais tant ouï parler. Quel spectacle ravissant pour l'homme admirateur de la nature! Je ne puis décrire les mouvements dont je fus agité lorsqu'il se développa à mes regards.

Entre deux montagnes escarpées, bordées de divers arbres, les plus beaux qu'on puisse voir, coule une rivière superbe. Les sauvages, m'a-t-on dit, lui ont donné le nom de *Scondindâio*, mot de leur langue qui veut dire rivière ou fontaine de nos blondes. Quoique profonde, l'eau en est si limpide qu'on voit parfaitement le fonds, qui est un pavé de petits graviers. C'est sur cette magnifique rivière que se trouve le pont de pierre naturel, qui est une espèce de digue de pierres admirablement liées ensemble, qui s'élève audessus de l'eau à peu près dix pieds, et qui ne laisse de passage à l'eau que par une ouverture vers le milieu d'environ sept pieds de large. La largeur totale de ce pont est de vingt-cinq à trente pieds, et dans son endroit le plus large, il a dix pieds. Il est d'une solidité à toute épreuve,

il n'y aurait que de fortes commotions de la nature qui pourraient en disjoindre ses parties. Le dessus ou le *pavé* est couvert d'un gazon mousseux, où il croît pourtant de faibles arbrisseaux. J'ai observé à l'une des extrémités un sumac, dont le fruit faisait pencher les branches de tous côtés.

Enchantés de ce chef-d'œuvre de la nature, nous décidâmes que nous resterions là quelques jours, si nous pouvions toutefois faire assez de pêche et de chasse pour nous nourrir. Dans cet espoir, nous commençâmes notre cabane au pied de la montagne; nous y dévouâmes plus de temps qu'à celles que nous avions faites précédemment, aussi était-elle très confortable. Nous y allumâmes un grand feu d'un bois dont la bonne odeur en brûlant se répandait de tous côtés.

Quelle nuit délicieuse je passai dans ce lieu! le gazouillement de l'oiseau rouge au milieu de la nuit me ravissait, et les cris lugubres du sinistre chat-huant vibrent encore à mon oreille.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à poindre, nous nous mîmes, moi et l'un de mes hommes, à pêcher, tandis que l'autre allait essayer sa chance avec son fusil. Mais ce fut en vain. Il fallut en conséquence repartir pour nos foyers. Mais avant de quitter l'endroit, je mis sur un bouleau, le seul dans les environs de notre cabane, une inscription pour attester ma visite au célèbre pont de pierre, que des gens incrédules semblent révoquer en doute, parce que j'ai failli plusieurs fois dans des entreprises semblables.

* * *

1835.

MES SENTIMENTS.

Le tyran qui mine et désole
Le toit des vassaux et des rois,
Le temps au passé qui s'envole
Vient de jeter douze autres mois :

Que de maux, de pleurs et de joie,
Que de grands projets superflus,
En un jour deviennent sa proie ?
Un an s'efface ! ils ne sont plus.

Naguère, encore dans l'enfance,
Nos pères étaient jeunes, frais :
Leurs cœurs palpitaient d'existence,
Ils s'égayaient dans leurs banquets.
Plus vieux, ils aimaient dans les fêtes
A voir leurs enfants éperdus
Danser, de fleurs orner leurs têtes :
Un demi-siècle ! ils ne sont plus.

La vie est un brillant mirage
Qu'un moindre souffle peut ternir ;
La scène où se fait le partage
Du passé d'avec l'avenir.
Ah ! nous, tremblants de sa menace,
Nous avons vu dans son courroux
Sa mort décimer notre race !
Encore un an ! où serons-nous ?

1835.

MES VŒUX.

Voulons-nous adoucir la vie,
Couler en paix des jours heureux ?
Ne laissons pas la noire envie
Parmi nous allumer ses feux :
Soyons unis, tendres, sincères ;
Ornons-nous de tous les talents :
   Vivons tous en compères
   Et soyons tolérants.

Tachons d'attacher la fortune
Sur le char de l'honnêteté ;
Fuyons cette vertu commune
Qui s'offense de la gaité :
Suivons l'exemple de nos pères ;
Servons d'exemple à nos enfants :
   Vivons tous en compères,
   Et soyons tolérants.

Que par l'esprit et par les grâces
Nos belles charment tous nos cœurs ;
Que ceux qui volent sur leurs traces
Ne craignent pas d'autres vainqueurs ;
Qu'on ne gène point les affaires
Par de trop sots raffinements,
  Vivons tous en compères,
  Et soyons tolérants.

1835.

LE TOMBEAU DE WALLER [1].

Le jour tombait et la veuve tardive
Du temple saint est déjà de retour ;
Et dans les airs levant sa voix plaintive,
Le vieux clocher gémissait sur sa tour.
Je parcourais le sentier solitaire
Où souvent brille un funèbre flambeau ;
Depuis longtemps interrogeant la terre,
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Pas une pierre à l'étranger qui passe
En l'arrêtant demande quelques pleurs.
Du fossoyeur lorsque la main est lasse
Y gît l'acier qui couvre nos douleurs.

---

[1] Jocelyn Waller, appartenant à l'une des premières familles irlandaises, vint en Canada en 1820. Deux ans après il rédigea le *Montreal Gazette ;* mais ses principes libéraux déplurent aux propriétaires de ce journal, et il en abandonna bientôt la rédaction. Survint alors le fameux premier bill pour réunir les deux Canadas en une seule province. Les Canadiens-Français, ennemis de cette mesure, sentirent le besoin de créer un journal anglais pour se défendre auprès de la population anglaise du pays. Ils fondèrent le *Canadian Spectator* et en confièrent la rédaction à M. Waller. Malgré les efforts du parti unionnaire, M. Waller réussit à former un parti, parmi la population bretonne, qui se joignit aux Canadiens pour combattre l'union projetée. Dans cette longue lutte M. Waller s'était attiré la haine du Procureur-Général; il fut emprisonné et subit plusieurs procès politiques dont il sortit victorieux. M. Waller est mort en 1829, entouré de l'estime et de l'admiration des Canadiens-Français, dont il avait si vaillamment défendu les intérêts. M. Waller est mort au moment où la cause des Canadiens triomphait en Angleterre, et où il allait faire un héritage d'un revenu de sept à huit mille louis par année avec le titre de baronnet, par suite de la mort de son frère aîné.

O! souvenir cruel à ma patrie,
Tu ceins mon front comme un pesant bandeau!
Hélas! Waller, aussitôt l'on t'oublie,
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Où sont ces jours que l'étendard de gloire,
Couvrant son front, flottait aux premiers rangs.
Déjà partout on sonnait la victoire;
O liberté! venge un de tes enfants.
Morne et pensif le peuple le regarde,
Et dit tout bas, " de mourir qu'il est beau,
" Lorsque l'on tombe aux rangs de l'avant-garde."
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Waller n'est plus; mais sa noble éloquence
Réchauffe encore ses anciens compagnons:
Fertile sol où mûrit la semence,
Oui, ses écrits auront des rejetons.
Le feu sacré de l'antique Hibernie
Dans notre sein coule comme un ruisseau.
Heureux les bords qui furent sa patrie!
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Las de porter les fers de l'esclavage,
Des bords chéris en pleurs il s'exila;
La liberté le vit sur notre plage,
De son autel l'ombrage le voila.
Et citoyen d'une terre étrangère,
On le voyait mourir sous son drapeau:
Il fut fidèle en nos jours de misère.
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Ah! s'il pouvait de l'empire des ombres
Voir ici-bas ses anciens compagnons;
Ses pleurs feraient gémir les rives sombres,
Il ne verrait que des désertions.
Le sang aussi aurait scélé leur crime;
Dans leur patrie ils plongeaient le couteau!
Et de leurs mains ils creusaient son abîme.
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Mais quel écho de la cité lointaine,
Vient de frapper son rempart crenellé:
Vite un denier à la main qui promène,
Chacun criait, pour le pauvre exilé.

Je vois enfin la foule hospitalière
Se promener à l'ombre d'un ormeau,
Là de Waller repose la poussière :
Enfin, mes yeux ont trouvé son tombeau.

1835.

COUPLETS EN L'HONNEUR DE LA ST. JEAN-BAPTISTE.

Beau Canada ! notre chère patrie,
Vois tes enfants rassemblés en ce jour ;
C'est l'espérance, ici, qui nous convie ;
Mais le bonheur peut-être aura son tour.
Chacun de nous sent l'ardeur qui l'inspire ;
Chacun de nous répète avec fierté :
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

Dans l'avenir plaçons notre espérance,
Pour le pays il faut plus que des vœux...
Mais à l'audace unissons la prudence,
Et méprisons un pouvoir orgueilleux.
Si contre nous un ennemi conspire,
Opposons-lui notre fraternité...
Pour son pays, un Canadieu désire
La paix ! la liberté !

Peut-être un jour notre habitant paisible
Se lassera du pesant joug d'un roi,
Il s'écrira,... mais de sa voix terrible :
" Sortez d'ici... cette terre est à moi !
" Du Canada je puis être un martyre,
" Je n'obéis qu'aux lois que j'ai dicté'.
" Pour son pays un Canadien désire
" La paix ! la liberté ! "

Chers défenseurs de notre noble cause,
Tout Canadien vous porte dans son cœur,
Du beau pays qui sur vous se repose,
Oh ! travaillez à fonder le bonheur !
Vous, Papineau, Viger, qu'un peuple admire,
Ah ! recevez un encens mérité ;
Dans notse histoire on vous devra d'inscrire :
La paix ! la liberté !

Oui, parmi nous, il est une richesse
Dont le pays pourra s'enorgueillir ;
Il est des germes dans notre jeunesse
Que le danger fait en foule surgir.
Ils prouveront que dans nos froides plaines,
Le laurier est aussi récolté,
Qu'un Canadien ne veut pas d'autres chaînes
Que paix et liberté !

Paix ! Liberté ! voilà notre devise ;
Garde, Saint Jean, notre naissant chaînon ;
Si la discorde jamais nous divise,
Pour s'allier on choisira ton nom.
Mais, chers amis, hâtons-nous de redire
Ce beau refrain qui doit être adopté :
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

N. Aubin.

1835.

INTRODUCTION DE L'INDUSTRIE EN CANADA.

Fille du ciel, bienfaisante industrie,
Toi qui soumets et la terre et les eaux,
En voyageant sur l'aile du génie,
Tu parais et soudain tu soulages nos maux.
—A peine l'Eternel, à sa divine image,
Eut pétri l'homme de ses mains,
Il maudit son plus bel ouvrage
Et punit le chef des humains.
Mais, tout en punissant, la tendresse du père
Vint tempérer du Dieu la trop juste colère.
L'homme à peine échappé des mains du créateur,
Exilé de l'Eden, sa première patrie,
Demeurait sans appui sous le poids du malheur :
Dieu, pour le secourir, lui donna l'industrie.
Elle était jeune alors, mais sur l'aile du temps
Elle épancha bientôt sa brillante lumière ;
L'homme ayant appris d'elle à vaincre les autans,
Osa sur l'océan déployer sa bannière.

L'audacieux vainqueur des mers,
Pour prix de sa noble victoire,
Domina sur tout l'univers.
Alors on vit surgir le siècle de la gloire;
L'homme de la pensée avait brisé les fers,
Et marchait à grands pas au temple de mémoire.
De là les monuments de si noble grandeur,
Et les produits des arts, dont la riche splendeur,
Bientôt du monde entier en couvrant la surface,
Devait plus tard étonner notre race.
Endormie un moment dans des temps malheureux,
L'industrie bientôt, plus belle et plus brillante,
Jeta sur l'univers un regard radieux,
Et de son court sommeil s'éveilla triomphante.
Elle enfanta bientôt des prodiges nouveaux,
Et ranima partout les arts et les travaux.
Se trouvant à l'étroit dans l'univers antique,
Elle franchit la mer et vint en Amérique.
La liberté, sa sœur, en lui tendant les mains,
Partagea ses travaux pour le bien des humains.
Longtemps le Canada rejeta ses lumières,
Par respect pour l'usage *établi par ses pères.*
Mais un peuple éloigné, qui la connaissait mieux,
Importa l'étrangère et ses dons précieux.
Ce fut alors que déployant ses ailes,
Elle entassa merveilles sur merveilles;
L'activité du commerce aux cent bras
Produisit des moyens qu'on ne connaissait pas.
Le génie bientôt les eut en sa puissance;
C'est alors que l'on vit ces brillants monuments
Déployer dans leur luxe et leur noble apparence,
Du Dieu puissant des arts les magiques présents.
Dans d'énormes tuyaux, la vapeur enfermée
Obéit en esclave et cède à la pensée;
Les anciens bâtiments, la honte de nos eaux
Sont bientôt remplacés par de pompeux vaisseaux
Qui, maîtrisant les eaux, sans voiles ni cordages,
Bravent dans tous les temps le vent et les orages.
Un rapide souvent à nos nochers fatal,
De nos vaisseaux empêchait l'arrivage:
La nature est domptée, et bientôt un canal
Au fleuve stupéfait ouvre un nouveau passage.

L'architecture aussi double d'activité,
Et l'habitant de la ville embellie,
Contemplant sa richesse et sa prospérité,
Admire dans son cœur et bénit l'INDUSTRIE.

LE FRONDEUR.

1835.

LA SUISSE LIBRE.

CHANSON.

Flatteur, quand ta muse venale
D'un maître altier fait l'objet de tes chants ;
Alors que ta lyre banale
Va ramper aux pieds des tyrans ;
Sur les bords du lac de Genève,
Ma voix plus librement s'élève,
Son élan n'est point arrêté.
De l'Helvétie, ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

Quand par des tyrans avilie,
L'Europe esclave agite en vain ses fers ;
Quand le despotisme en furie,
Parcourt, en grondant, l'univers ;
Du sein riant de ses campagnes,
Jusqu'au sommet de ses montagnes,
Le Suisse dit avec fierté :
De l'Helvétie, ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

Liberté, reine de nos âmes,
Lorsque des rois enchaînent ton autel,
Embrase toujours de ta flamme
Les cœurs des descendants de Tell.
Accours, Déesse fugitive,
Puisse à jamais sur cette rive
Chacun dire avec vérité :
De l'Helvétie. ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

N. AUBIN.

1835.

LA TOUR DE TRAFALGAR.

Etes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la montagne? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes; vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qni apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

I.

L'ORAGE.

C'était, il y a quelques dixaines d'années, par un beau jour du mois de juin, le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécrable Bélisle (1).

(1) *Extrait du requisitoire du procureur du roi*:—Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré duement atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteau, et d'avoir pareillement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours, le dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire; ce fait, son corps mort, porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est

La terre était couverte de mille fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphyr doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà râsait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui grondait sourd dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient larges sur les feuilles des arbres; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais avec anxiété le moindre bruit, mais je n'entendais

---

entre la maison où demeurait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme; les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra sur iceux, ou à ceux non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de trois cents livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin, 1752.

(Signé,) FOUCHER.

que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra, en ce moment, doux à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement la marche d'un homme; j'allais être sauvé. Mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion: et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air qui, s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

II.

LA TOURELLE.

J'errais ainsi ça et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque raffale de vent, je croyais le voir s'abîmer sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle position, qu'un éclair vint reluire immense et montra à découvert une espèce de petite tour qui n'était qu'à quelques dizaines de pas de moi, mais que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les chassis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi-pourris formaient tout le plancher qu'il y avait. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture avec une horrible furie; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait écumante dans la tour. Epuisé de fatigue

et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'emparait de mes sens malgré moi; et je succombai plutôt à l'excès de mon abattement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapissai le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelque minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis comme quelque chose de froid qui me passa sur le visage, comme une main qui se glissait sur mon corps... je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressaient raides sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire... Etait-ce quelqu'esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer? je ne le crois pas. Etait-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché? ça se peut. Etait-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps? ça se peut aussi. Etait-ce un effet de mon imagination trouble et affaiblie? ça se peut encore. Toujours est-il certain, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie! Si vous avez jamais éprouvé les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embrâser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue du sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment!... Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit, où je me trouvais moi, seul, au milieu de la nuit!... Peut-être était-ce quelqu'assassin qui tantôt avait passé la main sur moi; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense!....mais mon chien était là, à

nes côtés, reposant tranquille; et si c'eut été quelqu'être malfaisant, l'eut-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence?... Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je crus m'apercevoir que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais rares. Le tonnerre s'éloignait, mais toujours en rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur, plus parce qu'il n'y a plus rien qui lui résiste que parce qu'il est obligé de céder à un plus fort.

III.

LA RENCONTRE.

Aussitôt que je vis que la pluie avait entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant comme s'il y eût eu là quelque chose qui me faisait horreur. Et en effet, j'y avais vu du sang... une main... Je marchais d'un pas véloce, sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre que j'avais détachée sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sur les rochers au-dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. A chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier, qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir....Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit; c'était quelque chose qui me poursuivait partout, et me pressait, comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois: tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane, où je pus trouver quelqu'un qui me donnerait l'hospitalité, qui me fournirait un lit pour me reposer, ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes

aigues. Mes regards se plongeaient inquiets dans les longues avenues qui s'étendaient obscures devant moi ; et rien ne frappait ma vue et je mourais de faim, et cette main.... et ce sang.... Et il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir fait du bruit dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc arride. Je me hâte, imaginez ma joie, j'arrive, c'est une cabane!.... Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fût. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre, et affilait sur une vaste pierre, une hâche qui paraissait avoir été rougie par du sang; il la cacha, avec un singulier geste de mécontentement, sous une branche qui était à ses pieds.

—Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la montagne.

—Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois? fit-il, avec un sourire forcé.

—Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer, l'orage et puis......

—Et puis, où avez-vous couché par un temps pareil?

—Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit; du sang.... une main....

—Comment, dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main? Et était-ce une main d'homme? En êtes-vous certain? Avez-vous vu quelqu'un? avez-vous entendu marcher hors de la tour?

—Non, je n'ai rien vu, rien entendu; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien

être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral, dans une si étrange position de mon physique.

Ma réponse parut lui faire plaisir.

—Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination des revenants......

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

—N'avez-vous pas entendu, continua-t-il comme un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement? Du sang était-il encore là? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu?

Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

—Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps....

—Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour? Qu'en dit-on à la ville? Qui soupçonne-t-on de ce forfait?

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien.

—Je vous crois un gentilhomme, dit-il, puis-je compter sur votre parole?

Je lui jurai sur mon honneur de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

—Puisque vous me promettez de tenir le secret, je vais vous dévoiler un crime horrible, affreux, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout encore une fois, jurez de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane, et en rapporta quelques feuilles de papier sales et noires, et il lut:

IV.

LA JALOUSIE.

C'était le quatre de mars, tout juste dix-neuf mois après la mort de son père et sa mère.

Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis longtemps; les longues files des fidèles avaient circulé avec lenteur, et s'étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie seule était restée dans le temple du Seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Dans ce moment un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu que pour jouir du spectacle, vraiment grand, que présente un édifice immense qui se voile des ombres de la nuit. Une lampe brûlait immobile au milieu du chœur, et sa lumière vacillante se reflétait pâle sur l'autel. Le silence de mort religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des pilliers qui se dessinait sur le fond grisâtre des murs, et qui s'évanouissait comme des fantômes dans les voûtes; tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présente l'image d'un Dieu, où votre âme enveloppée d'une essence divine s'élève à la hauteur de son être, et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur; c'est là que lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde, quand il en fut tiré par l'apparition de quelque chose qui se mouvait dans le haut de l'église; et un instant après, il aperçut comme un objet blanc qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avança doucement et distingua une jeune fille à genoux sur le marche-pied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin, un ruban de couleur de rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh! quelle était belle en cet état! On l'eut prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles, telle que l'eût forgée l'imagination des poètes. Sa tête aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle, annonçait que sa prière était finie. Elle se leva majestueuse, et d'un pas léger traversa la nef et sortit. Le

lendemain, il la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes; et il conçut pour elle un amour fort et violent comme la passion qui l'avait fait naître.

Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune, avait fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges, où elle demeurait avec sa vieille tante. Oh! Léocadie, pourquoi l'as-tu connu ce jeune homme?... Tous les jours il se rendait chez la tante de Léocadie, et de plus en plus il attisait dans son sein ce feu dévorant, qui, comme un volcan embrasé, devait un jour éclàter terrible pour eux deux.

Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait Léocadie, il lui avait fait un aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était trop bonne et trop sensible; elle savait qu'elle lui ferait de la peine en lui disant de ne plus revenir; et elle n'osait lui dire "qu'elle ne pourrait jamais l'aimer; que son cœur à elle, ne lui appartenait plus, qu'il était pour un autre."... Ah! que ne l'a-t-elle dit dès les premiers jours; que ne l'a-t-elle renvoyé aussitôt qu'elle l'eut connu: et qu'elle eût épargné de pleurs et de remords!.... Avec son amour, une jalousie avait germé épouvantable dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait souffrir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédée de ses importunités, elle déclara un soir à sa tante qu'elle ne voulait plus le voir, et la pria de le lui dire. Oh! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger. Si elle n'eût consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eût-elle pas fait. Mais son devoir l'y obligeait; c'est à ce devoir qu'elle obéit.

Dès que l'étranger eût appris de la tante de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais; dès ce moment il jura dans son cœur, dans son cœur d'enfer, de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il sacrifiait à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne

songea plus dès lors qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne pouvait pas même s'imaginer qu'on pût lui vouloir le moindre mal: tant la haine et la vengeance étaient une chose étrangère à son âme.

En partant l'étranger avait voulu voir Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie:

—Regarde le soleil, comme il est rouge; il est rouge comme du feu, comme du sang, oui, comme du *sang qui doit couler*.

Et il l'avait quittée brusquement.

V.

LA VENGEANCE.

Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, s'était approché de Léocadie. Et lui aussi, il lui avait déclaré son amour; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et les nœuds sacrés de l'hymen devaient bientôt les unir de liens indissolubles. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui pourtant ne cessait de veiller avec des yeux de vautour sur le moment de saisir sa proie.

Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant partirent ensemble pour aller se promener à la montagne, et jouir du frais sous les arbres au feuillage touffu. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le bras de Joseph, (c'était le nom de celui qu'elle aimait); et tous les deux, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés; tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph qui la soutenait avec délices, avec *transport*. Oh! comme il était heureux, Joseph, quand

Léocadie lui disait avec sa charmante expression de naïveté: "Ah! si tu savais comme je t'aime." Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour; et quand ils y arrivèrent Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelousse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux s'étendaient nombreux, et formaient comme un réseau qui arrêtait les rayons du soleil. La tiédeur de l'atmosphère tout en énervant les membres, répandait dans les sens cette molle langueur, ce je ne sais quoi, qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette volupté délicieuse, qui amollit le corps et dilate l'âme, alors qu'elle nous plaît et nous embrâse. Joseph, penché sur le sein de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie elle, elle était préoccupée. Ses deux grands yeux erraient distraits autour d'elle. Au moindre bruit elle tressaillait. La chûte d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Evidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait; et Joseph ne savait qu'en penser; son cœur à lui, bon et sensible, souffrait de la voir en cet état.

—Oh! ma Léocadie, lui disait-il, en lui serrant la main, qu'as-tu? dis-moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose avec moi, avec ton Joseph qui est là, à tes côtés, qui veille sur sa bien-aimée?

—Mais je n'ai rien moi; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.

Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait tremblante la vue de tous côtés.

—Ah! Léocadie, je vois bien que quelque chose t'occupe, mais tu veux me le cacher; tu crains de me le dire, je croyais que tu m'aimais plus que cela.

—Eh bien! regarde, dit-elle, regarde le soleil; vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre; c'est ça qui

m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

—Ah! folle, laisse cette idée; c'est un enfantillage; voyons, ne t'en occupe plus.

Et Léocadie, comme si elle eût eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment ils entendirent derrière la tour comme des pas d'homme, dont le son vibra affreusement sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention; et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eût eu quelque chose qui agissait là, dans son âme, dans son âme prévoyante de quelque malheur, elle se retourna vers Joseph.

—Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici, je ne suis pas à mon aise. Ah! viens-t-en.—Et elle voulait l'entraîner avec elle.

—Avant de partir, entrons du moins un instant dans la tour, avait répondu Joseph.

Comme ils mettaient le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa rouge sur le disque du soleil; et une ombre, une ombre de mort se répandit sur le visage de Joseph. A cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme roula brillante sur sa joue. Joseph l'essuya, sourit et se penchant sur le front de Léocadie il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eut été le signal que le monstre attendait pour exécuter son crime, il se précipite, rapide comme la foudre, sur ses deux victimes. Léocadie a reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans connaissance et sans vie aux pieds de son assassin qui l'a frappée au cœur. Joseph s'est élancé sur lui. Il est sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aimait plus que sa vie. Une lutte s'engage violente, l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui. Un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fit de vains efforts pour se débarrasser des

serres de fer qui l'étranglaient. Ses yeux roulaient convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se raidissaient et tous ses membres se tordaient affreusement. L'assassin ne lâcha prise qu'après que le râle creux de la mort l'eût assuré que sa vengeance était satisfaite..

VI.

LE LOQUET.

Ayant fini sa lecture, il ploya avec soin ces feuilles à demi-déchirées, et les enferma dans une boîte, d'où il tira une espèce de petit loquet.—Approchez, me dit-il; voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou; et ce que vous voyez au revers est de la propre main de Joseph.

On lisait cet acrostiche, au bas d'une miniature de Léocadie:—

Le Dieu qu'à cythère on adore
En tes yeux fixa son séjour;
Ornés de cils, mouillés encore,
C'est là que repose l'amour.
Ah! qui peut égaler les charmes
De ces yeux qu'amour embellit,
Iris devant eux rend les armes
Et va se cacher de dépit.

—Eh bien, me dit-il ensuite avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu: Rappelez-vous de votre promesse!

....

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

GEORGE DE BOUCHERVILLE [1].

1835.

LE JUSTE MILIEU.

L'on exagère en ce bas monde,
Et l'homme est entier dans son goût:
L'un ne voit de beau que la blonde,
Pour un autre la brune est tout.

---

[1] M. De Boucherville, ci-devant avocat au bareau de Montréal, et actuellement avocat au bareau d'Aylmer.

L'un singeant la philosophie,
Se rengorge dans son savoir,
Prétend que femme n'est jolie,
Que méditant un livre noir.
  Je préfère à tous ces systèmes,
  Le plus grand, le plus précieux :
  Amis ! évitons les extrêmes......
  C'est toujours bien moins périlleux !

Si l'on voit se faisant la guerre
Les ultras et les libéraux,
Du moins on ne me verra guère
Disputer avec ces héros.
C'est différent près d'une belle,
J'aspire à pouvoir me trouver
Ultra, dans mon amour pour elle,
Libéral, s'il faut le prouver.
  Je préfère à tous ces systèmes,
  Le plus grand, le plus précieux :
  Amis ! évitons les extrêmes......
  C'est toujours bien moins périlleux !

Le classique et le romantique
Doivent ennuyer Apollon ;
L'incrédule et le fanatique
Font souvent rougir la raison.
Et morale et littérature,
Cela même est exagéré ;
Je crois que jusqu'à la nature
Ce siècle a tout dénaturé !
  Je préfère à tous ces systèmes,
  Le plus grand, le plus précieux :
  Amis ! évitons les extrêmes......
  C'est toujours bien moins périlleux !

Le pauvre n'est jamais tranquille,
Le riche est rarement joyeux,
Un ignorant est inutile,
Un savant peut être ennuyeux.
Le vrai bonheur, suivant Horace,
Est dans la médiocrité ;
C'est là que j'ai trouvé ma place ;
Aussi j'y suis toujours resté.

Je préfère à tous les systèmes
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes......
C'est toujours bien moins périlleux !

N. Aubin.

1835.

LE JEUNE POLONAIS.

TRADUCTION LIBRE.

" Va !... cours où succomba ton père
" Dans son séjour victorieux ;
" Puisses-tu, fils chéri ! brillant dans ta carrière,
" Suivre un cours glorieux !
" Ecoute !...... le pays t'appelle......
" Il combat pour sa liberté !
" Laisse ta demeure pour une autre éternelle...
" Le sentier de la gloire, à toi, s'est présenté..."
En bénissant ton fils, pleure, pleure, pauvre mère,
Ton fils !... Il veut venger son père...

" Souviens-toi de ta première amante,
" Souviens-toi de tes premiers vœux ;
" Elle t'unira dans sa prière fervente
" Aux braves dans les cieux.
" Quand tu vaincras un adversaire,
" O ! pense aux pleurs qu'elle a versées !
" Puissent-ils te servir d'égide salutaire...
" Pologne !... pleure tes guerriers."
Le guerrier part... Vierge ! gémis sur sa victoire,
Son premier... et dernier champ de gloire !

Dans les combats, tous se pressèrent
Sur les pas de la liberté ;
Mais sous de brutales masses ils succombèrent !
Le tyran seul a triomphé...
Le sort, aux portes de la vie,
Du tendre fils trancha les jours...
La mère pleure sur son fils, sur sa patrie,
La vierge pleure sur ses amours !
Il dort ! il est libre ! respectez le courage !
Lauriers ! prêtez-lui votre ombrage......

N. Aubin.

1835.

LA SOMNAMBULE.

ROMANCE.

Le jour avait fait place aux ombres de la nuit,
Un silence profond régnait sur la nature ;
Cet éclat ténébreux que la lune produit
Des champs et des vallons argentait la verdure ;
Sur le sommet d'un précipice affreux
Je vois paraître une forme angélique,
Un ton plaintif, des accents douloureux
Me font entendre un chant mélancolique..

" Tout est beau, tout est grand dans ces endroits chéris,
" A goûter le bonheur tout ici nous invite,
" Pourquoi retardes-tu, toi pour qui seul je vis ?
" Veux-tu donc que je meure ?... hélas ! je le mérite :
" Un pur amour avait uni nos cœurs,
" Tu m'étais cher, je te fus infidèle ;...
" O tendre ami, pardonnes mes erreurs,
" Des cœurs constants je serai le modèle.

" Au bord de ce ruisseau, dans ce bocage frais,
" Jadis nous partagions nos plaisirs et nos peines,
" Sous ces arbres touffus avec moi tu pleurais,
" Tu riais avec moi : tu gisais dans mes chaînes ;
" Combien de fois je t'ai vu me jurer
" Que pour toujours je te serais unie ;
" Tu fuis de moi, tu ne veux plus m'aimer,
" Je suis coupable,... ah ! que je suis punie !

" Peut-être en ce moment, plus heureuse que moi,
" Une autre dans tes bras jouit de sa conquête......
" Mais où suis-je ? que vois-je ? est-ce un rêve, est-ce toi ?"
A ces mots je la vois vers moi pencher la tête.
Un cri perçant frappe soudain les airs,
Elle frémit, chancelle, tombe, expire.
Elle dormait : sur ces rochers déserts
L'avait conduite un amoureux délire.

PIERRE PETITCLAIR (1).

(1) M. Petitclair est né à Québec, et il a résidé alternativement au *Labrador*, à Québec et dans le district de Gaspé où il réside actuellement.

1835.

LA CRÉATION DU MONDE.

TRADUCTION DU PREMIER CHAPITRE DE L'EPITOME, PAR L'HOMMOND.

De la création du ciel et de la terre
L'Eternel en six jours accomplit le mystère.
Il créa la lumière et fit ce vaste ciel,
De sa grandeur immense emblême solennel.
Puis dans un même endroit il rassembla les ondes,
Et fit les végétaux et les forêts profondes.
Lune, étoiles, soleil, qui brillent tour à tour,
Jaillirent du néant le quatrième jour.
Au cinquième ce fut de l'air le peuple agile,
Et les poissons nombreux dont la mer est l'asile.
Il voulut au sixième achever son ouvrage,
Et forma l'homme enfin qu'il fit à son image.
Il finit le septième, et nous donna ce jour
Pour célébrer sa gloire et chanter notre amour.

F. M. Derome (1).

1835.

UNE ENTRÉE DANS LE MONDE.

Je crois que la plus cruelle déception que l'homme puisse éprouver, durant le cours de sa vie, est celle que produit sur lui le monde, vu de près. Combien est douce cette illusion qui le lui montre à travers un prisme! Tout homme paraît un ami; tout flatteur, un bon juge; l'amour surtout, l'amour qui semble lui promettre un avenir de bonheur, est une dévotion. Voyez le jeune homme qui, pour la première fois, paraît dans la société comme un de ses membres; voyez avec quel transport il s'élance dans ce tourbillon où tout l'accueille en souriant; il jette son amitié, il offre son cœur à tous; il croit,

(1) M. *Derome est avocat au bareau de Québec.*

simple comme il l'est, que chacun y attache le prix qu'il met aux assurances qu'on lui prodigue; cette amitié, ce cœur qu'il sème, chacun paraît s'en saisir, chacun le recueille; mais c'est pour en presser un suc nouveau.... on le lui rend plus tard: mais vide.... Pendant quelques instants, chacun se fait un plaisir de l'enchanter par de trompeuses promesses; les distractions nombreuses qui s'emparent de son esprit l'empêchent de voir un but à cette riante carrière; puis.... les amis qui pressèrent ses mains à son arrivée, l'abandonnent.... les femmes qui lui avaient dit: *je t'aime*, semblent n'avoir voulu faire sur lui.... qu'une expérience. Chaque jour détruit une illusion; chaque jour remplace cette illusion par une poignante réalité, et ce front maintenant soucieux, autrefois ouvert et riant, vous indique d'une manière ineffaçable que le monde a passé là.

Ces réflexions me sont suggérées par quelques épisodes qui semblent avoir pour jamais dirigé mon esprit vers la mélancolie. J'eus tort, je crois, de prendre trop au sérieux un attachement que le monde est convenu de traiter de folie; mais, du moins, en plaçant cette partie de mon existence devant vous, lecteur sensible et tendre lectrice, peut-être trouverai-je un écho dans vos cœurs. Alors, je l'espère, vous pardonnerez au misantrope en faveur des maux qu'il a soufferts.

A mon entrée dans le monde, je fus introduit, d'abord, dans une famille dont la société se trouvait recherchée par ce qu'il y avait de plus distingué, soit par les talents, soit par la fortune. Le chef de cette famille était un émigré de la révolution, que le retour des Bourbons avait rétabli dans ses biens; ce qui lui permettait de reprendre ses goûts pour les arts et la société. Il savait allier l'ancienne politesse classique aux idées modernes, et, tout en regrettant la noblesse élégante et les cérémonies, il trouvait son plaisir à observer l'essor brillant de la jeunesse d'aujourd'hui: enfin, il avait su se placer de manière à montrer son goût sans déroger à son rang. Sa femme quoiqu'avancée en âge,

avait encore conservé tous les traits de sa beauté première; son esprit était orné de connaissances, légères peut-être, mais qu'elle savait faire briller. Son ton aimable et bienveillant avait fait de sa maison le rendez-vous et l'agrément des jeunes gens comme des personnes âgées.

J'assistais assez fréquemment à ces soirées, où la conversation animée et charmante des femmes, leur goût pour la musique, la danse, la gaité, avaient fait une impression profonde sur mon imagination jeune encore. Je ne tardai pas à secouer la teinture collégiale et l'espèce de sévérité pédantesque que les études ne manquent jamais de produire. Le monde m'apparut brillant, j'y volai sans réfléchir et, d'un coup d'aile, je secouai la poussière académique; avec elle la simplicité, puis.... le bonheur. Mais un incident arriva cependant, qui me replongea dans ma solitude et me convainquit de la nécessité de réfléchir, même au milieu des fêtes et des jouissances.

Parmi les femmes que je rencontrai dans cette société, deux sœurs, particulièrement, se faisaient remarquer par la beauté et la grâce de leurs manières.

Il est des êtres que la nature a doués de charmes incompréhensibles, charmes qui ne consistent pas seulement dans la beauté, mais dans une certaine grâce, une tournure d'esprit, un tout sympathique sur lequel l'âme aime à se reposer; personne ne peut s'expliquer ce sentiment qui tient de la religion: l'on admire comme supérieur cet être sur qui l'on croit voir un sceau divin, on est subjugué par un pouvoir intérieur, et le réveil est: AMOUR, DÉVOUEMENT!

Les deux sœurs, dont je viens de parler, étaient du nombre de ces êtres favorisés. Elles semblaient formées pour exciter un sentiment d'amour dans tous ceux qui cultivaient leur connaissance; leur conversation attirait plus encore que leur beauté, autour d'elles se formait un cercle d'admirateurs. Oh! que leur ambition de femme devait être satisfaite de ces hommages qui tombaient de toutes parts à leurs pieds!

Mais la calomnie, poison qui semble être le produit de

tous les climats, cherchait à les entourer de ses armes destructives; les reproches cachés, les remarques mordantes, parcouraient les rangs de celles que l'envie tourmentait; et cherchaient à répandre un jour douteux sur leur réputation. Cependant, je ne voulais attacher aucune importance à ces bruits, je les attribuais à la jalousie bien connue qui existe généralement contre tout ce qui est supérieur, soit en beauté, soit en mérite; je me persuadai facilement que ce qui captive l'attention de la société, y produit aussi le scandale; que le monde en général déprécie les qualités auxquelles il ne peut atteindre, et qu'il suffit de se distinguer par quelque perfection ou par quelque talent pour se trouver immédiatement en butte aux sarcasmes, aux reproches amers. Eh! qui l'éprouve davantage que les femmes qui se distinguent dans la société? Toutes les conversations en font leur sujet; cette ennemi est d'autant plus dangereux que, second Protée, il prend toutes les formes et vous échappe toujours.

Toutes mes affections se tournèrent peu à peu vers l'aînée de ces deux sœurs et, par un bonheur inconcevable, elle parut partager mes sentiments; je vis en elle l'être que j'avais toujours rêvé, l'être de ma création; si aimable, si aimante, je ne pus résister à ses charmes. Il paraît que ma jeunesse, ma naïveté, ou plutôt ma simplicité la touchèrent. Peu de mois après nous être vus pour la première fois, nous nous étions juré une affection mutuelle. Cet amour me paraissait d'une nature toute différente de celui que je m'étais plu à me présenter. Nos âmes paraissaient absorbées dans le même sentiment; je pensais alors que si notre séparation eût été nécessaire, la mort de tous deux en serait résultée.

Cependant le bonheur ne me semble jamais solide ici-bas; au milieu de la satisfaction, il s'élève toujours quelque nuage qui rembrunit l'horizon de la vie que l'on croit fixer pour jamais, et qui souvent n'est que le fruit de l'imagination. Je crus remarquer sur le front d'Emilie une tristesse involontaire; je m'en demandais la cause et mon amour inquiet

ne me montrait que doutes fâcheux, que soupçons.... Oh! j'étais malheureux de l'idée que quelqu'autre l'occupait peut-être au moment où elle me jurait un éternel amour; enfin mon cœur bourrelé me força de lui avouer ma souffrance. Dans une de nos promenades solitaires, je la conjurai de m'ouvrir son cœur.

—Emilie, lui dis-je, je t'aime, vois-tu; oh! je t'aime de toutes les puissances de mon âme, ma vie t'appartient; dispose de moi, mais ne me rends pas plus malheureux que je le suis. Je donnerais toute mon existence pour dérider ce front où l'agitation de ton âme se dessine; ouvre ton cœur à ton ami, à celui qui n'a pour tout bonheur que le désir de te plaire; ne me refuse pas, Emilie, confie-moi ta peine.

Elle pressa ma main sur son cœur, et garda le silence.

Plus tard, elle me dit que cette tristesse était une disposition naturelle de son âme, mais que rien ne troublait le plaisir qu'elle trouvait à être avec moi. Je la crus facilement, et la fis consentir à notre union; j'écrivis à mon père quelles étaient mes intentions, en lui demandant de consentir à ce mariage qui devait assurer mon bonheur.

Pendant que j'attendais avec impatience une réponse, je fus invité à un bal dans une maison de campagne près de Paris. Il y avait alors deux régiments de hussards en quartier près de là. On annonçait ce bal comme devant être remarquable par la magnificence et la splendeur qui devait s'y déployer. Les deux sœurs devaient s'y trouver; je m'y rendis. Les brillants uniformes des officiers qui y avaient été invités en grand nombre, la profusion qui régnait dans les ornements, et les parures des dames, ce tourbillon de beautés qui voltigeaient de toutes parts, en faisaient un spectacle nouveau pour moi. Cependant, ce n'était pas du bonheur que j'éprouvais: je me trouvais isolé au milieu de cette foule, je regrettais les promenades où, seul, je pouvais me faire entendre à Emilie; où, seul, je lui développais mon âme; où, seul, je recevais des marques d'attachement.

On dit que la beauté d'une femme n'est mise à l'épreuve

qu'au milieu d'autres beautés ; celle d'Emilie ne parut que relevée par la comparaison, et l'espèce de rivalité qui pouvait exister parmi tant de personnes aimables ne fit que redoubler la grâce de ses manières.

Chacun se disputait à l'envi l'honneur de danser avec elle, chacun l'obtenait; moi seul je n'osais m'avancer sur un si grand théâtre; je maudissais le monde; mon cœur était froissé à la vue d'étrangers pressant la taille élancée d'Emilie ; je la maudissais aussi.... car elle paraissait rayonnantes des murmures d'approbation qui se faisaient entendre autour d'elle.

Je remarquai, entr'autres, un officier de hussards qui paraissait briguer et obtenir la faveur de danser avec elle.

Ne pouvant plus longtemps supporter ce spectacle douloureux, je me retirai dans une salle voisine où l'on jouait à l'écarté, et afin de me distraire je jouai gros jeu. Après quelques parties, le hasard amena l'officier (pour le distinguer je le nommerai Bréville) qui se plaça pour jouer contre moi. Pendant le jeu, une bague que j'avais au doigt parut attirer son attention, de manière à le distraire de la partie.

Cette bague Emilie me l'avait donnée comme un gage de sa foi, en me disant :

—Avec elle je te donne mon cœur; tant que tu la posséderas, tant que tu y attacheras quelque prix, je ne cesserai de t'aimer ; si jamais elle te quitte, je te considèrerai comme libre de tout engagement envers moi.

Les mots d'une amante sont sacrés. Combien alors cette bague me fut-elle plus cher que tout ce que je possédais au monde !

Bréville, sous le prétexte de simple curiosité, me demanda la permission de l'examiner.

—Je ne la déplacerai pas, dis-je, encore tout courroucé de son air familier avec Emilie.

—Mais, pourquoi me refuser une demande aussi légère? Ce serait me faire un grand plaisir que de me la prêter un *instant* seulement.

—Je suis étonné, monsieur, de votre désir de voir une chose qui certainement ne peut vous intéresser en rien.

—Monsieur, dit Bréville, pourriez-vous m'accorder quelques instants, j'aurais quelque chose à éclaircir à ce sujet.

Je me retirai un moment avec lui.

—Cette bague, continua-t-il, ressemble beaucoup à une que je donnai à ma maîtresse; il doit y avoir dans l'intérieur une devise: AMOUR ÉTERNEL! Vous devez me la rendre ou mourir demain.

—Alors je mourrai, car je suis bien décidé à ne jamais m'en dessaisir.

Je lui remis en même temps ma carte en lui disant que je désirais le voir après le bal afin d'arranger définitivement cette affaire. Je rentrai dans la salle où la joie contrastait singulièrement avec l'état bouillant de mon cœur; pour la première fois je doutais de la sincérité d'Emilie. En me revoyant elle parut contente; la joie se peignait sur sa figure enchanteresse; elle me fit un signe d'intelligence dont un amant seul peut comprendre le charme; je me rassurai, ne pouvant imaginer qu'un visage si riant et si ouvert pût cacher d'autre sentiment que celui qu'expriment ses lèvres; je regrettais d'avoir pu concevoir des soupçons injurieux à un être si parfait. Quand le bal fut terminé, j'allai reconduire les deux sœurs chez elles; je reçus d'Emilie de nouvelles protestations; je pris sa main, et je la sentis trembler dans la mienne. Oh! l'enfer s'emparait de mon cœur à l'idée que cette personne si naïve avait peut-être étudié tous ces riens enchanteurs qui servirent à me subjuguer. Serait-il possible que cette personne qui semble l'image des anges, qui n'a que des paroles divines, pût être fausse? Serait-il possible que l'envie pût conduire cette femme si jeune! si belle! dans les chemins tortueux du mensonge? Serait-il possible que toutes les espérances de ma vie fussent destinées à échouer; qu'elle se soit emparé de mon cœur pour s'en jouer, pour le froisser horriblement; rire en elle-même de ces ravages, et tout cela sous l'image de la candeur?....Oh!

non, non, impossible; c'est la sombre jalousie qui me dicte tous ces outrages. Non! non! Emilie est la femme de mon cœur, l'être aimable, l'être pour qui je dois vivre et mourir...

Toutes ces réflexions diverses se pressaient en foule dans mon esprit; mon cœur torturé de mille manières m'ôtait l'usage de la raison; je sortis en maudissant tantôt l'amour, tantôt la jalousie, et j'arrivai dans ces dispositions à l'hôtel d'un village voisin où nous avions retenu quelques places. Je rencontrai là un de mes amis qui, surpris de mon air égaré, me supplia de lui en découvrir la cause. Je lui détaillai ce qui s'était passé en le priant d'être mon second dans l'affaire qui ne devait pas manquer d'avoir lieu le lendemain. Il était tard. Peu de temps après, Bréville arriva accompagné d'un de ses amis, officier dans le même régiment.

—Monsieur, dit Bréville, parlons franchement ensemble. Notre différend peut s'arranger peut-être en quelques mots: avez-vous quelques prétentions à la personne qui vous donna l'anneau que j'ai vu à votre doigt? S'il en était ainsi, la mort de l'un ou de l'autre pourrait seule finir cette difficulté; car j'ai trop bonne opinion de votre courage pour croire un instant qu'il en puisse être autrement; ainsi je ne vous demande pas à renoncer à elle. Je vous ferai seulement observer que cette personne est ma maîtresse depuis près d'un an, que je l'aime au-dessus de tout, que je me suis battu, que je fus blessé plusieurs fois pour cet amour; ce qui doit vous prouver combien il a de prix à mes yeux. Cependant, j'ajouterai que cette personne pour qui j'ai sacrifié ma fortune, mes amis, et pour qui j'ai exposé ma vie, ne m'est pas fidèle; je vois qu'elle en aime un autre; néanmoins, je ne puis supporter l'idée d'être supplanté par cet autre....

—Arrêtez! m'écriai-je; il n'est pas nécessaire d'ajouter la fausseté à l'insolence; d'ailleurs vous en avez dit assez pour soulever mon indignation; je vais me retirer, laissant à mon ami le soin d'arranger tout cela avec vous.

L'affaire avait été trop loin pour pouvoir s'arrêter là. Je quittai la salle. Nos amis, peu d'instants après, vinrent

me demander si la bague qui était en ma possession portait bien ces mots: AMOUR ÉTERNEL? Je répondis affirmativement. Alors il fut décidé que nous viderions cette affaire le jour suivant. Les pistolets furent choisis, et la distance convenue: quinze pas. On envoya chercher des armes. J'écrivis à ma mère quelques mots que je donnai à mon ami pour lui faire parvenir au cas où je succomberais.

Le lendemain était un beau jour d'automne; le temps était frais; l'air pur et serein semblait contraster avec la scène qui allait se passer; le silence qui régnait encore portait mon âme vers la tendresse et la réflexion: je pensais à Emilie...

Aussitôt que nous fûmes prêts, nous partîmes en voiture pour le lieu du rendez-vous qui se trouvait à une demi-lieue du village où nous avions passé la nuit. En route, je ne pouvais m'empêcher de comparer la contenance heureuse des paysans qui se rendaient au marché, avec les sentiments qui agitaient mon âme.

Heureuses créatures! me disais-je, si vous êtes éloignées des jouissances du monde, vous l'êtes aussi de ses ennuis et de ses désagréments: les plaisirs qui vous occupent ne sont peut-être pas si vifs que ceux des grands, mais aussi vos peines sont moindres, vos plaisirs sont plus purs et plus durables; vos injures sont oubliées en un jour, vos querelles s'appaisent comme elles se forment: par un mot! Ce joug que l'on appelle *honneur*, ne vous enseigne pas à verser le sang de votre frère pour vous défaire d'un rival ou donner une preuve de votre courage!...... Je faisais ces pénibles réflexions et cependant j'étais résolu; ma vie me paraissait peu de chose en comparaison de mon amour. Je pensais à Emilie......

Nous arrivâmes à l'endroit désigné quelques instants avant nos adversaires; ce qui nous laissa le temps de converser un peu.

—Si je succombe, dis-je à mon ami en lui donnant ma montre, je vous prie de garder ceci comme un souvenir.

Portez ce portrait à Emilie, dites-lui de ne pas oublier celui qui, s'il avait vécu, eût trouvé la vie trop courte en la consacrant à son bonheur.

Mon ami me dit qu'il espérait que cette affaire se terminerait sans conséquences fâcheuses. Je lui répondis qu'étant convaincu d'avoir été injustement provoqué, j'étais résigné à tout ce qui pourrait advenir.

Dans ce moment Bréville et son ami arrivèrent et nous demandèrent pardon de nous avoir fait attendre. Il dit qu'il avait une demande à nous faire, et qu'il espérait qu'elle lui serait accordée. C'était que quels que pussent être les résultats de cette affaire, les raisons qui l'avaient amenée resteraient toujours secrètes. Mon ami répondit que si rien n'exigeait une explication il ne les révèlerait pas ; mais qu'au surplus il désirait que cela fût laissé à sa propre discrétion. Il observa que c'était en faveur d'Emilie que Bréville avait fait cette demande ; mais que les mauvais procédés dont il s'était servi ne montrant pas qu'il y attachât beaucoup d'importance, il était inutile de continuer la conversation.

Le terrein fut choisi et mesuré de suite. Les armes apprêtées, le signal fut donné : nous tirâmes en même temps. Bréville chancela et tomba en faisant d'horribles contorsions ; il était frappé au sein droit. Nous courûmes à lui en exprimant l'espérance que sa blessure ne serait pas mortelle ; il nous répondit qu'il ne pensait pas qu'elle le fût ; puis se tournant vers moi il me dit :

—Si cette blessure cause ma mort, je vous pardonne bien sincèrement. L'amour que je sentis pour Emilie ne put jamais supporter l'idée d'un rival. Je sais que mon affection n'est pas payée par la constance qu'elle mérite... mais je dois lui prouver qu'elle ne pourra jamais en encourager un autre impunément...... J'ai quelque titre à son affection...... elle fut coupable...... le gage qu'elle......

Ici sa voix devint inintelligible ; il murmura ces mots : AMOUR ÉTERNEL ! mais le sang qui coulait en abondance de

sa blessure le fit s'évanouir, et nous l'emportâmes loin de cette triste scène.

Mon ami alors me suggéra l'idée de fuir, mais je rejetai ce projet, bien décidé à subir toutes les conséquences de cette affaire.

—Eloignons-nous au moins quelque temps, dit-il, jusqu'à ce que sa blessure soit déclarée dangereuse ou non: notre salut en dépend.

—Non, répondis-je, pas un seul jour. La destinée peut m'accabler...... maintenant la vie m'est à charge! car on doit croire aux paroles d'un mourant. Je le vois, elle était sa maîtresse. Oh! je fus bien cruellement trompé!......

Je pleurais...... ma situation ne peut être comprise que par ceux qui, comme moi, ont vu un instant trancher tout un avenir de bonheur. L'univers m'apparut dès lors comme une solitude vaste, immense, où j'allais être condamné à traîner ma vie...... triste, isolé. L'infidélité d'une femme venait me plonger dans une douleur éternelle......

La nouvelle d'un duel s'était répandue, et la curiosité s'empressa d'en connaître les raisons. Chacun en imaginait de plus ridicules et de plus fausses les unes que les autres; mais tous les efforts furent inutiles.

J'étais bien persuadé de la vérité des assertions de Bréville; je plaignais sa passion absurde pour une femme qui, malgré les faveurs qu'elle pouvait lui avoir accordées, lui était évidemment infidèle, et paraissait avoir voulu se défaire d'un amour qui la fatiguait, et même au prix de sa vie. Je déplorai la dépravation d'une femme qui, sous le masque de l'innocence, avait cherché à surprendre le cœur d'un jeune homme simple et confiant. Aurait-elle consommé cette union consommée dans la déception? Etait-ce de l'amour pour moi que d'encourager une rivalité contre un amant qui s'était déjà battu si souvent pour elle? L'amour de Bréville même me parut méprisable; la publicité qu'il avait donnée à leur liaison me semblait un moyen bien bas pour se l'assurer. Peut-être aussi que sa conduite étant

connue d'Emilie, elle avait résolu de quitter une si dangereuse connaissance.

La blessure de Bréville fut bientôt reconnue non dangereuse, et sa santé s'améliora chaque jour. Mais il n'en fut pas de même pour moi : le choc terrible que cette aventure m'avait donné ébranla pendant quelque temps ma raison; j'étais devenu insensible à toute distraction, le monde me fatiguait; et je ne pouvais trouver de charme qu'à m'entretenir de ma douleur même.

La seule personne qui n'ignorait pas la cause du duel que j'eus avec Bréville, fut Emilie elle-même dont la conscience, rendue alors à toute l'horreur de sa situation, interpréta facilement tout ce qui s'était passé. De ce moment, elle perdit dans l'opinion publique cet enchantement qui paraissait l'accompagner auparavant. Elle vivait dans la crainte que sa conduite ne fût connue; son anxiété fut telle que sa santé se détériora et qu'on désespéra, pendant quelque temps, de la conserver à la vie. Cependant, mon amour pour elle est resté, même après qu'elle eut cessé de le mériter. Oui, malgré l'énormité de son crime, je l'aime plus qu'il ne m'est possible de le dire. Elle est trop belle pour être oubliée; et même aujourd'hui je ne puis concilier l'idée qu'une telle perfidie puisse être alliée à tant de divines qualités : sa figure est celle d'un ange; l'innocence et la bonté se dessinent sur ses traits; les paroles qui tombent de ses lèvres font retentir tout mon être. Maintenant encore, quand une voix ressemblante à la sienne vient frapper mon oreille, mon cœur tressaille, tout mon corps tremble, je crois avoir retrouvé une chimère que je poursuis, mais bientôt la réalité terrible se montre hideuse...... je me trouve isolé!

Les blessures de la douleur cèdent généralement aux efforts du temps; cependant il est des cœurs que des souvenirs poignants consument à la longue, les ravages faits sur eux en silence ne sont pas visibles au dehors, comparativement à l'altération de l'âme. Telle était la disposition où je me trouvais quand je reçus d'Emilie la lettre suivante

qui, loin d'apaiser mes souffrances, ne fit que les renouveler par les souvenirs qu'elle me représentait :

" Le calme a succédé au bruit que faisait votre duel. Je " puis donc vous adresser quelques lignes sur un lit de souf- " frances. Rien ne peut désormais redonner le repos à une " âme dont la ruine est consommée pour ce monde. Mon " ami ! (puis-je encore vous nommer ainsi ?) l'amour violent " que je ressentis pour vous, me fit tout risquer pour attirer " vos affections. Ma vie tient encore à cet amour qui ne " cessera qu'avec elle.—Dites-moi que le vôtre est éteint et " je mourrai tranquille ! Votre silence, le secret que vous " avez gardé sur tout ceci est une charité dont je suis " indigne ; cette bonté ineffable me tue. Cependant, un " rayon d'espérance me laisse croire que vous ne me mé- " prisez pas entièrement. Grand Dieu ! si la vie pouvait " guérir la plaie que j'ai faite à votre noble cœur, avec quelle " joie j'offrirais la mienne ! Mais... hélas ! cette consola- " tion m'est défendue, et l'idée de l'outrage irréparable que " je vous ai fait, doit rester comme un regret, un tourment " éternel ! Que n'ai-je pas sacrifié ? Tout ce qui est pré- " cieux dans ma vie ! Mais aussi que n'ai-je pas essayé " d'acquérir ? Votre amour, un bonheur éternel ! Quels " sont les moyens que j'ai employés ? Ils sont affreux à " croire ! horribles à décrire !

" Je pourrais fuir avec vous au bout du monde et vous " accompagner comme votre esclave ; mais me pardonne- " riez-vous ? Si je pouvais croire que vous ne me mau- " dissiez pas, que vous vous puissiez ressouvenir un jour " de moi sans me détester, je chérirais encore cette vie qui " s'échappe bien rapidement. Dites-moi ce que vous pensez ; " accablez-moi des reproches que je mérite ou donnez à " l'infortunée Emilie un mot de consolation. De là dépend " mon sort ! Adieu ! "

Mon premier mouvement fut de lui montrer toute l'amertume de ma situation, mais mon cœur se refusa aux reproches......

Enfin je pris la résolution de quitter ces lieux qui ne pouvaient que renouveler mes souffrances. Je partis le lendemain pour des pays lointains où je pensais retrouver l'oubli des chagrins dont un premier amour m'avait abreuvé.

N. Aubin.

1835.

ÉPITAPHE DE NAPOLÉON.

.... Shall orphan hands
Inscribe it with their fathers broken swords!
Or the warm trickling of the widows tear
Channel it slowly in the rugged rock?
As the keen torture of the water drop
Doth wear the sentenced brain, etc. (1)

UN AUTEUR ANGLAIS.

Une épitaphe? à lui!... Mais qui vous la demande?...
Que quelque roi mesquin d'avance la commande,
De peur qu'après sa mort, abandonné, maudit,
De tous les souvenirs son nom ne soit proscrit!
Qu'il appelle à grands frais des flatteurs hypocrites;
Qu'il donne de l'argent pour des vertus écrites...
Vous me faites pitié! mais lui! mais le héros!
Eh! pour l'éterniser est-il besoin de mots?

N'a-t-il pas, subissant votre haine mortelle,
Inscrit sur tous vos fronts une honte éternelle,
Quand sur un triste roc, seul avec son geolier,
(De la fourbe alliance un scélérat limier,)
Il mourait jour par jour, rajeunissant les gloires
Que vous abolissiez dans vos sombres prétoires?

Mais quoi! son épitaphe? elle fut à sa voix,
De sa plume de fer gravée au cœur des rois!
Puis, n'a-t-il pas aux grands, de son trône suprême,
Dicté pour l'avenir un palpitant poème?

---

(1) L'orphelin pour la tracer prendra-t-il le glaive brisé de son père? ou les larmes ruisselantes de la veuve la creuseront-elles lentement sur le rocher durci, comme l'aigre torture d'une goutte d'eau qui, tombant toujours au même endroit, perce le crâne du condamné?

Et vous le condamnez, quand par d'abjects détours
L'inique Talleyrand, prostitué des cours,
Le vendait pour de l'or aux puissances craintives!

Vous voulez confier à des pierres chétives
Le soin de célébrer ses glorieux revers?
Et son nom rebondit partout dans l'univers!

Et vous le condamnez, quand des hordes sauvages
Accouraient par millions des serviles rivages!
Honte à vous!... Il tomba... mais son sceptre brisé
Remonta jusqu'au ciel, de hauts faits pavoisé.
Lâches! son épitaphe appartient à l'histoire:
On verra votre opprobre à côté de sa gloire,
Et la pitié lira: l'étique Wellington,
Enharnaché de croix, près de Napoléon.

Oui, l'orphelin pleure et la veuve soupire:
L'humanité se plaint,—mais le génie admire!
Anglais! respectez-le, soyez plus généreux;
Car, banni de la France—il fut si malheureux!

Quelque jour on dira qu'un héros sans défense
A son noble ennemi donna sa confiance:
—L'ennemi, dira-t-on, à son secours vola?
—Non, crîra l'histoire, le traître il l'immola!

C'est assez pour sa gloire! ah! ne reprochez pas
Qu'on ait avec silence entendu son trépas!
Un éloge pompeux serait une satire:
Dites sur son tombeau qui ôserait l'écrire?

N. Aubin.

1835.

DÉMOCRITE.

Rions de tout, c'est mon principe;
Rions des biens et du malheur;
Le philosophe n'anticipe
De l'avenir que du bonheur.
Admirez ma philosophie,
Suivez-la, vous serez heureux:
Allons, amis! que chacun rie,
Rions d'abord des ennuyeux.

Je ris aussi du politique
Caméléon, mais à deux pieds,
Qui sert un jour la république,
Demain aux rois sert de trépieds;
De l'auteur qui se croit Voltaire,
Le croque-note un Rossini,
De l'hypocrite atrabilaire,
Riez! mais je n'ai pas fini.

Je ris de femme qui clabaude
Sur la nièce du voisin;
De vieille fille qui minaude;
De l'usurier comptant son gain.
Voyez, ce mari débonnaire
Se croit plus fin que sa moitié,
Veut que lui seul sache lui plaire...
J'en ris un peu, mais de pitié.

Je ris de la jeune fillette
Qui vous dit bien innocemment,
(Quoiqu'à sa deuxième amourette :)
" J'ai toujours eu peur d'un amant."
Je souris quand je vois la prude,
Se révolter à des bons mots;
Je ris du savant dont l'étude
Est d'en imposer aux plus sots.

Je ris de cette comédie
Où chacun de nous est acteur;
Car ce monde est une folie,
Dont les morts sont les spectateurs.
Amis! je crois que dans ma bière,
Je rirai de vous bien souvent;
Riez avant que la poussière
Ait recouvert un bon vivant.

Beautés, dont j'adore les charmes,
Comment, hélas! rire de vous?
Vos commandements ou vos larmes
Des hommes font autant de fous.
D'ailleurs, je vois un doux sourire,
Toujours accueillir un flatteur;
Ayez donc pitié de la lyre
Du plus sincère admirateur.

1835.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

Pourquoi suis-je amoureux du sol de ma patrie ?
Pourquoi la préféré-je au pays le plus beau ?
Et pourquoi mon désir que la même patrie
Où joua mon enfance accueille mon tombeau ?

Pourquoi mon âme est-elle abattue, alarmée,
Quand je quitte à regret la ville où je suis né ?
Que je n'aperçois plus ondoyer la fumée
Du toit qui me prêtait son abri fortuné ?

Et si j'ai terminé ma course aventurière,
Que mon œil voit déjà les bords du Saint-Laurent,
L'aspect des tristes lieux où repose ma mère,
Pourquoi pour m'attendrir est-il un talisman ?

Pourquoi, si des amis stimulant ma paresse,
Me disent : " Voyagez pour former votre goût,"
A suivre ce conseil qui me chasse et me presse
N'éprouvai-je jamais que tiédeur et dégoût ?

C'est que je ne suis bien qu'au foyer de mes pères ;
Là ma vie est plus douce et mes destins meilleurs :
Je ressemble à ces fleurs qui n'ont de jours prospères
Qu'au lieu de leur naissance et qui meurent ailleurs !

J'y trouve les objets de ma première ivresse,
L'arbre qui me donnait son ombrage et ses fruits,
Le beau fleuve où, nageur, j'exerçai mon adresse,
Le collége où coulaient mes jeux et mes ennuis.

Là j'eus les compagnons de mes belles années ;
L'absence dans mon cœur n'a point versé l'oubli ;
Chaque jour j'aime à voir leurs têtes fortunées ;
Leur nom dans le passé n'est point enseveli.

J'aime à vivre avec eux. Sur un autre rivage
Je ne pourrais fixer mes pas et mon séjour ;
Mon âme loin d'ici languit dans le veuvage
Et ne saurait se plaire aux amitiés d'un jour.

Je vivrais au vallon où Dieu m'a donné l'être,
Mon pays est si beau! Que chercherais-je ailleurs?
Quel air serait plus pur, quel site plus champêtre?
Quelle terre embaumée étale plus de fleurs?

J'aime à voir l'horizon bordé de ces montagnes
Que gravissaient ma course et mes pas enfantins;
J'aime à rêver au sein de ces mêmes campagnes
Où les jeux du bas âge ont bercé mes destins.

Tout vient y réveiller ma pensée endormie:
Le lieu le plus aride est un doux souvenir;
Même un roc décharné, sur cette terre amie,
D'un bonheur qui n'est plus, me peut entretenir.

Je m'y sens imprégné d'une tendre atmosphère
Où respire pour moi la paix et l'amitié:
Le bonheur que j'éprouve ou bien le sort contraire
Y trouvent tour-à-tour la joie et la pitié.

Voilà pourquoi mon cœur sera toujours fidèle,
A la terre adorée où coule mon destin;
Voilà pourquoi ma vie, enchaînée auprès d'elle,
Veut s'endormir le soir où brilla son matin.

N. Aubin.

1835.

À SALABERRY.

Quoi! pas un mot pour te défendre!
Ta gloire, tes exploits, tout cela dans l'oubli!
Ton nom est-il enseveli
Pour toujours sous ta cendre?
Toi, le héros de Chateaugai,
Toi, le vainqueur de la Pointe-aux-Erables,
Ces noms impérissables
Passeraient sans le tien à la postérité?

Chaque fois qu'on écrit l'almanach des grands hommes,
Déchire-t-on la page où brillait ton talent?
L'encre est-elle effacée, ou si le firmament
Qu'habite ton étoile échappe aux astronomes?
Où sont donc ces obus, ces bombes, ces boulets,
Dont les Américains ont senti la brûlure,
Et qui, sur leurs canons, gravaient ta signature
Au bas de tes hauts faits?

Où sont-ils donc ces jours d'orgueilleuse mémoire
Où les feux du génie auréolaient ton front,
Et séduisaient Clio qui cousait à l'histoire
Le feuillet qu'elle fit pour illustrer ton nom ?
Il était beau ce temps où tu voyais tout rose !
Voir au ciel, et pour nous l'horizon s'éclaircir,
Et contempler dans l'avenir
Le socle où son apothéose
S'élève grandiose,
N'est-ce pas l'idéal du bonheur, du plaisir ?

Quand, de gloire enivrée, une jeunesse altière
Se ruait âme et corps sur les rangs ennemis !
Qui cédant au courage allaient dans la poussière
Former des monceaux de débris ;
Ici, sous le plomb mortel qui rasait ton panache,
Tu marchais à la tête, et montrais le chemin
Où tes jeunes guerriers glanaient à pleine main
Leur part des lauriers qu'on t'arrache.

Ces braves voltigeurs, trempés à ton creuset,
Ils étaient beaux à voir sur le champ de bataille !
Demi-dieux par le cœur et géants par la taille,
Ils tordaient dans leurs bras l'Amérique en arrêt !

Quand la mort vint poser ses doigts nus et livides
Sur ton front où Bellone avait tracé des rides
Et l'immortalité ;
Quand ton âme, fuyant sa demeure argileuse,
S'élançait vers son Dieu pour prendre, radieuse,
Sa place à son côté ;
Vit-on nos citoyens, dans des groupes funèbres,
Se pencher sur ta tombe et répandre des pleurs ?
Ce jour fut-il inscrit parmi les jours célèbres,
Dans le livre des cœurs ?

Mais j'interroge en vain : depuis longtemps la place
N'était plus dans les cœurs qu'un vide, qu'un espace ;
Le poète a jeté pour toi dans l'avenir
De l'encens et du baume ;
Mais l'histoire dira qu'un héros, un grand homme,
Trahit la liberté, qu'il aurait dû servir.

J. Phelan.

1835.

LA LUCARNE D'UN VIEUX GARÇON.

Il s'est passé bien des années depuis que j'ai su placer les convenances de ma vie dans un espace qui semble étroit, mais qui doit suffire puisque mon existence s'écoule dans la douceur et dans ma propre satisfaction. Mon bonheur se trouve au milieu de mes livres, dans l'attachement de mon vieux domestique, et les caresses de mon chien fidèle. Cependant, il est un autre sujet de jouissances, et ce ne sont pas les moins vives ni les moins durables: c'est ma lucarne. —Lecteur, qui que tu puisses être, tu vas rire probablement, quand tu sauras que la seule vue que j'aie de ma lucarne est un grenier, habité par la classe la plus misérable, et que depuis quinze ans, j'ai passé une partie de chaque jour à examiner leur existence; mais avant de condamner ce que tu appelleras ma folie, vois quelle source immense de leçons précieuses l'aspect continuel du malheur doit présenter à celui qui réfléchit, et quel champ à parcourir pour l'être qui fait consister son bonheur à faire du bien. Riches, orgueilleux, dissipateurs, égoïstes, philosophes, avares, venez! venez à ma lucarne et vous saurez ce qu'est la misère vue de près: bons! votre cœur se serrera souvent à la vue de vrais infortunés. Pour vous, gens du monde, vous y trouverez des expériences pour vos cœurs blasés; là, peut-être aurez-vous de plus douces sensations que celles que vous procurent les sociétés où presque tout n'est qu'égoïsme; là, peut-être, vous ferez naître des émotions nouvelles, celles de la reconnaissance....

Dimanche.—Voilà trois semaines aujourd'hui que je n'ai pu faire ma promenade habituelle, et depuis quinze jours, le grenier, ma grande ressource, est inhabité. J'ai lu l'histoire d'un homme qui adoucissait les douleurs de sa captivité *en étudiant* les mouvements d'une souris, et qui, durant son

absence, se réjouissait de l'idée d'en revoir bientôt une autre. C'est à peu près de la même manière que chaque jour je regarde ma lucarne, dans l'anxiété de distinguer quelques nouveaux hôtes dans le grenier vis-à-vis. Quant aux scènes dont j'ai déjà été témoin, je ne sais trop comment vous les raconter.—Hélas! les afflictions des pauvres diffèrent grandement de celles que l'imagination aime à se créer!....

Jacques, mon domestique, entre et, interrompant mes réflexions philantropiques, m'annonce un nouveau locataire pour le petit grenier. Voyons donc ce que la fortune nous enverra.

LUNDI.—Vraiment! voici une nouvelle personne..... Qui peut-elle être? gracieuse.... intéressante.... si jeune, aussi; car elle paraît n'avoir pas plus de dix-sept ans, et néanmoins les fleurs de la jeunesse sont déjà fanées sur cette figure qui reflette la mélancolie.—Ma lucarne est placée de manière que je puis l'examiner sans en être aperçu moi-même. Evidemment, elle n'est pas née pour habiter un grenier; et, dans un âge aussi tendre, qui peut l'y avoir réduite.... Peut-être la corruption?.... mais non, chassons cette idée, ses regards sont trop purs.

Dix heures du soir.—Jamais je ne vins à ma fenêtre si souvent.—Je crains bien que mes doutes ne soient trop bien fondés; cette fille n'a fait durant le jour qu'écrire une lettre: ceci me paraît louche, doublement louche; il y avait quelque chose de je ne sais quoi dans la manière dont elle se couvrit le visage après l'avoir finie, puis la vitesse avec laquelle elle sortit, quand elle l'eut cachetée, me persuade, plus qu'à demi, qu'elle n'est pas ce que j'espérais.

MARDI.—Je crois qu'après tout, je ne suis qu'un médisant vieux radoteur. Elle s'est occupée, ce matin, à mettre en ordre son pauvre petit appartement, et après, elle s'assit, prit un livre qui, d'après le maintien recueilli de la jeune fille en le lisant, me semble être un livre de prières. —Voilà qui est mieux; mais pourquoi ne travaille-t-elle pas? Pauvre fille.... la vue de son dîner a complètement

dérangé le mien.... Une croûte de pain! un verre d'eau! Innocente ou coupable, je lui dois assistance; dans tous les cas, je dois l'empêcher de se plonger plus avant dans le vice.... Je me jetterais volontiers la tête contre le mur pour y avoir jamais logé une pensée injurieuse à cette jeune fille, et je serais vraiment.... Comme j'étais à écrire ceci, je m'arrêtai pour jeter un regard sur elle. Je la vis se lever tout-à-coup et je crus même l'entendre pousser un cri à la vue d'un élégant *fashionnable* qui entrait dans le même instant. Oh! que n'aurais-je pas donné pour l'entendre aussi bien que je la voyais de ma fenêtre! Leurs gestes, cependant, étaient assez expressifs;..... j'imaginai pouvoir entendre chaque mot de l'impertinent, qui lui parlait dans une attitude suppliante.... enfin.... il s'agenouille....

Oh! quelle était belle en le repoussant!..... Il lui montra le chétif repas qu'il l'avait empêchée de finir; oui, oui, sans doute qu'il lui en faisait un contraste avec les superfluités qu'elle pourrait acquérir au prix de l'infamie!—Combien je donnerais pour son portrait dans ce moment; son air d'une calme sévérité en impose plus que des volumes de reproches? Ah!..... il lui offre une bourse.... Ciel! elle se lève..... non, bonne fille, je t'accusais; c'était seulement pour cacher ses pleurs.

Enfin! il est sorti; avec quel air de dignité elle lui ouvre la porte et lui indique de quitter la chambre....

C'est bienheureux que ce fat soit dehors; car, je pense que, tout vieux que je sois, j'aurais fait quelque scandale. J'enverrai demain ma bonne cousine, madame Boniface, lui porter quelques secours; cet imbécile de Jacques est trop maladroit pour cela.

Mercredi.—Où diable cette fille peut-elle être? Il faut qu'elle soit sortie de bien bonne heure ce matin, puisqu'elle n'est pas encore revenue quoiqu'il soit plus de dix heures. J'attends madame Boniface à chaque instant...... Allons! encore un surcroît de contrariétés: madame Boniface est à la campagne pour plusieurs jours.

Midi.—Rien encore! Mais.... oui! la voici au bout de la rue; elle vient légèrement en portant un paquet. Pourquoi se retourne-t-elle.... Bonne fille! elle aide un aveugle à traverser la rue. Vraiment! je crois avoir trouvé en elle un trésor.

Il faut qu'elle ait été à la recherche d'ouvrage, car elle a cousu toute la journée. Je l'ai regardée plusieurs fois, mais je l'ai toujours vue occupée.

Huit heures du soir.—Elle a reçu une visite; une femme bien mise, ma foi! elle est restée longtemps avec elle. Il me semble que je n'aime pas cette femme; ce doit être sans cause puisque rien ne doit me prévenir contre elle; au contraire, elle paraît prendre intérêt à la jeune fille; cependant, je ne puis aimer cette femme. Elle est trop caressante; et la pauvre fille paraît penser ainsi, car je crois avoir observé qu'elle a retiré plusieurs fois sa main de celles de cette femme.

Après tout, je crois que c'est parce qu'elle m'a devancé; je l'ai vue donner de l'argent à la pauvre jeune fille qui le prenait d'un air reconnaissant et modeste. Je suppose qu'elle ne sera pas longtemps ma voisine, mais il faudra que je sache où elle ira.

Si je ne me connaissais pas à l'abri du pouvoir de l'amour, je commencerais à craindre que les glaces de l'âge même ne m'en défendissent pas... en attendant que je sache son nom, je dois lui en donner un.... Jenny par exemple? oui, c'est bon, ce nom me plait. Jenny! ô Dieu! combien j'aimai une femme de ce nom.... mais c'est fini, ô! fini....

Vieux fou! ne voilà-t-il pas que je vais m'attendrir à propos d'une fille qui habite un grenier!

JEUDI.—Quel imbécile je dois être pour avoir cru à la vertu d'une femme! Cette fille est...... perdue! complètement perdue!.... Oh! quelle preuve elle vient de me donner que la fausseté est immédiatement inhérente à une femme: mais je serai méthodique.

Ce matin, tandis que je la regardais travailler, un jeune

homme, d'une assez mince apparence, entra dans sa chambre..... elle ne le vit pas plus tôt qu'elle jette à terre son ouvrage et vole avec transport dans ses bras..... ensuite elle s'assoie à ses côtés, et, ses deux mains dans les siennes, elle l'écoute en le regardant d'un air si tendre! puis, se levant soudainement, elle ouvre un tiroir, en tire une bourse: sans doute qu'elle contient l'argent qu'elle a reçu hier. Le jeune homme eut l'air de refuser, mais elle la lui mit dans les mains en les serrant, et au moment où il la remerciait par un baiser, quelqu'un frappe à la porte...... Il faut avoir vu dans quelle crainte était ce couple criminel pour s'en faire une idée. On voyait clairement par les gestes du vaurien qu'il avait peur d'être vu là; mais sa maîtresse lui trouva bientôt une place secrète; elle le poussa dans une armoire où à peine supposerait-on qu'un chat puisse se blottir.... Infortunée pécheresse! Si jeune et si dépravée! Cependant je ne la crois pas endurcie au crime, car elle paraissait si confuse en voyant sa nouvelle visite qui était la même dame de la veille.

A mon grand regret elle ne resta pas longtemps; j'aurais voulu que le coquin fût brisé au moins. Il s'en alla de suite, sans doute pour dépenser l'argent qu'il avait obtenu de la pauvre malheureuse.

Quatre heures.—Comment se fait-il que cette femme soit revenue et semble parler d'un air fâché à Jenny qui pleure? Quels sont ces papiers qu'elle offre à la jeune fille qui les refuse; elle paraît indignée? Ah! elle la menace! Quelle expression et quelle contenance vulgaires!... Elle revient... mais inutilement. Quelle peut être la cause de ce changement de manières? A-t-elle découvert le crime de cette malheureuse? Mais non: il n'y a rien en elle qui démontre une vertueuse indignation; ses gestes étaient ceux d'une femme de bas étage.

VENDREDI.—Demain madame Boniface revient, et j'en suis content; je ne dois, je ne puis me décider à laisser cette pauvre infortunée à son sort.

Elle a travaillé tout le jour, quittant seulement son ouvrage quelques fois pour pleurer.

Samedi.—Je ne sais que penser, voici deux garnements d'une tournure bien suspecte; je suis presque sûr que ce sont des huissiers; ils vont, viennent.... regardent souvent à la fenêtre de Jenny. Quoi! la personne qui visite Jenny est maintenant à leur parler, je crois; vraiment c'est bien elle; aurait-elle l'intention de faire arrêter la jeune fille? Elle le fait cependant! les voilà qui entrent tous les trois! Oh! toute vicieuse que puisse être cette jeune fille, elle ne sera pas traînée en prison!

Tu ne m'arrêteras point, petite espiègle! je dois, je veux finir l'esquisse de ce que je vis de ma lucarne. Oui, cher lecteur, et toi aimable lectrice, vous saurez tout....

Après avoir jeté ma plume avec rage, je descendis de mon escalier, je traversai la rue avec une agilité que je ne me connaissais pas; mon vieux domestique, me suivait immédiatement; ce pauvre Jacques, me croyant fou, se signait et implorait à voix basse tous les saints du paradis. J'arrivai au moment où les affreux serviteurs de la justice mettaient leurs mains impures sur la pauvre fille, que la terreur semblait avoir glacée.

—Que demandez-vous à cette jeune fille, dis-je à l'huissier d'une voix rauque, (dans ce moment j'ai dû être terrible.) Il jetta les yeux interrogativement sur sa conductrice, qui me répondit en me lançant un coup d'œil de vipère:

—Nous pouvons arranger cela ensemble, mademoiselle et moi, sans votre intervention.

—Oh! non, monsieur, non! je ne veux rien avoir à démêler avec une telle femme, je préfère aller en prison!

—Vous avez donc emprunté de l'argent de cette femme?

—Certainement!

—Non! c'est faux! j'ai cru que cet argent m'était donné?

—Vous saviez bien à quelles conditions il vous fut offert, dit la femme horrible qui, exaspérée à l'idée de voir sa proie sur le point de lui échapper, pensait n'avoir plus de retenue

à garder. Ce ne fut pas sans menaces que je parvins à lui faire reprendre son argent; elle me laissa avec la jeune fille, qu'elle déclara être juste ce qu'il fallait pour duper un vieux fou de mon espèce.

Je vous ai déjà dit que ma lucarne m'a donné des moments bien agréables; mais rien ne peut être comparé au bonheur que m'a procuré la dernière locatrice du petit grenier.

On ne doit plus s'étonner de ce que je ne pouvais regarder Elisa (plus de Jenny désormais) sans me sentir attiré vers elle par un mouvement indicible; néanmoins, cher lecteur, afin que tu puisses savoir quelle en était la cause, il est nécessaire de se connaître un peu mieux; et comme la politesse exige que je te montre l'exemple, je vais te donner quelques éclaircissements; je serai court, ainsi ne perds pas trop tôt patience.

Je vous ai déjà dit peut-être que, pendant les quarante premières années de ma vie, je cherchai mon propre bonheur en faisant celui des autres; j'éprouvai les plus amères déceptions par la conduite de ma sœur qui me tenait lieu de fille, car elle avait vingt ans de moins que moi. Elle aimait un libertin qui devait la rendre malheureuse, je le lui dis; mais sans m'avoir écouté, elle partit avec lui. Je rompis avec elle dans le premier moment de ma colère, et avant qu'elle fût apaisée, ma sœur mourut en donnant le jour à une fille. La mort en mettant fin à mon ressentiment, renouvella mon affection. Elle laissait aussi un fils alors âgé de cinq ans. Je me fusse chargé de ces enfants, mais son mari refusa absolument de me voir; il s'éloigna, et je perdis leurs traces.

Hélas! leur sort fut affreux; négligés de leurs pères qui dissipa son bien au milieu de honteuses débauches, leur enfance et leur jeunesse furent privées des avantages et des plaisirs auxquels ils étaient destinés.

Les maladies et la perte de sa fortune ramenèrent leur père à la conviction de son injustice envers ses enfants, maïs, hélas! il n'était plus temps!...... Sa mort sépara les

orphelins. Eliza accepta une place de femme de chambre! Son frère Edouard, n'ayant d'autre ressource que sa plume, espérait, par ses efforts, pouvoir un jour procurer à sa sœur une existence plus douce. Ce fut en vain; les épargnes seules de sa sœur le mirent à l'abri de la faim. La fortune n'avait pas encore épuisé ses coups. La beauté d'Eliza captiva le mari de la personne chez qui elle servait: elle quitta cette famille pour échapper à ses importunités; mais le misérable, la trouvant inaccessible à la corruption, espérait la conquérir par la terreur. La vile créature des mains de laquelle je l'ai tirée était son agent; elle s'était introduite auprès de la jeune fille en lui offrant de la prendre à son service, et l'avait priée d'accepter une légère somme d'argent pour se procurer le nécessaire. Aussitôt qu'elle eût appris qu'elle avait disposé de cet argent, elle se crut sûre de sa proie; mais au moment où elle pensait la saisir, la Providence envoya à Eliza le seul parent qui eût, en même temps, le pouvoir et la volonté de l'aider.

Quand la sorcière fut sortie, la pauvre jeune fille leva les yeux au ciel d'un air si pieusement reconnaissant qu'il fallait être aussi obtus que je le suis pour croire encore à son crime.

—Je sais tout! dis-je, en l'interrompant, comme elle me remerciait; j'ai tout vu! je vous ai vue dans les bras de votre amant.....

—Mon amant?

—Oui! celui à qui vous prodiguiez de si tendres caresses, celui que vous cachâtes dans une armoire, celui même à qui vous donnâtes......

—Qui? mon frère!

—Votre frère! grand Dieu! serait-il possible?

—Je vous le jure. Ecoutez-moi seulement.

....

Ciel! avec quel bonheur j'entendis cette narration qui me persuada que je ne devais plus être isolé désormais!

J'avais retrouvé les deux enfants de ma sœur!

—Je n'ai pas besoin de dire que les malheurs de ces

chers amis sont terminés et que, malgré ma déclaration de ne plus chercher mes jouissances dans celles des autres, je ne puis nier que mon imagination se berce du plaisir de les rendre heureux sur mes vieux jours. Je vais résider à la campagne; mais je n'aurai plus de lucarne, pour deux raisons: —Premièrement, je vois par ma dernière aventure, que quelles que soient les actions dont nous sommes les témoins, nous ne pouvons entièrement nous convaincre que notre opinion formée sur des apparences, puisse être fausse.—Secondement, j'aurai désormais une amie dont je consulterai le cœur, sûr que ses jugements seront plus justes que ceux que l'on porte d'une *lucarne.*

N. AUBIN.

1835.

SOUVENIR DE NAPOLÉON.

COUPLETS CHANTÉS AU BANQUET DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN CANADA, À MONTRÉAL.

Air: *De la Marseillaise.*

Enfants de la même patrie,
Pour nous enfin luit un beau jour;
A cette terre si chérie
Nous payons un tribut d'amour. *(bis.)*
Au bord d'une terre étrangère
Quel spectacle frappe mes yeux!
L'amitié venant des cieux
Embellir ce jour sur la terre!
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

O toi dont le vaste génie
Etonna, vainquit tes rivaux,
Permets que ton ombre chérie
Vienne planer sur nos travaux.

Reconnais dans cette assemblée,
Plus d'un fidèle serviteur,
Dont ton nom fait battre le cœur,
Fidèle à l'enseigne sacrée.
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

Amitié, fille adorée,
Vient nous embrâser de tes feux,
Fais que sous ton aile sacrée
Ce jour donne des fruits heureux.
Loin de la France si chérie
Ne formons qu'un peuple d'amis,
Lorsque nous sommes réunis
Nous retrouvons notre patrie.
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

L'HOMME, l'honneur de notre race,
Chef de la grande nation,
Dans son grand cœur eut une place
Pour la plus noble passion.
Montebello, dont la grande âme
Aima sans craindre le héros,
Ah! viens animer nos travaux.
Disons, pleins d'une douce flamme:
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

Errants sur un lointain rivage,
Rallions-nous à ce grand nom,
Français, prenons pour patronage
L'égide de Napoléon.
Ne formons qu'un peuple de frères,
Puisque nous sommes ses enfants;
Faisons retentir dans nos chants,
Amis, sur les deux hémisphères:
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

Pour flétrir ton grand caractère,
L'envie excita ses serpents :
Hatzfeld et le factionnaire
Te vengeront dans tous les temps.
Nous sommes loin de ton génie,
Mais pour imiter tes bienfaits
Allons au-devant des souhaits
Des exilés de la patrie.
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms,
Chantons, chantons :
Sois immortel, héros que nous pleurons !

1835.

O CANADA ! MON PAYS ! MES AMOURS !

Air : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter, c'est l'usage ;
Le mien je chante à mes amis. *(bis.)*
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect le Canadien s'écrie : } *(bis.)*
O Canada ! mon pays ! mes amours ! }
Mon pays, mon pays, mes amours ! *(bis.)*

Maints ruisseaux, maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs ;
Et de nos montagnes altières,
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour-à-tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles;
Je crois bien que l'on ne ment pas;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
Chez nous la belle est aimable, sincère;
D'une Française elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
O Canada! mon pays! mes amours!

O mon pays! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri;
Mais d'Albion la main parjure,
En ton sein, le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours!
Car le beau jour déjà commence à poindre.
O Canada! mon pays! mes amours!

GEORGE E. CARTIER (1).

1835.

CHANT D'UNE MÈRE AU BERCEAU DE SON ENFANT.

Dors, mon enfant; sur ton destin
Nul orage aujourd'hui ne gronde;
Ton innocence à ton matin,
Est en paix avec tout le monde.

---

(1) M. Cartier, avocat au barreau de Montréal, a été récemment élu embre de l'Assemblée Législative par le comté de Vaudreuil.

Sur le fleuve des premiers jours,
Ton berceau s'enfuit et dérive,
Et ton œil suivant son beau cours,
Ne voit que des fleurs sur la rive.

Que de souhaits, combien de vœux
Planent sur ta frêle nacelle !
Quand les flots l'emportent sur eux,
Mon espoir vole devant elle.

Sur les rêves de l'avenir,
Oui, mon âme en riant s'élance ;
Je vois mon bonheur à venir
Dans ce berceau que je balance.

Nul remords, nul triste souci,
Ne rend ton existence amère,
Que le sort te sourie aussi
Comme tu souris à ta mère !

Cher enfant ! quand de mes aïeux
Je joindrai la froide poussière,
Comme ces chants ferment tes yeux,
Que ta main ferme ma paupière !

N. Aubin.

1835.

MONSIEUR DESNOTES.

Monsieur Desnotes était un ci-devant notaire, frais, gaillard, jovial, que son économie, (assistée d'une certaine adresse), avait placé dans un état d'aisance qui lui permettait de vivre sans soucis de l'avenir. Il pouvait avoir à peu près quarante-cinq ans ; sa maison était ouverte à tous ses amis ; sa bibliothèque était soignée et sa cave l'était encore mieux ; son orgueil consistait à faire goûter ses vins à un cercle choisi mais peu nombreux de connaissances, et à montrer à ses clients les rangées de livres qui s'étalaient sur ses tablettes : aussi s'était-il acquis la réputation d'un

bon garçon et de savant ; réputation qu'il devait plus à ses cartes géographiques et à ses bouquins qu'à son érudition ; ou pour mieux dire, il était plus érudit que savant. Du reste, il parlait gaiement à tout le monde ; donnait plus de conseils que d'argent ; coutume que suivent bien des gens qui ne valent pas monsieur Desnotes, et cependant il n'était pas avare, il n'était qu'économe. Monsieur Desnotes avait des habitudes régulières ; il n'aimait pas à parler politique parce qu'il prétendait un peu à la philosophie. Il disait que la politique est un vaste champ où des aveugles combattent, où les uns frappent à gauche, les autres à droite, et le plus grand nombre à vide ; où chacun crie sur des choses qu'il ne voit pas, où chacun prétend voir beaucoup, où l'un veut aller au nord, l'autre au sud ; et où, faute de s'entendre, l'on meurt en criant, combattant, sans avoir recouvré la vue, ni changé de place. Monsieur Desnotes, comme vous le voyez, croyait en savoir plus que les autres ; pardonnez-lui cela, car il est mort depuis longtemps, et probablement que s'il eût vécu de nos jours, il eût changé de manière, vu que nous sommes, comme chacun sait, bien plus avancés, bien plus savants dans toutes ces belles choses, aujourd'hui qu'autrefois. L'on doit dire cependant que, quelque simple qu'ait été monsieur Desnotes, il avait su acquérir l'estime de tout le monde, ce qui vaut bien, à mon avis, la science politique, n'en déplaise aux célébrités.

Malgré tout cela, monsieur Desnotes n'était pas heureux. Pourquoi ? ah ! ma foi, parce qu'il ne se trouvait pas heureux. Aussi longtemps qu'il avait travaillé, il n'avait songé qu'à ses occupations, qui l'avaient toujours assez distrait pour le détourner des affections ordinaires du monde : il ne s'était pas marié.

Bien des personnes penseront qu'il aurait dû être heureux justement pour cette raison ; monsieur Desnotes pensait autrement ; que voulez-vous que j'y fasse ? Chacun son goût. Monsieur Desnotes se trouvait seul, s'ennuyait et croyait qu'une épouse serait une distraction ; il pouvait

tomber malade et pensait qu'une épouse le soignerait; il aimait à être flatté, prévenu, choyé, et il espérait qu'une épouse serait prévenante, le flatterait, le choierait; enfin pour beaucoup d'autres raisons, parmi lesquelles on doit ranger la curiosité, disposition naturelle à l'homme aussi bien qu'à la femme, monsieur Desnotes se figurait que le mariage ferait son bonheur; dès-lors, il commença à jeter les yeux autour de lui et chercha quelle serait la personne digne d'embellir ses jours futurs. Comme je n'ai pas encore été marié, je ne donnerai pas mon opinion sur cette nouvelle idée de monsieur Desnotes; je laisserai à mes lecteurs clairvoyants et à mes aimables lectrices qui ont connu cet état, le soin de la juger, leur recommandant seulement de ne dire leur opinion qu'après y avoir réfléchi pendant dix ou douze ans, ou plutôt de ne la dire jamais, de peur de créer une discussion semblable à la politique...... tel que l'entendait monsieur Desnotes.

Monsieur Desnotes était embarrassé, car il se disait: Je suis assez bien seul; mais, si j'épouse une femme qui n'ait rien, pourrai-je la faire vivre et vivre moi-même dans l'aisance? Il me faut donc trouver une femme qui m'apporte, pour le moins, autant que je possède. D'un autre côté, si j'épousais une femme riche, m'aimera-t-elle, me flattera-t-elle? Ah! tout ceci est fort douteux, fort embarrassant! Comme on voit, il ne raisonnait pas si mal; pour un ancien notaire, ce n'est pas étonnant.

Vis-à-vis monsieur Desnotes, vivait une demoiselle, que les personnes qui ne la connaissait pas décoraient du nom de *madame*. Soit que ce titre lui fût donné à cause de l'air rangé, distingué, posé, qui la faisait remarquer, elle s'en trouvait flattée lorsqu'il sortait de la bouche de jeunes demoiselles, et il lui déplaisait quand un jeune homme le lui adressait; n'en connaissant pas la raison, je ne puis vous expliquer cette bizarrerie.

Mademoiselle Lesattret paraissait vivre assez bien, mais on ne connaissait pas exactement ses moyens d'existence;

ce qui ne laissait pas que de créer mille conjectures parmi les voisins et surtout les voisines ; selon les unes elle recevait des rentes d'Angleterre, et appartenait à quelque famille noble ; selon d'autres ce n'était qu'une ancienne domestique que le testament d'un bon maître avait enrichie ; les unes prétendaient qu'elle n'avait rien et travaillait secrètement, d'autres faisaient des conjectures un peu moins charitables ; enfin chaque jour faisait naître une nouvelle supposition.

On avait souvent essayé de questionner la vieille gouvernante Marguerite ; mais, chose étonnante ! on n'avait jamais pu tirer d'elle que des inductions vulgaires ; c'était à en mourir de dépit. Si quelqu'un entrait chez elle, vite on se rassemblait :—Savez-vous la nouvelle, ma chère ?—Non, ma chère ; quelle nouvelle ? On se rapprochait, tous les yeux brillaient ! les oreilles étaient attentives et, chose encore plus étonnante, on faisait silence.—Attendez : j'ai vu un monsieur marcher longtemps dans la rue, regarder à droite, à gauche, s'arrêter, marcher encore, et enfin il accosta un petit garçon qui l'écouta, regarda autour de lui, puis parut lui indiquer la demeure de mademoiselle Lesattret ; il alla frapper à la porte ; la vieille gouvernante vint lui ouvrir, sembla très joyeuse de le voir, et le fit entrer. Voilà déjà longtemps qu'il y est ; je ne sais qu'en penser ; je n'ai pas pu trouver le petit garçon pour lui demander ce que lui a dit ce monsieur.—C'est bien étonnant ça !—Oh ! il y a quelque chose là-dessous. Mais, dites-moi, ma chère, a-t-il un air...... là...... comme il faut ? quelle tournure a-t-il ? comment est-il habillé ?—Je vais vous dire ce que je crois, ce n'est pas que je veuille parler contre cette demoiselle...... mais...... on ne sait pas...... il se passe quelquefois...... enfin Dieu sait tout ; d'abord, il a un chapeau gris avec un grand crêpe, ce qui indique qu'il y a quelque mort et ce pourrait bien être un testament qu'il...... ou enfin, on ne peut pas savoir. Il porte un habit noir un peu usé. Ce qui me paraît louche surtout, c'est qu'il a

des lunettes vertes, et c'est ce qui m'intrigue le plus, car on dit que quelquefois les gens en portent pour cacher leurs yeux ; il faut avouer qu'on a bien des ruses. Puis il portait un énorme paquet de papiers attachés d'un ruban rose, ce qui pourrait fort bien être quelque chose d'important ; qu'en pensez-vous ?

Je vais laisser parler mesdames les voisines qui en auront encore pour longtemps probablement à conjecturer, et je veux vous faire connaître plus particulièrement mademoiselle Lesattret, qui est une personne fort aimable. Elle a près de trente ans. Vous me direz que c'est un âge un peu avancé pour une demoiselle, je vous répondrai qu'une femme est encore jeune à cet âge, et qu'on l'est toujours avec un caractère agréable ; pour cette fois, j'aurai de mon côté une bonne partie du beau sexe ; ainsi donc, vous avez tort, ne m'interrompez plus. D'ailleurs, cette demoiselle avait la précaution de ne jamais dire son âge, et parlait de sa naissance de manière à faire supposer, sans se compromettre, qu'elle approchait des vingt-cinq. Elle chantait bien, s'accompagnait de la guitare, et connaissait le nom des auteurs classiques ; elle avait un certain usage du monde, qui, joint à de l'esprit, attirait l'attention et la rendait très séduisante. Elle avait une petite rente que lui avait laissée un de ses frères ; elle ne pouvait que vivre bien économiquement, mais quelques broderies, qu'elle faisait vendre par sa gouvernante, lui procuraient les moyens de paraître indépendante ; elle sortait rarement et recevait peu de visites.

Depuis longtemps, monsieur Desnotes s'était introduit auprès d'elle, lui faisait de régulières visites, et peu à peu s'était trouvé subjugué par ses charmes ; chaque jour il découvrait en elle de nouvelles qualités, et se trouvait de plus en plus attaché à celle qu'il appelait son amie, mais qu'il eût voulu lier par des nœuds plus doux encore.

Mademoiselle Lesattret paraissait recevoir ses hommages avec plaisir, mais elle n'avait jamais essayé de le lui faire

faire entendre. Vingt fois monsieur Desnotes partit dans l'intention de lui proposer le mariage, et vingt fois les réflexions pécuniaires étaient venues l'arrêter dans ses projets; il eût désiré connaître quelles étaient ses véritables ressources; mais, trop délicat pour l'interroger à ce sujet ou trop adroit pour découvrir ses craintes, il différa toujours, espérant qu'un hasard quelconque lui apporterait une fois les lumières exactes sur son amie.

Les fréquentes visites de monsieur Desnotes à mademoiselle Lesattret excitaient continuellement aussi le babil des voisines qui étaient parvenues à force d'intrigues, de questions, à savoir que le monsieur qu'elles avaient vu entrer chez elle était un ami de la vieille gouvernante qui était venu lui apporter quelques journaux; car elle aimait à lire, la vieille Marguerite, et, à l'entendre, elle eût voulu changer les destinées du monde entier. Elle était pour l'arbitraire; elle prétendait que les peuples étaient trop insolents et que c'étaient des enfants qu'il fallait mieux fouetter que gâter! elle radotait; excusez son âge et ses prétentions; de la cuisine aux marches du trône, chacun veut avoir une opinion; Marguerite avait la sienne.

Monsieur Desnotes s'était toujours fait remarquer par sa douceur, par sa gaité et l'aménité de ses manières; mais l'amour (car on ne peut se dissimuler qu'il en ressentait beaucoup pour mademoiselle Lesattret), l'amour avait détruit ce qui jusqu'alors avait fait le charme de sa vie; il devint brusque, distrait, colère, jaloux; il passait une partie de son temps à soupirer, enfin un véritable amoureux! amant d'autant plus ridicule que ses cheveux grisonnants faisaient supposer un être plus grave. On prétend que l'amour rend aimable; je crois tout le contraire, car je n'ai jamais été plus maussade que lorsque j'aimais, et notez que je fus toujours amoureux.

Un matin donc qu'il était plongé dans des réflexions économico-pécuniarico-matrimoniales, la veille Marguerite entra dans sa chambre aussi précipitamment que sa marche

tremblottante pouvait le lui permettre. Ah! mon bon monsieur Desnotes, venez vite chez ma pauvre maîtresse, elle est à la dernière extrémité; oh! je crains bien qu'elle ne succombe, car le docteur désespère de sa vie; elle extravague et vous appelle souvent.

Monsieur Desnotes fut exaspéré à ces paroles, il se leva subitement, courait dans sa chambre comme un possédé; il mettait tant de précipitation à s'habiller qu'il endossait son habit avant son gilet, se chaussait d'une botte et d'une pantoufle, et voulait sortir en mettant sa serviette en cravate. La vieille Marguerite était aussi effrayée pour lui que pour sa maîtresse, et, mettant toute modestie de côté, parvint à le convaincre qu'un caleçon n'était pas un costume assez décent pour se rendre chez une demoiselle; enfin, après mille peines, elle le tranquillisa et l'amena auprès de sa maîtresse.

Mademoiselle Lesattret ne pouvait d'abord le reconnaître, mais après un instant, elle lui dit d'une voix faible et entrecoupée: ah! cher monsieur Desnotes, vous voici, j'en suis bien satisfaite, je suis mieux. Cependant, comme il faut être préparé à tout, et afin d'éviter les discussions que ma mort pourrait occasioner, je veux régler la distribution de mes biens. Vous sachant un ami de confiance, je vous ai choisi pour écrire mes dernières volontés. Le notaire ouvrait de grands yeux étonnés à chacun de ces mots; il commençait à regretter de n'avoir pas depuis longtemps proposé son union à sa déité; il renvoya le docteur et la gouvernante et se disposa tristement à écrire ce qu'on allait lui dicter; quand il eut fini le préambule de mots barbares, qui commence toujours un testament, il la prévint qu'il était prêt.

—Je lègue à ma nièce, Josephine Lesattret, fille de etc., etc., mes quatre maisons situées à New-York, etc. Monsieur Desnotes était plus que sérieux.

—Je lègue à mon frère, John Lesattret, la jouissance de vingt mille piastres d'actions de la Banque des Etats-Unis,

retournables après sa mort à l'hospice des orphelins, etc. Monsieur Desnotes se mordait les doigts.

—Je lègue à mon neveu, William, la possession pleine et entière du vaisseau le Hope qu'il commande, etc., etc. Monsieur Desnotes gémissait tout bas, et maudissait les craintes qu'il avait eues; chaque nouvelle donation était un coup de poignard, chaque legs lui arrachait un gémissement.

Mademoiselle Lesattret le remerciait de l'intérêt qu'il semblait prendre à sa situation et l'assurait qu'elle se sentait beaucoup mieux. Il priait avec ferveur pour la conservation de ses jours. Après avoir terminé cette triste cérémonie, il rentra chez lui furieux, désespéré, donna un coup de pied à son chien qui venait le caresser, déchira son jabot, se brouilla avec deux de ses plus anciens amis, et, pour se distraire de sa douleur, but trois bouteilles de vin; ce qui ne lui était jamais arrivé.

Cependant, mademoiselle Lesattret se rétablit peu à peu; monsieur Desnotes devint plus attentif que jamais, et, de crainte de faire naître le soupçon qu'il tenait à la fortune, ne parla jamais du testament; son amie n'en faisait aucune mention et paraissait s'attacher à lui, de manière à lui faire croire qu'elle ne rejetterait pas la proposition qu'il avait dessein de lui faire.

Enfin, lorsqu'il se crut presque sûr de réussir, il résolut de tenter la fortune. Il s'habilla donc aussi coquettement que possible, chiffonna trois ou quatre cravates blanches avant d'en trouver une arrangée à son goût, essaya deux ou trois culottes, entreprit de s'arracher tous les cheveux blancs qu'il apercevait d'abord, mais vit bientôt qu'il valait mieux les noircir; il s'admira durant une demi-heure, et se tournant et se retournant devant un miroir, il étudia ses phrases, ses positions, tâcha de parler, de sourire, sans déceler de combien de dents sa bouche était en deuil. Enfin il sortit, et arrivé vers l'objet de sa convoitise, il frappa trois petits coups, puis entra en sautillant sur la pointe du pied comme un homme content de lui-même.

Je n'entrerai pas dans les détails d'une proposition de mariage; la demoiselle a l'air de balancer, de résister, tandis que son cœur saute de joie; elle fait observer mille considérations, mille obstacles, mille scrupules, mille craintes pour l'avenir; le monsieur lève toutes les difficultés, fait mille serments; on finit par se promettre un attachement mutuel, promesse qu'on tiendra aussi longtemps que possible: enfin une vraie comédie.

Je pense qu'il en fut ainsi de monsieur Desnotes avec mademoiselle Lesattret; ce dont je suis sûr, c'est qu'elle consentit à tout, demandant seulement un mois pour se préparer et pour d'autres raisons que j'ignore; il était enchanté, ravi et ne soupirait que pour la fin du mois.

En rentrant chez lui, il trouva tout mesquin, sa maison mal distribuée, les meubles vieillis, les tapis usés, tout cela indigne de la divinité qui devait bientôt l'embellir de sa présence; il veut changer tout: le voilà courant chez les maçons, les menuisiers, les tapissiers, il les presse, les fait travailler, l'argent coule dans ses doigts et avant la fin du mois, tout était métamorphosé; rien de plus mignon que cette demeure: c'était un palais attendant une nouvelle reine.

Les voisines jasaient, questionnaient, jetaient des regards étonnés, furtifs, et faisaient mille conjectures.—Il est devenu fou, disait l'une.—Eh! non, répondait une autre, je sais de source certaine qu'il a fait un brillant héritage. Enfin l'on apprit qu'il épousait mademoiselle Lesattret.—Vois-tu? Quand je te disais qu'elle est de famille noble?—Oh! attendez, ma chère, on ne sait pas ce qui pourrait arriver..... car on dit..... Quelqu'un entra et arrêta ce charitable caquet.

Le beau jour vint et passa; car les beaux jours comme les tristes, arrivent et fuient aussi rapidement; huit, quinze jours, un, deux mois d'enchantement s'écoulèrent et madame Desnotes ne parlait pas de ses propriétés de New-York; monsieur son mari n'osait pas aborder ce sujet, crainte de déplaire; madame était caressante, attentive; monsieur était affable, doux, prévenant. Cependant, il commençait à se

tourmenter, car il avait fait des frais considérables; il fallait payer les maçons, les menuisiers, les tapissiers, les meubliers, et madame ne montrait aucun argent. Enfin, il résolut d'éclaircir un mystère qui l'inquiétait furieusement et devenait un cauchemar continuel. Il appela donc un jour la bonne Marguerite, la fit entrer dans son cabinet et, après avoir toussé, craché, s'être retourné, s'être promené, s'être rassis, et fait tout le manége d'un homme enbarrassé, il se décida à lui adresser la parole:

—Marguerite!

—Monsieur?

—Y-a-t-il longtemps que vous êtes avec votre maîtresse?

—Oh! cher monsieur, je la vis naître, j'étais bien jeune alors, et dans ce temps-là on trouvait des gens à qui parler; mais à présent on ne sait comment va le monde, et les peuples, voyez-vous......

—Au diable les peuples et le monde, peu m'importe; je veux savoir si vous avez toujours été auprès d'elle?

—Ah! monsieur, je ne l'ai jamais quittée; je me disais: le monde est si méchant, car, voyez-vous, le monde l'a toujours été; cependant maintenant je crois que les langues sont encore plus envenimées......

—Marguerite! je vous prie de laisser là vos réflexions et de me dire ce que je vous ai demandé.

—Oui, monsieur, je vous disais donc que je ne l'ai jamais quittée; car après le malheur qui lui arriva, quels étrangers eussent voulu vivre avec elle? Les amis, voyez-vous, monsieur, ne résistent pas au malheur de......

—Son malheur! ah! grand Dieu! et monsieur Desnotes se leva précipitamment, parcourut sa chambre à grands pas. —Son malheur! et il se frappait la tête du poing.—Son malheur! et il s'arrachait les cheveux.—Son malheur! eh! que lui est-il arrivé?

—Calmez-vous, monsieur, calmez-vous! vous êtes trop bon pour vous en fâcher et l'on doit plus la plaindre que la blâmer; car ce sont de ces accidents.....

—Des accidents! ô! ciel, je le vois, sa réputation est perdue......

—Sa réputation? oh! allez, non, monsieur, elle est intacte, et l'on ne peut rien dire contre ma pauvre maîtresse; oh! je vous l'assure, c'est la vertu même; car depuis que nous sommes ici elle a beaucoup travaillé....

—Beaucoup travaillé! que venez-vous me conter? et ses maisons à New-York! ne sais-je pas?......

—Oh! je le vois, on l'a calomniée..... le monde est si méchant! Ces maisons! n'avez-vous pas honte?

—Ce n'est pas ce que je veux dire; ses quatre maisons de Broadway, comment sont-elles? quelle valeur? combien en retire-t-elle?

—Ses maisons? je n'en connais....

—Son navire le Hope?

—Je n'en connais aucun, sinon....

—Ses vingt mille piastres de la Banque des Etats-Unis? oh! je vois qu'on m'a trompé! volé! assassiné!

Et monsieur Desnotes faisait mille menaces; l'eau ruisselait sur son visage; il serrait les poings et renversait les chaises et les tables. Madame Desnotes, inquiète du vacarme qu'elle entendait, entra et voulut s'approcher de lui; mais aussitôt qu'il l'aperçut il proféra contre elle les injures les plus atroces que son imagination indignée pouvait lui fournir. Elle essaya de le calmer par de douces paroles, mais il la repoussa toujours et porta l'exaspération jusqu'à la frapper. Elle sortit en pleurant, et le laissa attéré, accablé de douleur. Cet orage apaisé, il s'assit; il paraissait interdit, glacé.

Marguerite, le voyant plus tranquille, s'approcha de lui et lui demanda la permission de parler et d'expliquer la méprise qu'elle commençait à comprendre.

—Oh! parlez, parlez, je ne puis rien apprendre de pire.

—Ma pauvre maîtresse est née d'une famille riche et respectable; elle fut élevée avec toutes les intentions imaginables et reçut, comme vous pouvez le voir, une éducation

des plus soignées. Elle perdit, encore jeune, tous ses parents et fut laissée, avec une fortune considérable, sous la tutelle d'un oncle qui paraissait avoir beaucoup d'amitié pour elle, mais qui dissipa bientôt une partie de ses biens et s'enfuit avec le reste. Cet événement la frappa d'une manière si sensible qu'elle en perdit la raison; elle la recouvra plus tard; mais de temps à autre, sa folie la reprend: elle croit retrouver toutes ses richesses dont elle avait joui et qu'elle aurait dû conserver. Son frère lui assura une petite rente, et nous sommes venues dans ce pays où la vie est moins chère. Peut-être avez-vous été témoin d'un de ses accès; cependant j'eus toujours le soin de cacher cette triste infirmité. J'espère, monsieur, que vous ne l'abandonnerez pas puisque vous avez été assez bon pour en faire votre épouse.

Monsieur Desnotes ne répondit rien: il était abattu.

Le lendemain, il vendit sa maison pour en payer les frais et prit une petite étude où il recommença les contrats, les actes, les testaments. Madame Desnotes, quoique péniblement affectée de penser qu'il avait été dirigé par l'attente d'une fortune, lui pardonna sa colère et se remit à broder. La vieille Marguerite se consolait en lisant les journaux et vantant l'arbitraire.

Les voisines continuèrent à rire, bavarder et à faire de nouvelles conjectures.—Avais-je raison quand je te disais que ce n'était qu'une servante?—Oh! pour moi je t'assure, ma chère, que je ne crois pas ça, car elle paraît trop bien *éduquée;* mais vois-tu? ces grandes dames avec leurs pianos, leurs guitares, leurs chansons, leurs jolies manières et leurs colifichets, quelquefois ça ne vaut pas grand'chose.—C'est vrai; mais moi, j'ai toujours dit que Desnotes l'avait épousée parce qu'il la croyait riche, et j'ai toujours pensé que ça tournerait mal, parce que tous ces mariages d'intérêt ne finissent jamais autrement.

Ici toutes les voisines furent d'accord, ce qui ne leur était jamais arrivé.

N. Aubin.

1835.

LA POLOGNE.

I.

Le jour, au loin, blanchissait l'horizon;
Le laboureur sortait de sa chaumière,
Et le troupeau bondissant au vallon,
Paissait déjà la verdure légère.

Le Sarmate était là; le front courbé d'ennuis,
Il voyait à regret s'enfuir l'ombre des nuits.
A ses yeux la clarté renouvelait l'outrage,
Qu'imprimait sur son front le joug de l'esclavage.
O ma triste patrie où donc est ta splendeur?
Le barbare, dit-il, ne craint plus ta puissance.
Comme un lion, brisé par la douleur,
Tu meurs sans te venger de sa lâche insolence.

Naguère encor, le guerrier de Wilna
Sur la tête des rois faisait brandir sa lance;
Les plaines de Madrid, les flots de Moskowa
Diront longtemps son nom et sa vaillance.
Son coursier, hennissant aux portes des palais,
Troublait impunément le sommeil des monarques,
Et le doigt sanglant des Parques
Montrait le vieux Kremlin au brave Polonais.

Mais qu'il fut court ce jour de gloire!
Les frimats ont, dans nos lauriers,
Détruit le prix que la victoire
Devait à d'illustres guerriers.

Les rois ne tremblent plus à la voix de leur maître;
Des débris de son sceptre ils ont armé leurs mains,
Et du trône orgueilleux où le sort les fit naître
Ils foulent sous leurs chars le reste des humains.

Depuis ce jour au barde solitaire
La liberté n'inspire plus d'accents;
Sa lyre s'est brisée, et la corde légère
Ne pousse que des gémissements.

Mais n'entendez-vous pas sous le soc qui résonne
 Mugir l'acier qui fit trembler les rois?
Des casques et des fers, des débris de couronne,
Au laboureur pensif rappellent nos exploits.
Ici, dit-il, tombaient ces héros de l'histoire;
Toujours pour la patrie, ils bravaient les combats.
Plus loin, Poniatowski s'engloutit dans sa gloire,
Et l'Ister aux tyrans dérobait son trépas.
Hélas! de la Pologne il était l'espérance:
En vain, elle rêvait son antique puissance,
Tout, espoir, liberté dorment dans son tombeau;
De la patrie en lui s'est éteint le flambeau.

II.

Heureux le Polonais qui, dans ces jours de deuil,
 Avec l'esquif disparut dans l'orage;
Son noble front n'a pas, oubliant son orgueil,
Essuyé la poussière aux pieds de l'esclavage.

 Sa tombe est là, dans ces champs immortels
 Où résonnait la foudre des batailles.
Des héros ont pleuré sur ses restes mortels;
Le tambour répondait au chant des funérailles.
 Sa tombe est là; le triste voyageur
Regarde avec respect la pierre qui la couvre;
Et sous l'herbe penchée et que sa main entr'ouvre,
Il lit un nom...... qui fut fidèle à la valeur.

III.

Cependant à Warsaw le coursier des barbares,
En paix, foule les champs où dorment nos aïeux,
 Et l'air répond aux lugubres fanfares
Que le Cosaque altier exhale dans ces lieux.

 Pleure, ô Pologne abandonnée!
 L'espoir a déserté ton cœur,
 Et la cruelle destinée
 Comble ta coupe de douleur.

 Mais la nuit de son aile immense
 A tes yeux dérobe le jour.
 Paix, ta voix trouble le silence
 Et le Baskir veille à la tour.

Crains de rallumer sa colère,
Les pleurs blessent l'œil du tyran;
Il hait le cri de la misère
Qu'arrache un joug intolérant.

En proie aux étrangers perfides,
Gémissent tes fières cités.
Vois briller dans leurs mains avides
Les fruits de tes champs dévastés.

Pleure, ô Pologne abandonnée!
L'espoir a déserté ton cœur,
Et la cruelle destinée
Comble ta coupe de douleur.

IV.

Le Sarmate chantait, ainsi, dans son délire,
L'hymne de la douleur résonnait sur sa lyre.
De ses tristes pensers, en vain, troublant le cours,
Les maux de son pays le poursuivaient toujours.
Ah! si l'astre des cieux, des portes de l'aurore,
Revoyait au château, sur les lambris qu'il dore,
Ces armes autrefois fatales au tyran,
Que mes aïeux beignaient dans le sang ottoman,
J'y trouverais écrit par la main d'un autre age:
Tout pour notre patrie et mort à l'esclavage.
Mais l'orage a détruit ces restes glorieux,
Sous Praga s'est brisé le fer de nos aïeux.
Hélas! ce jour fatal vit tomber ma patrie!
A peine arrache-t-elle une larme attendrie
Au Polonais courbé sous le poids de ses fers;
Comme au mourant pour lui ce nom n'est plus qu'un songe
Qu'un espoir mensonger alimente et prolonge,
Semblable au mirage des déserts.

V.

Mais quel chant glorieux vient frapper mon oreille?
Ah non!... mon cœur s'est trop nourri d'illusions..
Cependant, je la vois, la Pologne s'éveille,
J'entends partout retentir les clairons.

L'ange terrestre a dit: Warsaw, brise ta chaîne.
Devant nos fers vengeurs s'est enfui le tyran;
Et les débris de son sceptre insolent
Surnagent dans le sang des guerriers de l'Ukraine.

Il règne encor notre drapeau:
Sorti glorieux de l'orage,
Sois nous dans ce jour le plus beau,
L'arc-en-ciel qui brille au nuage.

Mille ans ont consacré ta gloire et tes exploits;
Tu fus des ennemis le signe d'épouvante,
Et Sobieski, te suivant autrefois,
Renversa le croissant sur la plaine sanglante.

Vieux héros de Praga, lève-toi du cercueil,
L'aigle de la Pologne anime ta poussière.
Dans les murs de Warsaw regarde avec orgueil
Tes enfants couronnés poursuivre ta carrière,
Et sur vos glorieuses tours
Faire parler encor vos magiques tambours.

Chante, ô toi Pologne immortelle!
Ce jour de gloire et de splendeur;
Jamais une palme plus belle
Brilla dans la main du vainqueur.

En vain, une ombre passagère
Couvrit ton front majestueux,
Des tyrans le règne éphemère
Ne fut qu'un rêve soucieux

....

VI.

Mais silence... un bruit sourd gronde dans le lointain...
Oui, c'est le flot qui mugit sur la rive...
O barde, tu frémis; pourquoi tremble ta main
Sur la corde plaintive?

Quel phantôme, dit-il, vient de paraître au nord?
Un nuage enflammé reflette au loin sa lance,
Et l'ourse en rugissant voit ses étoiles d'or
Verser des flots de sang sur l'impyrée immense.

Aux armes, Polonais! sur les hortes du Czar;
Mais leur nombre est égal aux feuilles des montagnes.
Braves lanciers, déployez l'étendard,
Ma lyre vous suivra pour chanter vos campagnes!

Ostrolenka!... dit le Baskir,
Soudain s'avança le barbare.
Guerrets, son sang sut vous nourrir.
Le ciel en fut-il moins avare?

Pour nous ce jour fut glorieux;
Mais que nous couta sa victoire !
L'élite de fils courageux,
Pologne, a trop payé ta gloire.

Comme les vagues de la mer
Se précipitent sur la rive,
L'ennemi brandissant son fer
Inonde l'arène plaintive.

Oui, seul le nombre t'accabla,
Sarmate, fils de la vaillance,
En vain, ton courage ébranla
Le Moscovite et sa puissance.

VII.

Sur Warsaw le vainqueur jette un œil irrité.
Dans ses derniers remparts combat la liberté.
O liberté chérie, astre de la lumière,
Verra-t-on le tyran dans son humeur altière
De ton auguste autel disperser les débris?
L'implacable destin est-il sourd à tes cris?
Mais hélas, c'en est fait, l'Europe t'abandonne ;
Des barbares du nord la voix d'airain résonne.
Warsaw, fière Warsaw! victime offerte aux Cieux,
Tu portas au bucher un nom pur, glorieux :
Le sang de Sawiski consacra ta poussière.
Dormez, restes sacrés, dans la nuit des tombeaux.
Il vaut mieux succomber, succomber en héros,
Que de vivre pour voir sous les pieds des chevaux
Profaner le sein de sa mère.

Barde, élève encore tes chants;
Que l'autan gronde sur ta lyre;
Emprunte les gémissements
Des flots que l'orage déchire.

La foudre éclatte sur les monts,
Le brouillard fuit devant l'orage,
Dans l'air sifflent les aquilons
Qui répondent à ton langage.

Dieu serait-il sourd à ta voix?
Reconnais ces signes terribles,
La mort de son fils autrefois
Troubla les éléments sensibles.

Il brisa le joug de la mort,
Il domina toute la terre;
Oui, Pologne, espère encor,
Tu renaîtras un jour de ta poussière.

F. X. Garneau.

1835.

SOUVENIRS.

Oh! mon pays, heureuse terre!
Où le sort plaça ma carrière,
Ton image à notre bonheur
Si chère
Remplit de son charme enchanteur
Le cœur.

Tes lacs où des monts se reflètent,
Tes eaux qui sur des rocs se jettent,
Quand nous en sommes éloignés,
Répètent:
O vous qui nous abandonnez
Venez!

Nous rêvons à ce toit champêtre,
A ce vallon qui nous vit naître,
A ces rochers, à ces grands bois
De hêtre,
Où l'écho redit tant de fois
Nos voix.

Le soir quand le soleil décline,
On entend la cloche argentine
Du troupeau qui dans la forêt
Chemine,
Et qui vient donner au châlet
Son lait.

Oui, mon pays, ta douce image
Nous poursuit au lointain rivage.
De tes lacs alors, vient s'offrir
La plage,
Et nous voulons y revenir
Mourir.

N. Aubin.

1835.

À JENNY.

Je ne veux plus être fidèle,
Le changement fait le bonheur;
L'amour doit voltiger de belle en belle,
Le papillon de fleur en fleur.

J'avais, d'une trop aimable amie,
Fait choix pour embellir mes jours,
La croyant simple autant que jolie,
J'espérais être aimé toujours.
Mais ah! quel douloureux moment,
Lorsque je vis que bien souvent,
Le soir un autre amant
S'offrant,
Charmait celle que durant ma vie
J'aurais adoré constamment.
Je ne veux plus être fidèle,
Le changement fait le bonheur;
L'amour doit voltiger de belle en belle,
Le papillon de fleur en fleur.

Désormais, je n'aurai plus d'alarmes,
De transports, de soupçons fâcheux;
Mes yeux ne verseront plus de larmes,
Qu'au souvenir de jours heureux.
Oui, je suis sûr que chaque instant,
L'amour est un cruel tourment;
Pour un fidèle et constant
Amant,
Sa belle, à ses yeux, n'a de charmes,
Q'autant qu'elle aime constamment.
Je ne veux plus être fidèle,
Le changement fait le bonheur;
L'amour doit voltiger de belle en belle,
Le papillon de fleur en fleur.

Cependant, si jamais l'infidèle
Revenait à moi quelque jour,
J'oublîrais tout; car elle est si belle!
Toujours on pardonne à l'amour.

Mais, je crains cet objet charmant:
Pourrais-je croire à ses serments?
Ne suis-je pas dès longtemps
Souffrant?
Je sais que jamais la cruelle
Ne saurait aimer constamment.
Je ne veux plus être fidèle,
Le changement fait le bonheur;
L'amour doit voltiger de belle en belle,
Le papillon de fleur en fleur.

N. Aubin.

1835.

QUARANTE ANS.

Ah! qu'à dix ans, le réveil de l'aurore
A ma jeune âme apportait de gaité!
Sur mon visage il paraissait éclore,
Comme une fleur de joie et de santé.
Notre soleil est-il moins chaud, plus pâle?
De mon jardin ses feux sont-ils exclus?
N'avons-nous plus la brise matinale?
Rien n'est changé! mais j'ai *trente ans de plus*

Comme à vingt ans je croyais ma maîtresse,
Que mes amis me semblaient précieux.
Je n'aurais pu chercher sous leurs caresses
Le piége adroit qui fascinait mes yeux.
A leurs serments pourquoi donc faire injure,
Et maintenant douter de leurs vertus?
L'homme est-il faux et la femme parjure?
Rien n'est changé! mais j'ai *vingt ans de plus.*

Quand j'eus trente ans, je désirai la gloire,
Je la briguai dans ma prose et mes vers:
Charmante erreur, hélas! qui me fit croire
Qu'un jour mon nom parcourrait l'univers.
Brillants rayons qu'avait la renommée,
Pourquoi pâlir à mes yeux abattus?
Quoi! votre éclat n'était-il que fumée?
Rien n'est changé! mais j'ai *dix ans de plus.*

N. Aubin.

1835.

À L'HON. L. J. PAPINEAU.

Pourquoi te prodiguer l'outrage?
Pourquoi cette impuissante rage,
Ces mots de traître, d'imposteur,
Vomis par l'esclave cohorte,
Quand d'un peuple la voix si forte
Te proclame libérateur?

C'est que sur le globe où nous sommes,
Dieu nous a dit: vous serez hommes.
C'est que la terre ne produit
Qu'en dénaturant la semence,
Le grain qui renferme l'essence
D'où germe et naît le nouveau fruit.

C'est que la noire calomnie
S'acharne toujours au génie:
Colomb, de chaînes accablé,
Le grand Colomb fut sa victime!
Eh! quel était donc son grand crime?
Par lui le monde avait doublé!

De leur joug ta main nous délivre,
Et nous avons comme au grand livre,
Nos docteurs de l'ancienne loi;
Dans leur tendre sollicitude
Et pour sauver la multitude,
Criant: *Il veut se faire roi!*......

A nos frères qui t'abandonnent,
Quand tes prodiges les étonnent:
Qui près de recevoir encor
La *Table* à ta vertu commise,
Et près de la terre promise
Vont sacrifier au Veau-d'or......

Sortant de l'immortelle enceinte,
L'homme aussi de la tribu sainte,
D'un zèle trompeur enflammé,
Et saisissant l'ignoble pierre
Est venu crier sur la terre:
Anathème! *Il a blasphémé!*

Mais l'homme que la vertu guide
A son propre cœur pour égide;
Son glaive c'est la vérité.
Quand il combat pour la patrie,
Il n'entend que la voix qui crie:
La liberté ! la liberté !

Et qu'importent ces mots de traître,
D'homme rébelle au meilleur maître,
Et l'écho de ces vieux refrains?
Il a pour lui ce grand tonnerre
Qui vient de réveiller la terre:
Peuples, vous êtes souverains.

Tandis qu'une bouche insensée
Prodigue à l'idole encensée
La vieille myrrhe des Loyaux;
Qui n'entend pas ce long murmure,
Cet autre cri de la nature:
Hommes, vous êtes tous égaux?

Quand leurs remparts tombent en poudre,
Sous ta raison qui frappe en foudre,
Ils s'envoloppent du mot: Roi;
Faible voile qui se déchire
Au premier souffle qui vient dire:
Un peuple est le maître de soi.

Un peuple d'un autre le maître!
L'homme ne fait-il que de naître?
Les yeux se ferment-ils au jour?
Quoi! ses plus chères destinées
En d'autres mains abandonnées,
Seraient détruites par un *tour!*

Quoi! la force toute brutale
Au plus faible toujours fatale
Chez des hommes ferait le rang!
Non, non: la coupe est trop amère;
Et puis, il faut à la chimère
Trop de soupirs et trop de sang......

Ah! l'insensé qui pourrait croire
A ces droits d'armes, de victoire,

Aux chaînes d'un peuple conquis ;
Refuserait-il de comprendre
Que les armes peuvent reprendre
Des droits par les armes acquis ?......

Plongé dans d'épaisses ténèbres,
Comme sous des voiles funèbres,
Le monde engourdi reposait ;
Et l'Hydre qui vit de ces ombres,
A l'abri de ces voiles sombres,
L'Hydre infernal grandissait :

Et les têtes de ce vampire,
Tour-à-tour s'arrachant l'empire,
Dictèrent la loi du plus fort ;
Et le sang versé comme l'onde,
Avait dessiné sur le monde,
L'horrible image de la mort.

Les tyrans ! ils peuvent nous vendre,
Mais leur mémoire va descendre
Dans l'obscure nuit des tombeaux,
Rapide comme un roc qui tombe.
Toi, tu flotteras sur la tombe,
Comme un grand phare sur les eaux......

Sur toi leur haine s'est levée,
Et ta lèvre s'est abreuvée
De leur vinaigre et de leur fiel ;
Mais l'aigle qui fuit la poussière,
L'aigle qui fixe la lumière,
L'aigle !... C'est le voisin du ciel.

J. E. TURCOTTE.

1835.

À L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Air : *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant.

Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout Canadien vient répéter en chœur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur.

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publîra d'âge en âge
Que des tyrans ton talent les vengea.
De ton pays entends la voix chérie,
Dans l'avenir, redire en ton honneur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur.

Pour diffamer ton noble caractère,
En vain la haine exerce sa fureur :
Comme un serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En t'écoutant tu sais forcer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur.

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans, leurs amis ;
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.
Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur.

1835.

TRISTESSE.

Seul bien que j'envie,
Amour! douce erreur!
Viens, ma triste vie
S'éteint de langueur.
O coupe d'ivresse,
Pourquoi te tarir?
O fleur de jeunesse,
Pourquoi te flétrir?

Une fièvre ardente
Consume mes os:
Chacun se tourmente
Pour changer de maux,
On suit sa chimère
On fait des projets....
Et bientôt la terre
Les couvre à jamais.

Comme un flot se brise
Aux rochers du bord
Ma vigueur s'épuise
A vaincre le sort.
Mal qui me possèdes,
Abrége ton cours!
Combien tu m'obsèdes,
O fardeau des jours!

Seul parmi la foule
Je m'en vais rêvant,
Et sans but je roule
Au pouvoir du vent.
J'offre, en ma détresse,
J'offre à tous la main,
Mais nul ne la presse;
Ils vont leur chemin....

O mélancolie
Qui partout me suit
Vois, mon âme se plie
Aux faix des ennuis!
Chaque doux prestige
A fui devant toi:
Monde où tout m'afflige
Que veux-tu de moi?

La joie est donnée
A nos jeunes ans.
La vie et l'année
N'ont qu'un seul printemps.
Malheur à qui chasse
Les tendres plaisirs;
L'hiver bientôt glace
Et fleurs et désirs....

Je vis une rose
Au déclin du jour;
Que ma main t'arrose,
Dis-je, ô fleur d'amour!
Pour qu'elle te cueille
Demain sans retard;
Je vins.... mais sa feuille
Volait au hasard.

N. Aubin.

1836.

RÉFORME ET LIBERTÉ.

Assez longtemps les peuples à la gène,
Ont demandé qu'on leur rendît leurs droits;
Pour leur répondre, on raccourcit la chaîne,
Où les tenaient arrêtés tous les rois.
Malgré les fers, ce cri se fait entendre:
" Plus de faveur, justice, égalité ! "
Au vœu du peuple il est temps de se rendre;
Réforme et liberté !

Quand, fatigué des plaintes répétées,
Que tous les ans nous adressions en vain,
Le prince veut qu'elles soient écoutés,
On nous promet un changement prochain;
Ceux qui chez eux l'ont trouvé nécessaire,
Nous ont traités de peuple révolté:
Que voulons-nous ? ce que veut l'Angleterre:
Réforme et liberté !

Des factieux l'hydre toujours active
Depuis trente ans nous tenait opprimés:
La nation, cessant d'être captive,
Par ses progrès les avait alarmés.
Pour assouvir leur implacable haine,
Par eux encore un effort est tenté:
Mais c'est en vain, le courant les entraîne.
Réforme et liberté !

Dans des transports d'incroyable folie,
Nos ennemis, menacés de la loi,
Osent, armés, invoquer l'anarchie
Et méconnaître enfin jusqu'à leur roi ?...

A cet esprit de désordre et d'outrage,
Qui se parait du nom de loyauté,
Nous opposons une fermeté sage :
    Réforme et liberté !

Vrais Canadiens, d'un parti sanguinaire
Méprisons donc l'inutile courroux :
Il ne peut plus, du pouvoir qui s'éclaire
Trompant les yeux, l'exciter contre nous.
Tout nous sourit : un nouvel an commence ;
De jours plus doux l'avenir souhaité
Va couronner notre longue espérance :
    Réforme et liberté !

1836.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper;
Prépare-toi dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper;
Grandi sous l'aile maternelle,
Un peuple cesse d'être enfant:
Il rompt le joug de sa tutelle,
Puis il se fait indépendant.
    O terre américaine,
    Sois l'égale des rois:
    Tout te fait souveraine,
    La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux?
Nos pères, vaincus avec gloire,
N'ont point cédé leur liberté:
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.
    O terre américaine,
    Sois l'égale des rois:
    Tout te fait souveraine,
    La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeune fils d'Albion,
Réunissez votre énergie,
Et formez une nation:
Un jour notre mère commune
S'applaudira de nos progrès,
Et guide, au char de la fortune,
Sera le garant du succès.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le décret éternel!
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras chacun s'écrie:
"Mort à vous, lâches renégats;
"Vous immolez votre patrie:
"Vos crimes nous ont fait soldats."
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus:
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.
Le service de la patrie
Peut seul ennoblir des héros;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un sceptre odieux!
De fureur bouillonne en nos veines,
Ce noble sang de nos aïeux;

Dans ces forêts, sur ces montagnes
Le bataillon s'apprête, et sort:
La faulx qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faulx de mort.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

F. R. ANGER. (1)

1836.

LE VINGT-UN MAI.

QUATRIÈME ANNIVERSAIRE.

Quel est ce chant funèbre et ce drap mortuaire
Etalant à nos yeux des marques de douleur?
Le peuple, le regard fixé sur une bière,
Fait lire sur son front la vengeance et l'horreur!

Le sourd gémissement d'une ombre qui voltige
Sur les rives du Styx vient nous glacer d'effroi,
Et de l'Etre Divin cette ombre qui s'afflige
Contre les vils tyrans semble implorer la loi.

Silence... O dieux vengeurs! c'est la voix des victimes
Qui du fond du cercueil fait entendre ces mots:
" C'est d'ici que je veille au châtiment des crimes.
" Frappez, concitoyens, immolez nos bourreaux!"

Ils sont là, sous ces mausolées!
Fléchissez le genou, ils étaient Canadiens;
Et leur âme en repos, dans les champs élysées,
Nous promet la faveur des célestes destins.

A toi CHAUVIN, salut! accepte cet hommage,
Que j'offre à ta mémoire au nom de mon pays:
Mort pour la liberté, tu vivras d'âge en âge,
Et ton sang coule encor sur des fronts ennemis.

---

(1) M. Anger est avocat au barreau de Québec. Ce monsieur est l'auteur d'un Traité de Sténographie, et d'un pamphlet historique portant le titre de *Révélations du Crime.*

Et ces dignes vieillards, LANGUEDOC et BILLETTE,
Victimes comme toi d'un complot infernal,
Tous trois morts innocens! vos noms, on les répète...
C'est un hymne national!

Ils les ont égorgés, en plein jour, dans la rue!
Les monstres! Et le peuple a-t-il vu l'assassin
Sans froncer le sourcil, sans l'écraser soudain,
Sans au moins lui crier: arrête, ou je te tue?
Le peuple n'a rien fait; morne, silencieux,
Il a dit seulement en regardant les cieux:
Mon heure n'est pas venue!

Plus lâches que l'Indien, et plus cruels encor,
Des hommes, achetés et vendus pour de l'or,
Hument l'odeur du sang, et radieux du crime
Du meurtrier qui frappe en fuyant sa victime,
Ils vont, mais l'œil hagard, tranquillement s'asseoir,
Méditant leurs forfaits sur les bancs du pouvoir!

Oh VINGT-ET-UN DE MAI! jour, hélas, mémorable!
Ton soleil éclaira des cadavres sanglants.
La liberté gémit sur leur sort déplorable,
Et nous montre du doigt leur criminels tyrans!

Ils sont là sous ces mausolées!
Fléchissez le genou, ils étaient Canadiens;
Et leur âme en repos, dans les champs-élysées,
Conserve une auréole à leurs concitoyens.

J. PHELAN.

1836.

L'ÉRABLE.

Parti du nord, l'hiver, en frissonnant,
Déroule aux champs son froid manteau de neige;
L'arbuste meurt, et le hêtre se fend.
Seul au désert comme un roi sur son siége,
Un arbre encor ose lever son front,
Par les frimats couronné d'un glaçon;
Cristal immense, où brillent scintillantes,
D'or et de feux mille aigrettes flottantes,

Flambeau de glace, étincellant la nuit,
Pour diriger le chasseur qui le suit :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

Mais quand zéphyr amollit les sillons,
Que le printemps reparaît dans la plaine,
Le charme cesse ; ils tombent ces glaçons,
Comme des bals la parure mondaine
Dont la beauté s'orne tous les hivers.
L'arbre grisâtre échauffé par les airs,
Verse des pleurs de sa souche entr'ouverte,
Comme un rocher suinte une écume verte ;
Mais douces pleurs, nectar délicieux,
C'est un breuvage, un mêts digne des Dieux :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

L'été s'avance avec ses verts tapis ;
Et libre enfin du bourgeon qui la couvre,
En festons verts sur chaque rameau gris,
Comme un trident une feuille s'entr'ouvre ;
L'arbre s'ombrage, épaissit ses rameaux,
Fait pour l'amour des voutes, des berceaux.
Sur le chasseur, l'émigré qui voyage,
Le paysan, il étend son feuillage,
Dôme serré qui brave tour-à-tour,
Les vents d'orage, et les rayons du jour :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie,

L'automne enfin sur l'aile d'Aquilon,
Comme un nuage emporte la feuillée,
Et verse à flots sur l'humide vallon,
Brume, torrent, froid, brouillard et gelée.
L'érable aussi dépouille son orgueil,
Et des forêts sait partager le deuil ;
Mais en mourant, sa feuille, belle encore,
Des feux d'Iris, et du fard de l'aurore,
Tombe et frémit, en quittant son rameau,
Comme le vent siffle aux mâts d'un vaisseau :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

K.

1836.

LES FRANÇAIS EN CANADA.

Air: *Vœux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin, séparés, dispersés,
Nous pleurions tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés!......
Mais dans les cieux un grand nom luit encore
Sur un drapeau par un aigle emporté;
Pour nous alors l'étendard tricolore } *bis.*
Est l'arc-en-ciel de la fraternité!

A l'exilé sur ces pages lointaines
Qui cherche un baume à de vives douleurs,
" Mêlons nos pleurs et partageons nos peines,"
Lui dirons-nous en montrant nos couleurs;
" Des vieux soldats, des fils du grand empire
" Se sont unis sous un nom respecté,
" Sur leur bannière ils ne veulent écrire
" Que Bienfaisance, Union, Fraternité!"

Loin du pays qui nous donna la vie,
Nous retrouvons des frères, des amis,
Un noble sang et même sympathie,
Des souvenirs par nos aïeux transmis!......
Jetons ensemble un soupir vers la France......
Disons un vœu que l'espoir a dicté,
Lorsque vers vous tout notre cœur s'élance,
Serrons nos mains avec fraternité!

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,
Protège-nous sous l'abri de ton nom!
Le temps n'est plus qui voulait la victoire:
Notre seul but est la paix et l'union.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité;
Pour le grand homme ayons une prière!......
Et parmi nous de la fraternité!

N. Aubin.

1836.

BAZAR DES DAMES CANADIENNES.

L'imagination du poétique char
M'aurait porté cent fois sur ses ailes de flamme,
Et ces rêves dorés auraient bercé mon âme
Aux champs d'illusion où se boit le nectar,
Plus souvent que la brise agite la feuillée,
Que je n'aurais pas pu sur la rive émaillée
Concevoir leur bazar.

Je n'aurais pas rêvé ces pinceaux enchanteurs
Qui font en se jouant le myrte ou la pensée,
Ni cette aiguille agile, admirable, empressée
Qui donne la nuance aux plus vives couleurs,
Et sert comme un zéphir la main qui se propose
De ravir au printemps, dans le lis ou la rose,
La palme pour les fleurs.

Je n'aurais pas prévu l'ensemble éblouissant
De tant d'objets où l'art dérobe à la nature
Ses oiseaux, ses bosquets, ses ombres, sa verdure,
Ses mousses et ses fruits, son azur pâlissant,
Ses nuages, son onde, et puis bien plus encore,
Son horizon lointain, les feux de son aurore
Et son ciel ravissant.

Puis, quand on a pu voir dans ce brillant concours
Tant de jeunes beautés naïves, caressantes,
Prier avec douceur, puis revenir pressantes,
Puis retrouvant cent fois d'ingénieux détours,
Vous enlacer encor de grâces enfantines,
Comme un ruisseau prend l'herbe en ses eaux argentines,
On s'en souvient toujours!...

A nos Dames honneur!... leurs efforts précieux
Pour rendre à l'orphelin ses larmes moins amères,
Pour combler de bienfaits ceux qui n'ont plus de mères,
Font naître un sentiment profond, délicieux,
Qu'on ne peut qu'éprouver sur la terre où nous sommes :
Il ne s'exprime pas dans la langue des hommes,
Mais il se dit aux cieux.

J. E. Turcotte.

1836.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

(CHANSON.)

Air: *Du Citoyen.*

Accourez au banquet civique,
On dîne en famille aujourd'hui;
Calmons notre ardeur politique
Chassons les soucis et l'ennui.
Que chacun en ce jour de fête
Célèbre Jean l'ami d'un Dieu;
Avant de conquérir sa tête } *Bis.*
Prions Hérode encore un peu. }

Citoyens! nous sommes tous frères,
En vain l'on veut nous désunir,
Inscrivons donc sur nos bannières
Le motto de notre avenir:
La force naît de la concorde!
Autour de l'érable sacré
Creusons avant qu'il ne déborde,
Le fleuve de la liberté.

Laissons gronder sur nous l'orage,
Notre esquif vogue en sûreté;
Seulement parmi l'équipage
Un peu plus de fraternité:
Et bientôt entraînés par l'onde,
Vers le port que l'on voit là-bas,
Nous mettrons à l'ancre du monde
Le monument de nos combats.

Méprisons les vaines menaces,
Nous sommes tous fils de héros;
Forts de nos droits suivons leurs traces,
Gardons la clé de leurs tombeaux.
Et si les ligues étrangères
Jamais voulaient nous asservir,
Unissons-nous comme des frères,
Et nous saurons vaincre ou mourir.

1836.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

(CHANSON.)

Air : *Des deux Créoles.*

Véritable réformiste !
Gloire à l'esprit qui guida
Le choix de Saint Jean-Baptiste
Pour patron du Canada.
S'il donna l'eau du baptême
Au sauveur du genre humain ;
On doit, crainte d'anathème,
L'imiter avec du vin :
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains !
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens !

Laissons ces esprits farouches
Qui n'aiment point leur prochain ;
Quand le fiel est dans leur bouche,
La paix est loin de leur sein.
Ici quelle différence
Vient adoucir les revers,
Nous sommes en bienveillance
Citoyens de l'univers.
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains !
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens !

Des vertus de nos ancêtres
Rappelons-nous tous les faits ;
Ils formaient de dignes maîtres,
Car c'étaient de vrais français :

D'une main creusant la terre,
De l'autre ils la défendaient;
Dans les fléaux de la guerre
Leurs âmes se retrempaient.
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains!
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens!

D'une quadruple alliance
Donnons le signal heureux;
Le hasard de la naissance
Nous rend-il plus vertueux?
Enfants d'une seule mère,
Français, Anglais, Irlandais,
Ne repoussons pas un frère
Sous l'habit d'un Ecossais.
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains!
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens!

LEBLANC DE MARCONNAY (1).

1836.

L'ÉMIGRÉ FRANÇAIS.

RECONNAISSANCE.

Volez, ô ma barque légère,
Volez! j'ai vu dans ce brillant lointain
La terre libre hospitalière,
Dont la pensée abrégea mon chemin.

---

(1) M. de Marconnay est français de naissance. Venu en Canada vers 1833 ou 1834, il rédigea successivement *La Minerve*, *Le Populaire* et *L'Ami du Peuple*. M. de Marconnay est l'auteur d'une comédie portant le titre de *Nina Canadienne;* cette comédie a été jouée plusieurs fois sur le théâtre royal de Montréal. Il réside, aujourd'hui, à Paris.

Comme la vue de la patrie
Remplit de joie l'âme du voyageur!
Port désiré, terre chérie,
En vous voyant je revois le bonheur.

L'émigré des terres lointaines
Trouve, dit-on, sur ton sol protecteur
Foi et vertu, libre de chaînes
Qui liaient là les élans de son cœur.

Ils renaîtront les jours prospères!
J'ai vu du port le peuple généreux.
Là j'ai trouvé amis et frères,
Et plein d'amour j'ai dit: je suis heureux!

Amour, tendre reconnaissance
Seront à vous jusqu'à mon dernier jour,
Amis, dont la même espérance
Doit nous unir au terrestre séjour.

Je redirai longtemps encore
Ces nobles cœurs, et ces soins généreux,
Cette bonté qui tant m'honore,
Les amis vrais qu'on rencontre en ces lieux.

Je redirai, vastes campagnes,
Tous les trésors dont Dieu vous enrichit;
Je redirai, sombres montagnes,
Les bois, les lacs, dont il vous embellit.

Je redirai ce lieu champêtre,
Ses habitants, son côteau, ses vallons;
La maison blanche au pied du cèdre,
L'humble chapelle où le soir nous parlons.

Je redirai à la patrie
Ce beau pays et son peuple pieux;
Ces vertus dont l'âme ravie
Ne peut trouver de modèles qu'aux cieux.

Je redirai, ô vieille France!
Ces nobles noms émigrés de ton sein,
Qu'aux jours si beaux de ta vaillance
L'honneur suivit dans ce pays lointain.

Vous que la foi rendit mes pères,
Apôtres saints, recevez mon amour!
Du cœur d'un fils les vœux sincères
Sont d'imiter vos vertus chaque jour.

A votre voix enfant docile,
J'irai semer la parole du Christ;
J'irai bénir le champ fertile
Tant arrosé des sueurs de vos fils.

Aimer, bénir toute sa vie
Ceux que Jésus enfanta sur la Croix,
C'est une part digne d'envie
Pour qui l'adore et médite ses lois.

Que le bonheur, terre bénie,
Soit à jamais le prix de ta bonté.
Moi, jusqu'au soir de cette vie,
Je redirai ton hospitalité.

A. J. GINGUET (1).

1836.

LA MISÈRE DU PEUPLE.

Portant le poids du jour,
Le laboureur, homme d'ouvrage,
Affronte tour-à-tour
La chaleur, le froid et l'orage;
Il prépare dans la saison
Des grains qu'il dépose dans l'aire:
Ainsi le peuple a sa misère,
Et la justice est sa moisson

Quand l'ombre est encor loin,
Devant sa lampe qui scintille,
L'artisan avec soin,
S'occupe au sein de sa famille,

---

(1) M. Ginguet était prêtre français; il naquit en 1796 près de Nancy. Il vint en Canada en 1835, et fut successivement employé à la desserte de différentes paroisses du diocèse de Montréal. Il rédigea près de deux ans les *Mélanges Religieux*; il est mort le 21 février 1846.

Pour mériter le faible gain
Qui nourrit ses fils et leur mère :
Ainsi le peuple a sa misère,
Et dans ses maux trouve son pain.

Peines, labeurs, efforts
Du marchand sèment la carrière ;
Les soins minent son corps,
Et le sommeil fuit sa paupière ;
Il donne sa virilité
Pour une vieillesse prospère :
Ainsi le peuple a sa misère,
Sa richesse est sa liberté !

Sur l'abîme des mers
Le marin brave la tempête ;
Vents, rochers, foudre, éclairs,
Tout le poursuit, rien ne l'arrête :
Mais ses vieux ans de tant de maux
Auront le repos pour salaire :
Ainsi le peuple a sa misère,
La liberté, c'est son repos !

Le soldat dans les camps
Se dévoue et se sacrifie ;
Il veille ou dort aux champs ;
Combat ou meurt pour la patrie :
La gloire est le prix mérité
Du sang dont il rougit la terre :
Ainsi le peuple a sa misère,
Et sa gloire est la liberté !

1837.

NOTRE AVENIR.

Le Nestor de notre village
Dont nous aimons les cheveux blancs,
Toujours gai malgré son âge,
Se plaît avec nous, jeunes gens.
De ce qu'il a vu, sa mémoire
A conservé le souvenir,
Et ce qu'il sait de notre histoire
Lui fait prévoir notre avenir.

Tous les soirs, à notre prière,
Ses récits charment notre ennui:
Hier encore dans sa chaumière
Nous nous pressions autour de lui.
Nous lui disions: " A l'an qui passe
" Un autre succède demain;
" Bon vieillard, conte-nous, de grâce,
" Ce qu'amènera l'an prochain."

"—Enfants, de votre insouciance
" Pourquoi perdre le bien si doux?
" De mon inutile science
" Les fruits seraient amers pour vous.
" D'un voile souvent salutaire
" L'avenir se couvre à nos yeux;
" Croyez-moi, laissez-moi me taire,
" L'incertitude vaudra mieux."

"—Bon vieillard, parle sans contrainte;
" Quel qu'il soit, disons-nous notre sort;
" Nous ne connaissons qu'une crainte,
" C'est l'esclavage et non la mort.
" Malheur au cœur lâche et perfide
" Qui préfère des fers honteux!......"
"—Enfants, ce mot seul me décide,
" Ecoutez, je cède à vos vœux.

" Quand l'Anglais, après tant de guerre,
" Nous offrit la paix autrefois,
" Nous devions garder de nos pères
" La foi, le langage et les lois.
" Depuis longtemps pour les détruire
" On use de tous les moyens,
" Un exemple doit vous instruire:
" N'oubliez pas les Acadiens!......

" Ne mettons plus de confiance
" En qui nous a trompés toujours;
" En vous seuls est votre espérance:
" N'attendez pas d'autres secours.
" Enfants, votre pays vous crie:
" Soyez unis, vous serez forts;
" La liberté de la patrie
" Sera le prix de vos efforts."

1837.

LE JOUR DE L'AN.

(CHANSON.)

Air: *Le p'tit bon homme vit encore.*

Le vieux Saturne qui toujours
Vole sur nous à tire-d'aile,
Avide de moisson nouvelle,
D'un an vient abréger nos jours....
Loin d'en avoir de la tristesse,
Ramassons avec allégresse
Les fleurs qu'il nous jette en passant;
Chantons, chantons le jour de l'an. *(ter.)*

De tous les jours c'est le plus beau,
C'est la fête de tout le monde;
Partout on le chôme à la ronde,
Dans la cité, dans le hameau.
Il fait folâtrer la jeunesse,
Il fait trembler la vieillesse
Qui s'applaudit en chancelant,
De voir encor le jour de l'an.

C'est le jour chéri des enfants,
Il leur prodigue les caresses
Fait pleuvoir sur eux les largesses
Et des papas et des mamans!
Toute la nuit, comme Pérette,
Chacun calcule la recette
Et des bonbons et de l'argent
Que rapporte le jour de l'an.

Qui rend les époux plus amis,
Pères, mères moins inflexibles,
Pédagogues bien moins terribles,
Garçons, fillettes plus soumis?
Qui rend les maîtres plus affables?
Valets, portiers moins intraitables?
Le créancier moins exigeant?
C'est le retour du jour de l'an.

Mais nous n'aurions jamais fini
Si nous disions toutes les choses,
Les étranges métamorphoses
Que le premier de l'an produit....
Sitôt qu'en a brillé l'aurore,
Un nouveau monde semble éclore,
L'âge d'or nous luit un instant
Pour embellir le jour de l'an.

C'est peu pour fêter ce beau jour,
Qu'on se visite, qu'on s'embrasse,
Que l'amitié, l'amour remplace
Haine, rancune tour-à-tour;
En bienveillance l'on s'épuise,
Chacun en prodigue à sa guise,
Les souhaits vont sur vous pleuvant,
Ah! qu'il est beau le jour de l'an!

Si tous ces vœux s'accomplissaient,
Le temps pour nous n'aurait plus d'ailes,
Les Parques seraient moins cruelles,
Leurs ciseaux leur échapperaient....
La terre métamorphosée
Deviendrait un autre Elysée
Nous y vivrions comme Adam,
Dans un éternel jour de l'an.

Mais depuis tantôt six mille ans,
Que cette bénigne rosée
Va sur nous tombant, chaque année,
Nos jours en sont-ils plus riants?
Le malheur toujours nous talonne,
Le trépas toujours nous moissonne,
Le bonheur nous fuit, en riant
De tous ces vœux du jour de l'an.

Mais qu'importe, nous direz-vous,
Que tous ces souhaits s'accomplissent,
Que les immortels nous bénissent,
Que leurs foudres dorment sur nous?
Feintes caresses, doux langage,
Force souhaits.... Voilà l'usage!
Autant en emporte le vent,
C'est le motto du jour de l'an.

1837.

LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

Passer sa vie à chérir ce qu'on aime,
Se voir payer d'un trop juste retour,
Le cœur nous dit que c'est le bonheur même :
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Vous ignorez le bonheur de ce monde,
Le calme est loin de votre affreux séjour:
Avec l'hymen cherchez la paix profonde,
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Vous qui voulez vous piquer de sagesse,
Sur son autel sacrifiant un jour,
Vous bénirez le joug d'une maîtresse!
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Exister seul, isolé d'une Elvire,
J'aimerais mieux n'avoir pas vu le jour!
Son doux regard ou bien son doux sourire,
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Couler ses jours dans le sein du ménage,
Auprès d'un ange à qui l'on fait la cour,
Qui met vos jours à l'abri de l'orage,
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

J. G. Barthe (1).

M. J. G. Barthe est né sur la terre d'Acadie, au bord de la mer Atlantique, le 15 de Mars 1816. Il vint au Canada encore tout jeune. En 1838, M. Barthe, alors étudiant en droit aux Trois-Rivières, y fut emprisonné le 2 Janvier, pour la publication, dans le *Fantasque*, d'une pièce de vers adressée aux *Exilés Politiques Canadiens* envoyés à la Bermude par un *ukase* de Lord Durham. Cet emprisonnement dura jusqu'au 16 de Mai de la même année. Admis au barreau, M. Barthe vint s'établir à Montréal comme avocat. On lui confia, en 1840, la rédaction de l'*Aurore des Canadas*, seul journal français qui existât alors, à Montréal. En 1841, il fut élu membre de l'Assemblée Législative par le comté d'Yamaska. Ayant perdu son élection, dans le même comté, en 1844, il abandonna quelques mois plus tard la rédaction de l'*Aurore des Canadas*. En 1846, Lord Cathcart, alors administrateur de la Province, le nomma Greffier de la Cour d'Appel; charge qu'il occupe encore aujourd'hui.

1837.

RÉCONCILIATION.

Air: *L'Astre de nuit dans son paisible éclat.*

O ! Canada, que tes jours étaient beaux
Quand l'amitié dévoilait leur aurore !....
Tes ennemis se donnent tes lambeaux
Comme un fruit mûr que leur haine dévore:
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons, *(bis.)*
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

La liberté les eût bientôt soumis,
Ils tremblaient tous à sa mâle démarche;
Et nous brisions les fers qu'ils avaient mis
Au peuple enfant qui grandit et qui marche.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Nous chercherions, même au seuil de la mort,
Nos droits ravis, la liberté sanglante:
Mais attendez, vous qui courez plus fort,
L'étoile encore apparaît vacillante.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

L'aiglon, de l'aigle a le perçant regard,
Mais l'heure encor, l'heure n'est pas venue;
Attendez donc, frères, un peu plus tard,
L'aiglon plus grand pourra raser la nue.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Pourquoi briser les liens les plus beaux?
Vous nous fuyez, et nous sommes vos frères,
Et nous pleurons sur les mêmes tombeaux,
En remuant les cendres de nos pères.
    Rapprochons-nous; puis espérons:...
    Puis, si leur crime se consomme,
    Frères, alors nous marcherons,
    Nous marcherons comme un seul homme,
        Comme un seul homme.

Qui d'entre nous devait avoir perdu
Le noble droit de dire sa pensée?
Dites celui dont le cœur est vendu,
Ou quelle idole est par nous encensée?
    Rapprochons-nous; puis espérons:...
    Puis, si leur crime se consomme,
    Frères, alors nous marcherons,
    Nous marcherons comme un seul homme,
        Comme un seul homme.

Contre l'honneur d'un lâche parchemin
Qui donc de nous échangea sa patrie?
La liberté n'a-t-elle qu'un chemin?
En la cherchant l'avons-nous donc flétrie?
    Rapprochons-nous; puis espérons:...
    Puis, si leur crime se consomme,
    Frères, alors nous marcherons,
    Nous marcherons comme un seul homme,
        Comme un seul homme.

Non, frères, non, vous le verrez encor,
La liberté fut toujours notre idole:
Au culte impur d'un scandaleux Veau-d'or
Nous n'avons point vendu notre symbole.
    Rapprochons-nous; puis espérons:...
    Puis, si leur crime se consomme,
    Frères, alors nous marcherons,
    Nous marcherons comme un seul homme,
        Comme un seul homme.

Dans le creux noir d'un abîme profond,
Le sang bouillonne en un torrent rapide;
Vous avez dit: "Passons-le d'un seul bond,
"Ne craignons pas, c'est un ruisseau limpide."

Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Soudain votre œil a mesuré l'élan;
Le prendrez-vous sans attendre la foule?
Ah! déchirez ces pages d'un roman;
Le gouffre est large, et c'est du sang qu'il roule!
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Pour s'abreuver et de sang et de fiel,
Il faudra plus qu'une soif éphémère;
Frères, aussi, peut-être que le ciel
Rendra pour nous la coupe moins amère.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Un peu plus loin tout près d'un olivier,
Nous croyons voir une route plus sage:
Là, la raison tient son dernier levier,
Et la prudence a son dernier passage.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Nous trancherons là le nœud gordien;
Car pour entrer dans la terre promise,
Quand la raison, frères, ne peut plus rien,
Le glaive est juste et la hache est permise.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

F. R. ANGERS.

1837.

AU PEUPLE.

Gémis, peuple, gémis ; augmente ton supplice.
Ta pensée est aux fers, ceints ton corps de cilice.
Ton âme souffre, eh bien ! que ta chair souffre aussi,
C'est le plaisir du roi, le roi le veut ainsi.
Comme une autre Pologne, ouvre ton flanc qui saigne,
Ouvre-le largement que du moins on s'y baigne ;
Et la croix sur l'épaule et la mort dans le cœur,
Monte, monte au calvaire, où t'appelle ta sœur.
Quand le crasseux richard vient demander l'aumône,
C'est du sang qu'il lui faut, c'est du sang qu'on lui donne,
Il te sied bien, vraiment, de vouloir être heureux!
Endure tes tyrans encore un jour ou deux,
Laisse donc ces vautours, privés de nourriture,
Trouver où dévorer quelque part leur pâture,
Se gorger de ta chair, en sucer jusqu'aux os,
Et rendre à leurs petits ta carcasse en lambeaux.

Quand l'hiver au foyer près du feu qu'on tisonne,
On jouit des douceurs que la fortune donne,
Et que l'œil fastueux contemple avec fierté
La pompe des lambris dont il est fasciné ;
Tandis qu'à ses regards l'horizon de la vie
Est chargé d'azur, d'or, de roses, de féerie,
Le pauvre, lui, ne voit dans l'éclat des splendeurs,
Qu'un sarcasme outrageant qui fait couler ses pleurs.
Gisant sur des haillons qu'abrite une mansarde,
L'orphelin désolé, quelque part qu'il regarde,
Ne voit plus maintenant, comme autrefois, la main
Qui berçait son enfance et lui donnait du pain.
Eh bien ! tu vois là, peuple, à la fois ta souffrance,
Et de tes oppresseurs l'insolente opulence.

Ecoute : un autre peuple asservi comme toi,
Comme toi languissait sous le sceptre d'un roi :
Il était jeune aussi. Plus fort que lui, son maître
Croyait dans son pacage à jamais pouvoir paître.
Mais l'aiglon devint aigle, et prenant son essor,
Il brisa d'un coup d'aile un joug pis que la mort.

Vois-tu bien ce géant, là-bas, qui se dessine,
Sur un fonds de couleurs où le rouge domine?
Regarde bien, il couvre un coin de l'horizon,
Et dans sa main de fer qu'il suspend sur nos têtes,
Il tient, au bout d'un fil usé par les tempêtes,
Les foudres des lords d'Albion.

On dit qu'un jour dans son repaire
Il lui vint une odeur de sang;
Soudain comme un dogue qui flaire,
Il s'élance, il court sur le vent:
Les ongles tendus sur sa proie,
Qu'il lèche en frémissant de joie;
Souillé de meurtres, l'œil hagard,
Là, toujours debout, à ta face
Ce monstre convoite et menace
Ton avenir de son regard.

Mais vois tout près de toi ce bel ange femelle,
Le même qui couvait sous les plis de son aile
L'œuvre de tout un siècle accomplie en trois jours.
En attendant notre heure, errant sur un nuage,
Il aiguise son glaive et détourne l'orage
Qui va se grossissant toujours.

Mais, silence! une voix sonore
Pour tout un peuple retentit.
Ecoutez, je l'entends encore,
Oui, c'est lui, c'est l'ange qui dit:
Peuple! ces terres que féconde
Le fleuve le plus beau du monde;
Ces montagnes, ces lacs, ces ports,
Ces prés que ta main fertilise;
Puis tes mœurs, tes droits, ton église,
Veux-tu conserver ces trésors?
Crois en moi: car je suis le culte
Au creuset duquel les tyrans
Ont vu se retordre l'insulte
Dont ils flétrissaient mes enfants;
Crois en moi: car je suis l'égide
Où leurs complots liberticide
Viendront se briser en éclats;
Crois, et tu verras leur bannière
Saluer l'aigle populaire
Ou se déchirer sous tes pas.

O toi, juge immortel, qui vois leur tyrannie,
De tant d'iniquités garantis ma patrie!
Contre un joug despotique approuve mes transports;
Et toi, peuple opprimé, seconde mes efforts.

1837.

DÉPART DE MGR. PROVENCHER

POUR LA RIVIÈRE-ROUGE.

Vois dans ce frêle esquif, ce noble voyageur
Qui porte sur son sein la croix du Rédempteur;
Vois comme sur son front, miroir de sa belle âme,
Perce un brillant rayon du zèle qui l'enflamme.
Pour la gloire d'un Dieu, l'objet de son amour,
Du pays qu'il chérit il quitte le séjour,
Et pour gagner au ciel des âmes égarées,
Il va s'ensevelir dans d'arides contrées.
Là dans de vastes prés, déserts silencieux,
Où nul aspect riant ne vient charmer les yeux,
Maint peuple d'Indiens sans mœurs et sans culture
Végète sans nul frein que la loi de nature.
Ces enfants du désert fiers de leur liberté,
Sont exempts de besoins, riches de pauvreté.
Tout en craignant l'*Esprit* que craignait son ancêtre
Le sauvage chérit le sol qui l'a vu naître.
C'est parmi ces tribus que le digne prélat
Compte déjà quinze ans d'un rude apostolat.
Le premier il brava les frimats, les orages,
Pour transplanter la foi chez les peuples sauvages.
Ministre révéré de la religion
Il remplissait en paix sa sainte mission;
Il pouvait, dans le sein de sa douce patrie,
Couler les jours sereins de son utile vie;
Mais un cœur consumé d'une pieuse ardeur
Fait tout pour son semblable et rien pour son bonheu
Il consacre ses jours, son existence entière
A répandre partout la divine lumière;
Dans l'ardeur de son zèle, il voudrait en tout lieu
Prêcher la connaissance et l'amour de son Dieu,
Et pour gagner une âme à sa sainte croyance,
Il est prêt à donner jusqu'à son existence.

Tel est le saint prélat qui trouve le bonheur
Dans le soin du troupeau dont il est le pasteur.
Les délices de Rome et les arts de la France
N'ont pu d'un seul instant prolonger son absence.
L'amour de son pays, ce noble sentiment
Si naturel au cœur des fils du Saint-Laurent,
Dans le secret peut-être a fait couler ses larmes.
Mais un amour plus grand vient lui fournir des armes;
Il tourne ses pensers vers un plus noble but
Et va porter au loin la paix et le salut.
Honneur, cent fois honneur à l'homme charitable
Qui se dévoue ainsi pour sauver son semblable!
Dans le fond des déserts, il trouve le bonheur,
S'il peut y conquérir une âme à son Sauveur;
Et préfère à l'éclat d'une fête brillante
Le bonheur de planter une croix triomphante.
Sainte religion! c'est par toi qu'un prélat
Sur le trône, au désert, brille du même éclat:
S'il régit le clergé d'une cité polie,
Ou s'il terrasse au loin l'antique idolâtrie,
C'est toi, c'est ton esprit d'ardente charité
Qui pénètre son cœur de zèle et de bonté.
Dociles à ta voix les peuplades sauvages
A l'encens des cités unissent leurs hommages,
Et tes ministres saints, en proclamant tes lois,
Ont courbé l'univers sous le joug de la croix.

N. D. J. J.

1837.

CAROLINE.

LÉGENDE CANADIENNE.

[I]l est dans la vie des moments de joie et de bonheur, qui [son]t si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle [tou]te sa vie. Ils sont séparés, et dispersés pour ainsi dire [par]mi tant d'autres moments tristes et malheureux, comme les [étoi]les sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit! [C]'est une promenade à la chûte de Montmorency qui me [sug]gère ces réflexions.

C'était au mois de Septembre de l'année 1831. Quiconque a passé quelques années de sa vie dans un collége, sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de Septembre.—J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un jeune homme sortant du séminaire ; il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami des siens et moi roulions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville: on arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversions la jolie rivière St. Charles et prenions la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

Vers onze heures nous admirions une cataracte moins considérable et moins large que Niagara, mais plus élevée. L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas que de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Il nous semblait voir une belle colonne d'albâtre incrustée de pierreries, dont toutes les parties auraient eu un mouvement oscillant, tant la masse d'eau écumait, tant elle est étroite et perpendiculaire. Le soleil y dardait ses rayons, et achevait de rendre le spectacle imposant.—Après avoir promené longtemps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous prîmes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets, que le temps semble avoir oubliés sur son passage, tristes monuments des faiblesses ou des vertus d'êtres, dont le nom même est souvent ignoré de leurs semblables. La situation de cette antiquité dans la patrie des voyageurs, où ces sortes de ruines sont si peu nombreuses, ne pouvait manquer de piquer encore davantage leur intérêt.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes; il n'y avait plus de chemin pour la voiture; nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. A notre droite et derrière nous, était un bois touffu; à notre gauche, on voyait au loin des campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et la citadelle de Québec; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi tombée, quelques poutres, un débri de toit. C'était là le but de notre voyage. Après en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails; nous parcourûmes tous ces restes d'habitation. Avec quel intérêt nous regardions chaque partie de pierre! Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans les escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés, nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides, nous en parcourions toutes les sinuosités; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battements d'ailes des chauves-souris, qui s'enfuyaient effrayées de se voir ainsi visitées dans leurs sombres et silencieuses demeures. J'étais jeune et craintif, le moindre son me frappait, je me serrais contre mon père, j'osais à peine respirer. Oh! non, jamais je n'oublierai cette promenade souterraine!—Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale, que nous heurtâmes du pied!... Nous y voici! s'écria l'ami de mon père. Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre, nous tenions fixés sur elle nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C à moitié effacée.–Après un instant de morne silence, nous sortîmes à mon grand plaisir de ce séjour de mort. Nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin: on

y distinguait, par les inégalités du terrein, les allées des parterres, il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusque là je m'étais bien gardé de prononcer un mot, mais enfin la curiosité l'emporta, il fallait avoir l'explication de la pierre mystérieuse; je la demandai. Nous allâmes nous asseoir au pied d'un érable touffu, et l'ami de mon père commença son récit en ces termes :

Vous vous rappelez de l'intendant Bigot, qui gouvernait en Canada dans le siècle dernier. Vous n'ignorez pas ses déprédations, ses vols du trésor public; vous n'ignorez pas non plus que ses méfaits lui valurent en France la peine d'être pendu en effigie, de par l'ordre de sa Majesté Très-Chrétienne. Mais voici ce que vous ignorez peut-être. L'intendant, comme tous les favoris de l'ancien régime, voulait mener sur la terre vierge de l'Amérique le même train de vie et le même luxe que la noblesse féodale de la vieille Gaule. La révolution n'avait pas encore *nivelé*, voyez-vous. En conséquence, il se fit construire la maison de campagne, dont vous avez les ruines sous les yeux. C'est ici qu'il venait se distraire des fatigues de sa charge, et qu'il donnait des fêtes somptueuses, auxquelles assistait tout le beau monde de la capitale, sans même en excepter le Gouverneur. Rien ne manquait pour rendre ces fêtes solennelles et le séjour de ce nouveau Versailles agréable. La chasse, ce noble amusement de nos pères, n'occupait pas le dernier rang dans les plaisirs de l'intendant. Il y avait peu de chasseurs plus habiles et plus intrépides : léger comme un sauvage, il parcourait les forêts, escaladait les rochers, et ses compagnons de chasse avaient bien de la peine à le suivre à la poursuite du chevreuil et de l'ours. Aussi expert à tuer qu'à courir, il était rare qu'il manquât son coup, et qu'il n'abattît sa proie. Un jour donc, il se livrait ardemment, avec un petit nombre d'amis, à la poursuite d'un élan. L'animal vigoureux fuyait à travers les bois, sautait les fossés, les ravines; les chasseurs n'en étaient

que plus ardents de leur côté. L'intendant ne voit plus rien que la proie qui lui échappe ; il la suit et dévance ses compagnons, qui l'ont bientôt perdu de vue. Enfin après une longue course, il rejoignit l'animal : celui-ci essoufflé, épuisé, était tombé à terre, et n'attendait plus que le coup de mort.

Content de sa victoire, le chasseur veut retourner sur ses pas, et rejoindre ses compagnons. Mais il les a laissés en arrière.... Où sont-ils ? où est-il ? Il s'aperçoit alors que son ardeur l'a entraîné trop loin, et qu'il est égaré au milieu d'une vaste forêt, sans savoir de quel côté se diriger pour en sortir. Le soleil était près de se coucher, et la nuit s'avançait. Dans cette perplexité, l'intendant prend le seul parti qui lui reste, il se remet en marche, tâche de retrouver ses traces, et reconnaître les lieux. Il parcourt les bois en tous sens, fait mille tours et détours, va et revient sur ses pas, mais le tout en vain, ses efforts sont inutiles. Dans cet affreux embarras, accablé de fatigue, les forces lui manquent, il s'arrête, se laisse tomber au pied d'un arbre. La lune se levait dans ce moment belle et brillante, et grâce à sa bienfaisante clarté, l'infortuné chasseur pouvait au moins distinguer les objets autour de lui. Plongé dans ses rêveries, il songeait à tous les inconvénients de sa triste position, lorsque tout-à-coup, il entend un bruit de pas, et aperçoit à travers les brouissailles quelque chose de blanc qui s'avance de son côté ! on eût dit un fantôme de la nuit, un manitou du désert, un de ces génies que se plaît à enfanter l'imagination ardente et créatrice de l'indien. L'intendant effrayé se lève, il saisit son arme, il est prêt à faire feu.... Mais le fantôme est à deux pas de lui ! Il voit un être humain, tel que les poètes se plaisent à nous représenter ces nymphes, légères habitantes des forêts. C'est la *sylphide* de Châteaubriand ! c'est *Malx!* c'est *Velléda!!* Une figure charmante, de beaux grands yeux bruns, une blancheur éclatante ; de longs cheveux noirs tombent en boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que la neige, le souffle léger du zéphir les fait

flotter mollement autour d'elle: une longue robe blanche négligemment jetée sur cette fille de la forêt achève d'en faire un type admirable. On croirait voir Diane ou quelqu'autre divinité champêtre. *Caroline*, car c'est son nom, enfant de l'amour, avait eu pour père un officier français d'un grade supérieur. Sa mère, indienne de la puissante tribu du Castor, était de la nation algonquine. C'est sur les bords de l'Outaouais qu'elle a donné le jour à Caroline.

A sa vue, l'intendant troublé la prie de s'asseoir. Il est frappé de sa beauté, il l'interroge, il la questionne, et lui raconte son aventure. Il finit par lui demander de le conduire, et de le guider hors du bois. La belle créole s'y prête avec grâce, et ce n'est qu'à leur arrivée à la maison de campagne, que l'intendant se fait connaître à son guide, et l'engage à demeurer au château.

Or, à présent, il faut savoir que l'intendant était marié; mais son épouse ne venait que rarement à la maison de plaisance. Cependant la renommée aux cent bouches ne manqua pas de répandre bientôt le bruit que l'intendant avait une maîtresse et qu'il la gardait à Beaumanoir. Ainsi se nommait le château en question. Ce bruit parvint aux oreilles de l'épouse, et ses visites à la campagne devinrent plus fréquentes. La jalousie est une terrible chose!

L'intendant couchait au rez-de-chaussée, dans une tourelle située au nord-ouest du château; dans l'étage au-dessus était un cabinet occupé par la belle protégée; un long corridor conduisait de ce dernier appartement à une grande salle, et à un petit escalier dérobé, qui donnait sur les jardins.

Le 2 Juillet 17..., voici ce qui se passait: c'était le soir, onze heures sonnaient à l'horloge, le plus profond silence régnait d'un bout du château à l'autre, tous les feux étaient éteints; la lune dardait ses pâles rayons à travers les croisées gothiques; le sommeil s'était emparé des nombreux habitants de cette demeure, la seule Caroline était éveillée.

Elle venait de se coucher, lorsque tout-à-coup la porte s'entr'ouvre, une personne masquée et vêtue de manière à ne pas être reconnue s'approche de son lit, et feint de lui parler. Elle veut crier, mais à l'instant on lui plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein !.... L'intendant réveillé aux cris de sa maîtresse, monte précipitamment à sa chambre. Il la trouve baignée dans son sang, le poignard dans la plaie. Il veut la rappeler à la vie, mais en vain ; elle ouvre les yeux, lui raconte comment la chose s'est passée, lui jette un tendre regard, qui s'éteint pour toujours !... L'intendant éperdu parcourt tout le château, en poussant des cris lamentables : tout le monde est bientôt sur pied, on court, on cherche, mais l'assassin est échappé.

Jamais on n'a pu découvrir l'auteur de ce crime, mais en revanche la chronique rapporte bien des choses. Les uns ont vu descendre par l'escalier dérobé, une femme qui s'est enfuie dans le bois, c'est l'épouse de l'intendant ; selon d'autres, c'est la mère de l'infortunée victime. Quoiqu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat.

L'intendant voulut que Caroline fût enterrée dans la cave du château, au-dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir.

Ainsi se termina le récit de notre vieil ami. Nous rejoignîmes notre voiture, et deux heures après nous étions de retour à la ville. Tout le long de la route, je repassai dans ma mémoire les événements de la journée, et je me promis bien de n'en jamais perdre le souvenir. Puisque l'occasion s'en est présentée, j'ai préféré en coucher le récit sur le papier, toujours plus sûr et plus fidèle que la meilleure mémoire.

AMÉDÉE PAPINEAU (1).

---

(1) M. A. Papineau, fils de l'Hon. Louis Joseph Papineau, est l'un des Protonotaires du District de Montréal.

1837.

LA PAUVRE FAMILLE.

Connaissez-vous tout ce qu'il règne d'amertume sous le toit de l'indigent? Connaissez-vous la longueur d'un jour sans pain? Avez-vous jamais compris tout ce qu'il y a de déchirant dans le tableau d'une pauvre famille à qui vous ne pouvez offrir que la stérilité de vos larmes? Si votre vie n'a jamais eu une de ces phases qui vous mettent en regard de la grande école de l'infortune, si vous êtes assez isolé pour ignorer encore tout ce qu'il y a de saignant dans les douleurs d'une agonie que la faim a déterminée, si vous avez vécu jusqu'à ce jour sans concevoir l'horreur de la situation d'une veuve, d'une mère de six enfants qui meurent en demandant du pain... Dieu me pardonne! je vous plains! vous êtes si malheureux d'ignorer le malheur que votre vie me fait peur! Je ne saurais pénétrer dans votre isolement d'égoïste, c'est plus froid qu'un tombeau!... Vous ne concevez donc pas la volupté qu'il y a de mêler des larmes de pitié à celles de l'infortune! Vous êtes coupable envers vous-même de vous être privé du plus pur des plaisirs! Pour moi, je ne troquerais pas une visite chez la bonne Geneviève, *à Louvois*, contre une de vos nôces de village.

Geneviève est mère de six pauvres petits enfants et veuve depuis un an; elle a en outre une grande fille de vingt ans et sa vieille mère qu'elle sert religieusement et à qui elle partage libéralement le fruit de son labeur: encore s'il suffisait! Mais il y a si longtemps que la pauvre centenaire se meurt, que la grande fille palpite dans les étreintes du désespoir, que la famille est dans la désolation et Geneviève dans le plus affreux dénûment.... pauvre Geneviève! il y a si longtemps que ses entrailles maternelles lui brûlent, que son esprit s'agite et se trouble, que le cœur lui saigne! ses caresses sont maintenant si stériles et son âme si percée des cris aigus des petits désespérés qui l'entourent, qu'elle est *réduite* à convoiter une place à côté de son époux dans la bière!

Ce souvenir est encore tout palpitant, il est profond comme un remords, (et la mort toute seule me l'arrachera avec mes autres souvenirs); je me rappellerai toute ma vie ma promenade à Louvois; j'étais rayonnant de gaité, car je n'avais pas encore connu qu'il vécût d'aussi malheureuses créatures.... mais je l'appris. J'allais passer l'humble demeure de Geneviève inaperçu, quand des cris plaintifs et imprégnés de tout ce qu'il peut y avoir de tristesse dans la voix vinrent frapper mes oreilles.

—Pau...au...vres enfants, disait la voix d'un lugubre accent.

Puis un morne silence succédait.

—Tu n'as donc pas de pain, maman? criaient à leur tour les petits innocents que la faim tourmentait.

O que je regrettais d'avoir dîné! J'aurais voulu me voir riche comme Crésus, oui! ils en auraient eu du pain... pour leur vie! J'aurais eu tant de plaisir à les voir manger; j'aurais été trop heureux, le bon Dieu ne le voulut pas! J'embrassais les petits enfants, je les serrais dans mes bras, puis de grosses larmes pleines de feu me roulaient dans les yeux; tant de désolation à la fois me fendaient le cœur: jusqu'alors il était vierge encore de chagrins.... il était nourri d'allégresse; j'avais été heureux: je ne le fus plus! Mais aussi pour un pauvre enfant de douze ans, quelle épreuve! Ce fut assez pour une âme faite comme la mienne de ces commotions que j'éprouvai pour me faire abjurer le bonheur de la terre.... le bonheur! sa seule idée me froisse désormais, car cela reste fixe comme un souvenir de la patrie!...La pauvre famille, elle se désola longtemps encore dans les angoises de la faim avant de l'appaiser. Dieu tout seul qui est le père de la veuve et de l'orphelin pouvait opérer un miracle pour les infortunés, et ce fut Dieu tout seul qui le fit! Ils vont donc reprendre leur calme ceux que l'on croyait abandonnés; ils pleureront encore, mais ce sera de joie, de bonheur et de gratitude!.... leur gaité précèdera l'aurore du lendemain, les jours mauvais seront passés, l'horizon de leur vie s'éclaircira, elle sera pure comme leur âme! Comme ils vont bénir le bon Dieu, comme elle sera

touchante et belle leur prière !.... C'est réservé à la plume d'un poète, à la plume de madame Emile de Girardin, de le dire avec dignité. Ce serait à madame Aglaé de Corday à soupirer des vers, à tirer des sons d'un pathétique chalumeau, à épancher l'âme de sa poésie comme un calice de parfums....

Le ciel avait repris une teinte de rose,
La brise soufflait pure... oh ! comme elle repose!
Comme la paix la tient dans un sommeil profond!
Le calme dans leurs traits se répand, et leur front,
Leur front brille serein comme en un jour de fête,
L'auréole de joie environne leur tête...
Qu'il sera doux le jour qui suit, qu'il sera beau !
Jésus vient d'exaucer des enfants au berceau...
Des soupirs d'un enfant l'éloquente prière
Prouve toujours Jésus un charitable père,
Prêt à calmer partout les cris du malheureux,
Qui l'aime dans l'orage, et qui bénit les cieux!. .
A genoux, des enfants s'étaient mis en prière:
Ils demandaient pour eux... du pain, et pour leur mère !
Les pleurs accompagnaient la ferveur de leur vœu;
Leurs cœurs sont pleins d'amour et d'espérance en Dieu...
Ils s'offraient pour leur mère... et ce saint sacrifice
Plus que leurs vœux encor rendit Jésus propice.
Le Dieu qui nourrissait tout son peuple au désert
Pouvait-il délaisser... son cœur l'eût-il souffert ?...
Pour la seconde fois une manne nouvelle
Vint nourrir au désert cette troupe fidèle;
Le pasteur du troupeau qui, courbé sous les ans,
Pour la dernière fois visitait ses enfants,
Par la secrète main qui conduit le miracle
Venait bénir encor, bien loin du tabernacle,
Un reste de chrétiens isolé du saint lieu:
Il rendit au bonheur *la famille de Dieu !*...

J. G. BARTHE.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

1. La chanson nationale, par excellence, des Canadiens-français, *A la claire fontaine*, est une belle imitation d'une vieille ronde française qui se chante encore dans certaines parties de la France. Comme on le voit en comparant les deux mélodies, le poète canadien a rendu avec plus de bonheur d'expression, avec plus d'âme, avec plus de poésie, les sentiments d'un amant malheureux, que le poète français. Le canevas a tellement été changé et embelli par la broderie, que nous pouvons réclamer, comme poésie canadienne, ce chant si naïf et si suave à nous transmis par nos aïeux et que nous transmettrons à nos arrières-neveux; car, comme le dit très bien La Harpe, en citant les emprunts faits par des grands poètes à des poètes médiocres: les esprits supérieurs prennent leur bien où ils le trouvent. Voici la ronde française, telle que nous la donne M. Charles Monselet, dans une nouvelle, publiée cette année, et portant le titre de "La Bouteille vide et la Feuille de "Rose":

Dans l'eau d'une fontaine
Me suis lavé les pieds;
D'une feuille de chêne
Me les suis essuyés.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé!

J'ai entendu la voix
D'un rossignol chanter;
Chante, rossignol, chante,
Tu as le cœur tant gai.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé!

Tu as le cœur tant gai,
Et moi, je l'ai navré:
C'est de mon ami Pierre,
Qui s'en est allé.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé!

NOTES.

2. Nous tenons de l'obligeance d'un ami de la littérature canadienne, que la pièce de vers, insérée à la page 153, a été composée par J. D. Mermet, dont le nom se trouve, pour la première fois, à la page 81. M. Mermet a composé ces vers intitulés "Les Boucheries," à la demande de feu Sa Grandeur l'évêque Plessis, entre 1814 et 1816. Ils ont été retrouvés par le Secrétaire de Mgr. Plessis, dans ses papiers, après sa mort, et livrés par lui à la publication en 1827.

3. Le nom de M. D. B. Viger se trouve, par erreur, placé au bas des vers intitulés "Les Bons Conseils," à la page 180. Ces vers ne sont pas de lui. Mais son nom doit être placé au bas de la chanson qui se termine à la page 179. Nous avons commis cette erreur de la meilleure foi du monde, d'après des informations inexactes: M. Viger n'ayant jamais eu l'habitude de signer, soit de son nom, soit de ses initiales, les vers qu'il livrait à la publication.

4. Nous avons dit à la page 309 que M. George E. Cartier avait été élu membre de l'Assemblée Législative par le comté de Vaudreuil, c'est une erreur: il a été ainsi élu par le comté de Verchères.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES NOMS DES AUTEURS

PAR ORDRE ALPHABETIQUE.

TABLE DES NOMS DES AUTEURS.

LE RÉPERTOIRE NATIONAL,

OU

RECUEIL DE LITTÉRATURE CANADIENNE.

" Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défaut sont encore à naître."
(Le Canadien de 1807.)

PROSPECTUS.

Nous soumettons aujourd'hui, au public Canadien, le projet d'une compilation, qui, suivant l'avis d'un grand nombre d'hommes instruits, devra être très utile aux jeunes gens studieux, aux écrivains du Canada, et très intéressante pour les personnes qui aiment la littérature nationale et qui voudront étudier son enfance, ses progrès et son avenir.

Nous voulons donc réunir dans deux volumes les meilleures productions des littérateurs Canadiens, maintenant éparses dans les nombreux journaux franco-canadiens qui ont été publiés depuis un demi-siècle.

Après avoir fait de longues et attentives recherches, et consulté des écrivains distingués, nous sommes convaincus, et nous le disons sans crainte d'être démenti plus tard, que la republication d'un bon choix des meilleurs écrits Canadiens fera certainement honneur au pays et à ses écrivains.

La littérature Canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu des défauts de composition, et souvent des incorrections de style, le talent étincelle et brille, comme l'électricité à travers de légers nuages. Grand nombre de ces essais, toutefois, sont évidemment l'œuvre d'hommes au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

A part quelques volumes et quelques pamphlets, tous ces essais se trouvent enfouis dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques, comme quelques fleurs dans un gouffre, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'outre le mérite de retirer de l'oubli, comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite sous le rapport littéraire et sous le rapport national, le Répertoire aurait aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminens à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers. Car nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains Canadiens, c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer avec les journaux périodiques dans un oubli éternel. Mais lorsqu'ils auront l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le Répertoire National, qui pourra être continué d'époque en époque par les amis de leur pays, ils travailleront davantage et mieux.

Quant à nous, si, par nos recherches, nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement recompensé de nos veilles et de notre labeur.

NOTRE PLAN.

Le RÉPERTOIRE NATIONAL formera un recueil des meilleurs écrits publiés en Canada. Le recueil se composera de deux volumes de 384 pages, imprimés sur beau papier et avec de beaux caractères, dont le présent prospectus est un échantillon.

Le recueil sera publié par livraisons. Il en sortira une de 32 pages octavo tous les quinze jours.

Les écrits porteront la date de leur première publication, et seront insérés dans le RÉPERTOIRE, sans subir aucun changement, afin que le lecteur puisse juger du mérite intrinsèque des auteurs, et comparer les progrès qu'a faits la littérature à différentes époques. Pour bien faire connaître ces différentes époques, il sera nécessaire quelquefois d'insérer des écrits de peu de mérite, mais alors le nombre en sera très restreint. Lorsque les noms des auteurs seront connus ils seront mis en toutes lettres, au bas de leurs productions.

Chaque volume sera accompagné d'une table alphabétique des matières y contenues.

Le prix sera de QUATRE PIASTRES pour l'ouvrage, ou dix chelins par volume, payables après la publication de la première livraison de chaque volume.

Des listes de souscription seront déposées chez les principaux libraires de Québec et de Montréal, et au cabinet de lecture de l'Institut Canadien.

La publication sera commencée aussitôt que deux cent cinquante souscripteurs auront inscrit leurs noms sur les listes. Et le compilateur s'engage à compléter les deux volumes, une fois qu'il en aura commencé la publication.

S'adresser *franc de port*, au soussigné, chez MM. Lovell et Gibson, Montréal.

J. HUSTON,
Membre de l'Institut Canadien.

Les journaux qui reproduiront ce Prospectus auront droit à un exemplaire du *Répertoire*.

80

F. M. Derome, Ecr., Avocat.

